N° 740 40e Année Tome CCXI 15 Avril 1929

MERCVRE

DE

FRANCE

Paraît le 1er et le 15 du mois

DIRECTEUR ALFRED VALLETTE



—

PRIX DU NUMÉRO

France...... 4 fr. | Étranger...... 4 fr. 50

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe

MERCVRE DE FRANCE donne dans les 24 livraisons **d'une seule année** la matière de **cinquante volumes** in-16 ordinaires, qui, au prix moyen de 10 francs l'un, coûteraient 500 francs.

Le *Mercure de France* a publié au cours de l'année 1928 :

104 études, essais, longs articles, contes, romans, nouvelles et fantaisies ;

des poésies de 23 poètes ;

environ 500 articles dans la " Revue de la Quinzaine ", sous les 70 rubriques suivantes :

Archéologie.
Art.
L'Art à l'étranger.
L'Art du Livre.
Art ancien et Curiosité.
Bibliographie politique.
Chronique de Belgique.
Chronique de Glozel.
Chronique des mœurs.
Chronique de la Suisse romande.
Echos.
La France jugée à l'étranger.
Gazette d'Hier et d'Aujourd'hui.
Géographie.
Graphologie.
Hagiographie et Mystique.
Histoire.
Histoire des Religions.
Indianisme.
Les Journaux.
Lettres allemandes.
Lettres anglaises.
Lettres anglo-américaines.
Lettres antiques.
Lettres catalanes.
Lettres chinoises.
Lettres dano-norvégiennes.
Lettres espagnoles.
Lettres hispano-américaines.
Lettres italiennes.
Lettres japonaises.
Lettres néo-grecques.
Lettres polonaises.
Lettres portugaises.
Lettres roumaines.
Lettres russes.
Lettres suédoises.
Lettres yougoslaves.
Linguistique.
Littérature.
Littérature comparée.
Littérature dramatique.
Métapsychique.
Le Mouvement scientifique.
Musées et Collections.
Musique.
Notes et Documents artistiques.
Notes et Documents d'histoire.
Notes et Documents juridiques.
Notes et Documents littéraires.
Notes et Documents de musique.
Notes et Documents scientifiques.
Ouvrages sur la Guerre de 1914.
Philosophie.
Les Poèmes.
Police et Criminologie.
Psychologie.
Publications d'art.
Publications récentes.
Questions coloniales.
Questions juridiques.
Questions militaires et maritimes.
Les Revues.
Les Romans.
Rythmique.
Science financière.
Sciences médicales.
Science sociale.
Théâtre.
Voyages.

Envoi franco d'un spécimen
sur demande adressée 26, rue de Condé, Paris-6e

BULLETIN FINANCIER

Nous avons exposé ici, à différentes reprises, les raisons pour lesquelles Paris ne pouvait être considéré comme un marché libre. Ses mouvements essentiels dépendent en grande partie de la plus ou moins bonne tenue du marché américain.

Or, Wall Street a affecté, ces derniers temps, une attitude des plus extravagantes. Tantôt la baisse a sévi sur des dégagements importants, provoqué par un resserrement des crédits de spéculation (*prêts aux brokers*) et par la hausse concomitante, jusqu'à 20 o/o, du loyer de l'argent (*call money*) ; tantôt, sur l'intervention de banques indépendantes, de fortes reprises ont été enregistrées.

Ces alternatives d'avances et de reculs n'auraient pas autrement d'influence sur le marché français si les innombrables *investment trusts* (sociétés de placement) américains ne possédaient en portefeuille une foule de valeurs françaises. Par suite, si New-York enregistrait une baisse violente et suivie, consécutivement à un sérieux resserrement des crédits de spéculation, Paris ne manquerait pas d'être submergé par un afflux soudain de titres français, offerts à tout prix par les spéculateurs américains en quête de disponibilités.

Jusqu'ici, on n'a pas eu à redouter de baisse brutale à Paris. Cependant, il reste hors de doute que, journellement, des titres « flottants » pèsent sur la Cote.

De là une sensation de gêne dans l'allure du marché, gêne que n'arrive pas à faire disparaître la publication des résultats très satisfaisants obtenus l'an dernier par la plupart de nos grandes sociétés.

Et c'est bien parce que les dividendes déclarés pour 1928 sont généralement supérieurs à ceux de 1927 que la Bourse réussit à se défendre contre les attaques de certains baissiers professionnels.

On ne peut cependant prévoir de mouvement en avant, même en tenant compte de l'influence stimulante de la baisse du loyer de l'argent Il suffit de savoir en effet que le déficit de notre balance commerciale s'est fortement accru depuis le début de l'année pour comprendre que notre industrie produit actuellement trop cher. Elle n'est plus favorisée par la dépréciation graduelle du franc ; elle doit lutter contre des concurrents de plus en plus nombreux et rechercher tous moyens techniques devant permettre un abaissement des prix de revient Dans ces conditions, on ne peut sérieusement prétendre que les résultats de l'exercice en cours seront aussi favorables que certains se sont complu à l'espérer. Aussi, plus que jamais, convient-il de considérer comme présentant de gros risques toutes valeurs offrant un rendement net trop modeste.

C'est d'ailleurs parce que leur revenu est satisfaisant que nos *Rentes* maintiennent des dispositions à la hausse. Et elles sont encore appelées à progresser, maintenant que les « conversions » sont de plus en plus fréquentes.

Nos *Banques* continuent à languir, quoiqu'elles soient assurées de dividendes réguliers. Aux *Chemins de fer*, la déclaration de répartitions inférieures à celles de 1927 devrait logiquement stimuler les cours du *Nord*, du *Lyon*, etc. Les *Charbonnages* se signalent par une excellente orientation; ils la doivent à la hausse des charbons, décidée le 1er avril, et à la conclusion d'ententes industrielles avec de grosses sociétés métallurgiques. C'est pour cette dernière raison que nos grosses affaires d'*Aciéries* ont, finalement, manifesté de meilleures dispositions. La hausse du cuivre trouve indifférentes les valeurs intéressées. Par contre, on porte plus d'attention aux *affaires de plomb* depuis que ce métal s'est fortement relevé à New-York. Les *Caoutchoucs* sont maintenant délaissés, et c'est vers les *Valeurs de Pétrole* que la spéculation tourne ses regards. Une conférence importante vient de se tenir en effet à New-York, au cours de laquelle les bases d'un vaste plan de limitation de la surproduction ont été jetées. Mais il faut compter avec le Gouvernement fédéral américain, lequel voit d'un mauvais œil tout ce qui est de nature à porter atteinte à la loi contre les trusts.

LE MASQUE D'OR.

MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS (6e)

R. C. SEINE 80.493

**Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts, Philosophie
Histoire, Sociologie, Sciences, Critique, Voyages, Bibliophilie
Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine**

VENTE ET ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier numéro de chaque mois.

FRANCE ET COLONIES

Un an : 70 fr. | 6 mois : 38 fr. | 3 mois : 20 fr. | Un numéro : 4 fr.

ÉTRANGER

1° Pays ayant accordé le tarif postal réduit :

Albanie, Allemagne, Argentine, Autriche, Belgique, Brésil, Bulgarie, Canada, Chili, Colombie, Congo Belge, Costa Rica, Cuba, République Dominicaine, Egypte, Equateur, Espagne, Esthonie, Ethiopie, Finlande, Grèce, Guatémala, Haïti, Honduras, Hongrie, Lettonie, Liberia, Lithuanie, Luxembourg, Maroc (zone espagnole), Mexique, Nicaragua, Panama, Paraguay, Pays-Bas, Perse, Pologne, Portugal et colonies, Roumanie, Russie, Salvador, Tchécoslovaquie, Terre-Neuve, Turquie, Union Sud-Africaine (Cap, Natal, Orange, Transvaal), Uruguay, Vénézuéla, Yougoslavie, (Serbie-Croatie-Slovenie).

Un an : 90 fr. | 6 mois : 49 fr. | 3 mois : 26 fr. | Un numéro : 4 fr. 50

2° Tous autres pays étrangers :

Un an : 105 fr | 6 mois : 57 fr. | 3 mois : 30 fr. | Un numéro : 5 fr.

En ce qui concerne les ***Abonnements étrangers***, certains pays ont adhéré à une convention postale internationale donnant des avantages appréciables. Nous conseillons à nos abonnés résidant à l'étranger de se renseigner à la poste de la localité qu'ils habitent

On s'abonne à nos guichets, 26, rue de Condé, chez les libraires et dans les bureaux de poste. Les abonnements sont également reçus en papier-monnaie français et étranger, mandats, bons de poste, chèques postaux, chèques et valeurs à vue, coupons de rentes françaises nets d'impôt à échéance de moins de 3 mois. Pour la France, nous faisons présenter à domicile, sur demande, une quittance augmentée d'un franc pour frais.

Il existe un stock important de numéros et de tomes brochés, qui se vendent, quel que soit le prix marqué : le numéro 4 fr. ; le tome autant de fois 4 fr. qu'il contient de numéros. Port en sus pour l'étranger.

Chèques postaux. — Les personnes titulaires d'un compte-courant postal peuvent s'abonner par virement à notre compte de chèques postaux, *PARIS-259-31* ; celles qui n'ont pas de compte courant peuvent s'abonner au moyen d'un chèque postal dont elles se seront procuré l'imprimé soit à la poste, soit, si elles habitent un lieu dépourvu ou éloigné d'un bureau, par l'intermédiaire de leur facteur. Le nom, l'adresse de l'abonné et l'indication de la période d'abonnement devront être très lisiblement écrits sur le talon de la correspondance.

Les avis de **changements d'adresse** doivent nous parvenir, accompagnés d'un franc, au plus tard, le 6 et le 22, faute de quoi le numéro va encore une fois à l'ancienne résidence. A toute communication relative aux abonnements doit être jointe la dernière étiquette-adresse.

Manuscrits. — Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la revue, où ils restent à leur disposition pendant un an. Pour les recevoir à domicile, ils devront envoyer le montant de l'affranchissement.

COMPTES RENDUS. — Les ouvrages doivent être adressés **impersonnellement** *à la revue. — Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages* **personnels** *et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.*

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, Marc Texier

DIMITRI MÉREJKOVSKY
ET L'INTELLIGENTSIA RUSSE
AU DÉCLIN DE L'EMPIRE [1]

—

I

En 1880, un des milieux intellectuels les plus vivants de Saint-Pétersbourg était le salon de la Comtesse Alexis Tolstoï. Son mari, mort cinq ans plus tôt, avait écrit *Ivan le Terrible*, le *Tzar Fédor* et *Boris Godounoff*, trilogie de grand style, assurément ce que la poésie dramatique a produit de plus scénique en Russie. Dans son appartement du Quai de la Cour, la veuve du poète faisait revivre l'esprit de ses réunions de Florence et de Rome, où le couple avait longtemps séjourné. Ce n'était pas une petite chapelle, mais plutôt un petit temple, où, à l'époque dont je parle, Eugène Melchior de Vogüé, secré-

(1) Cette étude est le dernier écrit du comte Prozor. Il la termina en février 1928, trois mois avant sa mort. On sait assez ce que les lettres françaises doivent à Prozor, pour nous avoir fait connaître Ibsen. Ce qu'on sait moins, généralement, c'est l'incomparable largeur d'idées, la curiosité toujours en éveil, la culture étendue et raffinée, dans tous les domaines, qui furent la marque de cet esprit d'élite. Ministre de Russie en divers postes, secrétaire général de la première Conférence de La Haye, à côté de sa vie officielle il avait toujours continué ses travaux littéraires et philosophiques, collaborant à de nombreux et divers périodiques, y compris le *Mercure de France*. Dans les derniers temps de sa vie, en sa retraite de Nice où le salon de la comtesse Prozor a vu passer tant de personnalités intéressantes, il s'était beaucoup préoccupé des questions métaphysiques et de l'avenir spirituel de l'humanité. On en retrouve la trace dans cette étude sur l'*Intelligentsia* russe, dont il fut un des témoins les plus compréhensifs et perspicaces. Sa culture universelle lui permettait, mieux qu'à nul autre, de comparer et de juger les courants de la pensée cosmopolite. On l'a dit très justement : avec le comte Prozor a disparu le dernier grand Européen. — E. M.

taire d'ambassade, se faisait initier par Dostoïevsky au *mystère de l'âme slave*. Interrompant peut-être un de leurs fréquents apartés, contact d'où devait jaillir un éclair, le *Roman Russe*, — un autre habitué du salon Tolstoï, Serge Ivanovitch Mérejkovsky, Inspecteur des Bâtiments de la Cour Impériale, vint un jour demander à l'auteur des *Frères Karamazoff*, à la veille de paraître, l'autorisation de lui amener son plus jeune fils, Dimitri, un garçon de quinze ans qui, disait-il, écrivait des vers et accusait des dispositions pour la littérature. Ni le grand romancier, ni le clairvoyant critique, ni l'Eliacin du temple, le jeune philosophe Solovieff, qui se trouvait là, comme toujours, ne se doutaient de l'action que l'enfant dont les destinées s'agitaient à ce moment était appelé à jouer dans le sens de leurs propres efforts. Dostoïevsky, dont cette action devait, mieux que toute autre, mettre en lumière la vraie nature et le vrai génie, fit tout ce qu'il fallait pour la détruire dans son germe si la chose eût été possible et s'il n'avait pas rencontré chez le frêle et timide jouvenceau cette volonté inconsciente qui, chez les prédestinés de l'Art, transforme tout, et jusqu'aux plus déconcertantes rebuffades, en impressions vivaces et fécondes. « C'est faible, c'est mauvais, cela ne vaut rien », marronnait-il, rogue et maussade, tandis que, rougissant, pâlissant, balbutiant, le jeune Dimitri, sur l'ordre de son père, lui lisait les produits de sa muse enfantine. « Il faut souffrir, mon garçon, il faut souffrir », dit-il enfin, la lecture terminée, en se levant et en lui tendant la main, comme pour mettre fin à une visite importune. De ce pénible incident, l'auteur de la *Religion de Tolstoï et de Dostoïevsky* ne semble avoir retenu au plus profond de son impressionnabilité que ces deux mots, le regard clair et perçant des deux yeux bleus fixés sur lui et la pile d'exemplaires des *Karamazoff* posée sur le plancher de la petite chambre étroite et basse de plafond, où les visiteurs avaient visiblement interrompu une urgente correction d'épreuves.

Je serais tenté de croire que le jugement de Dostoïevsky était en réalité moins sévère que les paroles par lesquelles il avait voulu peut-être éprouver la résistance de ce précoce talent. Je sais, en tout cas, que, à partir de ce moment, le cercle intime dont il était l'oracle s'intéressa aux progrès du petit collégien. L'éducation de Dimitri fut résolument orientée du côté des lettres, moins par goût, sans doute, que par raison. Ils étaient neuf enfants dans la famile, trois filles et six fils, élevés dans des principes d'intégrité beaucoup plus fréquents qu'on ne le pense dans cette ancienne bureaucratie russe, qui, en réalité, nourrissait mal ses hommes. La littérature, par contre, promettait, à cette époque, même en Russie, de devenir une carrière rapide et lucrative quand on avait du talent et qu'on savait se conduire. C'est ainsi, vraisemblablement, que la question se posait à la famille, au moment où le jeune poète, dont quelques vers avaient déjà paru dans les *Annales de la Patrie*, allait, ses classes terminées, entrer à l'Université de Saint-Pétersbourg. Il y fut inscrit à la Faculté « d'Histoire et de Philologie », qui correspond à celle des Lettres en France.

A en croire quelques notes autobiographiques écrites en 1912 à la demande d'un éditeur, la cuistrerie de certains pédants de collège et d'Université exposa sa vocation à de plus grands dangers que ne l'aurait fait une opposition paternelle conforme aux traditions. C'est le cas un peu partout, et la « Cité de Pierre » n'a pas le privilège des cuistres scolaires. En revanche, elle ménage d'autres périls, bien plus graves, aux organismes des enfants précoces. A travers l'être physique, son climat atteint souvent l'être pensant pour l'étioler et le déformer irrémédiablement. Beaucoup d'artistes et de poètes pétersbourgeois ont lutté toute leur vie contre ces germes malfaisants. Plus d'une fois, leur salut ne fut dû qu'à une fuite précipitée ou à l'intervention de l'Etat-Providence qui y pourvoyait à son insu. L'exil de Pouchkine dans le Midi, les années de service militaire que Lermontoff passa, contre son gré, au Caucase, avant d'y

trouver une mort violente, celles où Léon Tolstoï y servit à son tour, au lieu de le faire dans la capitale, comme c'eût été son désir, furent, en effet, providentielles pour l'épanouissement de leur génie. C'est encore le soleil du Midi qui fit poindre celui de Mérejkovsky. D'après les notes dont je viens de parler, les faibles essais lus à Dostoïevsky avaient été inspirés par des impressions de Crimée. Echappé des brumes et des miasmes qui affectaient sa faible constitution, emmené convalescent sur la Côte Méridionale par son père, qu'une tournée d'inspection avait conduit dans ce pays de résidences impériales, il s'y était éveillé tout à coup à la lumière, à la chaleur, à la beauté célébrée déjà par la Grèce antique, dont la Tauride était une des plus florissantes colonies. Rien d'étonnant que cet helléniste en herbe, insensible au présent, ait, à ce moment, senti la vie lui venir du passé de ses rêves. A Rome, au « pays des merveilles éternelles », Dostoïevsky lui-même, en pleine maturité d'âge et de talent, avait éprouvé un ravissement tout aussi naïf de collégien en vacances. Il en avait été de même de Gogol, en qui, cependant, les enchantements de cette « seconde patrie » réveillaient, par instants, le sentiment douloureux des misères de la première. Ce sentiment, le jeune Mérejkovsky le connut et l'exprima en vers déjà fermes et souples, où il faisait, à dix-huit ans, entendre les reproches rétrospectifs d'une conscience visiblement troublée par ces paroles du maître : « Il faut souffrir ». Il n'avait pas souffert en Crimée, et c'est pourquoi ses premiers vers étaient mauvais.

Ce n'était pas cependant qu'il n'eût jamais connu la souffrance. Il l'avait trouvée partout autour de lui en rentrant dans sa ville natale, dont l'atmosphère en était saturée. La plus cruelle peut-être, parce que la plus consciente, était celle que l'Etat lui-même infligeait aux produits de son éducation en convergeant tous les esprits vers le même idéal : le râtelier. Rien de plus humain, après tout, que le sentiment du père de famille qui, l'ayant atteint, craint pour lui et les siens le ressenti-

ment et l'envie, toujours prêts à le lui ravir. On vivait alors dans une atmosphère de soupçon et de délation dont les personnages les mieux en cour ne se sentaient pas à l'abri. On ne pouvait prendre trop de précautions. A douze ans, Dimitri Mérejkovsky avait vu l'aîné de ses frères banni de la maison paternelle pour avoir glorifié l'acquittement en Cour d'Assises de Véra Zassoulitch, la meurtrière du préfet de Police Trépoff. « Ce nihiliste finira par nous perdre tous », avait dit son père en le voyant courir à l'abîme, croyait-il. L'alarme était vaine. M. Serge Mérejkovsky conserva l'estime de ses chefs et son fils Constantin, détourné du nihilisme par l'étude, devint un biologiste éminent. Mais sa mère, dont la santé était chancelante, ne survécut que quelques années à cette brouille qui l'avait frappée au cœur. Dimitri était son enfant préféré, et la tendresse de celui-ci pour elle accrut une douleur qui finit par le conduire à cet état d'angoisse dont plus d'un génie russe porte la trace bien visible. Dostoïevsky le connut toute sa vie. Il n'en fut pas de même, heureusement, de l'enfant à qui il recommandait cette épreuve et qui la traversa. Il en parle dans une de ses premières poésies : « D'une poitrine libre de soucis, je voulais respirer l'air léger d'un pays de soleil et de roses », écrivait-il trois ans après la condamnation de ses vers de Crimée. « Un fantôme, tout à coup, se glissa près de moi et me regarda fixement, les yeux dans les yeux : — C'est moi, murmurait-il, moi, la sombre angoisse qui ne te quittera jamais, à laquelle tu ne peux échapper. » Il lui échappa, cependant, grâce à cette vitalité qui, elle, ne le quitta jamais.

Chose singulière en apparence, elle eut cette fois pour instrument l'amitié d'un jeune poète vraiment désespéré, Simon Nadson. Ce jeune israélite possédait à un très haut degré le pouvoir d'alléger sa souffrance en la propageant. Ainsi faisait le psalmiste de Sion, dont les lamentations trouvent encore un écho dans tous les cœurs vivants. Avant de mourir à vingt-quatre ans, Nadson s'était placé par la qualité de son art au premier rang des poètes

russes de la nouvelle génération. Il avait vu s'ouvrir devant lui les portes d'un des cénacles où naissaient à cette époque les nouveaux courants de la littérature russe, frappée par la mort de Tourguénieff et de Dostoïevsky et abandonnée, paraissait-il, par Tolstoï, tout à son apostolat de Iasnaya Poliana. Nadson introduisit à son tour dans ce milieu fort actif l'adolescent dont la fervente admiration l'avait touché et dont il avait distingué les dons rares, la nature ardente, l'esprit singulièrement ferme et indépendant.

C'est à ce moment que commence la véritable vie littéraire de Dimitri Mérejkovsky. Il ne saurait être question ici d'en suivre tout le cours, pas plus que d'analyser les vingt-quatre volumes in-octavo qui contenaient, dès avant guerre, l'œuvre la plus abondante et la plus variée, peut-être, de la littérature russe. Ce que je me propose uniquement, c'est d'en montrer le rapport intime avec la crise intellectuelle dont la Russie a été le théâtre durant la période de trente ans qui sépare les débuts de Mérejkovsky dans les lettres du bouleversement qui le chassa de son pays.

II

Si chargée d'électricités contraires que fût l'atmosphère intellectuelle de la Russie à l'époque de fermentation sourde, mais intense qui avait succédé à l'assassinat d'Alexandre II et à la répression dont il fut suivi, elle convenait fort bien aux poumons de Dimitri Mérejkovsky, grâce à l'élément mystique qui s'y retrouvait partout et qu'il avait instinctivement recherché dès l'enfance. Il ne l'avait jamais retrouvé à l'église, où « l'éclat des cierges et les chapes dorées des prêtres l'intimidaient et lui faisaient grand'peur ». De sa première communion, il gardait surtout le souvenir de l'aumônier de collège qui l'y préparait, ainsi que ses camarades, en leur racontant l'histoire horrifique de « l'homme dont la langue s'était changée en un dard fourchu au moment où il communiait sans avoir confessé tous ses péchés ». Il

se souvenait aussi du savant et élégant archiprêtre de cour qui fréquentait la maison de ses parents, « y dégustait d'excellent café à la crème, s'épongeait le front avec un mouchoir de soie », combattait le darwinisme du sceptique Constantin, « parlait de Moïse et de géologie, d'Adam et du crâne des gorilles », tandis que Dimitri, « tout oreilles et retenant son souffle », sentait l'incrédulité s'insinuer dans son esprit. Il n'y a dans cette ironie rien du ricanement de Voltaire ni de l'impertinence de Byron. Si les *Huitains du Temps Passé,* où je trouve ces esquisses, empruntent au *Don Juan* son allure, sa métrique et sa disposition, l'esprit en est tout autre. La raillerie de Mérejkovsky rappelle plutôt celle de certains mystiques dont on connaît l'animosité sourde ou virulente à l'égard du clergé qui prétend s'interposer entre leur âme et Dieu. Leur piété ne s'accommode que de l'isolement, de l'ombre et du silence des nuits. « Enfant, je pleurais la nuit, le front sur l'oreiller, et mon cœur était plein de pardon. Mais ce n'était pas aux hommes qu'allait mon amour : c'était Dieu et moi-même que j'aimais à la fois ». Ces vers furent écrits à trente-cinq ans, dans un moment de trouble et de souffrance extrêmes. On l'y voit, « à cette heure encore », chercher son refuge et sa force dans une union mystique qui, chez lui, est un véritable état de nature.

Comment ne l'a-t-il pas empêché de se mêler aux diverses agitations de son temps, à commencer par celle qui semblait lui convenir le moins? Des quatre courants principaux qui s'accusaient en Russie lors de ses débuts dans les lettres, — orthodoxie tzariste, tolstoïsme, nihilisme, altruisme positiviste, — c'est, en effet, à ce dernier qu'il se trouva associé. Le fait s'explique assez aisément. Le groupe du *Messager du Nord,* jeune revue où le critique Mikhaïlovsky jouissait d'une autorité prépondérante au service du populisme (comme s'intitulait depuis quelque temps le positivisme russe), réunissait les talents les plus authentiques de la nouvelle génération, à la tête desquels se trouvaient Korolenko et Garchine.

Le jugement très sûr du jeune poète ne manqua pas de l'avertir à cet égard. Ce qu'il reconnut d'instinct, ce fut, en outre, la présence dans ces âmes bien russes du levain mystique qu'il sentait dans la sienne. Aussi l'affinité ne fut-elle pas longue à s'établir. Sur Mikhaïlovsky lui-même, le mysticisme, il est vrai, n'avait pas de prise. Mais c'était, malgré l'âpreté de sa critique, un esprit généreux et un noble cœur. Il prodigua de chaleureux encouragements à ce jeune esprit, qu'il voyait soumis à une forte discipline intérieure, étayée d'une culture sérieuse et d'un jugement critique qu'entretenait l'étude assidue des grands modèles de tous les siècles et de tous les pays. C'était, en littérature, une précieuse recrue. Il y avait plus : n'oublions pas le chemin tracé par ses guides à l'intelligence (*intelligentsia*) russe, surtout depuis le grand critique Bielinsky dont Mikhaïlovsky avait recueilli l'héritage : de la philosophie, par la littérature, à la révolution. L'ère allemande de Schelling, puis de Hegel, après avoir succédé à l'ère française de Rousseau ou de Saint-Martin, avait beau faire place à l'ère anglaise de Stuart Mill et de Spencer, — dont Mérejkovsky lisait avidement les ouvrages, — le mot d'ordre restait le même. Mikhaïlovsky voyait le poète doublé d'un philosophe — il ne désespérait pas de le compléter par un révolutionnaire. Le déisme résolu du jeune homme, déisme qu'il défendait énergiquement contre les négations des athées, n'était pas un obstacle. Tout au contraire, sa ferveur religieuse, en prenant une nouvelle direction, pourrait, en fin de compte, se communiquer à son milieu et rendre les plus grands services à la cause.

Celle-ci paraissait le séduire. Jusque-là, parmi ses modèles, Pouchkine avait occupé la première place. En Crimée, il s'essayait, entre deux rêveries classiques, à imiter dévotement *La Fontaine de Bakhtchi-Saraï* et le *Prisonnier du Caucase,* et n'éprouvait pas plus d'émotion devant le portique grec d'Orianda que devant une relique vivante, la main que la vieille comtesse Vorontzoff lui

donnait à baiser et sur laquelle s'étaient appuyées jadis les lèvres africaines de l'illustre quarteron. Or, voici que, soudain, à peine admis à faire entendre sa propre voix, il ose braver le maître, dont quelques byroniens attardés répétaient encore la célèbre réponse à des populistes avant la lettre qui l'engageaient à descendre dans la foule pour l'éclairer et la guider :

Est-ce à nous, serviteurs du temple, de balayer les immondices de vos rues agitées? Nous ne sommes pas nés pour la lutte et les profits, mais pour l'inspiration, les douces harmonies, les prières.

C'est contre cette dédaigneuse réplique que semblait s'élever la calme et émouvante protestation d'un enfant de l'âge nouveau. Elle avait paru en 1883 dans les *Annales de la Patrie*, la revue même où, quarante ans auparavant, Biélinsky s'était élevé le premier contre le culte encore dominant de Pouchkine.

Ne méprise pas les hommes... Pénètre dans la foule en ami et non en juge inflexible, comprends son langage, regarde autour de toi, écoute la rumeur confuse des alarmes et le sourd gémissement des souffrances étouffées.

Ainsi débutait l'apostrophe *Au Poète*, qui avait révélé au public lettré le nom de Mérejkovsky et attiré sur lui l'attention des écrivains groupés au *Messager du Nord*.

Parmi eux se remarquait une figure bien caractéristique, celle de Gleb Ivanovitch Ouspensky. Inférieur en art aux écrivains que je citais tout à l'heure, il y suppléait par une âme ardente, par un cœur débordant de charité plutôt que d'altruisme et par une activité incessante, qu'il déployait aux côtés de Mikhaïlovsky. Personne n'avait travaillé autant que lui à mettre en lumière l'état du peuple russe au temps du servage et depuis son abolition. Personne ne s'était mieux appliqué à éclairer le problème de ses nouvelles destinées et à montrer les périls dont elles étaient menacées, surtout par l'industrialisation du pays. Personne n'avait donné par l'exemple plus d'impulsion à l'œuvre de la jeunesse qui

« allait dans le peuple », gagnant, souvent à pied, les provinces les plus lointaines, non seulement pour se documenter, mais encore pour s'associer, aux champs et dans les usines, au travail et à la vie du Grand Etre Collectif en qui elle s'absorbait un instant comme le yogui dans le sein de Brahmâ, pour mieux contribuer ensuite à la marche de « l'Evolution ». La *Religion de l'Humanité*, prêchée par Auguste Comte, n'avait nulle part rencontré de pratiquants aussi zélés que ces jeunes athées, ni d'apôtre plus fervent que leur instructeur Gleb Ouspensky. Un jour, rencontrant dans la rue Dimitri Mérejkovsky, il se mit à déclamer, d'une voix vibrante d'émotion, des vers que celui-ci venait de faire paraître dans le *Messager* :

Sur l'immense brasier des passions, des désirs, des tourments, fais tomber, dans ta miséricorde, la pluie de tes larmes bénies.

Ainsi se terminait un cantique à Bouddha, tiré d'un recueil liturgique, le *Lahita Vistari*. Le poète l'avait transposé avec piété et amour, on le sentait à l'accent personnel qu'Ouspensky s'efforçait de rendre de son mieux. Il ne lui en fallut pas davantage pour conquérir le jeune homme, moins fier de l'hommage d'un maître qu'heureux de trouver à qui confier les doutes cruels et les douloureuses hésitations dont témoignent plusieurs de ses poèmes datant de cette époque. Quelque temps après, il alla le trouver à Tchoudovo, près de Novgorod, où le fécond narrateur, harcelé par ses créanciers après avoir distribué sans compter tout le produit de son travail littéraire aux besogneux et aux solliciteurs, s'était misérablement terré en plein hiver boréal. Il y vivait, avec sa famille, dans un dénuement absolu, tout en continuant à pratiquer l'altruisme, jusqu'à rentrer un jour chez lui, transi et grelottant, pour s'être dépouillé de tous ses vêtements, dont il avait recouvert un pauvre hère mourant de froid sur la route.

Toute une nuit, raconte Mérejkovsky, il s'appliqua à me

démontrer qu'on devait chercher le sens religieux de la vie dans la conception populaire du monde, dans la *puissance de la terre.*

Si Ouspensky ne réussit pas à le convertir à sa propre religion, du moins introduisit-il dans celle du jeune homme un élément dont l'action devait se faire sentir un jour. En attendant, muni de quelques lettres d'introduction, il entreprit un pèlerinage à travers les contrées où Ouspensky avait laissé des disciples ou des agents. A son tour, il « alla dans le peuple », s'instruisit auprès des simples, s'entretint avec Soutaïeff, le paysan du Volga qu'on disait inspirateur de Tolstoï, prit des notes, conçut des projets d'action populaire et songea même à devenir maître d'école de village. Ces belles résolutions ne pouvaient guère durer. Mérejkovsky avait, il est vrai, appris à connaître le peuple russe sous une autre face que celle de la plèbe pétersbourgeoise, dont les effusions pascales l'effrayaient, enfant, et « le précipitaient, pleurant d'écœurement, dans les bras de sa mère ». La campagne et l'usine lui avaient révélé l'individualité véritable de l'*homme russe,* et celle-ci l'avait séduit. Mais, à l'égard de la masse, son sentiment n'avait pas varié, comme il l'avoue dans certains de ses premiers vers. Il n'était vraiment pas fait pour se fondre dans l'Etre Collectif. Ses amis le savaient et souriaient de ses projets, assez vite abandonnés, en effet, quand il se retrouva parmi eux et reprit pied sur son véritable terrain.

III

La *Confession* de Léon Tolstoï venait de paraître. Elle produisit sur Mérejkovsky une profonde impression. L'humiliation qu'elle infligeait à la littérature ne put cependant éteindre en lui l'amour d'un art qui lui apparaît comme un champ de création « pareil à la nature, dont la littérature », dit-il, « est le prolongement dans le domaine de l'intelligence humaine ». En revanche, le souffle chrétien qui émanait de *Ma Confession,* en

avivant son propre christianisme, le refroidit définitivement à l'égard de la religion athée des populistes. La réaction s'accentuant, il finit pas revenir à son point de départ, la poésie pure, l'hellénisme. On dut à cet heureux retour une nouvelle et importante série de poèmes, *Les Symboles*. Il ne rompit pas, toutefois, avec ses amis du *Messager du Nord,* dont il partageait la dévotion aux lettres, méprisées par les tolstoïens. Mais, guidé par un instinct qui ne l'a jamais abandonné, il reprit avec d'autres milieux un contact nécessaire à sa formation.

Une sympathie naturelle l'avait, dès son entrée dans le monde littéraire, rapproché d'Apollon Maïkoff, poète impeccable, dernier survivant de la pléiade romantique. En 1884, il avait fait paraître *Les Deux Mondes,* poème dramatique sur un thème qui n'était pas nouveau, et que le dernier des romantiques français, Edouard Schuré, a repris plus d'une fois de nos jours : l'antinomie des deux principes qui dominent nos âmes comme ils dominent l'histoire et qui se sont incarnés, aux premiers siècles de notre ère, dans « deux mondes » en lutte : le monde païen et le monde chrétien. Ce sujet semblait subir tout à coup un renouveau, particulièrement sensible en Russie. Parlant à des étudiants de Paris, Vladimir Solovieff exprimait l'espoir d'une fusion entre le sentiment de liberté propre aux pays où se conserve encore le génie des vieilles civilisations et le sentiment chrétien, naturel à l'âme russe. Quelques mots tracés par Dostoïevsky peu de temps avant sa mort paraissaient traduire une pensée analogue : « Deux idées, les plus opposées qui soient sur terre, se sont heurtées l'une à l'autre : le Dieu-Homme a rencontré l'Homme-Dieu, Apollon a rencontré le Christ. » Tout portait Mérejkovsky à interpréter dans ce sens les suggestions premières de sa propre nature. Dans ses *Huitains du Temps Passé,* nous le voyons, adolescent, partagé entre la dévotion qui le retenait au sanctuaire et l'attirance de la nature d'avril chantant Pâques sur un mode plus séduisant que celui des liturgies :

Le chant de l'alouette répondant, du dehors, aux psalmodies rituelles, le parfum des lilas pénétrant dans l'église m'attirait vers la verdure nouvelle, tandis que, au flamboiement des cierges, l'icone du Christ revêtait un aspect effrayant. Pris d'amour pour le monde, je m'éloignais de Dieu et me sentais payen.

Plus tard, il crut reconnaître la même ambiguïté chez d'autres « Enfants du Siècle ». Elle dramatisait leur vie et, pour peu qu'ils fussent en mal de littérature, demandait à se symboliser. L'accueil que le symbolisme trouva en Russie n'a pas d'autre origine. C'est incontestablement Mérejkovsky qui en fut l'initiateur et qui, devenu un peu plus tard critique d'avant-garde, y montra une source nouvelle d'inspiration et d'effort artistique.

On entrait dans les « années quatre-vingt-dix », comme disent les Russes. Cette « fin de siècle » fut marquée pour lui par deux événements capitaux qui ont quelque rapport entre eux, son mariage et la révélation nietzschéenne. Zénaïde Hippius était une jeune poétesse déjà fort appréciée. Avec une rare perfection technique, elle s'adressait à elle-même des strophes enflammées et, au roucoulement banal : « je t'aime, tu es mon Dieu », substituait un : « je m'aime, je suis mon Dieu », qui fit fortune, Son esprit était orné et plein de raffinement, l'esthétisme un peu voulu de ses allures tempéré par une humeur enjouée qu'elle devait peut-être à son ascendance rhénane. Mérejkovsky la rencontra aux eaux de Borjom, au Caucase, où tous deux étaient allés rétablir leurs santés chancelantes. La *cristallisation* fut presque instantanée, le mariage vite décidé et célébré, non loin de là, à Tiflis. Jamais cure de Borjom n'avait mieux réussi. Ils rentrèrent à Saint-Pétersbourg en humeur de joie et de défi, tout prêts à écouter la voix de Zarathoustra qui venait à point leur enseigner la volonté de puissance.

Le mot avait eu du retentissement dans la *Cité de Pierre*.

L'apparition de Zarathoustra, écrivait Mérejkovsky, nous frappe d'autant plus, nous autres Russes, que, dans la per-

sonne de Pierre le Grand, nous avons donné à l'Europe moderne une superbe incarnation de volonté surhumaine.

Aussi Saint-Pétersbourg devint-il assez tôt un centre de nietzschéisme militant. Quelques-uns de ses champions étaient d'origine israélite. Misère et affronts leur avaient constitué un héritage d'envie, de rancune et de haine, mêlé à toutes les promesses messianiques. J'ai parlé de l'influence que Nadson avait exercée sur Mérejkovsky à son entrée dans le monde de l'*Intelligentsia*. Il y rencontrait maintenant le poète métaphysicien Minsky, esprit tourmenté, endolori, en proie à la nostalgie d'une grandeur irréalisable. Il le montrait avec moins d'exaspération que son jeune et malingre coreligionnaire Volinsky, nouveau co-directeur du *Messager du Nord,* où Mérejkovsky continuait à écrire. D'autres membres du nouveau groupe étaient, comme lui, fils de fonctionnaire. Ils avaient respiré l'atmosphère de convoitise et de brigue féroce dont j'ai parlé plus haut. Chez les poètes nés par hasard dans ce milieu, elle développait la double conception d'une humanité aux obscurs instincts de fauve et d'une humanité aux destinées illimitées *avançant,* de grade en grade, vers l'omnipotence, finissant par se « dépasser » et aboutissant au Surhomme. « L'Univers est en moi, et c'est moi qui suis l'Ame de l'Univers », s'écriait le plus chétif et le plus falot d'entre eux, un souffle comme son nom, Fofanoff. Ce moi emplissant et absorbant l'Univers n'était pas une simple conception métaphysique. C'était l'objet d'un sentiment éprouvé avec la plus vive intensité, avec une véritable ardeur religieuse. Aussi bien rencontrait-on là quelques fils ou petit-fils de prêtres ou de diacres. Humiliation dans le monde, exaltation dans le temple, telle est la condition du clergé orthodoxe. Interné, vers la fin de sa vie, dans une maison d'aliénés, Gleb Ivanovitch Ouspensky, qui était un enfant de la caste, se croyait dédoublé. Il prêtait à l'un de ses deux personnages, Ivanovitch, l'apparence d'un porc, qu'il imitait avec un effrayant réalisme, et à l'autre, Gleb,

l'aspect d'un ange, les mains jointes, les yeux au ciel, la figure vraiment séraphique, disent ses biographes. Un autre descendant d'ecclésiastique, Rosanoff, esprit audacieux, parfois jusqu'au délire, talent d'une rare envergure, dont Mérejkovsky ne subit l'influence que plus tard, mais qui l'intéressait déjà à ce moment, avait reçu un surnom trouvé chez Anatole France : le Saint Satyre. Nous le rencontrerons plus loin, se dédoublant, lui aussi, sans pour cela perdre la raison. Il devait finir un jour par publier à la fois deux articles, l'un sous son nom, dans un journal, l'autre le contredisant absolument, dans une revue, signé d'un pseudonyme transparent... Le scandale fut d'autant plus grand qu'il s'agissait d'une question aussi passionnante que l'avait été l'affaire Dreyfus, celle d'un crime rituel, soulevée à l'époque des pogroms. Aux attaques dont il fut l'objet, il se contenta de répondre dédaigneusement : « Je ne dois la vérité qu'à moi-même, et pas au public ». Cela se passait à la veille de la guerre. J'anticipe à dessein, pour montrer dès maintenant où devait aboutir cette ambiguïté propre aux époques de décadence, décadence dont je viens d'indiquer les premiers signes et qui conduit infailliblement au triomphe de l'esprit de mensonge et de dissolution. D'un coup d'œil de génie, on peut bien le dire, Mérejkovsky aperçut le mouvement dans sa périodicité historique et il le fit remonter à l'antinomie des deux principes signalés en Russie par Maïkof, par Solovieff, par Dostoïevsky. Il les désigna par les noms de Christ et Antéchrist et conçut aussitôt le plan audacieux d'une trilogie n'embrassant rien moins que toute l'ère chrétienne jusqu'à l'apparition du Surhomme, Pierre le Grand. Ce plan, il l'exécuta avec une rare fermeté et cette continuité de pensée et d'inspiration qui, depuis l'enfance, est son trait caractéristique. Régulièrement, à partir de 1895, parurent, à cinq années de distance l'un de l'autre, *La Mort des Dieux,* ou Julien l'Apostat, *La Résurrection des Dieux,* ou Léonard de Vinci, et l'*Antéchrist,* ou Pierre le Grand. Peu de temps après son apparition, le premier de ces romans était tra-

duit dans toutes les langues, et il en fut de même des suivants. On peut dire que Mérejkovsky appartenait dès lors à la littérature universelle.

IV

En 1891 il était parti, avec sa femme, pour Paris où il allait faire revivre, dans son palais des Ternes, le jeune César, vainqueur des Alamans. Il comptait y trouver d'autres impressions encore, celles d'une de ces époques de décadence qu'il devait évoquer. « Le mortel arome des *Fleurs du Mal,* voluptueusement respiré un instant », la lui faisait pressentir. Ce n'était pas que, dès cette époque, il se reconnût lui-même comme décadent. Ce qui le captivait, chez Baudelaire comme chez Edgar Poe, deux noms qu'il associe, ce n'était pas leur morbidesse, mais le don de nous communiquer, par la suggestion du verbe, du rythme et de l'image, l'état d'esprit et l'état d'âme de l'artiste séducteur. En Russie, il est vrai, il n'en aurait pas fallu davantage pour créer un courant capable d'entraîner toute une génération. Avec son sens critique toujours en éveil, Mérejkovsky s'aperçut qu'il n'en était pas de même à Paris et que le courant baudelairien, avec beaucoup d'autres qu'il notait en passant, « tolstoïsme, bouddhisme, athéisme, naturalisme », n'y représentaient que l'assimilation constante par la « Ville Universelle » des éléments qui viennent s'offrir à son génie. De bonne heure, il en avait compris et senti le charme. Ce n'était pas d'ailleurs le seul littéraire russe qui eût commencé sa carrière par une révolte contre « l'esprit de lourdeur » dont devait parler Zarathoustra, — en l'espèce, contre le caporalisme scolaire importé d'Allemagne en Russie. Par fronde autant que par goût, le jeune Pouchkine avait imité Parny. Le jeune Dostoïevsky écrivait à son frère : « Je ne sais de quel nom t'appeler si tu ne trouves pas que *Phèdre* est ce qu'il y a de plus élevé comme nature et comme poésie », et, à son tour, le jeune Mérejkovsky, encore au collège, organisait, sans y être autorisé, un

« cercle Molière » qui, découvert et dénoncé, faillit lui faire achever sur les rives de l'Irtich ou de quelque autre fleuve sibérien des études commencées aux bords de la Néva. La situation de son père lui permit d'échapper à un sort assez fréquent à cette époque parmi la jeunesse des écoles et des collèges. Mais il dut renoncer à affranchir ses camarades et se contenter de s'affranchir lui-même. Il y fut puissamment aidé par l'humanisme, tel qu'il l'aimait et le pratiquait. L'humanisme le conduisit de Molière à Montaigne, à qui il allait consacrer le plus frappant peut-être des portraits littéraires dont se compose un de ses recueils, paru douze ans plus tard, *les Compagnons Eternels*. Flaubert aussi, à côté de Cervantès, de Marc-Aurèle et de Pline le Jeune, d'Ibsen et de Dostoïevsky, de Pouchkine et de Maïkoff, compte au nombre de ces « compagnons éternels » dont l'auteur des portraits s'entourait vers la trentaine. Je ne sais combien de ces éternités durent encore. Ce qui, en tout cas, ne s'est jamais éteint, c'est l'ardente sympathie que l'auteur de la *Mort des Dieux* éprouvait pour celui de *Salammbô*, dont il lisait la correspondance au lendemain d'un de ces efforts qui, l'œuvre achevée, laissent l'artiste en proie à la tragique solitude du génie. Mais, à l'époque dont je parle, il était encore en plein travail d'étude et de composition et, bien que sa méthode fût celle de Flaubert, c'est surtout à Renan qu'il enviait le pouvoir de situer et d'évoquer ses personnages en historien, en psychologue, en artiste subtil de la parole et, si l'on peut dire, de la pensée. Or, entre Renan et Paris, il distinguait une affinité. Renan aimait Paris et Paris le lui rendait... tout en acclamant la danseuse populaire « Grille d'Egout ». « Grille d'Egout et Renan », « la bacchante démocratique s'ébattant à la lueur criarde des lustres d'un casino », et « le savant retiré dans le silence de son cabinet de travail », ne lui fournissaient pas seulement le motif d'un diptyque original et suggestif, qui figure parmi les légères esquisses rimées en route et réunies sous le titre de *Fin de Siècle*. Dans cet étrange condominium, le poète reconnaissait

l'âme ambiguë de Paris, où nous le retrouvons plus d'une fois dans la suite.

De Paris il se rendit, sur les traces de Julien, à Rome, puis à Athènes, à Smyrne, à Constantinople. Je ne sais jusqu'à quel point ce voyage contribua à lui révéler l'âme de son héros. Ce qui est certain, c'est que des vers et des essais se rapportant à trois de ses étapes contiennent toute une révélation de la sienne. On pourrait les réunir sous le titre de *Pèlerinage aux Trois Temples*. Le premier fut le Panthéon de Rome. Il lui inspira de fort beaux hexamètres où l'on découvre, singulièrement condensée, toute la première phase de sa vie intérieure. Nous y voyons le « pèlerin du triste Nord, saisi d'une douce terreur, pénétrer chez les Immortels ». Tout à coup il aperçoit « crucifié, meurtri par les clous et la couronne d'épines, le Dieu inconnu, et voit s'envoler devant lui, en se couvrant les yeux, les claires ombres de l'Olympe, à qui la souffrance est odieuse ». Il les supplie de rester, mais en même temps « tombe à genoux, plein de foi et d'amour », devant ce frère, devant ce Dieu qui s'est immolé pour lui. Or, voici que, se détournant, il voit descendre, par la coupole, venant du ciel clair, du soleil, une lumière de vie qui inonde le vieux temple payen. « Où est la vérité? » se demande-t-il en terminant : « dans la souffrance, la mort et l'amour céleste, ou bien, ombres des dieux, dans votre terrestre beauté? Ainsi que l'âme humaine, ce divin temple est un lieu où se combattent l'éternelle joie et la vie, l'éternel mystère et la mort. » Rappelez-vous l'adolescent de Saint-Pétersbourg, qui « se sentait payen » quand, au printemps, «le parfum des lilas et le chant de l'alouette, venant du parc d'Elaguine, pénétraient dans le sanctuaire du Palais et le distrayaient de l'Office Divin », et vous saisirez sur le vif le travail spirituel qui se poursuit en l'âme de Mérejkovsky à travers sa vie et se reflète dans toute son œuvre.

Le second temple fut le Parthénon. Les quelques pages qui s'y rapportent ouvrent le recueil des *Compagnons Eternels*, comme pour marquer le point de départ du

voyage que l'auteur entreprend à travers la vie, en idéale compagnie. Sur un mode tragi-comique, il nous conte la traversée, l'arrivée à Athènes, les premières déceptions. Et, soudain, le voici au pied de l'Acropole. Aussitôt, tout s'évanouit, non seulement les malaises présents, mais encore les malaises passés, « tout son passé à lui, et celui de notre humanité »... Derrière l'enceinte sacrée, dont le gardien a refermé la porte après lui, sont restés « vingt siècles maladifs, tourmentés, douloureux, et aussi le vilain petit scepticisme de notre temps ». Rien ne troublera plus l'harmonie, la paix éternelle où il est entré. Enfin « se passe, dans sa vie, ce qui vaut la peine de vivre ». Et il est pris de ce sentiment étrange qu'on éprouve à certains moment rares et uniques de l'existence. Il lui semble avoir déjà vu, déjà vécu tout cela, non point dans des livres, mais dans un temps très ancien. Il regarde et se souvient. Tout ce qui l'entoure lui est connu, familier. Cela est ainsi et ne peut être autrement. C'est la joie. « Cette joie qui, dès son entrée, a subitement afflué dans son âme, c'est la libération de la vie qu'apporte la Beauté. » Devant le Pentélique dénudé, il lui semble que tout l'art qui l'entoure, c'est la végétation, c'est la vie de la blanche montagne. C'est presque le langage d'un amant identifiant l'objet de son amour avec la Nature dont il lui paraît être l'œuvre suprême. Sans doute, il n'a dans l'*Acropole* d'autre préoccupation que celle d'une fidélité absolue. Mais ce n'est pas seulement ce qu'il voit qu'il veut rendre fidèlement, c'est encore l'état où cette vision le plonge. Et, s'il continue à jouer son jeu d'artiste avec les images, les mots, les idées, il le fait comme involontairement, au gré de ses sensations renaissantes. Chez lui aussi, c'est la Nature qui parle, sa propre nature affinée par l'étude, le goût, la pensée, mais ayant conservé sa pureté primitive, pareille à celle de l'art qui l'enchante. La source hellénique qui s'est rouverte en lui sur l'*Acropole* ne devait plus tarir. On lui devra bientôt des traductions véritablement inspirées et parfaites de Sophocle, d'Eschyle et d'Euripide, ainsi que quelques

poèmes, dont l'un, tout au moins, sa *Léda,* mérite de figurer parmi les plus purs joyaux de la poésie russe. Si le Panthéon de Rome l'avait ramené aux pieuses angoisses de son enfance, il avait, devant le Parthénon, revécu les heures passionnées de son adolescence helléniste. Il ne se demandait plus anxieusement « où est la vérité? » Cette obsédante question s'était évanouie comme le reste devant « l'éternelle joie et la vie ». Ce n'était pas une réponse qu'il avait reçue à Athènes. Il était simplement passé de l'état de doute à l'état d'affirmation, où, depuis lors, il demeura toujours.

Deux jours après, il se trouvait à Constantinople, dans l'Aia-Sophia, troisième temple de son pèlerinage, et c'était comme si, inspiré par Pallas Athéné, déesse antique de la sagesse, il eût pénétré sans peine le mystère de la sagesse nouvelle. L'Islam, en voilant les mosaïques de Sainte-Sophie, convertie en mosquée, n'a fait qu'abstraire et dégager la plus haute leçon qu'elle nous apporte, celle qu'on lit dans ses formes architecturales. Douze ans plus tard, après un second voyage à Constantinople, il écrivait, en notant que ses conceptions étaient nées dès sa première visite :

A peine avais-je pénétré dans le temple que je l'embrassais tout entier d'un regard (c'est sa particularité d'être saisi dans son ensemble dès le premier coup d'œil). Je voyais une voûte claire immense, semblable au ciel. On sent que l'édifice a été bâti pour cette voûte. Tout est pour elle, tout vient d'elle, tout est en elle. Elle unit, harmonise, illumine tout. Il n'y eut jamais sur terre image plus parfaite de l'Eternité... Au fond de l'édifice, il y en a d'autres, plus petites... Trois d'entre ces dernières symbolisent les Hypostases séparées de la Sainte Trinité... Au-dessus d'elles, une autre, plus vaste, semble les unir, exprimant l'unité indivisible des Hypostases. Et enfin, les dominant, dominant tout, l'immense voûte médiane désigne la suprême union de la Sainte Trinité et de l'Univers, de Dieu et de l'humanité, le suprême accomplissement de l'universel et du divin (2).

(2) Traduction de M. Dumesnil de Gramont, Bossard, éd.

Ces quelques mots suffisent pour nous le montrer parcourant, durant le temps d'une traversée entre le Pirée et Constantinople, toute la trajectoire de six siècles qui va de Socrate aux maîtres d'Alexandrie, aux Pères helléniques de l'Eglise, et du Daimon au Paraclet.

J'étais assis, — écrit-il, — sur une marche de l'entrée principale, en face de l'autel... Parfois, à travers la coupole, passait un vol de pigeons dont les battements d'ailes troublaient doucement le silence recueilli (3).

Et, tout à coup, dans un élan d'amour soutenu par la prière, il s'éleva jusqu'à l'Immuable et à l'Ineffable qui domine les trois Hypostases. Les symboles abstraits, géométriques, que son esprit avait saisis d'emblée, devinrent pour lui, dès ce moment, la révélation d'une réalité vivante. Comment ne pas songer à Plotin qu'un tel ravissement unissait par instants à ce même Immuable, à ce même Ineffable, d'où procède tout son monde d'idées et de lois universelles? Et surtout, comment oublier l'enfant mystique qui, jadis, à Saint-Pétersbourg, dans le silence des nuits, « aimait Dieu et lui-même à la fois », première union dont l'effet n'a jamais cessé d'agir. Cette union lui donne une force singulière. Elle l'amène au terrain ferme, *immuable*, où il retrouve la paix intérieure. Désormais, tout ce qu'il y a en lui de mouvement, d'énergie active, va se projeter au dehors et deviendra effort artistique.

Je n'en étais à cette époque, écrit-il en parlant de sa première visite à Sainte-Sophie, qu'à la première conception de ma trilogie, *le Christ et l'Antéchrist* (4).

La conception s'étend, se dessine tout à coup bien nettement. L'œuvre reflétera dans l'histoire universelle « l'idée du Christianisme, ou, plus exactement, la religion de la Sainte Trinité dont le Christianisme n'est qu'une phase » (5).

(3) *Ibid.*
(4) *Ibid.*
(5) *Ibid.*

Je vis en Sainte-Sophie, ajoute-t-il, la première et jusqu'aujourd'hui l'unique incarnation de cette idée... Bien qu'il ait cessé d'être chrétien, le grand temple est resté celui de la suprême Sagesse Divine, où se reflète la plénitude de la triple Hypostase (6).

Ainsi, le christianisme n'est pas, pour lui, immutabilité, mais mouvement, mouvement allant du Père, par le Fils, à l'Esprit. Toute force qui l'accélère, fut-ce celle de l'Antéchrist, sert la Volonté Divine mieux que ne le fait l'inertie à laquelle on voudrait condamner la religion de Celui qui annonçait lui-même la venue du Consolateur comme devant succéder à la sienne. C'est l'idée que Mérejkovsky exprimera avec une insistance croissante. Son art s'en inspirera sans jamais s'en alourdir. Cet art lui-même, celui de la Trilogie et des romans qui la suivront, deviendra action, mouvement et vie. Pour cela, il ira jusqu'à créer instinctivement autour de lui une atmosphère de combat. Car les forces combatives qu'il tient peut-être de ses ancêtres cosaques s'exerceront de plus en plus au cours de sa production rapide, parfois fougueuse. Ses œuvres ne naîtront pas dans quelque retraite prolongée, mais à des heures de recueillement conquises sur le tumulte des batailles. « Mon jubilé », plaisantait-il un jour, non sans un peu d'amertume, « serait celui d'un écrivain russe à qui la critique a fait subir vingt-cinq ans d'impitoyables persécutions. » Est-ce bien juste? Ne pourrait-il pas dire plutôt : d'un écrivain qui, pendant vingt-cinq ans, a fait une guerre impitoyable, sans trêve ni merci, à des forces qu'il estimait malfaisantes et qui n'ont fait que se défendre par les moyens dont elles disposaient?

V

Dès son retour à Saint-Pétersbourg, les hostilités commencèrent. Ce qui les déclancha, ce fut l'action, de plus en plus malfaisante à ses yeux, qu'il voyait exercée par le populisme positiviste. Vingt ans auparavant, un ni-

(6) *Ibid.*

hiliste de lettres, Pissarev, le Jules Vallès russe, avait usé sa courte vie (il mourut à vingt-huit ans) et son redoutable talent à déraciner, des jeunes esprits qui l'écoutaient, le prestige toujours renaissant de Pouchkine et le goût de la « littérature anémique ». A la base de toute culture, même littéraire, il demandait qu'on plaçât l'étude des sciences naturelles. Ce furent les premiers pas du positivisme russe vers ce naturalisme français qu'Emile Zola prétendait incorporer dans « l'immense labeur positiviste des cinquante dernières années ». Les ravages exercés en littérature par la vulgarisation pseudo-scientifique, due à la propagande *positive*, furent encore plus considérables en Russie qu'en France. La mission d'enseigner, assumée par les disciples du positivisme populaire, se traduisit parfois de singulière façon dans les journaux envahis par des aptitudes à peine en herbe, déplorablement dirigées et pressées d'arriver. Un jour, le critique intérimaire d'un grand quotidien révéla à ses lecteurs des « *Poèmes Barbares* » d'un certain « Comte de Lille ». Un autre, chroniqueur théâtral, apprit aux siens que *Maison de Poupée* d'Ibsen, qui allait être représentée sur une scène de Saint-Péterbourg, l'avait été, pour la première fois, au Théâtre Grand'Ducal de Weimar, « alors dirigé par Goethe ». Faute de contrôle, ou plutôt de contrôleur, cela passa dans les feuilles qui pratiquaient ainsi la « diffusion des connaissances » et où paraissaient en feuilleton les nouveaux romans de Zola. Chacun d'eux faisait naître une demi-douzaine de traductions rivales, aussitôt enlevées par un public habilement entraîné.

L'auteur des *Rougon-Macquart* peut être fier de son œuvre, écrivait Mérejkovsky, jamais les plus grandes productions de l'esprit humain n'ont atteint un tel succès de vente.

Et faisant allusion à quelques propos dédaigneux et malsonnants de Zola à l'adresse des jeunes poètes opposant à son « immense labeur » leur « vague étiquette symboliste », il ajoute :

Le romancier de la *Débâcle* a tort de mépriser ces jeunes révoltés. Ils ont pour eux une force redoutable : l'indignation... Oui, toute la génération que nous amène cette fin de siècle porte dans l'âme une même indignation contre le positivisme, ce poids mort qui nous écrase... C'est une erreur impardonnable que de voir dans l'idéalisme artistique je ne sais quelle création de la mode parisienne. Il n'a rien d'éphémère; c'est le retour à l'ancien, à l'éternel, à ce qui ne meurt jamais.

Et, comme devait le faire, quelques années plus tard, M. René Doumic parlant de l'*Œuvre du Symbolisme,* dont il découvrait les origines dans un passé encore vivant, l'auteur des *Origines du Nouvel Idéalisme* rattachait cette œuvre à celle de quelques génies modernes qu'il n'avait pas de peine à trouver parmi ses Compagnons Eternels, russes et étrangers.

Il y a, écrivait-il, dans la scène où Madame Bovary agonise, tandis qu'un orgue de Barbarie joue dans la rue une vulgaire petite chanson d'amour, plus de *naturalisme* psychologique que dans les plus audacieux *documents humains.*

A chaque page, et aussi indépendamment que possible l'un de l'autre, les deux écrivains humanistes, nés à la même époque, mais séparés autant par la distance que par leurs situations littéraires, semblent obéir à un esprit commun : celui de la civilisation luttant contre les barbares de l'intérieur. L'histoire de la littérature universelle devrait bien enregistrer cette communauté entre l'attaque brusquée de jeunes insurgés russes et, à trois ans de distance, la campagne régulière conduite en France contre le même ennemi par Ferdinand Brunetière et les plus actifs de ses collaborateurs. Ni lui ni eux n'étaient au fait du mouvement dont Mérejkovsky avait pris l'initiative au sein de l'*Intelligentsia* russe. Vogüé lui-même, attentif à tout ce qui se passait aux bords de la Néva, ne semble pas en avoir eu connaissance. Peut-être le groupe avec lequel il était en contact, celui de Vladimir Solovieff, tenait-il dans l'ombre, à dessein, l'œuvre de ceux qu'il considérait comme des apôtres

de Nietzsche. Pour Solovieff, qui combattait la philosophie d'*Au delà du Bien et du Mal*, la pléiade réunie autour du samovar de Zénaïde Hippius et écoutant la parole incisive du jeune maître n'était encore que la petite bande nietzschéenne qu'il raillait à Saint-Pétersbourg et se gardait sans doute de mentionner à Paris.

J'ai déjà parlé de ceux qui la composaient au début. Mérejkovsky les avait retrouvés à son retour et avait vu le cercle s'accroître de quelques précieuses recrues, dont la plus ancienne en date et la première en valeur était, sans contredit, Constantin Balmont. Il venait, ainsi que plusieurs autres, de Moscou, où déjà s'allumait un foyer nouveau d'action internationale, à côté du vieux foyer de réaction panslaviste et panrusse qui commençait à s'éteindre. Balmont, d'origine écossaise, y traduisait Shelley, le lithuanien Baltrouchaïtis y traduisait le *Brand* et le *Peer Gynt* d'Ibsen, que jouait Stanislavski, d'ascendance polonaise. De jeunes poètes encore assis sur les bancs de l'Université y apportaient des aspirations occidentales de plus en plus soumises aux tendances nouvelles dont l'auteur des *Symboles* était devenu le champion reconnu. Ils commençaient dès lors à venir en pèlerinage dans la demeure hospitalière de la Litéinaia, large avenue où le couple s'était pour longtemps installé. L'atmosphère vivifiante qui y régnait se propagea assez rapidement au centre d'activité de l'*Intelligentsia*, puisque le *Messager du Nord* où, naguère encore, siégeait, comme nous l'avons vu, l'Etat-Major positiviste, accueillait les articles militants que Mérejkovsky ne tarda pas à réunir en un petit recueil au titre nettement provocant : *Des Causes de Décadence et des Nouveaux Courants qui se manifestent dans la Littérature russe contemporaine.* C'était à la fois un cri de ralliement et un signal d'attaque donné aux jeunes forces qui entretenaient ces « nouveaux courants ». La forme avait une élégance classique rappelant un peu celle de l'auteur du *Pamphlet des Pamphlets,* lui aussi helléniste passionné et, comme Mérejkovsky, traducteur de *Daphnis et Chloé.* Le lan-

gage de l'un et de l'autre n'était pas fait pour agir sur le vulgaire. Cependant, dans le cas de Mérejkovsky, le vulgaire s'en mêla, excité par ceux qu'atteignaient les traits de l'impérieux polémiste. En regard de « l'école artistique de Sainte-Beuve et de Carlyle », qu'il recommandait aux poètes ses frères, « la critique russe », avait-il dit, ne lui paraissait, « depuis quelque temps, qu'une force aussi anti-artistique qu'anti-scienfique », acharnée contre les talents naissants et les poursuivant jusqu'à la mort, comme elle l'avait fait pour son ami Nadson. Ces propos vengeurs ayant soulevé la bile de ceux qu'ils visaient et qu'ils poussèrent aux quolibets lourds et grossiers dont ils étaient coutumiers, l'auteur des *Causes de Décadence,* stimulé au combat, n'eut plus de cesse avant d'avoir trouvé de quoi imprimer à ses ennemis un stigmate indélébile. Il y réussit en jetant dans la circulation ce mot qui devait retentir à travers toute son œuvre polémique : « Voici venir le règne du Cham ». Réunis en un volume sous le titre plaisamment biblique : *Le Cham qui advient,* la plupart des pointes fermes et souvent sanglantes qui lui assurent parmi les satiriques russes une place de premier rang furent récemment traduites en français dans un petit livre intitulé *Le Mufle-Roi* (7). *Mufle,* en effet, tel qu'il fut introduit vers la même époque dans la littérature française, rend le mieux le sens donné en Russie au nom, devenu substantif, du second fils de Noé, pour marquer la grossière impudence de ceux qu'il s'agit de flétrir.

L'esprit mystique, quand il a recours aux armes de l'ironie, y apporte immanquablement quelque chose de son ardeur inquisitoriale, qui les lui fait manier avec une extrême dextérité. Sous ce rapport, les pamphlets de Mérejkovsky s'apparentent à ceux de Pascal, surtout quand sa combativité s'exerce à l'intérieur du temple. La différence est dans l'adversaire visé. Celui de Mérejkovsky n'est pas le casuiste indulgent, mais, au con-

(7) Bossard, éditeur.

traire, l'ascète borné qui, entre autres, avait poussé Gogol à détruire ses œuvres inédites, sans reconnaître dans l'auteur des *Ames mortes* le plus précieux des lutteurs contre Satan au sein du monde profane. Or, la lutte contre Satan est l'objet même de la campagne où s'est engagé Mérejkovsky. Et Satan, pour lui comme pour Gogol, n'est pas le *Prince de ce Monde,* c'est le *Démon Mesquin* révélé dans un roman de Fédor Sollogoub, le plus remarquable des disciples que devait s'attacher l'auteur de *Christ et Antéchrist.* Démontrer ses embûches, ridiculiser sa personne est pour ce dernier, qui croit en théologien à la réalité du diable, une partie essentielle de l'œuvre pie qu'il s'est imposée. L'ennemi, à vrai dire, n'est pas l'Antéchrist, c'est le Démon de la Médiocrité, avec ses misérables ruses, son protéisme de carnaval universel et son impuissance devant la force de la vérité et la constance de la foi. Quant à l'Antéchrist, c'est un principe incarné, le plus grand après celui de l'affirmation divine, le Principe de la Négation, sans lequel l'affirmation ne saurait se produire. On ne le combat pas, on le fuit, on se réfugie devant lui dans l'affirmation même, en Dieu. Le poète doit représenter tel qu'il est l'*Effrayant et Génial Esprit du Néant* et faire sentir son absolue nécessité. Dans ce dessein bien arrêté, Mérejkovsky commença la publication de la Trilogie par le roman de Julien l'Apostat.

Il parut dans le *Messager du Nord,* tel un drapeau planté sur la citadelle prise d'assaut. Dès la première partie, on s'y trouve en présence des mufles du IVe siècle byzantin, d'une ressemblance frappante avec ceux que le satirique croyait apercevoir au XIXe siècle russe. Ce serait à faire croire que l'avènement du Cham date de celui du christianisme devenu religion d'Etat, si l'on ne se souvenait des mufles romains et gréco-romains de Juvénal et, plus loin encore dans le passé, des mufles athéniens d'Aristophane et de ceux des caricatures de Tanagra, aujourd'hui exposées au Musée d'Athènes à côté

des gracieuses figurines sorties des mêmes ateliers. C'est une juxtaposition analogue que nous trouvons dans le premier roman de Mérejkovsky. Il faut bien dire que les figures caricaturales appartiennent au monde chrétien; on les rencontre isolées quand elles ne sont pas réunies en assemblée par une malice de Julien qui se plaisait à faire ressortir avec éclat les ridicules, les monstruosités et les haines réciproques des fanatiques, des sectaires et des sophistes tranformés en théologiens, de tous ces destructeurs de cette civilisation hellénique dont il voulait, de sa volonté d'Empereur, élève des écoles philosophiques d'Athènes, défendre la majesté outragée. Et c'est dans le monde payen, dont Constantin avait inauguré la ruine, que nous apercevons les ombres de tout ce que la Grèce avait produit pour la délectation de l'esprit le plus subtil et des sens les plus affinés que le travail de culture ait jamais développés au sein d'une société humaine. Le but avait été atteint et l'œuvre continuait. *L'homme cherchait à se dépasser.*

Ici Nietzsche intervient visiblement. Quand, peu de temps avant sa mort, Julien renverse l'autel des dieux qui l'avaient trahi et s'écrie : « Il n'y a plus de dieux, ou plutôt il n'y en a pas encore; ils ne sont pas, ils seront, nous serons tous des dieux », on se trouve dans le *Lointain* annoncé par l'auteur de Zarathoustra. Toutefois, son apologiste russe (en réalité Mérejkovski n'a jamais été son disciple) ne le suit pas jusqu'au bout. Plus loin, après cette explosion de sa *volonté de puissance,* l'Empereur, vaincu par le Galiléen, voit apparaître, dans le délire de l'agonie, non pas le redoutable Pantocrator devant lequel devait fléchir un instant l'anti-christianisme de Nietzsche, mais le Christ Pastophore que l'Apostat avait tant aimé dans son enfance. Commentant *Daphnis et Chloé,* l'essayiste des *Compagnons éternels* voit dans cette bergerie de la décadence grecque un vague témoignage du charme exercé déjà par le Bon Pasteur sur les *décadents* de l'époque. N'en parle-t-il pas en des-

cendant, de cette génération vers laquelle il se sent attiré? Les dernières pages de la *Mort des Dieux* ne témoignent-elles pas de la même attraction? Oui, assurément. Et le doute à cet égard s'évanouit de plus en plus à mesure que le poète se solidarise davantage avec ceux de la jeune école à laquelle le titre de « décadence » convenait, après tout, beaucoup mieux que celui de « symboliste ». L'affinité de leur esprit avec celui de la musique et de la peinture impressionniste « aux nuances encore inaperçues », comme a dit M. Doumic, les « insaisissables nuances », qui, d'après Mérejkovsky, « constituent la marque distinctive de la poésie nouvelle », le « sens du mystère » que tous deux lui attribuèrent dans les mêmes termes, ce pâle rayon aperçu par quiconque a subi le charme de la décadence latine, appartient en réalité à tous les crépuscules et à toutes les aurores historiques. Mérejkovsky le reconnaissait. Il en sentait la troublante influence et son art savait la communiquer. On s'en aperçut dès le moment où, montant du pas léger enseigné par Zarathoustra à la petite tribune de la Société Littéraire de Saint-Pétersbourg, il lut, devant des lettrés appartenant à tous les groupes, quelques passages de *La Mort des Dieux* dont il venait de corriger les épreuves. Même parmi ses contradicteurs (le Cham était absent), personne n'échappa à l'impression de cette lecture. Il y avait visiblement quelque chose de changé dans le public qui l'écoutait. Si l'on eût voulu en tirer un pronostic sur l'état de l'*Intelligentsia* à cette époque, ce pronostic se serait vérifié. Le mot de décadence fut prononcé, mais on n'en saisit le sens que bien plus tard. Un jour vint où, inquiet de la direction prise par un mouvement qu'il avait espéré dominer, Mérejkovsky voulut jeter l'alarme. Ce fut alors que, de sa plume la plus acérée, il écrivit une série d'articles dont le titre collectif, *La Russie Malade,* était à lui seul un signe prémonitoire. Dix ans devaient s'écouler jusque-là. Mais en 1895 le mal germait déjà. Suivons-en le développement jusqu'à l'issue fatale.

VI

En composant le second roman de la Trilogie, *La Résurrection des Dieux*, l'auteur semble avoir été guidé non par son démon familier, mais pas l'espèce de sensibilité qu'un philosophe, attiré comme lui vers Nietzsche, M. Jules de Gaultier, appelle spectaculaire. Vis-à-vis du monde de la Renaissance, avec ses luttes, ses passions et ses crimes, il garde une ferme attitude de spectateur et de peintre. Cherchant le centre du nouveau combat entre le Christ et l'Antéchrist qu'il va représenter, il ne le trouve pas là où Nietzsche voyait l'effort de l'homme nouveau vers l'état de Surhumanité. César Borgia n'est, chez lui, qu'un personnage épisodique. Ludovic le More, Béatrice d'Este, Léon X, François Ier, Machiavel, Savonarole représentent bien l'esprit de leur âge, âge critique, crise de puberté rendue avec le réalisme d'un artiste maître de ses évocations, mais ce n'est pas sur eux, si vivants qu'ils soient, que descend le rayon spirituel éclairant chaque tableau de cette somptueuse galerie qu'est la *Résurrection des Dieux*. C'est sur un héros de l'art, dont l'âme est aussi isolée que sa vie est mêlée à celle de son orageuse « fin de siècle » et du début de l'ère nouvelle. Du mystère de cette âme ambiguë arrive la troublante lumière que l'auteur, tout en gardant lui-même une sorte de sérénité goethienne, a répandue dans tout le roman. Dès les premières pages, nous voyons Léonard s'agenouiller devant une Vénus qu'on vient de déterrer aux environs de Florence. Ce n'est pas un geste d'adoration. Il ne s'agit que d'étudier au compas les formes harmonieuses de la statue, qui aideront le maître à rattacher son enseignement aux canons des écoles helléniques. Telle est l'attitude que le romancier lui-même paraissait observer envers le milieu et les personnages du drame de la Renaissance.

C'est sur le théâtre où il s'était déroulé qu'il avait commencé son étude. Comme le roman de Julien l'Apostat, celui de Léonard de Vinci avait été précédé d'un voyage.

De Florence à Amboise, Mérejkovsky avait suivi les traces de son héros. De ce pèlerinage il avait rapporté, non seulement de fécondes impressions, mais encore une documentation qu'il commentait ingénieusement au retour, devant son cercle familier. On y rencontrait maintenant des artistes aimant à fréquenter les cercles de l'*Intelligentsia*, Répine, Alexandre Benoît, académiciens frondeurs du régime, mais respectueux des lois de leur art et, plus tard, Léon Bakst, génie indépendant, celui-là, qui devait réformer les principes du décor théâtral et, bien avant que Paris l'ait fêté et adopté, inaugurer sa brillante carrière en aidant Mérejkovsky à monter sur la scène d'un des théâtres Impériaux, le Théâtre Alexandre, sa belle traduction de l'*Hippolyte* d'Euripide.

Quelque temps après apparut, à Saint-Pétersbourg, une pléiade d'*esthètes* que Mérejkovsky entreprit d'initier à ses conceptions religieuses. Il s'entendit fort bien, à cet égard, avec Viatcheslav Ivanoff, poète, philosophe, érudit, passionné d'hellénisme, au demeurant homme sympathique et accueillant. Les *esthètes* ne tardèrent pas à reconnaître Ivanoff pour maître. On dit que ses disciples se réunissaient chez lui, de temps en temps, en chlamydes et couronnés de pampre ou de laurier. Je ne réponds pas de la véracité de ces bruits, mais ceux qui ont connu des cercles analogues à Paris et ailleurs ne les trouveront sans doute pas invraisemblables. Rien de pareil, en tout cas, chez les Mérejkovsky. On y venait en simple veston de travail et on y jouissait d'un accueil sans affectation ni pédanterie. Zénaïde Hippius, excellente maîtresse de maison, était de plus une précieuse conseillère pour les jeunes poètes s'exerçant dans leur art. D'autre part, elle aimait à les guider doucement sur la voie où son mari l'avait elle-même conduite. L'un d'eux, Alexandre Block, encore étudiant, avait déjà commencé son poème, la *Belle Dame*, qui devait lui créer une personnalité bien à part dans les rangs du symbolisme. Son ami, Boris Bougaieff, en littérature André Biélyi, suivait la même voie en art. Il se trouvait, de plus, en communion

d'idées avec Mérejkovsky et, ainsi que beaucoup d'autres jeunes esprits de ce temps, avec Vladimir Solovieff, comme lui enfant de Moscou, où se formait toute une école dont on n'aperçoit que maintenant le caractère dominant. Comme chez les vieux romantiques de Weimar, les Schlegel, les Brentano, on y trouve la religion et la poésie engagées ensemble dans une « Nouvelle Voie ». C'est le titre que les Mérejkovsky venaient de donner à une revue, organe pétersbourgeois de leurs groupe. En même temps naissait à Moscou *La Balance*, dirigée par le jeune poète Valère Brioussov. On échangeait les collaborations et les visites de ville à ville. Brioussov avait voyagé à l'étranger et s'était lié avec Emile Verhaeren qui vint à cette époque en Russie, où il fut très fêté. D'autres amis d'Occident, dont le premier fut M. André Gide, encouragèrent aussi la jeune avant-garde moscovite en collaborant, de temps en temps, à son organe, qui eut quelques années d'existence, avant de se fondre avec une revue beaucoup plus importante, *La Pensée Russe*, fondée par Pierre Struve, le plus ancien marxiste russe, naguère réfugié en Allemagne et qui, rentré en Russie à la faveur d'une amnistie, avait évolué du matérialisme vers la spiritualité. Les Mérejkovsky s'étaient pris d'amitié pour cet homme éminent, d'un caractère ferme et loyal et d'une culture universelle. Ils estimaient en lui une volonté et une force éprouvées et apportaient à sa publication un très actif concours. Un jour qu'ils se trouvaient, de ce fait, à Moscou, ils poussèrent jusqu'à Iasnaia Poliana. C'était après l'apparition sensationnelle de la première partie d'une étude psychologique, *Tolstoï et Dostoïevsky*, où Mérejkovsky paraissait sacrifier Tolstoï, « le Voyant qui tend à la spiritualisation de la chair », à Dostoïevsky, « le Voyant qui tend à l'incarnation de l'esprit ». Il n'en reçut pas moins l'accueil le plus cordial et fut aussitôt sous le charme. Les deux écrivains parlèrent religion, ce qui ne semble pas les avoir refroidis à l'égard l'un de l'autre. Le lendemain, au moment où le couple allait partir, Tolstoï, fixant sur Mérejkovsky de « petits yeux

d'ours, bons et terribles, qui faisaient songer à l'oncle Yérochka (de son roman *Les Cosaques*), lui dit : « On m'avait assuré que vous ne m'aimiez pas. Je suis heureux qu'il n'en soit rien. » Et le visiteur, en s'en allant, « se sentait, décidément, beaucoup plus proche de Tolstoï que de Dostoïevsky ».

Une autre fois, l'auteur de la Trilogie, qui en préparait déjà la troisième partie, l'*Antéchrist, Pierre le Grand,* voulut se documenter sur un des deux éléments dont il allait montrer le formidable choc. Cette fois, son étude préparatoire le conduisit dans les forêts de la Volga. On doit à sa femme un récit vif et attachant de ce nouveau voyage. Près de Novgorod, aux bords du *Lac Lumineux,* se réunit chaque année, la nuit de la Saint-Jean, une grande assemblée, un étrange concile de *Vieux Croyants* et de sectaires venus de tous les coins de la Russie et professant les doctrines les plus diverses. Toutes, cependant, concordent sur un point : la venue de l'Antéchrist et la fin du monde, que ces gens croient proche. Tels ils étaient sous Pierre le Grand, l'Antéchrist des *Raskolniks* en révolte contre les réformes liturgiques, tels il les reconnut à son contact avec ce milieu qui fournit un aliment de plus à son propre mysticisme. Il l'exposa sur place aux esprits les plus éveillés parmi ces annonciateurs des *derniers jours,* ceux où s'écroulera le monde actuel et où reviendra à la surface des eaux, toutes cloches sonnantes, la légendaire ville de Kitège, engloutie dans le lac. Ils acceptèrent sans peine ses enseignements sur la résurrection de la chair et sur le mystère qui s'était éclairci pour lui à Sainte-Sophie de Constantinople et il sut si bien leur rendre accessible son *Evangile de l'Esprit* que, plusieurs mois après, deux des prosélytes qu'il s'était conquis vinrent, délégués par les autres, chercher, dans son cabinet de Saint-Pétersbourg, la conclusion des discours qu'il leur avait tenus aux bords du Lac Lumineux. Ils s'en retournèrent éclairés et satisfaits.

Il avait moins bien réussi auprès des représentants

de l'Eglise officielle. Quelques-uns d'entre eux, cependant, préparés par leur culture et leurs aspirations à frayer avec l'*Intelligentsia*, étaient entrés dans la « Société de Religion et de Philosophie » qu'il avait fondée sous l'inspiration de sa femme, avec le concours assez étrange de Rosanoff, qui avait même commencé par réunir chez lui quelques-uns de ces « modernistes ». La Société n'avait pas tardé à être dissoute par ordre de Pobiédonostsef. S'étant rendu, à ce sujet, chez le Métropolite, Mérejkovsky avait fait, en sortant, une chute sur l'escalier et failli se rompre le cou. « Ce fut pour moi », écrit-il, « une chute symbolique. Je compris qu'il ne pouvait sortir rien de bon de mon contact avec l'Orthodoxie. »

L'échec de son intervention auprès du Métropolite fut dû, celui-ci en convint, à la soumission de l'Eglise à l'Etat et à son représentant. Dans l'*Antéchrist*, cette soumission acquiert les proportions d'un sombre drame touchant au mystère. Rien, dans le martyre d'Alexis, ordonné et, en partie, exécuté par son père, n'est aussi odieux que la servilité avec laquelle le haut clergé apporte son concours à cette œuvre de sang, en la justifiant par des textes sacrés. C'est l'Antéchrist commandant à une valetaille de « démons mesquins ». Il faut ajouter que, parmi les sectaires auxquels Alexis prête l'oreille, on rencontre d'autres personnifications et d'autres suppôts de l'Antéchrist. La *mort rouge* des fanatiques qui, par ordre de leur chef, se jettent dans un brasier plutôt que d'accepter les nouveaux livres liturgiques et, plus encore, les sacrifices d'enfants, que ni les lois, ni les autorités n'empêchent de s'accomplir secrètement à Moscou, ne sont pas moins monstrueux que le sacrifice du malheureux Tsarevitch. Mérejkovsky a toujours conservé ses aversions d'enfant, qui, chaque année, à Pâques, le hérissaient devant la grossièreté en *touloupe* de mouton encombrant la rue et la grossièreté en chapes dorées emplissant le temple Elles lui semblaient toutes deux agressives à son égard

et, s'il le fut plus tard au leur, il y a là, peut-être, un peu de revanche inconsciente.

D'où vient, cependant, que tout en le faisant flageller, dans la *Mort des Dieux* et dans le roman de Léonard, la populace d'Antioche et celle de Florence, elle n'atteigne pas, dans l'*Antéchrist,* cette plèbe de Saint-Pétersbourg même, qu'Alexis, dans son dernier interrogatoire, accusait de « chanter des hymnes devenues liturgiques et où son père était égalé à Dieu », après avoir sacrifié à la construction de la forteresse Pierre et Paul cent mille êtres humains amenés de tous les coins de la Russie. « A genoux », ordonnait, un siècle et demi plus tard, un descendant de Pierre le Grand, Nicolas Ier, au peuple en grève qui se prosternait aussitôt devant lui. Nulle part, ni dans l'Antéchrist, ni dans les romans qui le suivirent, *Alexandre Ier*, les *Décembristes,* ni dans la tragédie de *Paul Ier*, on ne trouve de tableau pareil. C'est qu'ici, tout en restant fidèle à l'art et à l'histoire, le peintre cède le pas à l'apôtre. L'*Antéchrist* parut en 1904, en même temps que la *Religion de Tolstoï et de Dostoïevsky.* On était à la veille du mouvement révolutionnaire que tous prévoyaient depuis l'issue fatale de la guerre contre le Japon. L'avenir du peuple russe était en jeu. Il aurait à combattre, ce n'était pas le moment de le déprimer. A l'image du passé se substituait, chez le poète, la vision d'un avenir où le visage de ce peuple apparaîtrait tel, à peu près, qu'il l'avait entrevu aux bords du Lac Lumineux. Ce n'était pas dans les figures associées de Tolstoï et de Dostoïevsky qu'on devait le chercher comme le font les intellectuels. Les yeux scrutateurs du premier comme l'expression inquiète du second traduisent plutôt l'état d'âme de l'*Intelligentsia* elle-même. Ils n'ont rien où le peuple russe puisse se reconnaître. Encore moins son type est-il celui du prolétaire conforme à l'idéal socialiste.

Prolétaire, dit Mérejkovsky, vient de *proles,* mais, s'ils sont prolifiques de chair, ils sont eunuques d'esprit, tous ces glo-

bules de caviar, ni hommes ni femmes, rien que de terribles camarades...

Et, revenant à sa doctrine, d'après laquelle Dieu dans l'humanité n'est pas seulement en esprit, mais en chair, il ajoute : « Le socialisme est impersonnel et asexuel parce qu'il est athée. » Pour s'élever au-dessus de la fourmilière, de la collectivité animale, il lui faudrait monter à la conception de l'Unité Divine. Alors les socialistes n'apercevraient, en effet, dans le peuple russe et peut-être dans l'humanité future tout entière qu'une seule image, celle du Christ. Et la collectivité humaine deviendrait l'Eglise Universelle.

Quand l'auteur de la *Russie Malade* parlait ainsi, la dernière étape marquée à l'*Intelligentsia* par ses protagonistes avait été atteinte. La révolution semblait réprimée, mais l'effervescence continuait partout. Les Mérejkovsky et une partie de leur groupe avaient gagné Paris, non pour échapper aux résultats de la catastrophe, mais pour intéresser aux événements de Russie l'Occident qui y semblait indifférent. Mérejkovsky rencontra Jaurès et Anatole France, chers aux intellectuels russes. Le premier ne le renseigna guère sur ce qui se passait en France, mais voulut l'instruire sur ce qui se passait en Russie, où, d après lui, « tout ce qui se trouvait à gauche des démocrates constitutionnels (cadets) n'était que pure folie ». « Il parlait », dit Mérejkovsky, « de la révolution comme parle de la mer non un marin, mais un géographe ». Quant à Anatole France, il prit et garda la parole, prodiguant au poète russe tous les charmes de ses discours familiers. « Il n'y avait là », conclut ce dernier, « que de l'écume, mais n'est-ce pas de l'écume des mers qu'est sortie la déesse du charme éternel? » Bourgeoisie, fleur de bourgeoisie, bourgeoisie absolue, fumier absolu, disent les *camarades* quand on leur cite de tels propos. « Ne savez-vous donc pas », leur répond Mérejkovsky, « que sur ce fumier a poussé toute la récolte de la culture, de la science, de l'art et de la vie sociale?

Il y a une sage, une bonne, une sainte bourgeoisie, que vous injuriez non pas au nom d'une noblesse nouvelle, mais au nom de l'ancienne barbarie russe que vous faites renaître. »

A sa rentrée, il trouva l'*Intelligentsia* dans un état d'agitation chaotique. De petits Antéchrists s'épuisaient en d'ineptes blasphèmes sur le thème général du dieu-homme. Les uns le découvraient en eux-mêmes, les autres le montraient en formation dans le peuple; tous, à l'envi, le substituaient à l'Homme-Dieu. Un nouveau venu, Lounatcharsky, avait même écrit dans ce sens une sorte de dogmatique athée. « Dieu est à la mode », écrivait Mérejkovsky, « et Lounatcharsky aime à suivre la mode ». Il le faisait à sa façon. L'*Intelligentsia*, en général, appréciait plutôt celle de Léonide Andréieff. Dans une pièce en vogue, *La Vie de l'Homme,* ce romancier, déjà célèbre, représentait Dieu sous l'aspect symbolique de *Quelqu'un en gris,* vague fatum ne pouvant rien sur la nature humaine, qu'on voit succomber, sans aucune rédemption possible, sous ses faiblesses et ses tares congénitales. Au même souffle de pessimisme obéissaient deux autres romanciers, encore plus appréciés, Tchékhoff et Gorki. Les esthètes, cependant, s'abandonnaient au vertige des âges de décadence. Chez Viatsheslav Ivanov, ils lisaient des vers où la belle forme recouvrait le plus sombre sadisme. Dans leur groupe comme dans les autres, on rencontrait l'inquiétant Rosanoff, adaptant à tout sa religion du sexe, celle, d'après lui, de l'Egypte, de Babylone et d'Israël, détruite par l'ascétisme chrétien. La Société de Religion et de Philosophie était ressuscitée par autorisation officielle et tous y prenaient part, sauf le groupe de Gorki et de Lounatcharsky qui semblait se réserver pour l'avenir.

Et l'avenir devint le présent. Jusqu'à la guerre mondiale, l'état de l'Intelligentsia russe ne s'était pas modifié. Ni la mort de Solovieff, ni celle de Tolstoï n'y avaient apporté aucun changement. La formidable secousse de

1914, les espoirs, les revers, les désastres n'eurent pas, sous ce rapport, de répercussion profonde. Et bientôt ce fut pire. L'impulsion religieuse donnée aux esprits par les grands écrivains russes et que Vogüé, jadis, espérait communiquer aux réalistes français, cette impulsion que l'auteur de *Christ et Antéchrist* avait encore accentuée, eut un étrange aboutissement. De l'union des lettres et de la foi Mérejkovsky avait voulu faire naître une religion nouvelle. Il en naquit une, en effet. Mais ce ne fut pas la sienne, celle de l'Esprit, ce fut celle de l'Antéchrist.

Je ne fais qu'établir les faits. Que d'autres, par rapprochement, en tirent une leçon peut-être opportune. Voici encore quelques données qui pourront leur servir.

Au lendemain de la victoire bolcheviste, Mérejkovsky vit avec stupeur son compagnon de vingt ans de luttes, Minsky, et son brillant allié, Viatsheslav Ivanov, se rendre en pèlerinage à l'Eglise Rouge de Moscou. Bientôt vint la désertion d'Alexandre Block. Il y avait déjà plusieurs années que, dans de nouveaux vers, il avait promené sa *Belle Dame* symbolique, — la Russie, confessait-il, à travers les bouges pétersbourgeois qu'il s'était mis à fréquenter lui-même. Tout à coup, la déchéance s'accentua et prit des proportions effrayantes. A la Russie révolutionnaire il apporta l'hommage d'un poème, *Les Douze*. Il y montrait le Christ couronné de roses et ses douze apôtres, devenus des gardes rouges, dont l'un chante un refrain que répéta tout le monde bolchevique : « Au désespoir des bourgeois, nous ferons flamber l'Univers. » Son ami, André Biélyi, ne tarda pas non plus à se rallier aux Soviets. Après avoir été durant plusieurs années l'apôtre de Rudolf Steiner, antroposophe *christique*, il devint subitement celui de *l'antéchristique* Lounatcharsky, maintenant commissaire des Soviets à l'Instruction Publique. Valère Brioussov, le symboliste, l'esthète, commença par chanter des hymnes anti-chrétiens, intentionnellement blasphématoires, et finit par devenir censeur

soviétique. Il mourut bientôt, précédé dans la tombe par Block, revenu de son aberration passagère jusqu'à refuser avec colère tout secours des Soviets, malgré la misère et l'exténuation qui hâtèrent sa fin. Une autre mort fut celle de Rosanoff. Il expira dans un couvent, voisin de Moscou, après avoir écrit contre le Christ ses plus violentes diatribes, puis s'être repenti et avoir reçu les secours de la religion. Son dernier geste, il est vrai, peut-être fortuit, mais d'autant plus symbolique, fut de saisir sur une table, à côté de son lit, une statuette d'Osiris qui ne le quittait jamais.

Une apostasie inattendue fut celle du philosophe spiritualiste Berdiaieff, devenu, depuis la mort de Solovieff dont il était le disciple, un hôte assidu des Mérejkovsky. Une traduction vient de révéler sa philosophie en France, où il est arrivé de Moscou, chargé, dit-on, d'un travail de réconciliation intellectuelle. Il ne ressuscitera pas l'*Intelligentsia,* décomposée en éléments irréconciliables. La main qui eût pu les grouper s'est retirée. Parfois encore elle saisit l'épée, mais le combattant lutte seul, comme le voulait Ibsen, celui de ses « compagnons éternels » qui lui est aujourd'hui le plus proche.

Après de terribles épreuves auxquelles leurs frêles organismes ont résisté par un miracle de force morale, Dimitri Mérejkovsky et Zénaïde Hippius sont aujourd'hui réfugiés à Paris. Héroïquement, l'auteur de la Trilogie a repris la plume pour compléter son œuvre capitale. Il a écrit *Le Mystère des Trois* (8), *La Naissance des Dieux* (9), *Le Messie.* On attend son *Napoléon.*

Ainsi, quatre-vingts ans après Mickiewicz, un autre poète slave en exil et rêvant de résurrection nationale évoque l'image du héros de l'Occident. L'œuvre expliquera ce phénomène, œuvre d'étude assidue et de profonde intuition, sur laquelle j'attire dès à présent l'attention qu'elle exige et mérite.

COMTE M. PROZOR.

(8) Une trad. franç. de ce livre par M. Dumesnil de Grammont a paru à l'Artisan du Livre, éd.

(9) Trad. Dumesnil de Grammont, Calmann Lévy, éd.

LES CAHIERS SECRETS DE ROBERT DE MONTESQUIOU

—

Le comte Robert de Montesquiou, poète raffiné, parfois jusqu'à l'excès, critique délicat et d'un goût sûr, et gentilhomme plein d'une étonnante humeur, a servi de modèle à Huysmans pour son A Rebours *(le portrait est, ici, plutôt une déformation, une transposition, qu'une reproduction même inexacte) et à Marcel Proust, qui fut l'ami et fidèle du comte, pour la silhouette de M. de Charlus, sinon pour le personnage entier...*

Robert de Montesquiou avait avec tout le monde son franc-parler : il jetait la confusion et la terreur dans l'âme des timides; il avait l'art savant de se brouiller aisément avec les âmes molles, qui ne le comprenaient pas. Son œuvre écrite laisse voir des traces d'affectation, mais son caractère était supérieur à ses écrits.

Cet écrivain gentilhomme, qui, dès sa jeunesse, eut l'intelligence de comprendre Verlaine et qui a tant fait pour remettre à la mode Marceline Desbordes-Valmore, a laissé, entre autres écrits, deux sortes de Mémoires : les uns, les Pas Effacés, *composés, écrits, et en somme assez tempérés et doux de ton, les autres, sept petits cahiers dans le genre du* Journal des Goncourt, *qui sont impossibles à publier, pour le moment, dans leur intégralité, tellement ils sont totalement véridiques.*

Ayant été chargé, par l'exécuteur testamentaire de Montesquiou, de mettre sous les yeux du public les moins scandaleux de ces Marginalia, j'ai glané, dans le manuscrit, un certain nombre de notes et d'anecdotes, qui sont des documents historiques. Si elles égratignent maintes personnes, ou leurs aïeux immédiats, les « blessés » voudront bien se rappeler la parole du défunt marquis de Lubersac, qui disait : « Lorsque l'on raconte que votre grand'mère a eu la cuisse

légère, c'est choquant. Mais s'il s'agit d'une grand'tante... »

Il est regrettable, sans doute, que l'on ne puisse, encore, donner que des extraits de ces « Cahiers » où le comte Robert laissa couler, à flots, les vérités que l'on conte, d'ordinaire, sous le manteau. Mais les extraits qu'on en peut publier sont déjà suffisamment piquants pour que nous pressentions la joie qu'on y prendra.

LOUIS THOMAS.

—

CHOSES D'ESPAGNE

Comme je parlais de l'Escurial (récemment vu) à l'Infante Eulalie, elle s'est écriée gentiment : « Il est allé voir ma tombe ! »



Les personnes royales ont une manière d'être pannées (non moins que nous) un peu risible et assez touchante. Cette même Infante, dans une phase de gêne pécuniaire à la suite de son divorce, s'en va passer du temps à Madrid. Elle habitera chez elle, mais pour faire des économies ira prendre sa nourriture chez des parents, le roi régnant et la reine régente. Elle conte cela simplement avec gaîté et grâce.



On m'a narré une étonnante arrivée de sa mère, la vieille Isabelle, dans je ne sais plus quelle ville d'Espagne, où elle était attendue. La monstrueuse créature aux formes de pachyderme et contours de mastodonte, ne sut comment descendre par l'ouverture de la trop étroite portière. Elle se présenta de face et de flanc, toujours en vain, et sous les yeux d'un peuple de courtisans gênés dans leur projet d'accueil enthousiaste. Elle ne put réellement sortir que de dos; encore fallut-il tirer ses jambes l'une après l'autre. Mais sitôt à terre elle s'en tira rapidement et bien, avec une bonhomie familière et royale.

★

On m'assure qu'elle a reçu du Saint-Père une dispense par le jeûne cubilaire.

Et cela me semble, sans plaisanterie, d'une direction éclairée. On devrait avoir droit à un vice, dont il serait entendu qu'on s'en guérit par l'usage (à développer).

—

DESTINÉES

La comtesse Wolkenstein, qui habite le palais Galliéra, au centre d'un jardin allant de la rue de Varenne à la rue de Babylone, me dit : « On est bien ici, à la condition de ne pas avoir d'enfant ! »



Lors de son entrée en cette Ambassade elle suspendit, dans un salon de son choix, le portrait (par Lenbach) d'une amie morte : Madame Catargi. Cette dame avait été l'amante de Cavaignac. Et quand le tableau fut accroché, la Comtesse apprit que le feu président, dans le temps même de sa liaison avec Madame Catargi, avait habité ce même palais Galliéra, et que la place où le tableau venait de se poser était l'emplacement même de l'alcôve.

—

FRANCE JUIVE

Le duc de Rohan, qui est quinteux et grincheux, reproche assez vertement à l'Infante Eulalie, en train de dîner chez lui, ses relations juives.

On sort de table, les invités arrivent. L'annonceur lance ces noms : « Monsieur et Madame Ephrussi, Monsieur et Madame Fould!... » etc.

Et l'Infante de sourire en disant au Duc : « Vous traitez bien vos hôtes ».

INFERNO

Etrange destinée des enfants Chi...may. (Peut être une forme de l'enfer de Mme Tallien?)

Pierre épouse Mlle Werlé : initiales *W. C.* — Joseph épouse Mlle Ward (la trop célèbre Clara). Initiales : W. C. — Geneviève épouse Pochet de Titan. Initiales : G. P. T. — Et la dernière fille d'Eugène épouse... Hunyadi Janos! « Tirez! tirez! ils ont... partout! »

—

MATRIMONIUM

Le vieux Cernuschi, le célèbre bimétalliste italien qui a légué à Paris cette belle collection de Buddahs, répondait à une dame le pressant de se marier : « Mais, madame, *l'adoultère, il me suffit* ».

—

LOCOMOTION

Attribuée à la Metternich cette pittoresque définition du tricycle automobile : « On dirait une chaise percée qui a pris le mors-aux-dents! »

—

MONET

Boldini prétendait drôlement que les cathédrales de Monet ressemblent à des gilets de laine.

★

On avait aussi spirituellement appelé *La Valse des Peupliers* une série du même auteur représentant (avec un peu de monotonie) cet arbre comme en danse, parmi des brumes.

—

RECLUSE

Un mot de la Castiglione : Estancelin se plaignait de sa surdité; la Dame répondit : « Elle vous permet de commander et vous dispense d'obéir. »

CHIRURGIE

Mot d'une de nos vieilles parentes, Mme Odier, née Laborde, au sujet de ces ovariotomies devenues si fréquentes, presque de mode :

« De mon temps on n'entendait pas parler de toutes ces femmes qu'on vide ! »



A propos de celle qu'on fit à Sarah Bernhardt, à qui l'on avait, dit-on, enlevé un kyste fibreux « de la grosseur d'une tête d'enfant de quatorze ans », Forain, qui n'a jamais aimé l'artiste, conclut ainsi : « C'est dans cette tête-là qu'était le génie. »



Lady de Gray a aussi subi cette opération. « Qu'est-ce qu'on a trouvé? » demandait alors une de ses amies.

Et une autre de répondre : « Un paquet de cartes de visite. »

—

UN TRAIT DE CARACTÈRE

L'Impératrice Eugénie, quand elle fit le pèlerinage du Zululand pour voir le lieu où son fils unique, l'héritier des gloires napoléoniennes, avait été cruellement massacré, fut priée à dîner par des officiers anglais présidés par Lord Wolseley (qui a lui-même raconté l'histoire à Besnard, de qui je la tiens).

Sur la fin du repas, la mère affligée se paya d'une imitation burlesque de la Reine d'Angleterre et de son petit chien, en une mimique falote qui reproduisait les attitudes et les voix...

Elle était à la recherche du lieu précis et lointain où l'unique enfant, l'innocent survivant de l'épopée, avait péri dans un guet-apens de sauvages (peut-être un piège international), et dont le cadavre fut retrouvé tout hérissé de sagaies...

LES MAINS

Henri de Montesquiou avait, en premières noces, épousé Mlle de Romilly, qui mourut jeune. Le veuf inconsolable fit mouler la main de la défunte, entrelacée à la sienne, et sceller dans le marbre du monument ce presse-papiers de la fidélité conjugale. Puis il fit faire 480 agrandissements des portraits de sa femme et prolongea un deuil excessif.

Ensuite, comme il arrive à tous les hommes qui confondent le goût du mariage avec l'amour d'une femme, le désir lui vint de convoler et plus aristocratiquement. Le parti de Noailles se présenta. L'on se mit d'accord.

Restaient les mains gênantes et indestructibles. On voyait le veuf se rendre fréquemment au cimetière, en revenir préoccupé et silencieux. La mère, très désireuse de la nouvelle alliance, prit un parti. Elle fit secrètement desceller le malencontreux appendice de bronze, et entraîna son fils dans la direction dudit cimetière. Sans rien dire, on fit le tour de la tombe, et l'on revint au château. Pas une allusion ne fut faite à l'opération soulageante. Les mains, elles, furent enterrées non loin de là. L'une d'elles, deux fois morte : la première fois, de mort naturelle; la seconde fois, tuée!...

—

LAUTREC

A propos de Lautrec, sorte de Caliban alcoolique, ai-je cité ce mot de lui à Barrès, qui me l'a rapporté. C'était à une soirée chez Georges Hugo (qui depuis! La Faisanderie alors honorait ses vertus!...) : on avait réussi à y entraîner le monstrueux caricaturiste.

Et comme l'auteur du *Jardin de Bérénice* le questionnait sur la réunion : « C'est très bien, répondit Toulouse, on se croirait dans un b... »

Petite secousse chez l'homme marié dont la femme était présente.

RÉGICIDE

Sarah Bernhardt m'a conté avoir visité, en Russie, par grande faveur, sous la conduite de feu Annenkoff, le cabinet (d'aisances!) dans lequel fut trouvée morte la grande Catherine. Elle ajoute ce détail inouï, et inconnu, qu'un appareil machine, mis en mouvement par l'Impératrice en s'asseyant sur le siège, en fit surgir un pal, qui l'empala. Piège inventé par le régicide anonyme d'une internationale déjà fonctionnante. Je parle de la chose à Vandal, fort au courant de l'histoire de Russie, et qui me déclare ignorer le fait.

—

RATAZZI

Mot de d'Aurevilly sur la Ratazzi âgée :

« Elle m'a prouvé, Monsieur, qu'elle avait les chairs moins dures que l'oreille. »

—

MÉRY LAURENT

Méry Laurent est morte avant-hier matin à quatre heures. C'était une des dernières grandes cocottes du Second Empire. Elle avait été la maîtresse d'Evans, le dentiste célèbre. Ça, c'était pour le pain. Mais le curieux, ce fut le prestige de cette femme, beau Rubens, pour Manet, Becque, Mallarmé. Le premier la peignit vingt fois. Robin possède deux de ces beaux pastels. D'autres passeront sans doute en vente avec la défroque de la Courtisane. Le second laisse, dit-on, chez elle une correspondance de haut prix. Le troisième fut son sigisbée chéri dont la mort la laissa inconsolable. J'ai parlé de cette dernière liaison dans une étude sur l'auteur d'*Hérodiade*, non parue encore (1).

(1) C'est l'étude sur Mallarmé qui se trouve dans *Diptyque de Flandre, Triptyque de France*, Paris, Sansot, 1921. Méry Laurent y est baptisée par Montesquiou : Chéry-Legrand.

Méry (dont le testament n'est pas encore connu) laisse sa petite chienne japonaise de la race Tchin à sa fille de chambre Elisa. Cette dernière nous dit que la bestiole était restée vierge, selon la volonté du docteur; que tel s'étant ainsi maintenu le désir de Madame, à l'égard de la bête, elle, Elisa, n'y contreviendra pas, tenant ce vœu pour sacré. — N'est-ce pas étonnant, un tel propos proféré quasi dans la chambre mortuaire de la grande hétaïre, non loin de son cercueil déjà clos? Car elle y repose depuis ce matin. On n'a pas attendu. La servante, une amie déclarant avoir tenu à procéder à l'ensevelissement, *avant la corruption* — expression, là, notable encore.

Seule une religieuse prie dans la chambre au plafond capitonné, daté extrêmement.

L'appartement est tout à fait celui de la cocotte bonapartiste, à laquelle la cannériste, sans doute encore pour l'accomplissement d'une volonté mortuaire de la coquette — donne quarante-neuf ans, ne se trompant guère que de dix années...

La principale habitation de Méry était aux *Talus*, villa non loin du Bois. Il sera beaucoup pardonné à Méry, parce que...

—

ARCHIVES POLITIQUES

Ceci se trouve dans les papiers secrets conservés dans les archives politiques : la Reine se plaignant de la froideur du Roi (Louis XIII) à son frère le Roi d'Espagne, ce dernier en référa au Pape , qui au nonce, qui à l'Ambassadeur de Venise. Ces deux derniers personnages prirent donc l'initiative de la scène suivante, qui ne manque pas de ragoût. Dans une salle secrète, disposée *ad usum*, le Prince put assister, invisible, aux ébats matrimoniaux de sa sœur, la Duchesse de Vendôme. Et

quand ce spectacle édifiant l'eut amené au point désirable, son médecin en prit connaissance, *manu medicali*, et l'incita, séance tenante, à en faire usage.

Bien en prit, sans doute, au Roi-Soleil. Etait présent à la scène, outre les témoins précités, le confesseur du Roi !

—

PORTRAIT RESSEMBLANT

L'Impératrice Eugénie, en 1898 (Cap Martin) : « L'une vieille Espagnole trop jeune », au rapport de Lady de Grey.

—

TARTINE

Récit par Degas de sa visite chez la Béarn (Martine, dite par moi : Tartine). La seule personne connue affligée de deux millions d'argent de poche! — « Je suis allé chez *cette malheureuse!...* (sic). Ce sont des gens qui éprouvent le besoin de rentrer chez eux par des escaliers de marbre. Sur chaque marche, un larbin qui m'indiquait l'endroit... »

Il pénètre et se trouve moins nez à nez que dos à dos avec la Cène de Bouveret appelée par lui « La Cène Inférieure ». Alors, sans se retourner, il la désigne d'un pouce tourné à l'arrière, et décoche d'un ton canaille et bas : « *La v'là!* »

Il continue : « Pour comble, je rencontre Helleu, qui me force à regarder une table en me disant que « c'est le plus beau bureau qu'on a fait sous Louis XV ».

Enfin comme la Patronne, vaguement avertie de ce nouvel invité, veut se faire promener par lui à travers l'appartement, il croit qu'on veut l'emmener prendre quelque vague rafraîchissement dont il n'a que faire, et... refuse!... (authentique).

ARISTOS

A *Verteuil,* chez notre cousin Aimery (1), qu'on a surnommé *Plaçatable* (parce qu'il ne renvoie pas sa voiture durant les dîners en ville afin de pouvoir s'en aller après le repas, si son rang n'a pas été gardé et sa dignité observée), les invités observent que partout où l'on cherche *un cabinet* on trouve... *une généalogie!*

Et chose étrange, l'une d'elles contient un *Isaac* de la Rochefoucauld. Un Juif, Aimery, parmi tes ancêtres!



Le type étonnant, vrai caractère de La Bruyère transposé en notre temps, est digne d'étude. Et je devrais le placer en ce *Faubourg Saint-Germain agonisant* que Goncourt me pressait de faire. Lors du mariage Magenta (2)-Chartres (que j'appelais *Mac-Bourbon*), comme quelqu'un objectait que la chose eût été moins inconvenante si la Princesse avait épousé quelqu'un de mieux né : « Le d'Uzès, par exemple... » — « Vous n'y pensez pas, s'exclamait Aimery, les d'Uzès n'étaient encore rien *en l'an mil.* »

Et, une autre fois, chez Mme Lemaire (il consentait à s'y rendre), reconnaissant une fort belle jeune fille : « C'est vrai, dit-il, je me souviens de l'avoir déjà vue... *ici!* » ajoutait-il très vite.

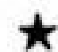


Une autre amusante anecdote du même genre fut celle de la Duchesse de Luynes (Yolande). Très naïvement vaniteuse. Lors d'un voyage en voiture, sur une route très poudreuse, un voyageur avait pris les devants, faisant force poussière. La Duchesse lui envoie un ami pour le prier de passer derrière. « *Dites-lui qui je suis* »,

(1) Aimery de La Rochefoucauld.

(2) Mac-Mahon.

conclut la Grande Dame. — Et comme on exposait à l'homme le vœu de la Duchesse de Luynes : « Eh bien, répondit-il à porte-voix — vous pouvez dire à la Duchesse de Luynes que je *l'emmerde!* » (sic).



Un stupide entrepreneur avait invente d'intituler *la Grande-Dame* un journal de Modes. Il n'eut que des bourgeoises, qui toutes croyaient ou voulaient en être. Les grandes dames ne se seraient abonnées qu'à *La Poissarde.*

—

MYSTÈRE

Une dame avait coutume de se faire administrer, chaque matin, un lavement par sa femme de chambre. Un beau jour, l'appareil étant prêt, et la patrone en position, la camérière s'absente pour on ne sait quel détail. Et quand elle revint, la chose était... avalée. Grand scandale. Qui s'était introduit? Qui avait introduit? On le chercha longtemps. Et ce n'est que plus tard que le révéla l'enfant grandi, le fils de l'héroïne qui, pénétrant dans l'alcôve de sa maman, durant l'absence de la chambrière, et tenté par l'occasion de cette serviable malice, s'était fait le marmot matassin de ce mystérieux clystère. Le petit-fils de *l'administrée* conta lui-même l'histoire à mon père. C'était le marquis de Juigné.

—

LE PARASOL DE LA TZARINE

Le parasol de la Tzarine se voit jugé sévèrement — et justement. Je veux dire le fait de l'avoir tenu ouvert, ce matin-là (octobre 26) durant la descente des Champs-Elysées. Le geste, qui n'est d'une femme, ni d'une jolie femme, pouvait être celui d'une grande coquette — que la dame n'est nullement. Une souveraine gracieuse et

naturellement affable, se devait [*mot ill.*] à voir se prodiguer. Donc simple inadvertance discourtoise, crainte de laisser paraître la fatigue du voyage. Les rois n'y ont pas droit.

Attitude de ceux-ci sur tout le parcours : *main forcée; chiens qu'on fouette; gare la bombe!*

Le plus drôle, ç'aura été l'attitude de *Vogüé* (l'inventeur du Roman Russe!) éliminé de parti pris, et sur commande (du fait d'un article de lui — Figaro — *passé au caviar*, lors de la mort d'Alexandre III), mais qui ne voulait trop faire semblant de rien et cachait rageusement sa disgrâce. On le rencontrait écartant les coudes de deux cuisinières sur le passage des Majestés, pour tâcher d'apercevoir la Tzarine. — Tout comme si Tolstoï n'eût jamais existé et que Dostoïevski et lui ne fussent pas cousins!

Il est vrai que son beau-frère véritable, l'excellent — et adorant Annenkof, est aussi en disgrâce que lui, avec son Transcaspien.

Et pendant ce temps, Mme de V. faisait des visites pour expliquer l'abstention de son mari, de ce cocasse propos : « Melchior travaille à Fontainebleau. *Il faut du calme!* »

Encore une drôlerie, ce fut Mme Coroset (la célèbre Belge chez qui l'on dîne) qu'un voyou inspiré a appelée « Purée! »

Quant à l'aventure de Sarah Bernhardt, elle est typique du moderne protocole. Cérémonieusement invitée par Faure à honorer de, etc., etc., la soirée de Versailles, elle lâche et ferme son théâtre, et se paie une robe de 2.000 francs aux insignes russes (irréplaçable). L'affaire finie, on lui fait offrir *un cachet* de mille francs, par téléphone.

Elle écrit au président que pour la payer 1.000 francs, ce qu'elle estime peu, il faudrait d'abord lui rembourser

les 10.000 francs de sa soirée et de sa robe — et qu'il est *un muffle* (sic).

Bulletin des Fêtes de l'Alliance!

—

MOTS DE PRINCES

Encore les fêtes Russes : « Le déjeuner de l'Ambassade, on y allait comme au Saint-Sépulcre, où toutes les religions sont admises », disait le Duc de Chartres à la suite de ce repas chez Morenheim qui réunit la République, la Royauté et l'Empire : Hanotaux, le Duc d'Aumale et la Mathilde.

Robert Lefort eut un mot moins heureux quand on lui porta le beau vase de Gallé que Mme Greffulhe offrait à la Princesse Marguerite à l'occasion de ce mariage que j'avais surnommé *Mac-Bourbon.* Le vase avait été composé sur ce quatrain de moi, écrit exprès :

Deux symboliques fleurs brillent sous votre voile;
L'une a plus de douceur, l'autre plus de décor;
La Marguerite est perle, et le Lis est étoile,
Entre leurs blancs rayons, tous deux ont le cœur d'or.

Pour rehausser l'intérêt du vase et le rendre plus sensible, la donataire l'avait fait emplir de pâquerettes et de lis. — Mais à l'aspect de ces lis, le père de la fiancée se mit à s'insurger, et le porteur du présent eut la surprise indignée de lui voir jeter par la cour ces blancs insignes fleuris de sa race, en s'écriant : « Les lis,... les lis..., ça sent mauvais! »

—

QUATRAIN

Je retrouve ce mien quatrain inspiré par un géant des Folies-Bergères :

Il est immense, il est de Fribourg en Brisgau,
Sans égal et faisant craindre son *Quos Ego,*
Et pourtant doux comme un mouton, bien qu'il ressemble
A Wolf (Albert) devant qui l'esprit humain tremble.

VERS INÉDITS

D'autres vers inédits sur une coquette incendiée :

Brûlée, elle si froide et si rare, brûlée!
Brûlée, elle glacée et de sommeil voilée
En ses atours de nuit pour linceul élégant;
Brûlée, avec son teint que la veille encor farde,
Brûlée avec ses mains dans le gras de leur gant!

—

OPPORTUNITÉS DE CADAVRES

Il y a des opportunités de cadavres.

Mac-Mahon fut la dépouille qu'il fallait lors du passage des marins russes, pour rehausser d'un catafalque approprié une solennité patriotique. — Dans le même temps trépassait Gounod, dont les funérailles en temps ordinaire auraient eu la vogue. Elles se firent presque sans tambours ni trompettes, qui tous retentissaient aux trousses funèbres du vieux militaire.

—

AMBASSADRICE

« Quand je suis en France, je me crois au cabaret », disait la Princesse de Metternich en sautant d'une voiture, à Compiègne, avec une pirouette un peu risquée.

—

BERNARD L'ERMITE

Certaines personnes excellent à se faire une place dans des amitiés que nous avons créées, presque creusées, elles s'approchent, les abordent, les absorbent et s'y installent, pour nous en exclure, comme Bernard l'Ermite finit par se loger dans la coquille dont il a mangé l'habitant.

—

DANS LA BOUCHE

Définition du dentiste, par Forain : un homme qui n'a jamais que deux doigts de propre.

AMÉNITÉS MONDAINES

Une dame dit, d'une autre, qu'elle juge maussade : « C'est une couperosée, toujours furieuse de ne jamais aller aux cabinets. »

—

L'ABBÉ

L'abbé Mugnier ne représente pas la majesté du sacerdoce : plutôt les délices du clergé.

—

DISPROPORTIONS D'AMES

Lucien Daudet m'a dit, une fois : « Il n'y a pas de malentendus, il n'y a que des disproportions d'âmes. » Je ne sais si c'est de lui, je pense plutôt tiré d'un vieux fond de son père, qui avait de ces bons moments. Quoi qu'il en soit, c'est bien vrai, bien juste.

—

ALBUMS

Je déteste les albums, non à cause de l'innocente et naturelle manie qu'ils représentent, mais parce que, la plupart du temps, ils vous donnent, pour voisins de pages, des gens dont on ne voudrait pas pour voisins de table, encore moins pour camarades de lit.

—

LE SIÈGE DU GÉNIE

Une de ces Dames-Auteurs qui pullulent de nos jours vient de faire faire d'elle une photographie, où elle apparaît avec un gros derrière. On me la montre, et je conclus : « Quand on pense que c'est avec ça qu'elle écrit! »

—

LOCUTIONS PARISIENNES

Un jour qu'Helleu disait avoir envie d'une tapisserie

de Boucher, Lady de Grey lui répondit : « Couchez avec Table-de-nuit ».

Table-de-nuit, c'était la baronne L.....o.

—

SÉCURITÉ

Certes, on n'est pas sûr du cœur des personnes avec lesquelles on couche; mais l'est-on davantage de celui des autres?

—

LOUANGE

Rien ne ressemble plus à la rose que la louange. Sans épines, elle serait fadeur.

—

JULES LEMAITRE

Quand on pense qu'un homme s'est rencontré dans un pays soi-disant civilisé, la France, un homme soi-disant chargé de veiller à l'intérêt des bonnes lettres, et qui, pour prouver qu'il n'était pas au-dessous de cette mission, n'a rien trouvé de mieux que de donner l'exemple de parler de Chateaubriand sans respect!

Ce n'est pas pour rien qu'on a inventé le mot cuistre. C'est pour quelque chose qu'on a découvert le mot pion.

—

SAPHIQUE

Elle disait, parlant de ses instincts : « On appelle ça *contre nature*. Tout ce que je puis dire, c'est que ce n'est pas contre ma nature, à moi. »

—

VERTU

Madame J. n'a pas eu d'amants avant son mariage. Depuis plus de vingt ans qu'elle est mariée, elle ne fait que s'en dédommager.

Avant son mariage, Madame M. a eu cent amants. Elle ne fait que s'en repentir, depuis plus de vingt ans qu'elle est mariée.

Laquelle des deux est l'honnête femme?

—

FAUX SAGES

On ne songe pas assez que la plupart des vieux hommes ne sont que des enfants à poils blancs.

—

LA CONVERTIE

Magnifique mot de Forain, sur une Juive convertie et familière : « Il n'y a pas huit jours qu'elle est baptisée, et elle appelle déjà la Sainte Vierge : Marie. »

—

KATE

Quand Madame Moore se vit ramener son mari, qui était tombé dans la rue, frappé d'une attaque, on alla s'inscrire à sa porte, prendre des nouvelles. J'envoyai mon valet de chambre qui revint, porteur de ce bulletin de santé, tracé de la main de l'hôtesse : « Mieux, commence à reprendre connaissance, mais toujours un peu *drôle.* »

Quelques jours plus tard, il mourait, et la bonne dame, ayant emmené je ne sais où les restes mortels, laissa au concierge ce dernier bulletin : « Partie en voyage... avec M. Moore ».

—

LANGUE BIEN PENDUE

Rois en exil.

Feu le Roi Milan donnait, un jour, un souper de femmes. Au moment des huîtres, sa maîtresse, allongeant la langue, y fait gicler quelques gouttes de citron.

« Marguerite, vous avez la langue chargée... » remarque alors peu galamment le monarque *in partibus.*

Et la grue, de lui répondre, du tac au... Takowo :

« Oui, mon vieux, *chargée... de te dire : merde!* »

—

NEPOS

Mon neveu Gabriel de La Rochefoucauld, jeune mondain non sans prétentions au moraliste, écrit de petites choses fort anodines. On l'a surnommé : *le La Rochefoucauld de chez Maxim.*

—

UN MOT DE LADY SASSOON

Un mot de Lady Sassoon, la seconde fille des Gustave Rothschild : « Vous n'auriez pas un vieux gentilhomme à me recommander, pour une place de concierge? »

—

LETTRE DE MADAME DE POMPADOUR

Je viens de voir aujourd'hui, à Tarbes, chez mon voisin Gestas, la lettre originale de Madame de Pompadour, dont voici le texte :

Chère Comtesse de Baschi,

Ce que je viens d'apprendre n'est pas des plus poétique. Le Marquis de R., comme vous savez, n'est pas très délicat dans ses goûts; il aurait, hier, passé la soirée avec une comédienne, et, sur la fin du souper, étant tous les deux pleins de... charmes, le marquis n'a trouvé rien de mieux que de faire déshabiller sa Vénus, et, ayant préparé une sauce pour asperges, l'aurait placée dans un endroit que je ne puis nommer, mais que vous comprenez, et, là, se serait mis à manger des asperges trempées dans cet endroit. Il y a trouvé du plaisir. Qu'en dites-vous? Je vous attends pour votre réponse. Je ne puis m'empêcher de rire de cet original plaisir.

LA MARQUISE DE POMPADOUR.

Il y a des fautes d'orthographe, que je n'ai pas respectées. La pièce a été payée 350 fr. dans une vente, à Toulouse.

MOT

On prétend que Mendès a dit de Louise Abbéma : « Elle est pour prêtres, par amour de la robe. »

—

DEUX AMIES

Miss Marbury est très forte, et son amie intime, Miss de Wolfe, est très mince. On les a surnommées *Tanagra* et *Tonneaugros.*

—

COCUAGE PLATONIQUE

Une vilaine femme de notre connaissance a vainement essayé de trouver preneur pour ses adultères. En sorte que son mari a toute la disgrâce d'un cocu, sans en avoir le mérite.

—

CADEAU DE NOCES

Meyer avait placé de l'argent chez Crosnier. Lors du mariage du premier, l'autre se présente, et dit : « Je vous apporte mon cadeau de noces : je vous donnerai cinq ».

L'argent était placé à quatre.

—

VALSE

Dans un restaurant à musique, on fait remarquer à Forain une sorte de repris de justice élégant, en train de dîner au son des valses.

— Oui, conclut notre humoriste, ça lui fait plaisir d'entendre jouer *Loin du Bagne.*

—

PATER

Mon Père, depuis son opération de la pierre, doit continuer de se faire faire des sondages bi-quotidiens.

Bien que la chose soit devenue assez rapidement presque insensible, elle l'exaspère. Il dit à son valet de chambre chargé de ce service : « Ça ne peut pas durer comme ça. »

Et l'autre de répondre : « Comme vous voudrez, Monsieur le Comte, *ça ne m'amuse pas.* »

—

COMÉDIENNES

Lorsque Sarah fut en traitement, rue d'Armaillé, dans la maison de soins où Pozzi opère, un domestique de l'établissement heurta, le matin, en balayant le corridor, la porte de l'actrice.

Elle le fit comparaître et lui dit : « Vous êtes un cochon. »

Quelques instants après, elle le fit revenir et lui donna vingt francs. L'homme s'éloigna de nouveau, en disant, cette fois : « Je voudrais bien qu'on m'appelle comme ça cochon tous les jours. »

—

TRAITRES

Il y a des traîtres qui ne prennent pas en traîtres.

Tout de suite, et à première vue, on leur donnerait Judas sans confession.

—

DISTINGUO

Apprenant par un journal le mariage de Mme Bartholoni avec M. Deschamps, une lectrice crut qu'il s'agissait d'un Deschamps de ses amis, frère de Mme de Fénelon et descendant de « la Ville de Paris » par les femmes et par les toiles. Elle demanda compte au jeune homme du mystère qu'il lui avait fait d'une nouvelle si importante. La conversation avait lieu par téléphone. « Détrompez-vous, repartit l'interlocuteur, il y a erreur de personnes. Cette famille n'a aucun rapport avec la nôtre. Bien loin de là : ce sont *des Deschamps...* quelconques. »

DEUX MOTS

Deux mots de la Comtesse Potocka (Emmanuela).

Comme un de ses soupirants-aspirants la menaçait de se suicider dans l'espoir de vaincre sa résistance, elle répondit simplement : « Voilà bien longtemps que vous me promettez ça. »

Et comme quelqu'un la questionnait sur la manière d'être de sa mère, la Duchesse de Regina : « Si ce n'était pas ma mère, répliqua-t-elle, elle ne me verrait pas souvent. »

—

PORTRAIT D'UN PORTRAITISTE

Voici un mot extraordinaire. Je l'attribue à Mme Strauss dont il porte assez la marque : *verbum pingens*, consision, férocité. C'est le portrait verbal, cette description imagée du physique de Boldini : « Un crapaud allant aux fraises » !

—

CONFIANCE

On peut quelquefois, bien que rarement, se fier à un ami. A un parent, jamais.

—

FAMILIA

On venait de faire à mon père l'opération de la pierre. Son frère Wladimir entra. Et comme le gobelet plus qu'à demi plein des graviers broyés, résultat de la lithotritie, lui était présenté, il dit simplement, et sans s'être enquis de l'état du patient : « Décidément, il faut que je me surveille ».

C'est du reste un homme étonnant. Qu'on en juge. Grosse fortune. Chacun de ses trois enfants, de même établis fort avantageusement à présent, et de très pécuniaire avenir. Comme il est mon parrain, et ne s'en est jamais souvenu aux étrennes, ni autrement, j'insinuai,

un jour, qu'il pourrait bien me léguer par testament une commode Empire que j'indiquai (valeur quelques centaines de francs). Il se récria : « Y penses-tu? Mais mes enfants *t'arracheraient les yeux* »!

Je ne pus que répondre bien gentiment : « Gardez votre commode... je préfère mes yeux. »

—

MÉPRISE

Comme on demandait à un financier des nouvelles de sa femme, il crut qu'il s'agissait de la rente, et répondit : « Molle et Offerte. »

—

VIEUX MOT

La duchesse de La Rochefoucauld (Zénaïde), à qui l'on venait de présenter un jeune ménage de Pygmées mondains, conclut après leur départ : « Leurs enfants gauleront les fraises. »

—

COGNOMEN

Un assez joli surnom pour notre ami Guerne : *Le vicomte de Lisle.*

—

PLANCHES

Les premiers sujets des « Français », parfois intelligents dans le détail, ne le sont pas dans l'ensemble.

Le Curel, qui est de l'art *en dedans,* et par conséquent devrait être interprété de même, avec contention et concentration, ils l'ont joué en dehors, ni plus ni moins qu'un dialogue à facettes et à paillettes de Dumas, tout plein de mots et de traits, de reparties d'attachés d'Ambassade. Il en est résulté le plus étrange quiproquo d'art qu'on pût imaginer, quelque chose comme si l'on avait fait jouer Hamlet par des personnages de Lancret, qui se seraient fait des têtes.

COMÉDIENNES

Une anecdote (si je ne me trompe) de Mlle Mars. Accroupie pour un *petit* besoin au bord de la route, dans un voyage de poste : « A votre santé, postillon ! » crie-t-elle à l'homme qu'elle voyait occupé pareillement sur l'autre bord du chemin.

Et lui de répondre : « Merci, Mademoiselle; voulez-vous trinquer? »

★

Quand elle joua pour la dernière fois Valérie, on se disputa le suprême bouquet de l'aveugle, en souvenir de cette soirée d'adieux de la carrière mémorable.

Et comme Charles de Morny s'était laissé ravir par un autre ces gracieuses fleurettes : « Pauvre Charles, murmura l'artiste, il n'a pas eu la première fleur; il n'aura pas le dernier bouquet. »

★

La Brohan (Augustine) se chauffait un jour le dos, au Foyer de la Comédie. « Vous savez, lui crie un camarade, je l'aime bien cuit. »

Et la gaillarde : « Justement, il est saignant ! »

—

REVISION

Le Duc de la Trémoïlle, qui descend de Gilles de Retz, possède la relation manuscrite du procès. Il l'a prêtée à Robin. C'est une conviction de ce dernier qu'il y a eu maldonne, comme pour Dreyfus (à son sens), comme pour La Roncière, etc., et qu'il y a lieu à révision de cette *Affaire Retz*, à réhabilitation partielle, que le compagnon de la Pucelle fut avant tout alchimiste, et que c'est sur le compte de l'abstraction de la quintessence et de la recherche de l'absolu qu'il y a lieu de mettre tout ce qu'on imputa faussement au goût de la trucidation et de la sodomie.

LA PREUVE EST FAITE

La Guerre a pris fin le 11 novembre 1918.

Tout ce qu'on a trouvé à offrir au grand Clemenceau, qui a sauvé la France, c'est de prendre à l'Académie la place de Faguet, qui n'avait pas sauvé la littérature. Et la première représentation de gala qu'on organise est... *la Fille de Madame Angot.*

Rien n'est changé, excepté une chose : c'est que ce qui exaspérait n'exaspère plus, parce qu'une nation qui a fait de si grandes choses peut tout se permettre, d'abord; ensuite, que beaucoup de légèreté et d'indignité n'ont pas influé sur la qualité de son cœur. La preuve est faite.

—

L'AME DES CHOSES

Mot admirable de Barrès, plus qu'un mot, un enseignement, celui de désagréger soi-même ses collections, pour les soustraire à ce triste verdict : « Ces objets qui viennent de perdre leur âme, en perdant leur propriétaire. »

—

BROUILLE

Ce qui donne à la brouille quelque chose, sinon d'aimable, du moins de considérable, c'est qu'elle avance sur la mort.

—

L'APPARITION DE NOEL

Très belle histoire de Robin à propos de la Castiglione. Je la conte ici parce qu'il ne sera pas possible de la placer intégralement dans l'Essai que je destine à cette étonnante créature. Vers 65, je crois, le parti Mazzinien ayant résolu de faire à Napoléon III le cadeau que Descaves appelle ainsi (à savoir un Cadeau Vénérien), livra aux étreintes d'un officier cruellement atteint du mal de

Naples, une fort belle fille du nom de Gioia, laquelle fut ensuite expédiée à Paris, sans se douter de ce qu'elle emportait !

Promenée au Bois en grand équipage, elle attira les regards du souverain, non sans suspicion pour Mocquart. Ce dernier la fit essayer par Komar, sur qui tomba, hélas ! le cadeau destiné à Badinguet. Cadeau terrible ! Le malheureux, qui était l'amant de la seconde Mme de Girardin (une brouille momentanée avait déterminé l'infidélité meurtrière) se retira du monde pour mourir dans l'horreur. Il habitait une chambre assez pareille, selon la relation, à celle décrite dans *Ligeia* de Poe. Le lit était au centre, et tout autour des draperies mobiles voilaient les portes. Robin, alors à ses débuts et protégé par la comtesse Delphine Potocka, sœur du mourant, le veillait, seul. Une autre sœur, la Princesse Ludmille de Beauveau (la brodeuse), était venue prendre des nouvelles, puis partie pour le bal. De même un autre frère Komar (qui fut protecteur de Maria Favart). Personne, sauf Robin, ne croyait la fin proche. L'homme entra en agonie. Tout à coup, on vit se soulever un des mystérieux rideaux et apparaître une femme de beauté surhumaine qui, à l'aspect d'un inconnu, rabattit son voile. Elle s'avança vers le jeune docteur qu'elle prit impérieusement par le bras et repoussa derrière les draperies. Il ne l'en vit pas moins s'agenouiller près du moribond et baiser son visage, ses mains, couverts d'ulcères. Puis elle s'éloigna : l'infortuné mourut peu d'instants après, et l'unique témoin ne put jamais rien savoir de la visiteuse inconnue. La chose se passait vers 1869, dans la nuit de Noël.

Il y a peu d'années vers 94, Robin, allant soigner Hugenschmidt fort malade, fut arrêté dans l'antichambre par une vieille dame fort questionneuse, qu'il éconduisit un peu rudement. Quelques jours après, le convalescent dit au docteur : « Vous me feriez plaisir en causant un

peu avec une personne qui se tient dans la pièce contiguë, et que vous avez brusquée, l'autre jour : la comtesse de Castiglione! » — La dame entra. Après quelques mots adressés à l'interlocuteur : « Vous ne me reconnaissez pas? dit-elle. Souvenez-vous bien, il y a vingt-cinq ans, la nuit de Noël... »

—

RECLUSE BEAUTÉ

Arthur Hugenschmidt, notre dentiste, fort aimable et habile jeune homme, très protégé par le monde bonapartiste, passe auprès de certains pour être le fils de Napoléon III et de la Castiglione. Comme je parlais de la chose à Cléry, ces jours derniers, il me répondit : « Moi aussi, j'ai ma légende, sur le même, et je la tiens de Mme de Castiglione, qui le donnait, elle, pour un fils naturel de l'Impératrice, que cette dernière eut de M. Aguado avant le mariage. »

—

AÈDE

Rostand, Ode à Krüger :
« Vaincu qu'on » (2me vers).
« Moi qui, quand » (27e strophe).
Pas de chance!

—

INDULGENCE

Une femme en critique violemment une autre.

« Vous savez qu'elle vient de mourir... » fait un interlocuteur.

Et la dame de répondre : « Ah! Elle me devient un peu moins antipathique, depuis qu'elle est morte. »

—

RENDEZ A CÉSAR

C'est Brizeux qui a trouvé la jolie rime à *faible* :

Je suis l'arbuste fort, toi la tremblante hièble.

—

PALMYRE

Le *Bacchus* est la plus charmante des figures de fontaines, dans le parc de Versailles. C'est le Dionysos d'une ivresse exquise, et raffinée, en son hybride ambiguïté sexuelle, sous la large coiffure féminine abritant une énigmatique expression vinciesque, aux yeux retroussés, au sourire mystérieux.

—

AIGLON-DIEU

L'Enfant Jésus d'Ingres, c'est le Roi de Rome de la Cour Céleste.

—

LUXURIA

L'usage de la luxure interdit l'exercice de la volupté, l'office de l'amour.

—

LOI

Une chose demandée est rarement obtenue, une chose offerte jamais agréée, une chose acquise encore moins appréciée : le propre de l'humanité étant précisément de ne désirer que ce qu'elle croit intangible.

ROBERT DE MONTESQUIOU.

PAUSE

—

Le cœur du héros s'arrête
il se détend, las de lutter...
Une lourde seconde tombe
battement de l'éternité.
Aussitôt les fourmis humaines
vont commencer à s'agiter.

De toutes parts, elles s'empressent,
elles vont enfin prendre mesure
à leur aise et commodément
de cette haute stature.
Le héros est mort. Quel silence!
et puis que de petits murmures !

Taisez-vous, voix inutiles,
recueillez-vous. Ecoutez :
Le cœur du pays s'arrête,
un long instant de se hâter;
un long instant, une seconde,
battement de l'éternité.

GUY-CHARLES CROS.

Mars 1929.

LE DÉCLIN DE LA PROHIBITION

Une nouvelle et récente randonnée aux Etats-Unis nous a permis de confronter des impressions un peu anciennes (1) avec la réalité d'aujourd'hui. Le caractère aigu, presque féroce de la lutte entre « Secs » et « Humides » ne peut manquer de frapper l'observateur le plus superficiel. Les événements marchent à une allure frénétique, qui ne pourra pas se soutenir longtemps, même au pays de la « vie intense ». Citons, par exemple, cette loi Jones, nouvellement votée par le Congrès, laquelle punit d'une amende de 250.000 francs ou de cinq ans de prison, ou des deux peines réunies, la simple violation du 18e amendement de la constitution, celui qui interdit la fabrication, la vente ou le transport des boissons enivrantes. Ces sanctions déjà bien sévères se trouvent encore aggravées dans la loi de certains Etats.

L'histoire du phénomène prohibitionniste aux Etats-Unis a été faite cent fois et il serait oiseux de la recommencer. Pour l'apprécier avec quelque justesse, il est essentiel d'oublier pour un instant nos habitudes de logique et de clarté. Cette réforme, conçue par des citoyens de formation protestante et puritaine, qu'horrifiait, à juste titre, le « Saloon » (bar), avec sa séquelle de basse politique et de crime, fut imposée au peuple américain pendant la guerre par un groupement disposant d'énormes capitaux et d'une organisation puissante. Elle repose sur une erreur fondamentale qui la voue à sa perte dans un temps

(1) Voir l'article paru dans la *Revue de Paris* du 1er octobre 1922.

plus ou moins long et est cause, dès maintenant, de difficultés inextricables. Cette erreur consiste à considérer comme un mal en soi l'acte de boire du vin ou de l'alcool, quelle que soit la quantité absorbée. Cette simplification excessive du problème a causé jusqu'ici l'échec des mesures prohibitives. Il semble certain que les « Secs » auraient eu, au contraire, toute chance d'assurer le triomphe de leur cause, s'ils avaient tenu un compte plus grand de la nature des choses. Ils n'auraient pas alors confondu, dans une même réprobation, toutes les boissons alcooliques, ils auraient distingué entre l'usage et l'abus, et ils eussent réservé tous leurs foudres pour le « Saloon », si justement incriminé.

Aujourd'hui, après plus de dix ans de prohibition légale, les contraventions à la loi sont plus fréquentes que jamais. Les citoyens les plus éminents, ceux qui sont chargés d'appliquer la loi, ou tout au moins censés donner l'exemple, Gouverneurs d'Etat, Maires, Généraux, Sénateurs et Députés, Avocats et Juges, la violent à qui mieux mieux. Il est impossible de séjourner quelque temps au pays de la sécheresse sans avoir à se défendre contre le flux d'alcools variés qui circule sous le manteau. Quant aux petits délinquants, ils sont dans certains Etats, en cas de récidive, condamnés à des peines effrayantes et sans proportion avec le délit commis, comme cette malheureuse dame Miller, mère de dix enfants, condamnée le 3 décembre dernier par le jury de Lansing, petite ville du Michigan, à la prison perpétuelle pour avoir vendu un peu de whisky. La situation, telle qu'elle existe, après dix ans d'application du régime sec, est difficile à concevoir dans un pays comme le nôtre, épris de légalité et de justice, où de constants attentats à une loi fondamentale, inscrite dans la Constitution, finiraient par ébranler la structure sociale.

Une contradiction aussi flagrante entre la loi et les actes n'est pas antipathique au peuple américain. Son

idéalisme un peu vague s'accommode étonnamment de cette coexistence de la prohibition et de l'alcool. Bien avant la prohibition fédérale, ils marchaient de pair dans les Etats, comme le Maine, qui avaient adopté le « régime sec ». On est partisan de la prohibition, mais chacun pense qu'en ce qui le concerne, elle est sans objet et ne regarde que le voisin, l'ouvrier surtout. Les exaltés, les mystiques de l'abstention totale religieusement observée, sont en somme rares dans les grandes villes, mais ils sont supérieurement organisés, riches et sonores. Dans les milieux de petite province, si bien décrits par Sinclair Lewis dans son *Main Street*, l'homme qui n'approuverait pas leurs déclarations passerait pour un affreux débauché.

Il faut tenir compte aussi d'un facteur psychologique qui n'est pas indifférent : l'état de choses, développé par la Prohibition, ne déplaît pas aux instincts sportifs du peuple américain. Les journaux sont pleins d'histoires amusantes, de chasses émouvantes sur les mers, de coups de feu au débarquer, de batailles rangées entre contrebandiers et pirates, car le régime sec, en même temps qu'il a créé le contrebandier, a eu pour effet inattendu de ressusciter le pirate, ce bandit au carré qui pille les bateaux de la contrebande. Rien qu'à New-York, on compte par milliers les boîtes de nuit et les cabarets clandestins, ou « speak-easies », dans lesquels un alcool plus ou moins délétère est servi au citoyen dont le gosier se trouve être plus sec encore que le dix-huitième amendement. Le nouveau Préfet de Police a pratiqué des coupes sombres dans ces lieux de plaisir, mais il y en a vingt-cinq mille, dit-on, et Hercule n'y arriverait pas. Ce retour à la loi de la jungle enchante un public nourri de cinéma et de romans policiers.

Il y a aussi pour l'amateur un plaisir positif, qui tient à la fois de la chasse et de la collection, c'est de dénicher les meilleurs produits et les bonnes recettes, qu'on ne paye jamais trop cher. Innombrables sont ceux qui font

leur vin et leur alcool à domicile. Il n'y a, pour être édifié sur ce point, qu'à jeter un coup d'œil sur les boutiques qui vendent tout le nécessaire, avec des recettes ainsi formulées : « Surtout n'ajoutez pas de sucre, vous obtiendriez une boisson fermentée, interdite par la loi! » Pendant ce temps, le Docteur Rawlings, Directeur du Département de la Santé de l'Illinois, fait la déclaration suivante, reproduite par toute la Presse :

L'Alcool a tué plus de gens en Illinois, l'année dernière, que la fièvre typhoïde, la fièvre scarlatine, la petite vérole, la méningite, la rougeole et la paralysie infantile réunies. Les 1.140 morts de l'année dernière, dues à l'alcoolisme et à la cirrhose du foie, sont en augmentation de 56 % sur les 731 morts de l'année 1919, qui a suivi la prohibition, et sont le chiffre le plus élevé qu'on ait enregistré jusqu'ici.

Le « Sec » et le « bootlegger » prospèrent côte à côte, l'un nourrissant l'autre. Les associations contre l'alcool se multiplient. Je compte 33 Ligues nationales, qui viennent de former une vaste fédération à Washington. Ce mouvement fédératif, actionné par le « Conseil Fédéral des Eglises du Christ en Amérique », est le plus considérable et le plus influent qui se soit encore produit dans les organisations nationales de tempérance. Le Rev. Barton, déjà président du Comité Exécutif de l'Anti-saloon League, en a été nommé Président. L'objet de cette nouvelle Fédération, qui aura son Comité permanent à Washington, est de tenir chaque année dans cette ville d'importants meetings, véritables assises du mouvement prohibitionniste mondial. On agira sur le Congrès, on élaborera des lois nationales, on estampillera les bons candidats au moment des élections, on convertira les peuples étrangers au nouvel évangile. Le Sénateur Bruce s'écria devant l'érection de cette formidable forteresse de la vertu :

S'il y a quelque part un Vatican menaçant la liberté de notre vie politique, ce n'est certes pas l'ancien Vatican à Rome, mais bien ce Vatican intimidant et sourcilleux que

« le Conseil de Tempérance, de Prohibition et de Morale publique » des Eglises Episcopales Méthodistes a élevé juste en face du Sénat des Etats-Unis, à quelques enjambées seulement de notre Capitole National.

A cette mobilisation générale des forces prohibitionnistes, que peuvent opposer les « Humides »? Rien de comparable, si l'on met en balance les moyens financiers et l'organisation des effectifs. Mais il y a des Ligues sérieuses à la tête desquelles se trouvent des hommes résolus, qui eux aussi ont la foi. Les libertés américaines en péril, l'inapplicabilité de la loi actuelle à cause de son outrance, voilà les leitmotifs de leurs tracts et de leurs discours. Ils ont beau jeu à relever les erreurs et les folies de la situation actuelle, ils ne s'en font pas faute, et certains d'entre eux, comme les Sénateurs Reed et Bruce, manient avec une redoutable dextérité le sarcasme et les statistiques.

Sur le terrain international, les « Secs » subirent un sérieux échec que nous analyserons brièvement, car une leçon s'en dégage pour tout Gouvernement que l'Amérique chercherait à entraîner dans sa course à la folie. Il existe un traité, « La Pointe-Hughes », conclu en 1927, entre les Etats-Unis et le Canada, traité ayant pour objet l'échange de renseignements en vue d'une identification plus exacte des bateaux faisant la contrebande sur les grands Lacs, principalement sur la frontière « Detroit-Windsor ».

Les Américains, l'Amiral Billard en tête, demandaient aux Canadiens de refuser les documents aux bâtiments chargés d'alcool et destinés à un port des Etats-Unis. Après une conférence de trois jours à Ottawa, les Américains retournèrent chez eux sans avoir rien obtenu. L'opinion publique canadienne fut très montée contre les exigences américaines et le ton des journaux devint vite hautain. On conseilla aux Américains d'appliquer leurs propres lois chez eux avant de venir crier « au secours » chez le voisin. Bref, les Américains reçurent une vraie tape, si l'on me passe l'expression, et la grande

presse américaine, sourdement hostile aux Prohibitionnistes, l'enregistra sans trop de déplaisir.

Il est à souhaiter que tous les Gouvernements adoptent vis-à-vis des Américains l'attitude ferme et dédaigneuse du Canada, chaque fois que la fantaisie prendra à ceux-ci d'implorer leur collaboration dans l'application d'une loi si défavorable à leurs intérêts et si manifestement absurde dans sa rigueur.

On peut glisser sur un intermède comique : le prix Durant, de 25.000 dollars, offert à l'auteur du meilleur plan pour rendre applicable le 18e amendement — après dix ans d'un essai manqué! Il y eut plus de 23.000 projets soumis au jury et les deux gagnants furent le Major Mills, ancien Commissaire à la Prohibition dans l'Etat de New-York, remercié après quelques mois d'infructueuse activité, et un garçon de quinze ans. Le plan Mills consiste à empêcher la réutilisation illicite des alcools dénaturés pour la boisson. Or, cette pratique a été abandonnée, de l'aveu des autorités et des ligues prohibitionnistes, depuis des années, et les 25.000 dollars de M. Durant semblent bien n'avoir servi qu'à l'acquisition d'un plan démodé, aujourd'hui inutilisable, un vrai coup d'épée dans l'eau!

Ce concours a du moins suscité une réplique intéressante de M. Hearst, le fameux magnat de presse, la plus grosse puissance aux Etats-Unis en matière d'opinion publique. M. Hearst offre également un prix de 25.000 dollars, mais cette fois à l'auteur du meilleur plan pour substituer à la prohibition totale une mesure plus libérale et plus favorable à la vraie tempérance. A noter, parmi divers considérants, une déclaration intéressante de la part de ce personnage, qui connaît bien les variations de l'âme populaire américaine, c'est que le plus sûr moyen d'assurer la défaite de Hoover dans quatre ans, quand, suivant l'usage maintenant établi, il se représentera à la présidence, serait un effort violent de ses partisans, les Républicains, pour appliquer la

Prohibition dans toute sa rigueur. La Prohibition, en effet, ne constitua pas aux récentes élections, comme on le croit trop en France, la « plate-forme » principale et ce n'est en quelque sorte que par ricochet qu'elle a vaincu, dans le sillage du protestantisme parti en guerre contre Smith, le candidat catholique.

Les Anglo-Saxons, qui tiennent encore les avenues et les carrefours en politique, reconnurent un des leurs dans le quaker Hoover. Nous connaissons des hommes, violemment anti-prohibitionnistes, mais de souche puritaine, qui auraient pensé trahir leur pays en votant pour Smith, l'homme de Tammany, l'Irlandais catholique, l'idole des *bootleggers*. Les Etats du Sud, le « Solid South », démocrates par définition, mais foncièrement protestants, passèrent au candidat républicain plutôt que de voter pour un catholique, qui par surcroît était un « humide ». La pilule était trop grosse et ne passa pas. Les « humides » semblent avoir reconnu aujourd'hui leur faute de tactique. Les démocrates ont, en effet, d'ores et déjà décidé de présenter aux élections de 1932 un candidat « humide » et protestant, afin d'éviter le glissement des polémiques électorales vers le terrain religieux. Il est probable que c'est M. Franklin Roosevelt, s'il est réélu gouverneur de l'Etat de New-York, en 1930, qui sera ce candidat.

En attendant, une sorte d'exaltation s'est emparée du camp des « Secs » enivrés par la victoire de Hoover. La prospérité, la fameuse prospérité a suscité une nouvelle mystique. Ce ne sont qu'hymnes à la surproduction, à la surconsommation et au bienfaisant machinisme, alternant avec de doux cantiques à la Prohibition, mère du rendement usinier et de l'épargne bancaire, qui attire sur un grand peuple vertueux les visibles faveurs du ciel.

Hoover est la présente idole du clan prohibitionniste, dont il est en partie l'élu. On attend de lui qu'il fasse appliquer la loi. « La Prohibition doit devenir effective sous l'Administration Hoover », s'écria le 6 janvier der-

nier, à un « mass meeting », M. Howard, le Président du « National United Committee for Law Enforcement ».

Tout l'intérêt se concentre donc aujourd'hui sur cette individualité dominante, et il n'est pas inutile de s'y attarder quelque peu. Bien que « sec » dans ses habitudes, ce n'est pas un fanatique. Il est probable que s'il a pratiqué l'abstention pendant la guerre, alors qu'il administrait le département de l'Alimentation, c'est surtout parce qu'il y voyait une salutaire mesure d'économie. C'est un esprit essentiellement pratique, à tournure scientifique, pour qui seuls les faits comptent.

Il a, dit-on, partie liée avec les chefs de la grande industrie, qui réclament une application du régime prohibitionniste sans aucun ménagement. Un ami intime de celui-ci, nommé dernièrement parmi les ministrables du futur cabinet Hoover, nous disait en effet ceci : « La prospérité est due en grande partie à la prohibition et Hoover appliquera la loi dans toute sa rigueur. Dans deux ans, l'application totale du régime sec sera un fait. » Cette opinion reflète à l'heure actuelle celle de la masse des hommes éclairés, « secs » ou « humides ».

Cependant, précisément dans la haute industrie, des voix discordantes se font entendre, tous les jours plus fort. Il y a la rétractation du Juge Gary, le Président de la Corporation de l'acier, qui, avec le vieux Rockefeller, est l'homme dont l'opinion prohibitionniste influença le plus les masses. Trois mois avant de mourir, il fit cette déclaration publique : « Je me suis trompé. » Et il recommanda le tempérament des vins légers et de la bière.

Il y a les potentats de la finance et de l'industrie qui donnent un appui ostensible aux ligues luttant contre la prohibition. Rien que sur la liste des membres du Conseil d'Administration de la principale d'entre elles, j'en relève 35. L'industrie n'est pas unanime à dater son millénium de l'ère prohibitionniste.

Il y a les frères Du Pont, gros actionnaires de la « Ge-

neral Motors », républicains. Au début de la campagne électorale, ils conférèrent avec M. Hoover, et lui déclarèrent qu'ils voteraient contre lui, parce que les effets du régime sec sur le monde ouvrier n'étaient pas tels que les prohibitionnistes les dépeignaient et que d'autre part ils considéraient comme contraire aux lois l'intervention dans la lutte électorale de hauts fonctionnaires, tels que M[me] Willebrandt, sous-secrétaire d'Etat à la Justice.

Quelques jours après, M. Hoover, qui déjà dans son discours d'ouverture avait, avec une réserve significative, qualifié la Prohibition « d'expérience, noble d'intention », ne marquant point par ces paroles une grande admiration pour les résultats obtenus — si d'autre part son attachement à la cause de la tempérance est incontestable et, pour ainsi dire, congénitale — annonçait son intention d'ouvrir une vaste enquête sur « les graves abus qui se sont produits et auxquels il est devenu nécessaire de remédier ».

Cette enquête, le principe en est maintenant décidé par le Congrès. Cela n'alla pas sans quelques pleurs et grincements de dents de la part des « Secs ». Le Sénateur Jones, grand partisan de la prohibition, demanda au Sénat, au commencement de janvier, en conformité avec la déclaration ci-dessus du Président-Elu, de voter les crédits nécessaires aux travaux d'une commission d'enquête composée de cinq sénateurs, choisis parmi les prohibitionnistes et chargés de renforcer les mesures assurant l'application du « Volstead Act » (2). Le Sénateur Edge, un « humide », aussitôt se dressa contre cette motion et proposa que les membres de la Commission d'enquête fussent choisis par le Président en dehors du Congrès et parmi des personnalités n'ayant pas pris position dans le débat, afin d'assurer à l'enquête un caractère impartial et non politique.

(2) Loi d'application, votée le 28 octobre 1919, édictant les peines, dont le 18e amendement ne parle pas, et définissant l'expression « boissons enivrantes » nouvellement introduite dans la Constitution.

Or, le point de vue prohibitionniste, en ce tournant de l'aventure, n'a point prévalu. On annonça, en effet, le 10 janvier, qu'un accord était intervenu entre les deux sénateurs, accord qui résultait visiblement d'entretiens avec M. Hoover, lequel venait de rentrer à Washington. La Commission d'enquête sera en effet composée des neuf personnalités indépendantes que le parti « humide » réclamait et que le Président Hoover devra nommer aussitôt après le 4 mars, date de son installation. Elles seront choisies en dehors du Congrès et auront tout pouvoir pour mener une enquête publique aussi étendue que possible. La Commission aura le droit de recommander toute solution au Congrès, aussi bien l'adoption de mesures plus sévères que l'abolition des lois contre l'alcool, *y compris le 18e amendement.* Il semble donc qu'il faille interpréter dans son sens le plus strict la promesse d'une enquête approfondie et impartiale, faite par le nouveau Président au cours de sa campagne électorale. Bien entendu, nul ne peut prédire ce qui sortira de ce nouvel examen du problème. Mais il est permis de penser que lorsque la lèpre dont souffre actuellement la nation américaine lui aura été dévoilée dans sa hideur, des méthodes plus saines de contrôle seront substituées au système actuel, dont la faillite n'est plus contestée, même par les « Secs ».

La victoire de Smith n'eût pas été favorable, à mon avis, à la thèse des adversaires de la Prohibition. Elle n'eût pas manqué de provoquer des excès, surtout dans les grands centres, avec la conséquence infaillible d'une réaction violente de la part des « Secs ». L'opinion publique n'est pas encore mûre pour une reconnaissance complète de l'erreur commise, dans la plus noble des intentions, pour parler comme le nouveau Président. Dans son ensemble, la situation rappelle celle qui exista pendant la guerre, alors que le Président Wilson, muni de toute la confiance de l'électorat américain à cause de son pacifisme avéré, l'amena par une insensible évo-

lution à admettre l'idée de la guerre, tandis que son adversaire, le fameux Théodore Roosevelt, plus prompt aux réactions de l'amour-propre national, eût sans doute, en la déchaînant trop tôt, suscité une forte opposition peu favorable à l'effort militaire de l'Amérique. Celle-ci ne forme pas, comme la France, un organisme à cerveau et à cœur uniques, doué d'une intercommunication rapide d'idées et de sentiments. Dans ce corps immense, aux régions diverses, comme juxtaposées, la circulation, qui ne se fait pas sous l'impulsion d'un organe central, est lente.

Les considérations de l'ordre électoral ne seront sans doute pas étrangères aux déterminations que prendra le nouveau Président, puisque aujourd'hui l'usage semble s'établir pour les Présidents des Etats-Unis de solliciter le renouvellement de leur mandat. Laisser les choses en l'état serait la pire des solutions, que le parti démocratique ne manquerait pas d'exploiter. Pour parler vulgairement, il y a aujourd'hui un abcès dans le corps social américain : un homme averti comme Hoover, habitué à s'attaquer à de vastes problèmes et à les résoudre, ne va-t-il pas s'essayer à le crever? Il est certain que la question le préoccupe. On disait, à Washington, que dans chaque pays d'Amérique du Sud qu'il visita, il fit une enquête sur la solution adoptée pour contrôler la consommation de l'alcool et rapporta un dossier abondant sur les divers systèmes en vigueur. Pour l'homme d'Etat qui tirera le peuple américain de l'impasse où des hommes bien intentionnés l'ont inconsidérément engagé, il y aura de la gloire à récolter.

La conception d'une prohibition intégrale, même si elle était justifiée en son objet, se brisera toujours au contact de la réalité. Elle est inapplicable : c'est une bien grande faiblesse pour une réforme. Voilà, à mon avis, le meilleur argument des « Humides », et le moins contestable, après ces dix ans d'un échec formidable et ridicule. Noble idéal sans doute que de viser à la suppression du

péché, mais irréalisable, surtout à coups de lois! Ne vaut-il pas mieux se contenter plus modestement de le circonscrire en développant chez l'individu la maîtrise des instincts, et en se fiant à l'éducation, plutôt qu'à la compulsion? Il y a longtemps que notre Pascal l'a dit : « Qui veut faire l'ange fait la bête ».

Formons en terminant le souhait que les « Secs », dans l'intérêt même de leur cause, reviennent à une conception plus rationnelle des méthodes à employer. Si la liberté totale n'est pas de mise aux Etats-Unis, — et il semble vraiment qu'elle ne le soit pas, — nos amis américains trouveront bien quelque système de contrôle n'aboutissant pas à l'élimination du produit sain et honnête, comme c'est le cas présentement. Quel paradoxe que cette législation, soi-disant moralisante et purificatrice, qui en réalité agit comme une prime aux alcools les plus corsés — à cause de leur volume réduit, aisément dissimulable — et aux boissons malhonnêtes, par suite du prix où la rigueur des lois a fait monter les nectars authentiques!

Quoi qu'il arrive, remercions l'Amérique du spectacle qu'elle donne au monde depuis dix ans. Il est réconfortant de voir une grande nation soucieuse de progrès moral et social au point de s'infliger pareils renoncements. Si le noble but qu'elle s'est proposé est resté hors de son atteinte, elle aura du moins rendu service à tout le génie humain, en démontrant l'impraticabilité de son rêve. Cette longue et coûteuse tentative n'aura en fin de compte pas été inutile. Il y aura un grand point de gagné par les Prohibitionnistes, le jour où, mettant un peu de vin dans leur eau, ils renonceront à imposer leur idéal par la force.

ERNEST GUY.
Ancien Membre du Haut commissariat
de la République française aux Etats-Unis.

ESSAI

SUR LES

INSCRIPTIONS MAGDALÉNIENNES

—

Signes de propriété, marques de chasse, signatures d'artiste, décorations capricieuses, encoches pour assurer la préhension, comptes, et enfin caractères d'écriture, telles sont les différentes hypothèses émises tour à tour sur les inscriptions magdaléniennes (1).

L'idée de tracer, écrit le Dr P. Girod dans son étude de Laugerie-Basse, par des *petites incisions* sur les arêtes, des encoches plus ou moins profondes est la plus simple. En étudiant les petits manches des burins, nous avons vu apparaître ce mode d'ornementation qui avait, du reste, pour but de donner plus de prise à la main et de s'opposer au glissement en donnant à des surfaces lisses une certaine rugosité.

Cette interprétation est certainement exacte pour beaucoup de manches d'outils où les petites stries n'ont pas d'autre but. Mais pour « empêcher le glissement du manche entre les doigts », les incisions doivent nécessairement se trouver sur la portion de l'outil qui est tenue en main, laissant à nu la partie œuvrante (fig. 1). Elles seront alors disposées en file sur les angles saillants.

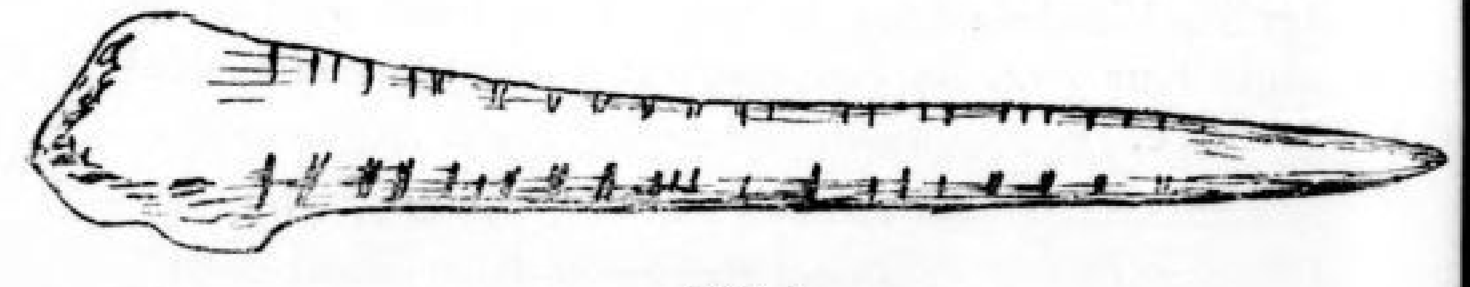


Fig. 1
POINÇON DE LAUGERIE-BASSE (Dr P. Girod)

(1) Les signes *naviformes, tectiformes, pectiformes, scutiformes, claviformes*, constituent des dessins, pouvant tenir à des manifestations magiques, mais qui n'ont rien à voir avec les inscriptions magdaléniennes.

Il en est de même des *stries obliques* que l'on voit sur les biseaux des sagaies, flèches, harpons et qui sont destinées à assurer la fixation aux manches, et des *rainures excavées* dans les crocs des harpons pour recevoir vraisemblablement des substances toxiques : ces incisions ne sauraient être comprises parmi les signes magdaléniens.

Par contre, lorsque ces encoches se trouvent alignées sur les faces et sont accompagnées d'autres marques différentes, nous croyons qu'il doit s'agir d'un *système de numération.*

L'idée de compter et de marquer des comptes est infiniment plus simple que celle de transcrire la pensée. Bon nombre de peuplades sauvages ne possèdent pas d'écriture; mais il n'en est aucune qui n'ait un moyen de compter, ne fût-ce qu'en alignant des barres.

C'est bien ainsi que semblent avoir procédé les Magdaléniens pour représenter les unités. Mais leur système numératif devait comprendre plusieurs degrés. Cependant possédaient-ils un système de numération avec multiples d'un nombre choisi comme base, ainsi que Piette avait cru le reconnaître chez les Aziliens? Il serait bien osé de le prétendre. Tout près de nous encore ne comptait-on pas par douzaines et quarterons qui appartiennent à deux systèmes bien différents l'un de l'autre.

Quoi qu'il en soit, comme on trouve des sortes de V, incomplètement fermés, à côté de barres verticales qui seraient les unités, il est logique de penser que ce signe représente le deuxième degré, — et peut-être même la base — du système de numération magdalénien (fig. 2). Il est particulièrement intéressant de comparer, à ce point de vue, le poinçon de Laugerie-Basse du Dr P. Girod et un autre, trouvé à proximité par M. Maury, dans la fouille des Marseilles. Celui du Dr Girod possède aux angles, pour assurer la préhension, une multitude de petites incisions sur toute la partie tenue en main (fig. 1) ;

celui de M. Maury présente au contraire, sur ses deux faces, en leur milieu seulement, des alignements de traits

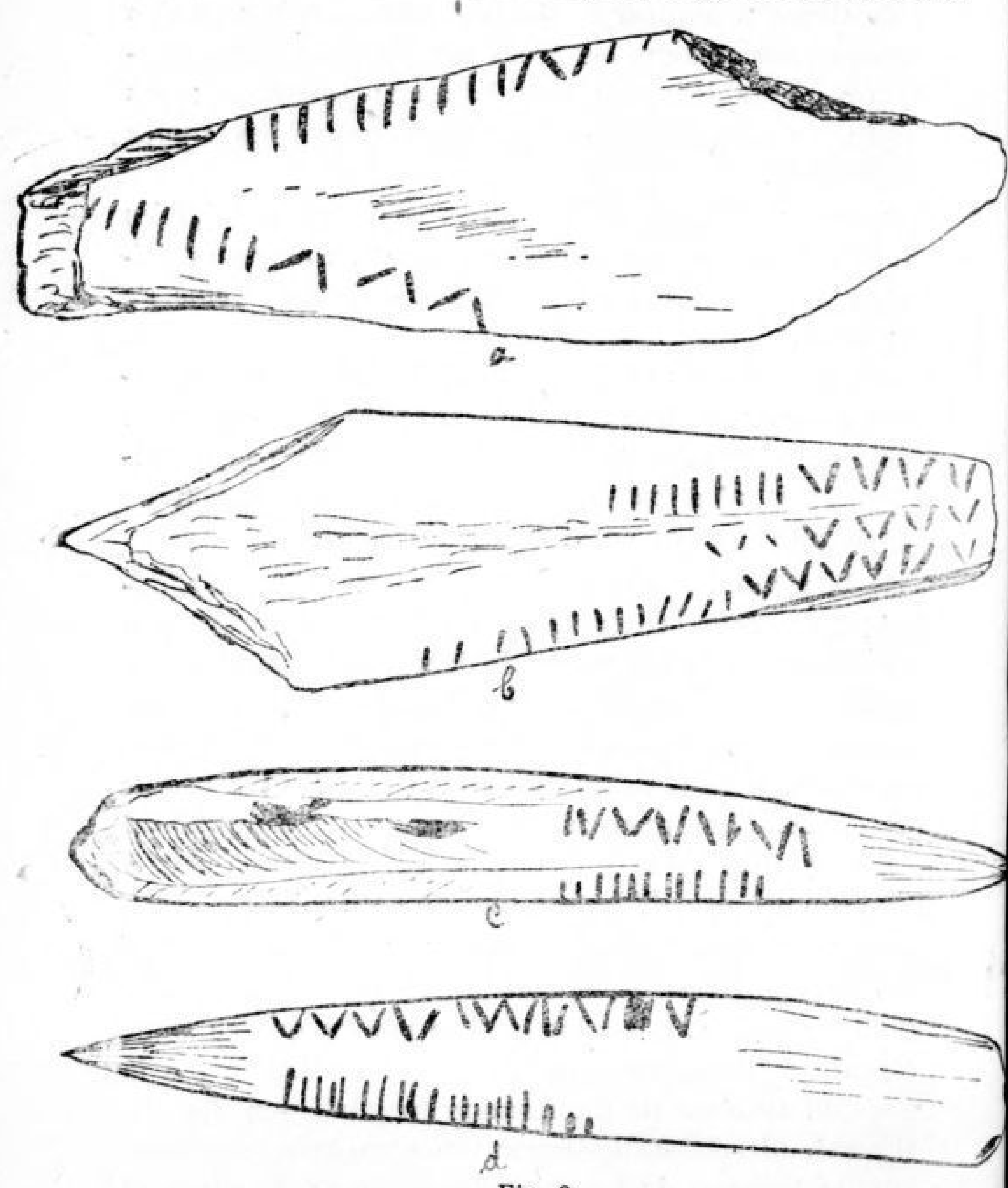


Fig. 2

verticaux, opposés à des séries de V, unités et deuxième degré de numération (fig. 2, *c* et *d*, face et revers).

Le troisième degré — peut-être un multiple du deuxième — était vraisemblablement figuré par des X

que nous trouvons, par exemple, sur deux pièces de Laugerie-Basse, dont l'une, mise au jour par M. Maury, porte trois X à côté d'une série d'unités (fig. 3, *a*) et l'autre, exhumée par MM. Girod et Massénat, les trois premiers degrés de numération : I, V, X (fig. 3, *b*).

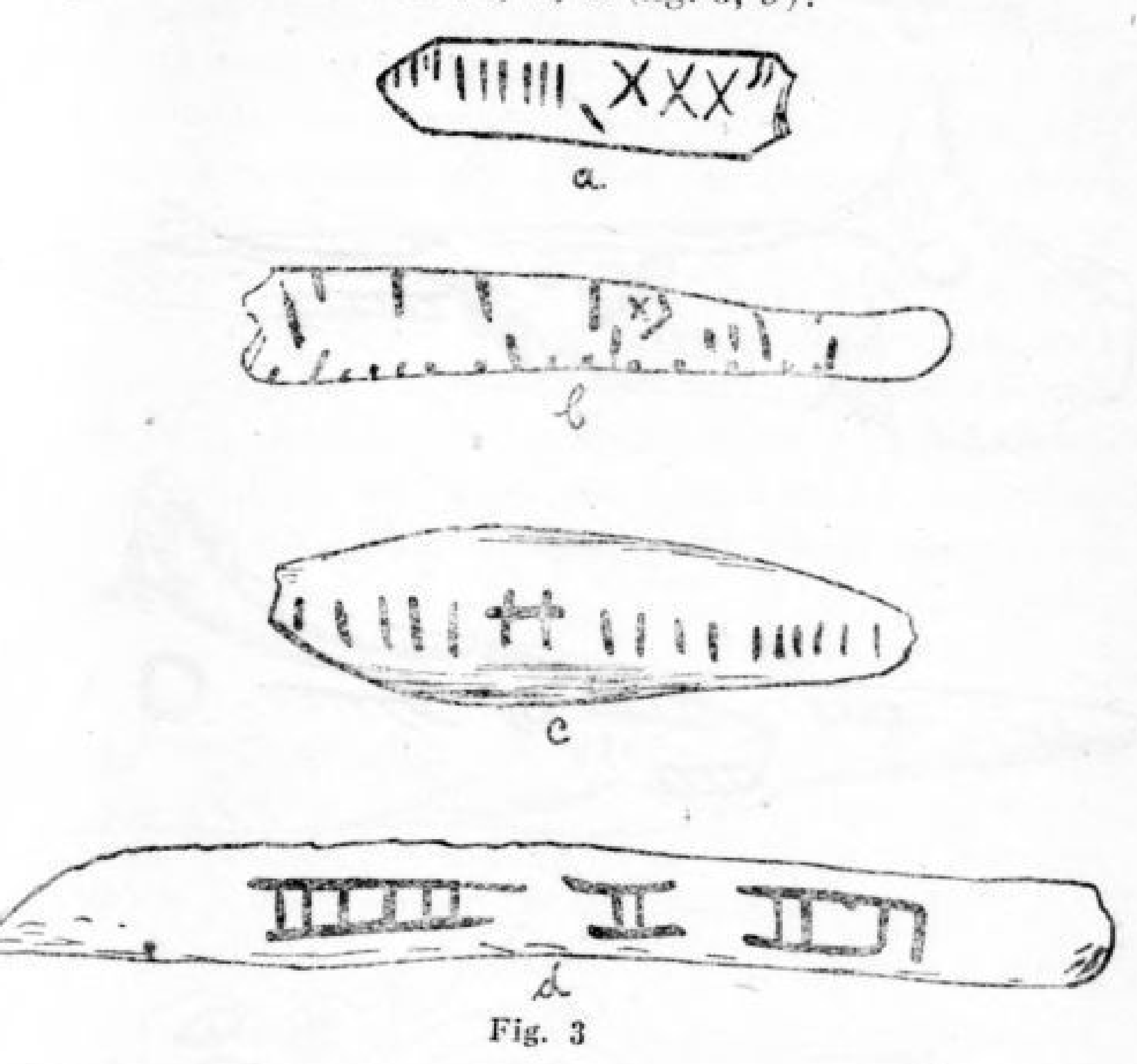


Fig. 3

Les degrés supérieurs devaient être représentés par des H avec un nombre plus ou moins grand de barres transversales selon la grandeur du nombre à inscrire, comme nous le voyons sur un os de Lorthet où trois H sont alignés avec deux, quatre, six barres transversales (fig. 3, *d*), alors que sur un objet de Laugerie-Basse nous trouvons un H entouré d'unités (fig. 3, *c*).

Cette conception du système de numération magdalénien est confirmée par la présence de ces signes, souvent redoublés, à côté d'animaux dont il s'agirait d'indi-

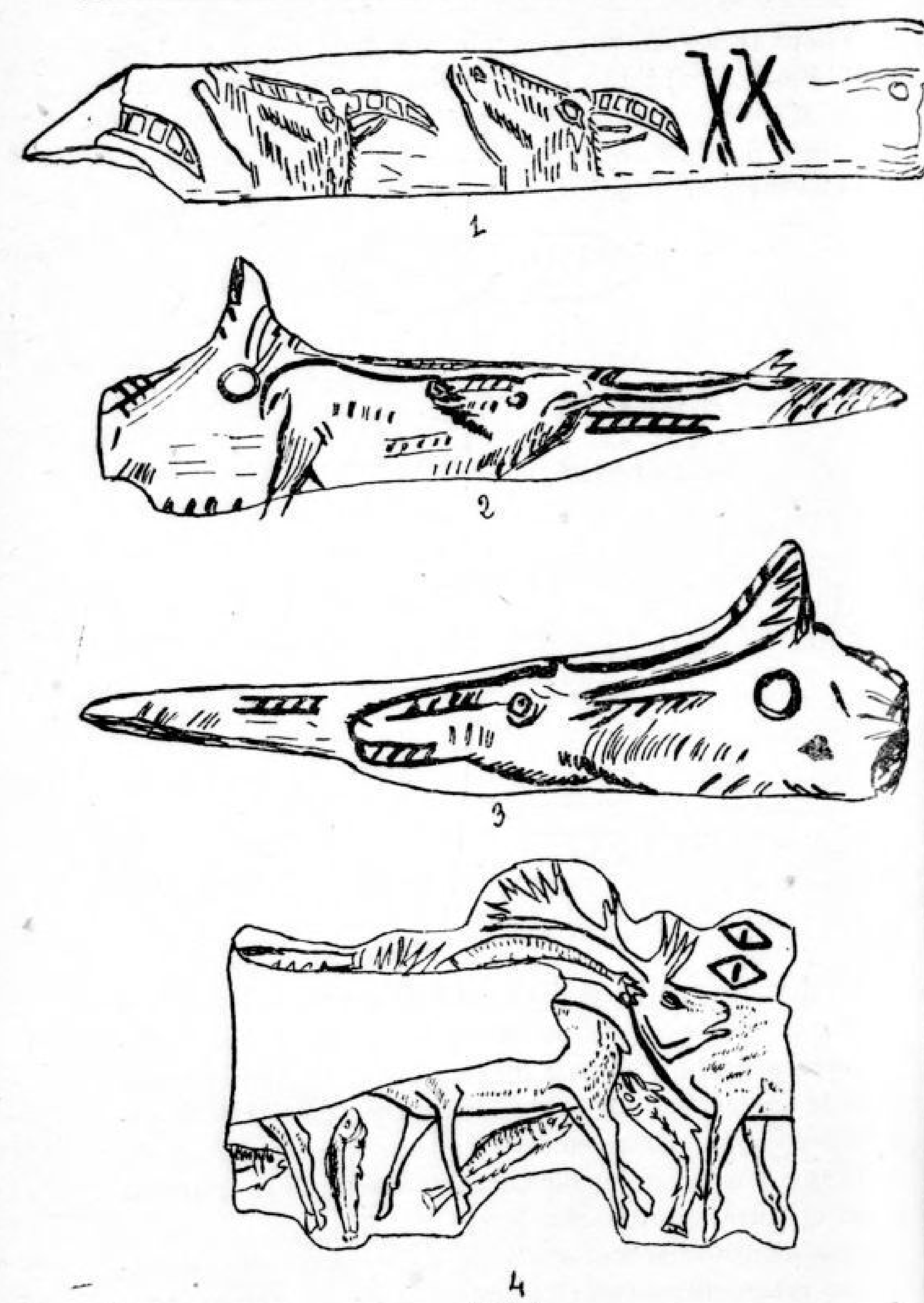


Fig. 4
1, MAS D'AZIL (d'après Breuil); 2 et 3, FACE ET REVERS, LAUGERIE-BASSE (d'après M. Breuil); 4, LORTHET (d'après Piette).

quer le nombre : deux X au Mas d'Azil sur un os de Renne, à côté de têtes de capridés; des H à quatre et six barres transversales à côté de têtes de cervidés. (Laugerie-Basse.) (Fig. 4.)

Aussi bien, les caractères distinctifs des signes numériques nous apparaissent-ils consister dans le redoublement des mêmes marques et leur juxtaposition à des traits alignés correctement, mais sans utilité manuelle, enfin dans leur présence à côté de dessins d'animaux qu'il s'agirait de compter (2).

Aussi est-ce ce redoublement à côté de figurations animales qui nous porte à considérer également les deux losanges centrés d'un trait, que nous trouvons à côté des Cerfs et saumons de Lorthet, comme d'autres caractères numériques qui, ainsi que nous allons le voir pour les écritures, devaient varier avec les tribus qui les employaient.

§

Dès l'abord, on voit que ce furent les théories régnantes, relatives à l'évolution des écritures, qui poussèrent bon nombre d'archéologues — et parmi eux Déchelette — à rejeter à priori l'hypothèse d'un « signaire », propre à la figuration de la pensée.

Si ces signes appartenaient à un système graphique, ce serait donc comme signes alphabétiques ou syllabaires déjà très évolués et nous serions en présence d'une véritable écriture linéaire. Or, on cherche vainement dans les vestiges de la civilisation quaternaire les inscriptions en pictographes figuratifs d'où seraient dérivés ces prétendus signes alphabétiques (3).

Piette lui-même, traitant de l'origine de nos alphabets, s'efforce de trouver au début une écriture hiéroglyphique,

(2) Il est impossible de ne pas remarquer les nombreux points de ressemblance qui existent entre le système de numération madgalénien et celui des glozéliens (voir *Mercure de France* du 15 mai 1927).

(3) Joseph Déchelette : (*Manuel d'Archéologie préhistorique*), p. 236.

représentée, croit-il, par les trouvailles de Lourdes et d'Arudy, qui, aux yeux de tous, ne sont que des dessins d'ornementation.

C'est qu'alors le premier stade de la figuration de la pensée était calqué beaucoup trop théoriquement sur le mode égyptien.

Piette avait bien entrevu la vérité, mais il n'osait l'exprimer que comme seconde hypothèse :

Les caractères sont choses de convention, écrit-il; au lieu d'être des images simplifiées, ils peuvent avoir été dès le début des figures formées de lignes géométriques (4).

Cependant Flinders Petrie, ayant découvert en Egypte des signes linéaires gravés à la pointe sur des tessons de poteries très archaïques, établissait que ce furent bien des signes et « non des peintures qui constituèrent le système primitif;... même en Egypte, bien avant l'adoption des hiéroglyphes, il existait une écriture linéaire » (5).

D'ailleurs ne peut-on, par une étude plus approfondie, concevoir que les signes hiéroglyphiques ne devaient faire leur apparition qu'avec de puissants empires? En Chine, où, de nos jours encore, on emploie de laborieux pictogrammes, incompris de la foule comme l'étaient les caractères hiéroglyphiques des pharaons, cette écriture, *officielle*, ne fut créée qu'après la soumission des provinces à une autorité centrale. Auparavant, chaque district possédait un système de signes linéaires simples qui persiste encore, en certains points, à côté de l'écriture d'Etat.

Mais ces signaires, appropriés à peindre les sons des différents idiomes, étaient souvent fort éloignés les uns des autres et restaient incompris des étrangers. Les conquérants devaient nécessairement chercher un moyen de

(4) *Les Ecritures de l'âge glyptique*, Ed. Piette, Extrait de l'Anthropologie, tome XVI, 1905.

(5) *The Formation of the alphabet* by W. M. Flinders Petrie, London, 1912.

s'exprimer en dehors des dialectes particuliers. Ce fut de représenter tout d'abord les objets eux-mêmes, puis d'en dessiner les idéogrammes.

Au point de vue évolutif, le hiéroglyphisme n'est donc que le produit secondaire d'une administration centrale, alors que les premières écritures de tribus indépendantes avaient bien été partout formées de rapides caractères géométriques.

§

Dès 1863, Lartet et Christy, en fouillant dans la grotte de la Madeleine, y avaient trouvé des os portant des caractères gravés qu'ils avaient aussitôt considérés comme des inscriptions. Mais elles ne furent publiées que plus tard, en 1875, dans les *Reliquiæ Aquitanicæ.*

Quelques années après, en 1866, le Dr Garrigou, en explorant la grotte de la Vache, près de Tarascon, découvrit deux pièces gravées de signes :

Ne serait-ce pas là, écrit-il, une série de signes ayant une valeur conventionnelle? Ces pièces ne mettraient-elles pas sur la voie d'une découverte nouvelle, celle des caractères qui ont servi à représenter une idée par des signes?

De son côté, Piette avait procédé à l'étude des os quaternaires, gravés de signes :

Les deux seules inscriptions linéaires des temps glyptiques que nous possédions ne sont pas de la région pyrénéenne, mais de la partie septentrionale du bassin de la Garonne et du Centre de la France (6).

Et il admet « la découverte des écritures pléistocènes ».

Dans une étude de la pendeloque de Saint-Marcel, provenant des fouilles de M. Benoist, au revers de laquelle sont gravés des signes alphabétiformes, M. Breuil avait également écrit dans l'*Anthropologie* :

Il me semble impossible de n'y voir qu'un simple griffonnage sans signification et de nier qu'on soit en présence d'une

(6) *Anthropologie*, 1905 (pages 1-11).

sorte d'inscription. Ce sentiment a été partagé par toutes les personnes qui l'ont examinée, en particulier par M. S. Reinach (7).

Il n'est guère possible de concevoir, écrivait en 1914 M. Adolphe Reinach, que des hommes aussi industrieux que les magdaléniens n'aient pas eu un système quelconque d'écriture (8).

De même qu'ils étendirent à la pierre, insistions-nous en mars 1926, le polissage que leurs ancêtres n'avaient appliqué qu'à l'ivoire et à l'os, les néolithiques de Glozel durent commencer par développer les moyens mnémoniques habituels, tels que nous les montrent les os gravés de l'époque magdalénienne (9).

Pourquoi les hommes qui ont tracé les décorations d'Altamira, exposait M. Espérandieu dans le *Mercure* du 1er octobre 1926, n'auraient-ils pas eu l'idée de rendre avec des signes les modulations de la parole?

M. S. Reinach, parlant des écritures linéaires nées dans l'Ouest méditerranéen, s'exprimait ainsi :

Ces écritures descendent, par voie de développement, des rudiments de l'art d'écrire à l'âge du renne (10).

Et plus tard dans son merveilleux petit « Glozel » :

Certaines tribus, qui chassaient encore le renne, ont commencé à polir des outils de pierre, à fabriquer des pots,... et *surtout*, développant une grande invention qui est en germe sur certains os travaillés de l'époque précédente, elles ont gravé leurs pensées sur l'os, la pierre et l'argile, à l'aide d'un système compliqué de signes linéaires.

Enfin :

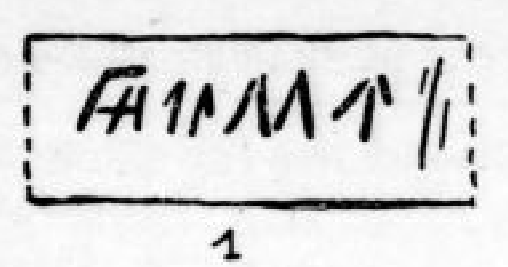
— On ne saurait attribuer ces faits, insiste M. Mendès-Corréa, à propos de l'ostéoglyphe de Balmori, à la fantaisie décorative des graveurs magdaléniens. Remarquons aussi que la culture magdalénienne révèle, sous plusieurs aspects, un essor intellectuel extraordinaire.

(7) *Anthropologie*, 1902 (page 154).

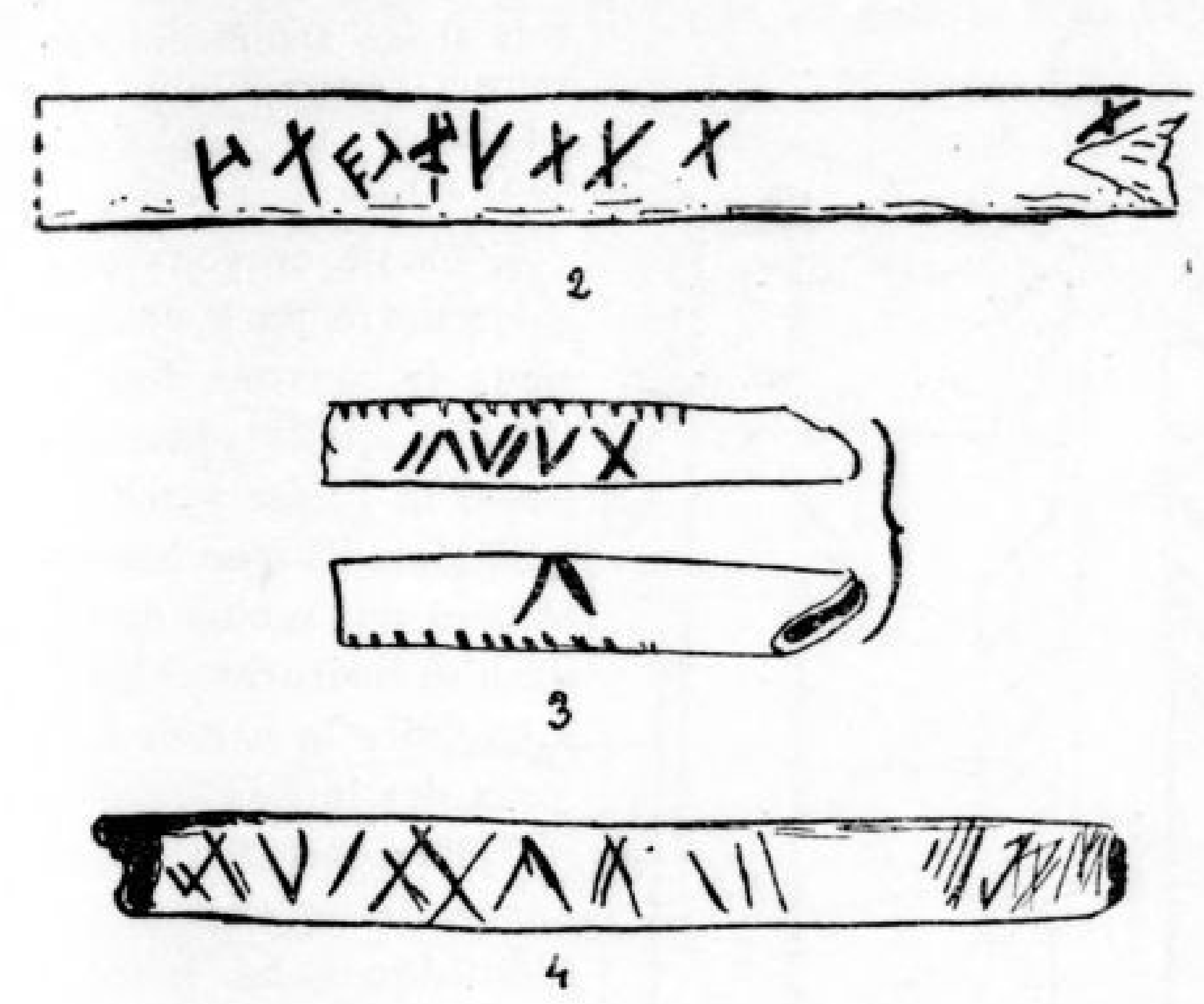
(8) *A propos de l'origine de l'alphabet.* A. Reinach, Revue Epigraphique, janvier-mars 1914.

(9) Nouvelle Station Néolithique, *L'alphabet de Glozel*, Vichy, 1926.

(10) *De bello glozelico. Le Temps*, 13 novembre 1927. Reproduit dans les *Ephémérides de Glozel.*

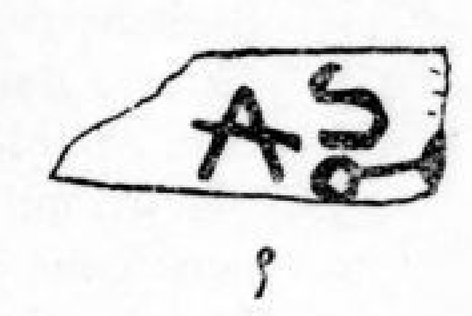


1

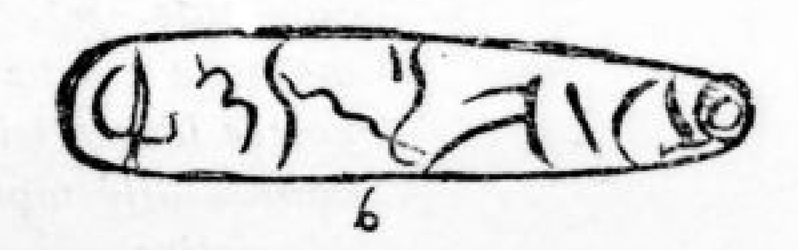


2

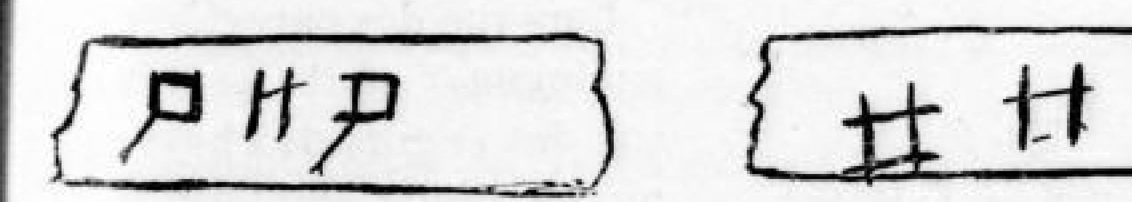
3



5



6



7

Fig. 5

1, LA MADELEINE; 2, ROCHEBERTIER; 3, LAUGERIE-BASSE;
4, BALMORI; 5; GOURDAN; 6, SAINT-MARCEL; 7, GROTTE DE LA VACHE

Mais si l'on peut admettre que l'on est devant une véritable écriture, nous ne sommes pas en mesure de savoir si ces signes ont une valeur idéographique, syllabique ou alphabétique (11).

Nous ne croyons pas, pour notre part, comme nous le verrons tout à l'heure, qu'ils aient dépassé la phase symbolique. Mais ils n'en constituaient pas moins de véritables écritures propres à traduire la pensée aux yeux des initiés.

Telles devaient bien apparaître aux tribus paléolithiques les inscriptions de La Madeleine, Rochebertier, Laugerie-Basse, Balmori, Gourdan, Saint-Marcel, etc. (fig. 5), qui ne sont plus pour nous qu'*un ensemble de signes linéaires différents, alignés avec méthode sans qu'on puisse leur attribuer aucune utilité manuelle ni décorative.*

Fig. 6
LAUGERIE-BASSE (Dr P. Girod)

Lorsque des caractères analogues sont gravés sur des engins de chasse ou de pêche (fig. 6), il

(11) *Signes alphabétiformes gravés sur une pièce magdalénienne des Asturies*, Roma, 1928, atti della Pont. Academia delle Scienze Nuovi Lincei.

est vraisemblable qu'ils servent alors à désigner celui à qui appartient la proie. Mais le fait d'être ainsi des *signes de propriété* « n'exclut pas, comme le font juste-



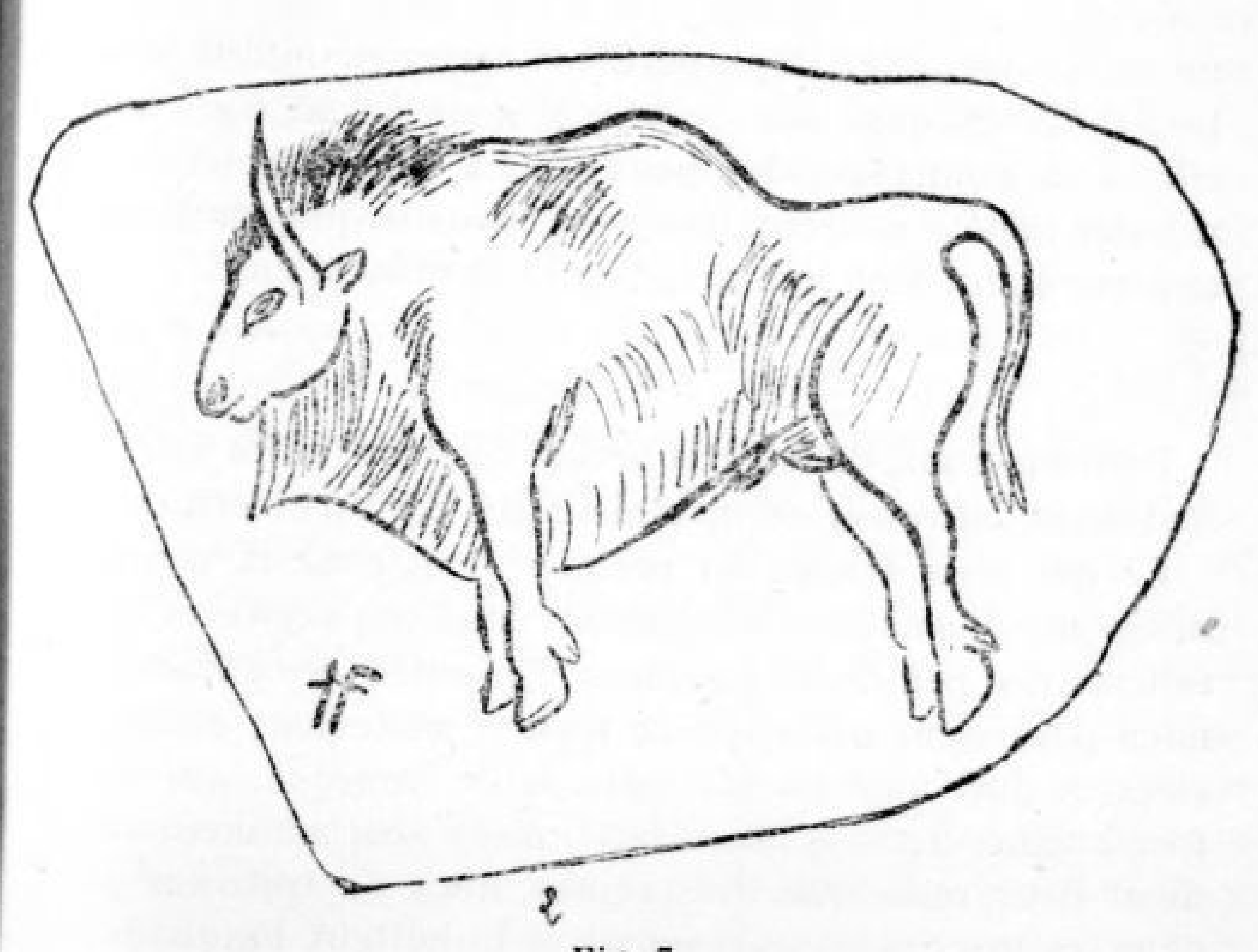


Fig. 7
1, COLLECTION CHRISTY (d'après M. Breuil); 2, LAUGERIE-BASSE (d'après M. Bourlon).

ment remarquer M. Teixeira Rego et M. Mendès-Corréa, la possibilité de leur nature alphabétique simultanée ».

Il en est de même des signes linéaires tracés à la pointe

à côté de certaines gravures de l'art animalier quaternaire; ces *signatures d'artistes* sont vraisemblablement encore tirées de l'écriture proprement dite (fig. 7).

Enfin, il y aurait à envisager les inscriptions sur parois de grottes ayant livré un matériel paléolithique, comme celle de Montespan-Ganties, dont les caractères, nous dit M. Cazedessus, étaient « très concrétionnés et sur les parois à dessins magdaléniens » (fig. 8). Malheureusement, comme, pour la plupart, ces cavernes ont été habitées à des époques successives, il nous paraît bien difficile — à moins que les inscriptions soient recouvertes par des dépôts quaternaires — d'être sûr que ces signes appartiennent bien aux graphiques magdaléniens.

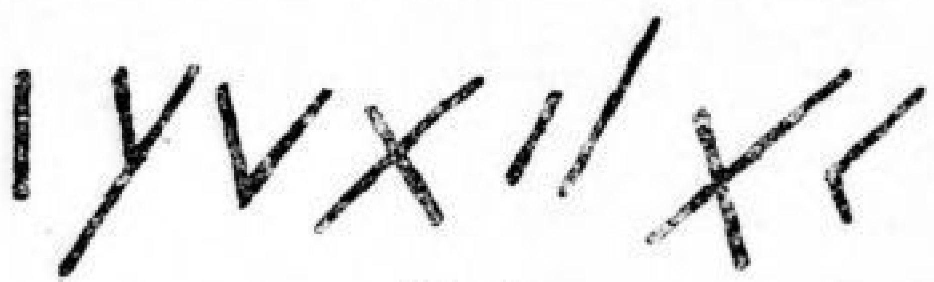


Fig. 8

§

Pouvons-nous, dans l'état actuel des trouvailles magdaléniennes, entrevoir ce qu'étaient ces écritures *princeps?*

Ce qui nous frappe en premier lieu, c'est la pénurie des signes, constatée également dans les écritures primitives des peuplades sauvages. En outre, ces caractères nous paraissent manquer de formes nettement différenciées. A part une des inscriptions de Gourdan, qui était fort longue, nous assure Piette, mais dont malheureusement il ne reste que trois signes, nous ne trouvons pas dans les inscriptions quaternaires la netteté, l'individualité qui caractérisent les signes glozéliens.

Ce ne sont assurément pas des signes figuratifs, représentant les objets eux-mêmes, ni des idéogrammes aux formes toujours compliquées et variées à l'infini.

Ces écritures auraient-elles déjà atteint au syllabisme?

Le nombre de leurs signes paraît encore trop réduit pour cela, et surtout nous n'y trouvons pas les répétitions des mêmes « syllabiques », à des intervalles à peu près réguliers. Quant à l'alphabétisme, il ne saurait en être question : ce sont bien les Phéniciens qui, l'ayant pris aux Egyptiens, l'introduisirent en Occident.

Aussi bien, croyons-nous qu'il s'agissait d'un mnémonisme entièrement conventionnel : l'écriture magdalénienne était à un stade que nous appellerons *symbolique*.

Dans l'écriture symbolique, un nombre d'idées beaucoup plus grand que dans l'écriture idéographique était attaché à chaque signe conventionnel.

Un caractère idéographique peut signifier, par exemple, *saumon*, un autre *pêche*, un troisième *harpon* : il faudra la réunion des trois et de celui qui indique la personne pour dire qu'un tel a pris un saumon avec son harpon.

Mais dans l'écriture symbolique, un seul signe riche de plusieurs idées conventionnelles, connues des membres du clan, suffira à indiquer le même fait. C'est d'ailleurs ce que nous voyons pratiquer de nos jours encore chez les sauvages; un signe tracé sur le sol préviendra les initiés que la route est sûre et qu'on peut la suivre.

Il est clair qu'un pareil langage écrit pouvait n'englober qu'un nombre de signes restreint, qui, variant de tribu à tribu, avaient en outre l'avantage de n'être compris que des affiliés.

Ce furent ces signaires symboliques qui, au Néolithique I, servirent de base à la création d'une véritable écriture capable de commémorer, pour des hommes de même race, ce qui avait paru « digne de mémoire dans la course fugitive des jours et dans le cercle de leur propre vie » (12).

Un illustre philosophe, écrit M. le Professeur J. Chevalier, un maître particulièrement cher, dont je devais entretenir

(12) Le Senne : *La Préhistoire*.

l'Université de Porto, le soir même (13), me disait en substance à propos de Glozel : « Cette affaire m'intéresse beaucoup. Si l'on démontrait que les signes glozéliens sont authentiques et qu'ils ne sont pas idéographiques, cela pourrait établir, contre la thèse couramment reçue et que j'ai professée longtemps, que l'écriture est partie de l'abstrait, au lieu d'être allée du concret à l'abstrait, de l'idéographique à l'alphabétique (14). »

Nous dirons même, d'après ce qui précède, que les idéogrammes ne sont que le produit artificiel d'une écriture d'Etats groupant de nombreux peuples comme l'Egypte et la Chine et que les caractères linéaires occidentaux, évoluant sur le canevas des idiomes mêmes, devaient passer, par des transformations successives, de la phase symbolique à la traduction directe des articulations de la voix (15).

Dr A. MORLET.

(13) M. le Prof. J. Chevalier faisait à l'étranger une série de conférences sur la philosophie bergsonienne.

(14) *Un entretien avec M. Mendès-Corréa au sujet d'Alvao et de Glozel*, Jacques Chevalier. Le Bulletin de la Société d'Emulation du Bourbonnais (mai-juin 1928).

(15) Il est fort probable par contre que les Néolithiques, tout en créant le premier syllabaire sans passer par l'idéographisme, gardèrent à certains signes linéaires *le sens symbolique* qu'ils avaient reçu des tribus magdaléniennes.

LA LITHUANIE ET LA CHANSON

—

Si l'on me demandait de définir la Russie d'un mot, je répondrais : la Russie est un Chant.

Depuis l'époque où les tribus slaves, nomades et ennemies, s'enivraient d'espace et d'aventures avant de se fondre en une seule nation, tout le passé de la Russie n'est qu'une légende rythmée par des myriades de cœurs. L'idiome russe lui-même, rival en sonorité du lithuanien, est une pure musique. Et quel peuple de la Terre pourrait se vanter de posséder un folklore aussi poignant, aussi varié? Oui, la Russie est un chant.

Et c'est un chant d'une ampleur si généreuse qu'il déferle jusqu'au lointain pays des Serbes, des Croates et des Bulgares, y imprimant le signe magique de sa royauté spirituelle. Là-bas tout comme chez nous, la procession des siècles s'écoule aux sons d'une mélodie inépuisée.

Mais à ce choral immense de la Slavie, une voix non slave, celle de la Lithuanie, fait répons des bords de la Baltique dans un langage invraisemblablement ancien, un langage dont les accents pleins de force et de douceur ont conservé toute la fraîcheur du parler indo-européen primitif.

En dépit des liens historiques qui, jadis, ont associé ses destinées à celles des pays voisins et qu'il n'est parvenu à rompre que récemment, le peuple lithuanien se sépare nettement de la mentalité slave dans ses usages et son action. Mais son folklore, riche de plusieurs milliers de « daïnos » rythmés et de contes en prose, révèle par endroits une certaine parenté spirituelle avec la poésie populaire de la Russie.

La Lithuanie reconstituée en Etat indépendant a eu la sagesse de concentrer ses forces sur un territoire d'étendue médiocre, mais parfaitement homogène dans son indivisible unité ethnique.

Tant de prudence et de modération, un si éclatant témoignage des dispositions pacifiques de son peuple, méritaient à coup sûr autre chose qu'une occupation militaire de sa capitale par un pays voisin.

La modestie et l'esprit de temporisation que les Lithuaniens apportent dans leur politique sont d'autant plus dignes de louanges que leur patrie a compté jadis parmi ses souverains des esprits fort ambitieux et entreprenants. Les Mindovg, Gedymin, Olgerd, Keïstut et Vitovt égalaient en puissance leurs voisins russes, Oleg, Olga et Sviatoslav, Vladimir et Dimitri Donskoï. Dans son histoire de la Russie, S. F. Platonof nous apporte à ce sujet de bien curieux témoignages : « Deux tiers au moins des domaines de Gedymin étaient formés de territoires russes. Dès lors, n'était-il pas naturel que la puissance de la dynastie lithuanienne devînt un centre d'attraction pour toute la Russie du Sud-Ouest privée de son unité? » « Ayant imposé une limite aux conquêtes germaniques, Olgerd et Keïstut, Grands-Ducs de Lithuanie, réunirent sous leur sceptre plein d'autorité toute la Russie méridionale et occidentale, par eux délivrée de la domination tartare. » En évoquant cette Lithuanie étendue de la Baltique au Pont-Euxin, un Russe ne peut pas rester insensible aux analogies qui pénètrent les deux races. Il lui est encore plus difficile de refuser son admiration à un peuple frère que la perte d'un si puissant empire, bientôt suivie de celle de son indépendance, n'a empêché ni de sauvegarder sa langue, son art et ses traditions, ni de secouer, à la première occasion, le joug étranger pour reprendre sa place de travailleur au milieu des nations les plus utiles à la grande famille humaine.

Singulière race, en vérité, que celle des Lithuaniens!

Peu nombreuse, mais certainement appelée à jouer le rôle d'un peuple élu en Europe Orientale. S'enfermant, après un glorieux passé, dans des limites modernes étroites, elle y cultive, aujourd'hui comme hier, un des plus beaux langages de ce monde!

Le folklore lithuanien porte l'empreinte d'une haute antiquité. Comme toutes les manifestations d'art très primitives, il est tout ensemble simplicité et subtilité extrêmes. Voici quelques-uns de ses balbutiements les plus archaïques :

Dans la prime tiédeur vernale,
Le Croissant a pris la roue solaire pour femme.
L'épouse claire, fort matinale,
Cherche en vain dans le ciel son nocturne conjoint.
L'époux, errant à l'aventure,
Rencontre l'Etoile du matin.
Furieux, Perkunas, le maître du Tonnerre,
Fend l'infidèle en deux.
Comment as-tu osé abandonner ma fille,
Quelle folie est la tienne d'errer comme tu fais
Et de t'éprendre de la Matutinale?
Profonde est la douleur dans mon âme de dieu.

Et voici la Chanson de l'Etoile du Matin, elle aussi contemporaine d'un paganisme plein de puissance créatrice :

L'Etoile du Matin a mis sa robe d'épousée.
Perkunas, se laissant choir à son côté,
Frappe le chêne verdoyant.
Le sang du chêne rejaillit
Sur la blancheur nuptiale,
Sur la couronne d'épousée.
Voici la fille du soleil toute en pleurs.
D'une main tremblante
Elle cueille les feuilles fanées.
— Où laverai-je cette robe, ma mère,
Où laverai-je, dites-moi, tout ce sang?
— Fille, fille,
Dirige tes pas vers ce lac
Où se jettent les neuf rivières.
— Où mettrai-je ma robe, à sécher,
La robe que voilà, ma mère?

A quel vent la ferai-je sécher?
— Fille, fille,
Dans ce fier jardin verdoyant
Où les neuf roses viennent d'éclore.
— Quand donc, ma mère, ma mère,
Me passeras-tu ma blanche stole d'épousée?
— Fille, fille,
Quand se lèvera le grand jour,
Celui des neuf luminaires radieux.

Une curieuse analogie apparente les deux chansons lithuaniennes tissées de soleil, de lune et d'éclairs, à ces complaintes serbes, dont la première est originaire du Monténégro :

La grêle est une fille espiègle de l'air,
Il lui plut de construire une cité d'éther,
Non pas au ciel, non pas sur terre,
Mais bel et bien sur une branche vaporeuse.
Elle lui a donné trois portes,
L'une toute en or,
L'autre en brillants,
La troisième de soie.
Sous la porte d'or notre espiègle
Marie son fils dans la clarté.
Sous la voûte de diamant
Elle offre un époux à sa fille,
Et sous l'arc triomphal de soie,
Elle-même s'installe, l'espiègle.
Quel spectacle s'y offre à sa vue?
L'éclair joue avec le tonnerre,
Deux frères jouent avec leur sœur
Et deux demoiselles d'honneur
Jouent avec la mariée.
Et voici que la foudre est battue par l'éclair,
Et les deux frères par leur sœur,
Et par la mariée les demoiselles d'honneur.

La deuxième chanson serbe nous apprend que :

L'Etoile se vantait, — l'Etoile du Matin, —
D'avoir su attirer le regard du Croissant.
L'éclair présidera à mon mariage,
J'aurai pour beau-père l'Unique,
Pierre et Paul seront mes garçons d'honneur,
Saint Jean sera mon marieur,
Le boyard Nicolas sera le voiévode,
Et Elie conduira mon char.

Ha, la vantarde! Ha, l'Etoile du Matin!
Elle se vantait certes, et cependant son Dieu
Lui donna bel et bien le Croissant pour époux
Et l'Unique fut son beau-père,
Et elle eut Pierre et Paul pour ses garçons d'honneur,
Et Saint Jean fut premier marieur,
Et Nicolas fut voiévode,
Et Elie conduisit le char.
Les présents, c'est l'Eclair qui les distribua :
Dieu là-haut reçut tout le ciel,
Pierre, la clef mystérieuse,
Jean, toute la glace et toute la neige,
Nicolas, le libre royaume des eaux,
Et Elie, le carquois aux éclairs.

La richesse de ces chansons serbes si musicales et si fleuries est surtout extérieure. L'inspiration lithuanienne est plus religieuse, plus solennelle, d'un symbolisme plus élevé. Les chansons serbes que nous venons d'entendre ne sont peut-être, malgré leur charme profond, que deux d'entre les couleurs de l'arc-en-ciel se jouant sur le fond obscur et orageux du christianisme naissant. Les deux « daïnos » lithuaniens, bruissement du chêne druidique éclairé par Perkunas, le dieu dont le nom évoque le site candide des Védas, les deux daïnos, en vérité, éveillent des échos plus religieux dans notre mémoire secrète. La stole de l'Etoile du matin, éclaboussée de sang et métamorphosée en nouveaux atours sur la rive d'un lac où se jettent les neuf rivières, dans un jardin où s'allument les neuf roses et se dévoilent les neuf secrets, et sous des cieux où neuf soleils viendront illuminer d'une joie hypothétique les neuf solitudes du cœur, voilà une succession d'images qui développent devant nos yeux toutes les phases de la transmutation d'un baiser d'amour en une vie nouvelle. Et ce mystère sacré se joue sur une couche olympienne fleurie d'éclairs et d'arcs-en-ciel, sous le regard du soleil et de la lune. Le voile de l'Eternel Féminin scintille dans la chanson lithuanienne des mêmes étoiles que la robe de Marie Immaculée dans la chanson bulgare :

C'était une belle jeune fille.
Dans ses deux mains reposaient
Un petit bouquet de bleuets
Et une fleur d'amarante.
Ses atours étaient de soie
Avec une traîne brodée de constellations,
Des manches où brillait l'étoile du matin,
Et un col où s'épanouissait la lune.
Mais c'est sur la poitrine qu'éclatait le soleil.
Qui donc t'a fait présent, ô jeune fille,
De la belle stole de soie?
— J'étais auprès de l'Enfant-Dieu,
Et c'est Sa Mère qui m'a donné
La stole de soie que voilà,
Elle me l'a donnée en prononçant ces mots :
Quand tu sauras tisser une étoffe aussi belle
Pour en faire un vêtement aussi seyant,
Alors, et alors seulement,
Tu pourras folâtrer sans remords, mon enfant.

Sans qu'il soit nécessaire d'invoquer une influence de la Lithuanie sur la Bulgarie et la Serbie, ou un emprunt de la race balte à l'art populaire des deux contrées slaves, nous constatons presque à chaque pas entre ces deux poésies païennes un lien secret qui nous servira de fil d'Ariane dans l'exploration des labyrinthes qui du temple de Perkunas rayonnent vers les pays voisins. Le temple de Perkunas! Au treizième siècle de notre ère, ses marches présentaient encore des traces du cours de la lune, qu'y avait gravé dans la nuit des temps un pieux artiste, ses autels étaient éclairés par le Znitch, le feu éternel, et dans ses cryptes étaient nourris les serpents sacrés. Quel pèlerinage auguste et poignant que celui qui nous conduit par des chemins bordés de croix chrétiennes sculptées vers ces pierres où nous retrouvons tous les anciens symboles du Soleil, et le lotus védique, et les oiseaux du Gange!... Un chemin qui n'est pas sans analogie avec celui du Calvaire pour le pèlerin qui en le parcourant évoque les longs siècles d'union avec la Pologne et d'assujettissement à la Russie.

Ces hommes de jadis, ces âmes primitives, sœurs de

la forêt, des steppes et de la mer, ces esprits pieux, amants fidèles de la terre, — ces hommes demeurés purs comme des enfants, raffolent des devinettes. Quelles sortes d'énigmes pouvait proposer au sage Salomon la belle reine de Saba? Ma foi, je n'en sais rien. Il me souvient cependant d'une poétesse russe passionnée pour son art, Myrrha Lochvitzka, qui aimait à en faire le sujet de nos entretiens. Mais elle repose depuis longtemps sous terre et j'ai oublié ses troublantes paroles. Qui sait? Ces secrets royaux, ignorés des savants, sont peut-être chose familière pour le dernier descendant de Salomon et de la belle Ethiopienne, le souverain actuel de l'Abyssinie. Ma malchance veut qu'il habite trop loin. Et d'ailleurs, quel besoin avons-nous, nous autres Russes et Lithuaniens, de courir jusqu'en Afrique pour y chercher des devinettes? Il en pleut, il en neige chez nous. Le paysan russe vous dira : « On me décapite, on me lie, on me bat, on me berce — il me faudra traverser feu et eau, et quelle sera ma fin? Le couteau et les dents! » Que répondez-vous? Très laconiquement : pain. « Je suis né dans l'eau, je me suis nourri de feu. » — Sel. « C'est une brebis immortelle, sa laine est de feu. » — Nuit. — « Endormi dans la pierre, réveillé par le fer, à l'arbre il grimpa, en faucon s'envola. » Feu. — Mais assez de ce petit jeu.

Comme le Verbe d'Odin dans les Eddas, comme les dits druidiques de la grise Bretagne, les énigmes lithuaniennes nous font respirer une odeur de préhistoire dans ce « daïnos » qui, ma foi, n'en est guère avare :

1

Dites-moi, fillette,
Dites-moi, jeunette,
Qui donc court sans pieds?
Je ne serais fillette
Si je ne le savais.
Qui trotte sans pieds?
L'eau rapide et claire,

La large rivière,
C'est elle qui court sans pieds.

2

Dites-moi, fillette,
Dites-moi, jeunette,
Qui vole sans ailes?
Je ne serais fillette
Si je ne le savais.
Qui vole sans ailes?
C'est le vent du soir,
Le nuage noir.
Eux, ils volent sans ailes.

3

Dites-moi, fillette,
Dites-moi, jeunette,
Qui donc naît muet?
Je ne serais fillette
Si je ne le savais.
Qui donc naît muet?
Près de l'Océan
Je sais un roc blanc.
Il est né muet.

4

Dites-moi, fillette,
Dites-moi, jeunette,
Qui donc reste vert?
Je ne serais fillette
Si je ne le savais.
L'été comme l'hiver,
Dans la forêt, le pin,
La rue dans le jardin,
Oui, été comme hiver.

5

Dites-moi, fillette,
Dites-moi, jeunette,
Qui grandit sans père?
Je ne serais fillette
Si je ne le savais.
Dans la verte forêt,
Le beau chêne vert
A grandi sans père.

6

Dites-moi, fillette,
Dites-moi, jeunette,
Qui grandit sans mère?
Je ne serais fillette
Si je ne le savais.
Qui grandit sans mère?
Dans la verte forêt,
Le saule pleureur
A grandi sans mère.

7

Dites-moi, fillette,
Dites-moi, jeunette,
Qui frappe et n'entre pas?
Je ne serais fillette
Si je ne le savais.
Dans la verte forêt,
Le pic frappe à la porte
Mais sans jamais entrer.

8

Dites-moi, fillette,
Dites-moi, jeunette,
Qui, sans peinture, est noir?
Je ne serais fillette
Si je ne le savais.
Dans la verte forêt,
Corbeau : plume, regard,
Cri même, tout est noir.

9

Dites-moi, fillette,
Dites-moi, jeunette,
Qui, sans peinture, est blanc?
Je ne serais fillette
Si je ne le savais.
Dessus le clair étang,
Le cygne, fils de l'eau,
Sans se blanchir, est blanc.

L'une des singularités de cette très vieille poésie, c'est le rôle mystérieux qu'y joue le nombre neuf. Neuf soleils, neuf roses, neuf rivières dans le poème nuptial; ici, neuf

devinettes. Une importance analogue était attribuée par les Russes primitifs au nombre quarante, quelquefois multiplié par lui-même. Ces nombres mystiques existent naturellement dans toutes les religions primitives, car le pythagorisme est universel. Les anciens Mayas et Toltèques basaient leur système arithmétique sur le nombre vingt, et, pour ce qui est du nombre sept, on le retrouve chez tous les peuples sous la forme des sept jours de la semaine. Les Lithuaniens ont aussi une certaine prédilection, surtout dans leurs énigmes, pour le nombre deux, — le jeune chêne et le tilleul — le corbeau noir et le cygne blanc. Qu'on nous permette de citer un autre exemple de cette arithmologie :

L'aube venait d'apparaître,
Le soleil de se lever,
Et à travers la fenêtre
Mon père me regardait.
— D'où vient-tu, mon garçon?
Car je vois que la rosée
A rouillé tes éperons.
— L'aube à peine réveillée,
Père, je m'en fus porter
De l'avoine à mon coursier :
Voilà pourquoi la rosée
A rouillé mes éperons.
— Mon fils, cela n'est pas vrai.
Tu as rejoint la fillette
Et lui as conté fleurette.
L'aube venait d'apparaître,
Le soleil de se lever,
Et à travers la fenêtre
Mon père me regardait.
— D'où reviens-tu, ma fillette,
Ma belle petite aimée,
Ta joyeuse guirlandette
Est brillante de rosée.
— L'aube à peine réveillée,
Je courus chercher de l'eau.
Voilà pourquoi la rosée
Scintille sur les fleurettes
Nouées autour de ma tête.
— Fillette, ce n'est pas vrai.

Dans le grand matin frileux
Près du puits, vous étiez... deux.

La poésie lithuanienne est une fée sylvestre, elle a appris la musique en écoutant le bruissement de la forêt et le chant des oiseaux : voilà sans doute pourquoi ses accents si primitifs nous font songer par instants aux onomatopées savantes de la poésie symboliste. Voici un daïnos qui, jouant sur la consonance pour ainsi dire ornithologique du nom lithuanien Iourguis, Georges, s'amuse à la faire jaillir du bec d'un rossignol :

Iourguiouk! Iourguiouk! Iourguiouk!
Kinekik! Kinekik! Kinekik!
Paplak! Paplak! Paplak!
Vaziuok! Vaziuok! Vaziuok!
Sustok! Sustok! Sustok!

On gagerait, n'est-ce pas, que c'est une pure harmonie imitative. Eh bien non! C'est du lithuanien tout ce qu'il y a de plus classique, et cela signifie, à la lettre :

Georget! Georget! Georget!
En selle! en selle! en selle!
Et saute! saute! saute!
Galope! galope! galope!
Maintenant stop! stop! stop!

Un tour de force analogue nous est offert dans une chanson intitulée *En avant* et qui sert aux jeunes moissonneurs à rythmer, le soir, leur retour à la chaumine :

En avant! Vite! à la maison,
Frérot, à la maison, bien vite!
Le père est là qui guette, guette,
Et tient la courroie toute prête.
Et mère est là, qui guette, guette,
Et tient les verges toutes prêtes.
En avant! Vite à la maison,
Frérot, à la maison, bien vite!

Après ces chansonnettes ironiques, qu'il nous soit permis de citer quelques complaintes amoureuses :

Que dit le vent?
Et la forêt,
Et le silence
Que disent-ils
Et le lys blanc,
A quoi qu'y pense?
Le vent? non pas.
Ni les grands bois,
Et tu sais bien
Que le lys blanc
Ne pense pas.
C'est notre sœur
Qui pleure, pleure
Sous sa couronne
De mariée.
— Assez pleuré
Sous la couronne;
Tu pleureras
Sous le bonnet,
Demain, demain,
Quand tes deux tresses
Seront défaites,
Quand de ta main
Glissera l'anneau.

En relisant la berceuse que l'on me pardonnera de citer un peu plus loin, je me suis tout à coup rappelé que Goethe, dont l'amour pour les daïnos lithuaniens est cependant bien connu, a reproché à ces poésies populaires de n'avoir réservé que très peu de place à l'enfance. Le blâme est absolument injustifié. Certes, la célèbre berceuse russe : « Tu es un don généreux de Dieu, un beau présent de Jésus », dans laquelle nous voyons « le Songe s'arrêter sur le seuil et la Somnolence errer dans l'isba », n'a pas d'égale dans les folklores de ce monde, mais la berceuse lithuanienne n'exprime-t-elle pas, elle aussi, toute la tendresse d'une mère pour son enfant?

Do do l'enfant do,
Le voici dans son berceau,
Déjà tout somnolent.
Grandis vite, petit enfant,
Lorsque tu seras grand
Do do l'enfant do,
Je te ferai cadeau
D'un anneau d'or, d'un bel anneau.

Le pouvoir de création, aussi bien dans le folklore que dans l'œuvre du poète, ne se manifeste pas seulement par la force, la tendresse, l'élan de la passion ou la retenue de la candeur; il lui faut aussi savoir se plier aux aspects divers de la beauté et sauvegarder son accent personnel dans la variété la plus changeante et la plus fluide. C'est par cette dernière qualité surtout que se distingue des autres folklores la poésie nationale russe. Je m'excuse d'avoir oublié, en vous citant des devinettes lithuaniennes, un poème russe à énigmes, originaire de la province de Moscou :

Puis-je Vous proposer, fillette, six énigmes?
— Je suis de force à en deviner dix, ô fils de marchand.
— Eh bien, fillette, qui est plus beau que l'été,
Eh bien, fillette, qui est plus haut que la forêt,
Eh bien, fillette, qui est plus nombreux que les épis,
Eh bien, fillette, qui est-ce qui croît sans racine,
Eh bien, fillette, qui est-ce qui jamais ne s'arrête,
Eh bien, fillette, qui est-ce qui jamais ne répond?
— Le soleil, ô fils de marchand, plane plus haut que tout sommet,
Les étoiles, ô fils de marchand, sont plus nombreuses que les épis,
Le diamant, ô fils de marchand, croît sans racine,
Le fleuve, ô fils de marchand, jamais ne s'arrête,
Et quant à celui-là qui ne répond jamais,
O fils de marchand, c'est Dieu.
— Vous avez deviné juste, fillette, petite âme,
Il faut absolument que Vous soyez ma femme.

Que ne puis-je vous faire connaître les innombrables poèmes consacrés par le folklore russe au Lièvre! Et nos noëls, qui de strophe en strophe jonglent avec la Lune! Et nos chants d'amour qui étouffent sous des cascades de fleurs de pommier! Et nos légions aériennes de rossignols et de coucous!

La jeune fille amoureuse fait cette découverte qui, à elle seule, est tout le secret des grands bois :

Je regarde la forêt — pas le moindre sentier —
Mais je trouve toujours un chemin sous mes pieds.

Et le même peuple russe, si plein d'humour et de fan-

taisie, si prompt à passer du rire au sourire et au rictus, le même peuple russe psalmodie dans les forêts de Perm des complaintes singulièrement sinistres :

A la fontaine, à la fontaine, la grelottante,
A la source, à la source, à la profonde,
Le jeune cosaque n'abreuvait pas son cheval,
Non, hélas, il y noyait sa jeune femme.
Ah! la pauvrette, elle en fait des courbettes,
Ah, la meschinette, elle en fait des génuflexions,
Ah c'est affreux, elle a l'air de se rompre en deux :
« O mon jeune époux, ô mon bien-aimé,
Ne me jetez pas dans le puits — quoi, en plein jour?
Tuez-moi s'il le faut, mais que ce soit la nuit.
Ah, ne salissez pas les yeux des braves gens,
Et surtout des enfants, — attendez jusqu'au soir ».
Le lendemain, au petit jour, les petits enfants
Interrogent : ah, petit père, ah, petit père,
Qu'as-tu fait, dis, petit père, de petite mère?
— « Petite mère est dans la belle isba toute neuve,
Elle se met du rouge, elle se met du blanc
Pour aller à l'église, à la maison de Dieu. »
Et les voilà, ah, qui s'en vont, les petits, à l'église,
Et les voilà, ah, qui prient, les petits, devant l'icone,
Et les voilà, ah, qui saluent, les petits, bien bas, bien bas,
Et qui, à droite, à gauche, questionnent : « Ah braves gens, dites, [braves gens,
N'avez-vous pas vu, ah, notre petite mère? »
« Non, mais le corbeau noir, ah, est passé par ici,
Dans sa serre il emportait, ah, une main droite,
Une main droite, ah, avec un anneau d'or,
Avec l'anneau d'or, ah, de Votre petite mère. »

Mais l'intarissable coulée de la chanson populaire n'est pas faite de seules larmes de douleur. Les pleurs de la plus folle gaîté se mêlent quelquefois au flot capricieux, comme dans cette chanson de la province de Vladimir — « Le pivert trottait, le jeune cygne dansait », un des grands succès de la merveilleuse diseuse d'origine paysanne, Nadejda Plevitzka. Ne pas désapprendre le rire dans la douleur, c'est là, hélas, une bonne partie de la science de vivre. Ce gai savoir, la chanson lithuanienne, elle aussi, me paraît le posséder, et comment!

Tout au bord de la grand'route
Vit le bailli du hameau.

— Chalumeau, mon chalumeau,
O mon petit chalumeau —
Le bon bailli du hameau.

Le bailli a trois benêts
De grands garçons tout jeunets,
— Chalumeau, mon chalumeau,
O mon petit chalumeau —
Trois grands benêts tout jeunets.

Y a Jonas et y a Baltrus
Et puis y a Matiosius
— Chalumeau, mon chalumeau,
O mon petit chalumeau —
Et puis y a Matiosius.

Le bailli, à Alvitas,
Cherche flûte pour Jonas —
— Chalumeau, mon chalumeau,
O mon petit chalumeau —
Cherche flûte pour Jonas.

Cherche flûte pour Jonas,
Cherche rebec pour Baltrus,
Cherche tart' pour Matiosus
— Chalumeau, mon chalumeau,
O mon petit chalumeau —
Cherche tart' pour Matiosius

A la ville il est allé
Mais il n'y a rien trouvé
— Chalumeau, mon chalumeau,
O mon petit chalumeau —
Mais il n'y a rien trouvé.

Des flûtes, y en avait pas
Ni de rebecs par ma foi.
— Chalumeau, mon chalumeau,
O mon petit chalumeau —
Ni de rebecs par ma foi.

Y avait rien de rien — pas ça —
Pas de rebec, pas de tarte,
Pas de flûte, — rien, pas ça.
— Chalumeau, mon chalumeau,
O mon petit chalumeau —
Y avait rien de rien, pas ça...

D'une originalité sans pareille, le folklore lithuanien vaut le folklore russe. — Vous dites qu'il le vaut, c'est fort bien; mais êtes-vous tout à fait sûr de n'avoir aucune

préférence pour l'un des deux? Allons, un bon mouvement, et ouvrez-nous votre cœur. — Je réponds : Si vous dites, ô mes amis, que la rose est plus belle que le lys, que le lys est plus beau que la pensée et que l'hélianthe passe peut-être en vénusté et la pensée et le lys — ô mes amis! mes amis! c'est que vous n'avez pas encore réussi à pénétrer entièrement l'être de la fleur, la sainte, sainte essence de la beauté et de la vie en général. Aucune fleur n'est plus belle qu'une autre. Toutefois, il est des éclairs de temps, il est, dans le Temps, des minutes, des secondes, des clins d'œil où telle fleurette nous apparaît si belle, si pure, que toutes ses sœurs, toutes, s'effacent de notre souvenir, et qu'en une seule fleur il nous semble respirer tout le paradis de la divine Instantanéité. J'ai été amoureux de l'orchidée au Mexique et à Java. Mais si au beau milieu de ma prairie russe, à la place des boutons d'or et des marguerites et des pâquerettes m'apparaissaient des orchidées, très certainement je me croirais la proie d'un affreux cauchemar.

C. BALMONT.

Traduit du texte russe inédit
PAR O. V. DE L.-MILOSZ.

AURÉOLES ET ODEURS DE SAINTETÉ

—

L'homme est par essence un animal religieux et la proposition : Je pense donc je suis — est beaucoup plus un article de foi que l'expression d'une vérité mathématique émise par un géomètre philosophe, lequel ne fixe pas au terme « je suis » une durée formelle et encore moins n'y associe pas la pensée que cet état puisse prendre fin un jour. A toute idée religieuse, d'autre part, se soudent étroitement des corrélatifs que l'on retrouve dans chaque religion, qu'elle soit antique ou moderne, j'entends la superstition, l'amour et la recherche du merveilleux. Le domaine du merveilleux s'est d'ailleurs singulièrement réduit depuis un siècle et tels faits, qui eussent été autrefois implacablement attribués à une manifestation de la puissance ou de la volonté divines, ont cessé, de nos jours, d'être interprétés de cette manière.

Ainsi en va-t-il pour deux catégories de phénomènes qui, au cours de l'antiquité, du moyen âge et d'une partie des temps modernes, ont fortement impressionné ceux qui en furent les témoins. Je veux parler des auréoles et des odeurs, mots auxquels j'accouple avec intention le terme de sainteté, car, dans l'esprit de nombre de ceux qui les entendent, ils sont encore indissolublement liés. Un cas que j'ai observé pour mon compte m'a déterminé à revoir cette question sur laquelle il a été beaucoup écrit. Le lecteur se reportera principalement avec profit aux articles de Dubois, de Dumas et à celui

de Charles Appleton, sur « Divers prodiges antiques », articles auxquels j'ai fait de larges emprunts. Il en est d'autres, très nombreux. Je me dois de citer les recherches de Kilner sur les auras, celles de Luys, les observations de Marsh, d'Hammond, de Féré, de Cormarck, etc...

Les vies des saints sont le classique recueil des faits de cet ordre. Nous en verrons plus loin la raison, infiniment naturelle d'ailleurs. Encore que le mécanisme intime de la production des auréoles et des odeurs ne soit point parfaitement élucidé, on sait toutefois qu'il s'agit là de phénomènes purement physiologiques ne demandant pour leur apparition que certaines conditions particulières : état nerveux spécial, transe, phénomènes d'intense résonance psychique, maladie, tension électrique tégumentaire anormale, toutes conditions réalisées au premier chef chez les grands mystiques, mais nullement liées à un état de perfection spirituelle plus ou moins poussée.

Je serai assez bref sur les auréoles, bien connues depuis Féré et dont on retrouve des exemples nombreux dans la plus haute antiquité, dans les prophètes, dans l'histoire romaine.

Dans les premières années de son règne, écrit Charles Appleton, Tarquin avait assiégé et pris une ville du Latium appelée Carniculum, dont le roi, nommé Tullius, fut tué dans le combat. Sa femme Ocrisisia, alors enceinte, devint la captive de Tarquin et donna le jour dans sa maison à un fils, qui fut plus tard le sixième roi de Rome, le fameux Servius Tullius.

Un jour que l'enfant dormait dans son berceau, on vit des flammes autour de sa tête. Quelqu'un voulut jeter de l'eau sur ce feu. Mais la reine Tanaquil, appelée pour constater ce prodige, s'y opposa et ordonna qu'on laissât l'enfant en repos jusqu'à ce qu'il s'éveillât de lui-même, ce qui arriva bientôt; aussitôt la flamme disparut. Alors la reine, experte comme on sait à interpréter les présages, déclara en particulier à son mari que cet enfant serait un jour le soutien de la maison royale et qu'il fallait l'élever comme un sujet de grande espérance, ce qui fut fait.

Les cas d'auréoles sont non moins fréquemment rencontrés au cours de la vie des saints que les cas d'odeurs, depuis saint Arsène dont le corps apparaissait, pendant qu'il était en oraison, comme au sein d'une éclatante lumière, jusqu'à saint François Borgia qui partagea ce même privilège avec deux abbés, saint Fintan et saint Comgall. Chez certains, ce fut au niveau des mains seulement que se concentrait la clarté et l'on connaît les images populaires de la Vierge où les doigts sont prolongés par des rais lumineux. Saint Marion de Ratisbonne, tout comme les deux saints d'Ecosse et d'Irlande cités plus haut, voyait sa main gauche environnée la nuit d'une lueur diffuse. Saint Marion prétend même qu'elle éclairait suffisamment le livre dont il poursuivait la lecture. Ce n'est pas impossible.

Dans la Chartreuse de Farneta en Toscane, écrit Baumann, il y a un tableau où sont peints les prieurs du couvent. Une notice renvoie à chacun des personnages. Il est dit du 13[e], Bernard de la Tour, qui vivait sous Louis XI : « Quand il mourut, une clarté entoura sa figure. Il ouvrit les yeux à un aveugle pour affirmer, en la donnant au corps, la lumière qu'il avait infondue dans les âmes. »

Nous trouvons de même dans l'histoire littéraire du sentiment religieux en France de M. l'abbé Bremond, de l'Académie française, cité par Appleton, le passage concernant la vie d'une carmélite, fille de la célèbre M[me] Acarie, la vénérable mère Marguerite du Saint-Sacrement :

La marquise de Margnelais, une Gondi, tante du Cardinal de Retz, a dit à plusieurs personnes, notamment à Vincent de Paul, qu'étant allée rendre visite à M[me] Acarie, peu de temps après la naissance de Marguerite, elle fut conduite dans une chambre où l'on avait mis son berceau et qu'elle fut très surprise de le voir tout en feu, mais qu'elle fut rassurée par la voix secrète d'un bon ange qui lui dit : « Ces flammes sont la figure du feu céleste qui embrasera son âme. »

La reine Tanaquil entendit d'une autre manière moins mystique la voix secrète du bon ange, et plus utilitaire aussi. Quoi qu'il en soit, la marquise fut certainement témoin du phénomène qu'elle rapporte.

Ce n'est guère qu'au milieu du XIX[e] siècle que l'on commence à étudier la question du point de vue scientifique. Les observations de Féré ont été bien souvent citées, et je les rappelle brièvement. La première concerne une jeune névropathe de 28 ans qui présenta autour de la tête une lueur d'une vingtaine de centimètres de rayon, d'une couleur orangée qui s'atténuait d'intensité à la périphérie. Le même phénomène se manifesta autour des deux mains découvertes. La peau, admirablement blanche et mate, avait pris une teinte orangée, plus foncée que celle des auréoles. Cette coloration de la peau avait précédé de quelques instants les lueurs environnant la tête et les mains. La coloration de la peau et les lueurs ont duré deux heures environ.

Dans la deuxième, il s'agit également d'une jeune femme qui, après une crise, se raidit en arrière en même temps que sa peau présentait un changement de couleur orange brusque, et que se produisait autour de sa tête et des mains une lueur de semblable couleur orange, cette couleur de moindre étendue, d'aspect plus nettement rayonné à la périphérie et plus lumineuse que pour la malade précédente. Le phénomène ne dura que quelques minutes.

Il rapporte enfin l'inquiétude assez légitime où se trouvait le mari d'une femme bien portante pour avoir vu en pleine obscurité, à plusieurs reprises, autour de la tête de sa conjointe, une lueur assez intense pour que lui-même, sa femme et les objets environnants se pussent réfléchir dans la glace de l'armoire placée en face du lit conjugal. Il s'agissait d'« une sorte de couronne de rayons divergents d'inégale longueur, de 20 à 25 centimètres de long, rayonnant sur tout le pourtour du profil de quelque sorte qu'il se présente ».

J'ai parcouru, écrit Féré, un grand nombre de documents relatifs à certains personnages qui sont pourvus d'auréoles, sinon par l'histoire, du moins par la légende. Un bon nombre de personnages de l'histoire religieuse, munis de cette marque, furent atteints d'exaltation, d'extase, de terreur, de mysticisme, d'enthousiasme; on peut les considérer comme atteints d'un état névropathique au moins transitoire.

Si l'explication de cet auteur est valable en effet dans maints cas, elle ne saurait convenir pour tous; en particulier, lorsqu'il s'agit de lueurs entourant la tête de nourrissons, — comme dans le fait rapporté plus haut par la marquise de Margnelais ou dans celui que nous citons plus loin — non plus que pour l'état spécial où se trouvait certaine dame de Vérone dont parle Marsh et qui « tirait à son gré et par jeu des gerbes d'étincelles de tout son corps, et de ses mains de *véritables* flammes ». Les amants qui brûlaient pour elle ne le faisaient pas seulement au figuré!

Il s'agit là de phénomènes exagérés, mais que l'on rencontre normalement chez plusieurs espèces animales, les chats par exemple, dont les poils crépitent et émettent des étincelles lorsque la saturation électrique de l'atmosphère est suffisante, avant les orages notamment. Il est très aisé d'ailleurs de provoquer des gerbes analogues à celles qui singularisaient la dame de Vérone au moyen d'un simple chiffon de laine convenablement manié.

Marsh rapporte le cas d'un moribond autour de la face duquel, dix jours avant la mort, il observa « une lumière étrange, qui illuminait alentour, de la teinte d'une aurore boréale ».

Ce jour-là, écrit-il, le malade avait eu des suffocations au début de la soirée. J'allai à son chevet et c'est à ce moment que le phénomène commença. Cela dura plus d'une heure. Je le revis deux jours plus tard, et l'après-midi il mourut. Je vis alors la lumière, mais plus faible.

Les mêmes curieuses manifestations se produisent

pour une jeune fille mourant de tuberculose. Celle-ci présenta une auréole « pâle comme la lune » autour de la tête. Il se produisait en outre, au niveau de la zone éclairée, « une sorte de frémissement lumineux, des ondes moirées ».

Un autre auteur qui eut l'occasion d'observer des faits de ce genre, Cormack, narre ce qui se passe pour un nourrisson de Portaferry. L'enfant, très souffrant, était soigné à la fois par l'émétique et une nourrice. Celle-ci est prise d'une terreur panique au cours de la nuit en observant, autour des hanches de l'enfant à ses soins confié, une sorte de lumière phosphorescente aussi imprévue qu'impressionnante. Elle appelle la mère à grands cris. Celle-ci arrive et prenant le petit malade dans ses bras, l'enlève du lit où il reposait. A ce moment, les jambes deviennent à leur tour lumineuses et la terreur des deux pauvres femmes est portée à son comble lorsqu'une étincelle jaillit du corps de l'enfant jusque sur la main de la mère.

J'ai pu observer, pour mon compte, un enfant mort de diphtérie maligne et qui, quelques instants avant le décès, présentait au niveau de la bouche et du nez une phosphorescence assez intense et d'autant plus visible que la chambre où il agonisait n'était éclairée que par une bougie. Cette lumière, d'un jaune verdâtre, était fort impressionnante et dura jusqu'à la mort de l'enfant. Elle disparut à ce moment. Je ne puis que l'attribuer à la décomposition des tissus au niveau des plaques sphacélées par le microbe de la maladie en cause, mais je ne saurais dire quel mécanisme biochimique exact pouvait déterminer l'apparition de cette phosphorescence.

Beaucoup plus curieux est l'état de cette servante de brasserie dont parle Dubois et qui présentait des sueurs lumineuses. Il ne donne pas d'explication sur la nature de cette sudation spéciale. Il ajoute simplement que Vallad aurait observé à maintes reprises une auréole

lumineuse autour de la tête des moribonds. C'est un exemple de plus à ajouter à ceux qui précèdent.

§

Dans ces faits, d'origine diverse quoique présentant la même apparence visuelle, il faut distinguer. Les états lumineux dépendent, semble-t-il, et à la faveur d'un mécanisme encore obscur — je m'excuse d'accoupler ces termes qui jurent — de deux catégories principales de phénomènes. Dans la première, auréoles et luminescences sont liées à un état spécial du système nerveux : c'est l'état des mystiques, de la dame de Vérone, du petit Servius Tullius, de l'enfant dont parle la marquise de Morgnelais, état spécial dû probablement à une capacité électrique exceptionnelle du tégument et des phanères.

Dans la seconde catégorie, il semble s'agir de phénomènes chimiques, d'actions provoquant la libération de substances phosphorescentes : cas de l'enfant cité plus haut, cas de Marsh et celui de Stockes concernant une femme mourant d'un cancer au sein. Au niveau de la tumeur sortait une lumière d'une intensité aveuglante. L'auteur rapporte cette lueur à une décomposition des albumines des tissus rongés par la maladie.

Il convient enfin de faire une place que nous réduirons à dessein aux auras et aux rayons N. A la suite des recherches de Patrice O' Donnell, Kilner annonça qu'au moyen d'écrans chimiques spéciaux il était possible à toute personne d'apercevoir l'aura d'un autre individu. Dans certaines circonstances, l'aura serait développée suffisamment et suffisamment intense pour que tout écran devienne superflu. Telle serait, au dire de cet auteur, l'origine des auréoles. Kilner ajoutait que la luminosité de l'aura variait en fonction de la santé et de l'intelligence de chacun, suivant aussi la partie du corps considérée.

Plus tard, le baron de Reichenbach, puis Durville et

Luys à l'aide du sujet Albert Levy, s'efforcent de creuser la question. Ledit Albert voyait les effluves sans écran et avec d'autant plus de certitude et de conviction qu'il était seul à les voir. A son dire, le côté droit du corps dégage une lueur bleue et le côté gauche une lueur rouge. C'est possible. Tout est possible.

On en arrive aux rayons N de Blondlot. Charpentier publie sur l'émission de ces rayons par l'organisme et par le système nerveux. Meyer les étudie chez les végétaux, puis de très nombreux auteurs s'attachent à la question et naissent bientôt des controverses passionnées. Depuis Salvioni, Wood et Rubens, les rayons N ont quelque peu sombré dans l'oubli, bien qu'il soit probable que le système nerveux est effectivement capable d'émettre à distance certaines radiations spéciales, peut-être sous l'influence de variations dans la teneur en phosphore et en sulfure de calcium.

A la suite de nombreuses et très remarquables études sur la phosphorescence d'organismes inférieurs et d'annelés dont le ver luisant est le type, — véritable petit phare à lumière froide appelant de loin la femelle, la nuit, — Dubois a étudié ces mêmes phénomènes chez des êtres d'organisation plus poussée, tels que les vertébrés. Il est donc absolument certain que, hors l'état de maladie, divers personnages ont présenté de semblables manifestations, auréoles ou luminescences localisées à tout ou partie du corps.

Mais il est non moins certain que les auréoles dont se trouvent parées les effigies saintes et dont parlent les hagiographes, si elles ont bien réellement existé, ne sauraient du moins être liées à un degré plus ou moins prononcé de vertu, mais bien à un état physique spécial avec excitation nerveuse intense, conditionnant soit une déperdition anormale de produits phosphorescents, soit une tension exceptionnelle d'électricité tégumentaire. Chacun reste d'ailleurs tout à fait libre d'admettre au

contraire qu'il s'agit de lueurs d'origine divine attachées à l'état de sainteté, traductions picturales de la lumière intérieure qui illumine les grands mystiques, « jaillit aux dehors en flammèches ardentes ».

Les mythes ont une poésie à laquelle il est évidemment parfois dur de renoncer.

§

Dans le langage courant, mourir en odeur de sainteté est une expression comportant le seul sens mystique, et qui l'emploie ne cherche la plupart du temps pas quelles sont, dans cette locution, les parts respectives du vrai et du figuré. On pourrait tout aussi bien dire, et avec autant de vraisemblance pour certains cas, que quelqu'un est mort en odeur de damnation. Cependant cette dernière expression n'est point usitée, alors que la première l'a été couramment et le demeure encore. Il est naturel de chercher pour quelle raison l'une s'emploie tandis que l'autre est omise, à tort semble-t-il, si l'on s'en rapporte à la phrase adressée par saint Joseph de Cupertino à un pécheur endurci : « Mon ami, tu pues, va te laver ». Au dire de l'hagiographe, saint Joseph décelait de loin par l'odorat la tenue des consciences. Redoutable don, en vérité, heureusement perdu de nos jours.

Les historiens des mystiques ont toujours pris dans son sens propre la formule dont il s'agit et y ont vu un prodige d'origine céleste traduisant, par une sensation olfactive perceptible à chacun, l'état de sainteté.

Bien puissante est la foi des hagiographes. Elle est de celles qui peuvent ébranler les montagnes. Ils n'auraient eu qu'à se pencher sur les textes pour y trouver que ce phénomène, pour eux lié à un état mystique spécial, avait été souvent signalé comme se rapportant à des personnages qui n'avaient nullement la prétention d'être saints, témoin Alexandre qui, au dire de Plutarque. exhalait une pénétrante odeur de violette.

On lit également dans l'histoire du prince Arthur, par Mallory, le récit de la découverte du corps de Lancelot. Ses compagnons qui le cherchaient furent transportés de surprise en percevant l'odeur délicieuse exhalée par la dépouille : « the sweetest savour about him that ever smelled ».

Dans les *Nouvelles études d'histoire religieuse*, Renan narre l'idylle de Christine de Stommehn et de Pierre de Dacie. Idylle purement mystique, en ce qui concerne ce dernier du moins, car pour Christine, il n'en allait certes pas de même, à son insu d'ailleurs, semble-t-il. Le récit de l'idylle, coupée de scènes de possession, agrémentée de transes et de manifestations sataniques, montre assez avec quel manque de perspicacité les gens de l'époque pouvaient accepter comme miraculeux des phénomènes qui n'étaient, selon toute vraisemblance, que les inventions mensongères d'un esprit délirant et rusé, avide de jouer un rôle.

C'est au sortir d'une des nombreuses scènes de possession — et quelle scène! — que Christine fut l'objet du miracle. Pierre raconte :

Tandis que nous disions matines, Christine se disposa pour reposer dans ce même lit où elle avait subi, de la part du démon, tant de souillures. Matines achevées, je dis à frère Wippert : Très cher, approche-toi du lit devant lequel nous sommes et regarde comment va Christine. Il s'approcha, se pencha sur le chevet, au delà de la tête, sans la toucher, et, saisi d'une vive émotion, il me dit : Bon frère Pierre, ce que je sens me stupéfie, car je ne puis l'expliquer par aucun artifice humain; dans ce même lit, théâtre de tant de souillures, je sens une odeur meilleure que tous les aromes. Peu de temps après je m'approchai aussi du lit et j'eus lieu de croire les choses que j'avais entendues et que le frère Wippert m'avait dites. (Dumas.)

Cette Christine avait conçu pour Pierre de Dacie un sentiment qu'il est peu malaisé de déterminer avec exactitude, bien qu'il nous soit rapporté que l'un et l'autre s'aimaient pareillement en Dieu. S'il est assuré que

Pierre nourrissait pour la jeune mystique un amour idéal, « tout imprégné de la philosophie spiritualiste du moment », il est non moins certain que Christine, de son côté, était une imaginative, une manière d'illuminée inquiétante, s'attribuant des tentations démoniaques dont le ridicule le dispute au répugnant. Satan se conduisit une fois, écrit Dumas, de façon si malpropre avec elle qu'on peut difficilement conter en français le récit de ses exploits. Le prince des ténèbres ne quitta cette proie offerte à sa malignité qu'après une nuit entière de vexations impures, et chassé par la douce influence de Pierre. Et c'est à ce moment qu'en témoignage de la victoire divine, se répandit le parfum suave dont frère Wippert fut frappé aux narines. Mais pour qui sait de quelle puissance de mensonge et de quelles ruses sont capables ces femmes au système nerveux anormal, tous les phénomènes singuliers qui les environnent doivent être tenus pour suspects.

La supercherie inconsciente ou réfléchie joue un rôle capital, en effet, dans la vie de celles-là qui veulent tenir un rôle. Il n'y a qu'à se reporter à l'histoire hoffmannesque de Miss Beauchamp avec ses deux personnalités successives, la première jouant à l'autre, au cours de son état second, mille mauvais tours de méchant goût, et réciproquement, pour en être convaincu, encore que, dans le cas de Miss Beauchamp, on puisse à la rigueur admettre qu'elle ignorait elle-même ses deux états.

Dans les *Acta Sanctorum,* le père de Gerlach parle de la chambre de sainte Lydwine, qui sentait si bon que tous ceux qui y pénétraient croyaient que l'on y avait dissimulé des aromates d'espèces différentes. Le parfum qui se dégageait frappait autant le goût que l'odorat. « C'était, précise le Père, comme si l'on eût mélangé de l'essence sublimée de cannelle, de gingembre ou du girofle. La saveur ardente et forte mordait la langue et le palais avec douceur. »

Sans vouloir le moins du monde railler, il faut convenir que cela fait songer malgré soi à la « très chère, à la très belle » dont Baudelaire parle sous le nom de Grain de Musc, et dont l'odeur lui donnait l'eau à la bouche, tant elle était aiguë et douce à la fois.

Gerlach ajoute que, dans la suite, le parfum de la sainte cessa de rappeler celui des épices pour ressembler à celui de la rose, de la violette, du lys, des fleurs fraîchement coupées. Voilà qui est mieux. Ces dernières odeurs paraissent en effet beaucoup plus mystiques que celles du gingembre ou du girofle, qui rappellent trop fâcheusement la cuisine et la chair.

Ce n'est point d'ailleurs uniquement dans les hagiographes en général, et dans les *Acta sanctorum* en particulier, que l'on trouve des gens odorant bon. D'autres personnes, sans nulle prétention à la sainteté, ont présenté semblable phénomène. Dans cet ordre d'idées, tous les parfums sont possibles, mais il convient de remarquer qu'ils se manifestent à peu près uniquement au cours d'états physiques ou psychiques spéciaux. Hammond nous parle de cette femme qui sentait, à chaque fois qu'elle se mettait en colère, une violente odeur de pomme de pin, et de cette hystérique à la sudation unilatérale au cours des crises, qui présentait, durant ses paroxysmes, une odeur de violette assez pénétrante pour être perçue à plusieurs pieds. Graves rapporte également le cas de certain alcoolique qui exhalait un parfum musqué lors de son délirium tremens.

Chacun de nous, cela est hors de conteste, présente à l'état normal une odeur qui lui est particulière. Il est de notion courante que celle du nègre répugne à l'homme blanc, de même que, réciproquement, ce dernier choque la narine du noir par une repoussante fétidité. Cette odeur que nous ne percevons pas habituellement persiste assez de temps dans l'air après notre passage et avec assez d'intensité pour permettre à un animal au sens ol-

factif développé, comme le chien par exemple, de retrouver dans la rue la trace de son maître, entre mille autres odeurs complexes mêlées à la sienne.

Sous diverses influences, sous celle des émotions en particulier, la production des odeurs s'exagère. Comme elle dépend de l'état du système nerveux, il nous est ainsi expliqué pourquoi elle peut être accentuée à l'extrême chez les mystiques, ascètes épuisés de jeûnes, imaginatifs ardents.

Cette odeur normale, étroitement liée à l'état physiologique du sujet, est parfois héréditairement transmissible. Tel est le cas bien connu de Féré, où le fils répandait la même exhalaison violente que le père.

On a depuis longtemps relevé la senteur spéciale que présentent les hommes vivant dans un état de parfaite continence. Le fait est noté avec précision par les anciens auteurs qui n'hésitent point à qualifier de « suave » l'émanation ainsi produite. Je n'ai pas d'opinion sur ce point, n'ayant jamais eu de semblables sujets à étudier. Mais il est hors de doute que l'odeur virile, comme le dit Voivenel, suave ou non, a de tous temps joué un rôle capital dans la séduction féminine. Il parle à ce sujet de Don José et de Carmen, de Blancador et de Diane de Formansin, de Don Juan, de Casanova et de Javotte ou Lucie.

Dans une pièce de théâtre récente, dont le sujet est l'amour dont s'éprend une actrice pour un jeune pasteur, l'interprète du rôle féminin, soit intuition profonde, soit connaissance précise de ce phénomène qui est à la base de la recherche sexuelle, traduit dans la perfection, et avec une admirable délicatesse de touche, l'impression que peut produire sur une femme avertie et sensible aux recherches des sens, la juvénilité chaste de l'homme.

Il y aurait une vaste étude à écrire sur ce sujet après l'observation que, dans son *Chemin de Velours*, fait Remy de Gourmont sur le grand Paon, ce papillon qui

émet à de prodigieuses distances des effluves amoureux.

On ne saurait prétendre, à la suite de Rousseau, qu'en l'espèce « l'odorat est le sens de l'imagination », pas plus que dans le passage où Hérodote parle des étalons d'Egypte hennissant après les cavales de Bagdad.

Dans ce domaine des odeurs liées à un état physiologique spécial, entre l'histoire de cette femme rapportée par Féré et qui dégageait un très puissant parfum d'ananas. Ce parfum cessait immédiatement le jour que la femme était en puissance de progéniture. A ce point que l'entourage pouvait annoncer à coup sûr une naissance prochaine, et ceci dès le lendemain de l'acte fécondant. L'odeur réapparaissait avec la même force dès l'accomplissement de l'heureuse délivrance. Le même cycle se reproduisit à plusieurs reprises.

On peut rapprocher de cette observation les phénomènes analogues qui s'observent ailleurs, dans le règne végétal et chez certaines orchidées notamment. Maroilia Aromatica perd tout son parfum dans la demi-heure qui suit l'application du pollen. Rivière cite Conophallus — je m'excuse — dont la fleur dégage une exhalaison fétide jusqu'au moment où les éléments mâles y répandent le produit de leurs étamines.

Il est enfin de notion populaire que les odeurs du corps sont liées à d'autres caractères physiques particuliers, à la couleur des phanères spécialement. Tel est le parfum d'ambre émis par certaines femmes blond cendré, celui de violette attaché aux personnes châtain clair, celui d'iris allant de pair avec les cheveux auburn. On nous dit que Diane de Poitiers, Sorel (Agnès), Mme de Maintenon, possédaient ce curieux et agréable privilège. Quelques femmes très brunes à peau blanche ont parfois une odeur d'ébène très accentuée.

Parmi les saints, Christine n'est pas le seul exemple de corps embaumé au cours de la vie. On cite également sainte Trévère qui sentait la rose, le lys et l'encens;

sainte Rose, la rose; sainte Catherine, la violette; sainte Thérèse, le jasmin et l'iris, etc...

Saint Catéjan, qui fut le fondateur de l'ordre des Théatins, fleurait l'oranger à cause que, rapporte l'hagiographe, il était vierge : *certissimum profecto ejus virginitatis indicium.* Faut-il voir dans ce miracle l'origine de la coutume de cette fleur symbolique associée aux noces, pour témoigner aux yeux de tous de la virginité des époux?

En tout cas, ainsi qu'on l'a vu plus haut, il y a certes quelque vérité dans le dire de l'hagiographe et dans l'explication donnée par lui de l'odeur de saint Catéjan. Quant à déterminer qu'elle était précisément celle de l'oranger, il faut laisser au pieux commentateur toute la responsabilité du choix et de l'affirmation.

L'on trouve dans Mantegazza l'histoire brantômesque de certaine dame de la Cour qui portait embaumés en manière de reliques, autour du col, dans un étui d'argent doré perforé de petits trous, les attributs essentiellement masculins de son défunt époux. Leur odeur était — au dire de la dame, — pour sa narine, enchanteresse. Mais Mantegazza ne précise pas s'il s'agissait du parfum d'oranger dont il est ci-dessus parlé.

Chacun enfin a lu dans Ogle le récit plein d'humour qu'il fait de l'aventure d'un charpentier dont le mariage put seul le débarrasser de la puanteur qui était la sienne depuis l'enfance; et dans Gamberini le passage concernant un jeune homme qui présentait, lors des scènes de jalousie qu'il faisait à l'élue de son cœur, une exhalaison dont la fétidité ne le cédait qu'à la ténacité et à la vigueur.

C'est peut-être dans une circonstance analogue que M[me] de Verneuil dit un jour tout de go à Henri IV : « Bien vous en prend d'être roi, sans cela on ne pourrait vous souffrir, car vous puez comme charogne ». Ce qui était énergique et sévère, mais juste.

Il faut croire d'ailleurs que certaines odeurs peuvent présenter une troublante acuité, si l'on attache foi à l'anecdote contée par Cloquet : « On célébrait, en 1572, au Louvre, le mariage du roi de Navarre avec Marguerite de Valois et celui du prince de Condé avec Marie de Clèves. Cette princesse passa dans la garde-robe après avoir dansé, et l'une des femmes de la reine-mère lui fit changer de chemise. Elle venait de sortir quand le Duc d'Anjou — futur Henri III — y entra pour se coiffer et s'essuya par mégarde le visage avec la chemise qu'elle venait de quitter. Il en conçut sur-le-champ la passion la plus violente pour cette princesse et cette passion fut éternelle. »

Une seule chemise suffit dans ce cas alors que l'on voit, dans l'Ancien Testament, Ruth s'inonder de parfums pour plaire à Booz. Il est vrai que Booz était vieux et avait depuis longtemps cessé de danser.

J'ai jusqu'ici envisagé l'odeur naturelle et normale du corps, pouvant s'exagérer sous certaines influences, paraître plus ou moins aromatique et ne relever en rien d'un caractère particulier de sainteté. Il s'agit là d'un mécanisme physiologique. — Voyons maintenant l'odeur dite de sainteté au cours de l'agonie ou après la mort.

J'ai parlé plus haut de saint Joseph de Cupertino. Dans les *Acta Sanctorum* on trouve un passage cité par Dumas, où frère Marie des Anges fait le rapport suivant : « Après la mort du saint, son corps et ses vêtements exhalaient une odeur que je ne puis comparer à aucune odeur artificielle ou naturelle. Partout où il passait, il laissait ce même parfum et j'ai eu l'occasion de le sentir tout le temps que j'ai passé auprès de lui ». La parole de frère Marie est confirmée par d'autres personnes qui ont approché le défunt, le père de Levanto et Jérôme Angelucci, prêtre à Saint-Etienne d'Assise.

Il convient de faire une large place, à côté de saint François de Paule, qui sentait le musc, mais de son vi-

vant seulement, semble-t-il, à sainte Thérèse et à sainte Catherine de Ricci, qui n'ont exhalé de suaves odeurs que lors de leur mort ou ensuite.

Dans le moment que sainte Thérèse rendit l'âme, dit Ribera, son corps tout entier exhalait un parfum délicieux, constaté également par Catherine de Sainte-Angèle, Marie de Saint-François, Catherine Baptiste et d'autres qui assistaient aux derniers instants de la sainte. Une converse, Huna de Saint-Barthélemy, déclare avoir perçu ce parfum toutes les fois qu'elle changeait la mère de place et l'habillait au cours de la dernière maladie. (Dumas.)

Avec Catherine de Ricci, nous retrouvons la senteur de violette attribuée à Christine de Stommhen. Dans le récit de sa vie par le père Hyacinthe, on trouve le passage suivant :

Les filles ne se rassasiaient pas de respirer les parfums si doux qui ressemblaient tant à l'odeur de ses vertus et au charme de sa volonté. C'était comme un composé de l'arome de diverses fleurs, parmi lesquelles dominait celui de la violette.

Et Guidi, dans sa *Vita della venerabile Madre suor Caterina de Ricci*, Firenze, 1617, dit que :

L'odeur fut intermittente durant son vivant, mais qu'à sa mort et jusqu'à l'ensevelissement il persista un parfum très doux. Le Seigneur permit à quelques-uns de sentir ce parfum, à d'autres il ne le permit pas et ceux même qui l'avaient senti une fois ne le sentaient pas toujours. Aucune douceur naturelle ne pouvait égaler celle-la... L'odeur qu'exhalait ce saint corps paraissait tenir de diverses fleurs, mais particulièrement de la violette. Toutes les religieuses le sentirent. (Dumas.)

Il y aurait beaucoup à dire sur la réalité de cet arome, perçu par les uns quoique non perçu par les autres, et sur cet agrégat des parfums de diverses fleurs où dominait celui de la violette. Il paraît assez confus au point de vue sensation olfactive et assez douteux de vérité. Les personnes vivant en communauté, exaspérées de mysticisme et de privations physiques, sont plus spécialement

sujettes aux suggestions collectives, et l'on ne peut s'empêcher de songer au passage de Louis Lambert où Balzac parle de « ce sens (l'odorat) qui, plus directement en rapport que les autres avec le système cérébral, doit causer, par ses altérations, d'invisibles ébranlements aux organes de la pensée ».

Quoi qu'il en soit, il faut citer, entre Catherine, saint Etienne de Muret, Madeleine de Bazzi, saint Philippe de Néri, saint Paternien, saint Omer, Jeanne de Martel, et bien d'autres qui embaumèrent également après leur mort.

Egalement à côté de ces saints, prend place la jeune fille, laïque celle-là, dont parle Orteschi et de qui les paumes fleuraient une délicieuse odeur de vanille.

Ces odeurs de sainteté auraient pu, au dire des hagiographes, être d'une ténacité dont nos parfums synthétiques ne peuvent donner qu'une idée menteuse.

La chambre de sainte Rose de Viterbe aurait senti la rose 400 ans après sa mort. Cela est beaucoup. Il faut avoir une foi bien profonde dans le psaume de David : « Tu ne permettras pas, ô Seigneur, que ton saint connaisse la corruption », pour rapporter ce fait sans étonnement. Il est vrai que nous verrons, au rapport de Renan, qu'il est parfois aisé d'aider ou de suppléer au miracle défaillant.

Il nous reste encore à parler de la cause de ces odeurs. Nous quittons l'hagiographie pour le domaine moins poétique de la physiologie et de la chimie.

Nous avons vu qu'elles étaient normales, quoique à l'ordinaire d'intensité à peine perceptible pour nos rudimentaires organes olfactifs. Elles sont susceptibles de s'exagérer considérablement dans certaines circonstances physiques ou psychiques.

Hammond avait bien noté que ces parfums se dégagent sous l'influence de l'excitation charnelle, pendant di-

verses maladies, au cours enfin d'états spéciaux, transes mystiques ou crises nerveuses en particulier.

Il nous faut abandonner ici toute sentimentalité et reléguer l'odeur de sainteté au rang des accessoires respectables, mais périmés. Depuis longtemps, on connait l'émanation très prononcée, aigrelette, ressemblant étonnamment à celle de la groseille, de B. pyocyanique, le microbe du pus bleu. Les malades soignés autrefois par la térébenthine sentaient fortement la violette et dans leur sueur se retrouvait, plus concentré, le même arome. Ceci est un phénomène se reproduisant pour de nombreuses substances aromatiques qui sont éliminées par l'organisme.

Pareilles sueurs parfumées peuvent s'observer en dehors de toute absorption médicamenteuse. Hammond raconte qu'il avait prélevé sur une jeune femme, qui présentait des sueurs à l'odeur de violette, un petit flacon du liquide embaumé. Il le répartit en deux échantillons, qu'il promena sous la narine de ses collègues au cours d'une séance de l'Académie. Chacun s'accorda pour y reconnaître une très forte et délicieuse odeur. Dans l'un des flacons, il ajouta ensuite du bicarbonate de soude. Et il note gravement que le parfum cesse d'être celui de la violette pour devenir celui de la « pine-apple ». Nouvelle unanimité des savants présents. On comprend dès lors ce que Gerlach écrit de sainte Lydwine : « La sainte embaumait surtout quand elle transpirait. »

Dumas pense que la senteur de violette émanant de Catherine de Ricci était due à ce qu'on lui administrait, afin de la guérir de sa maladie, des pilules dans la composition desquelles entrait, pour une forte part, de la térébenthine, substance qui possède une saveur aromatique prononcée, rappelant en effet le parfum de cette fleur.

Ceux qui l'assistèrent à ses derniers jours entendirent la sainte prier ainsi :

Mon Jésus, je prends ces cinq pilules en l'honneur de vos cinq plaies et, comme on me les donne pour la guérison de mon corps, que les mérites de vos cinq plaies servent aussi à la guérison de mon âme.

Elle mourut le premier février 1590, c'est-à-dire quarante-huit heures après l'absorption des pilules dont il est question, et c'est à ce moment, qui est celui précisément de l'élimination normale du médicament, que les témoins perçurent le parfum qui se répandait autour du corps de la sainte.

Dumas écrit, ce qui est exact, que certains corps, acétones, acides gras volatils, sont brûlés et oxydés d'ordinaire par l'organisme en vie normale, donnant des produits résiduels sans odeur aromatique, mais que si la nutrition est ralentie, ces corps ne sont pas alors suffisamment transformés dans l'intimité des tissus, et passent dans les émonctoires en communiquant à l'haleine et à la sueur leur senteur particulière. Ce fait est constant dans diverses maladies comme le diabète ou l'acétonémie. La chambre du malade est alors remplie d'un parfum violent de pomme de reinette, qui suffit à lui seul pour faire porter le diagnostic exact de l'affection en cause.

A ce propos, le même auteur émet l'hypothèse, bien souvent reprise sans preuves formelles, que sainte Thérèse était diabétique et il explique ainsi l'odeur intense que la sainte émettait au cours de la longue maladie qui précéda sa fin. Cette odeur, tenace au point d'envahir non seulement la cellule où elle gisait, mais aussi la maison tout entière, et de retentir même sur l'eau et le sel des cuisines, devrait être rapportée pour lui à l'acétonémie diabétique. Mais il n'est aucunement prouvé que celle que Macaulay appelait « the mad nun of Avila », l'ait été.

Il faut d'ailleurs se tenir étroitement en garde contre nos sens, sujets à bien des illusions. Il est amusant de voir l'hagiographe de saint Joseph de Cupertino — qui embaumait la violette — se poser avec angoisse la ques-

tion de savoir si l'arome qui environnait l'homme de Dieu était bien celui de la violette et non pas celui du tabac qu'il prisait en abondance. Je rappelle que la mouture de la plante à Nicot était, à cette époque, associée couramment aux poudres d'iris ou de cannelle, ces dernières destinées à en relever et à en adoucir la saveur.

On doit convenir que lorsqu'il peut exister une telle marge d'erreurs dans l'appréciation d'un parfum, tout devient dès lors possible avec un grain d'imagination, de suggestion consciente ou inconsciente.

On ne saurait dès lors trop applaudir aux paroles du pape Benoit XIV :

Quand on nous propose un pareil miracle, nous devons nous renseigner avec soin sur la bonne foi du promoteur, rechercher si le corps n'a pas été oint, nous informer également du bois sur lequel il a été déposé, des vêtements dont il a été vêtu, des lits sur lesquels il a reposé, des fleurs et des herbes qui ont été dans la chambre ou auprès de la chambre.

Si l'on rapproche du cas des mystiques parfumés celui de Graves concernant un alcoolique qui sentait le musc au cours de ses crises à tel point que la ventilation la plus énergique ne pouvait en débarrasser les pièces où il s'était tenu, et l'autre de Frigerio touchant deux idiots qui exhalaient la même odeur, on ne peut que faire des réserves sur l'affirmation de Görres :

En montant dans une région supérieure, l'esprit emporte le corps avec lui dans une sphère plus élevée. Cette transformation de la vie corporelle s'annonce souvent par la bonne odeur que le corps exhale. La mauvaise odeur est ordinairement le signe de quelque disposition maladive.

Nous revenons à l'odeur de péché que saint Joseph de Cupertino percevait à distance.

La maladie peut donner d'agréables effluves comme nous l'avons vu et comme le confirme Speranza citant

le cas de ce jeune homme qui sentait le benjoin si fort que le parfum résistait au lavage et embaumait la chambre. Il disparut avec la fièvre dont le jeune homme était malade.

Il ne s'agit là aucunement du miracle dont parle le pape plus haut cité et qui, dans son *De servorum Dei beatificatione*, écrit :

Que le corps humain puisse naturellement ne pas sentir mauvais, c'est chose possible. Mais qu'il sente bon, cela est en dehors de la nature, ainsi qu'il ressort de l'expérience. Par conséquent, que le corps se corrompe ou qu'il reste intact, qu'il soit en putréfaction ou non, si une odeur se déclare persistante, suave, n'incommodant personne, agréable à tous, on doit la rapporter à une cause supérieure et tenir le fait pour miracle.

Hélas, il n'est point de miracle dans toutes les observations médicales rapportées, non plus que dans l'histoire racontée par Renan et touchant une nonne maronite qui vivait dans un couvent de Syrie. Elle était regardée comme sainte et, dès qu'elle apparaissait aux yeux des pieux visiteurs, s'élevaient sous ses pas des nuages embaumés d'encens. Après sa mort, à quelque temps de là, le couvent fut rasé par un tremblement de terre. Renan écrit que l'on trouva, creusées dans l'épaisseur des murs, des conduites au travers de quoi circulait, au gré de l'abbesse, l'aimable odeur de sainteté. Terrible et sceptique voyageur auquel on ne peut rien cacher, pas même d'innocents subterfuges.

Il nous faut à regret, car l'on reste malgré tout invinciblement attaché aux légendes dont notre enfance fut bercée, ranger odeurs et auréoles de sainteté dans « le linceul de pourpre où dorment les dieux morts », dont parle la prière sur l'Acropole.

Je porte à mes lecteurs un dernier coup. Dumas ne va-t-il pas jusqu'à donner la formule chimique du parfum de sainteté : $C^6 H^{12} O^2$!

Comment, après cela, conserver la plus légère, la plus

poétique illusion ! Certes, la sainteté existe. Elle n'a que faire, étant une qualité de l'âme, de puérils quoique étranges et impressionnants attributs. La foi n'a point besoin de ces béquilles et toute religion ne peut que s'épurer à rejeter délibérément ce qui fausse son caractère divin. Le temps des saints demeure encore, et pour mon compte j'en connais un, deux peut-être; mais celui des chamans est clos. Le populaire peut seul le regretter.

JEAN-MARC NODY.

HUBERT
LE GRAND VENEUR[1]

V

Les funérailles de Paul Kesseler eurent lieu dans la semaine; un pâle soleil d'hiver avait fondu la neige et rendu fangeux les chemins de la Thiérache. Jean, le fils du maïeur, venu d'Anvers où il était employé au bureau de l'Enregistrement, conduisait le deuil. Hubert marchait dans la foule des villageois, derrière les femmes de la localité. Devant le cercueil porté par six robustes jeunes gens, l'harmonie de Forges jouait un air funèbre. Le prince Joseph de Caraman-Chimay, arrivé en voiture, ne négligeant rien pour gagner l'affection des gens du canton, assista en personne au service religieux.

Après l'enterrement et le discours du notaire Pétry, bourgmestre de Bourlers, un repas de deuil groupa parents et amis à la ferme Kesseler. Silencieux et graves au début, les braves gens ne tardèrent pas à écarter la pensée de la mort. Sans tout à fait oublier le défunt, on le remisa tacitement avec tout l'appareil funèbre, dans la sévérité recueillie et lointaine du cimetière. Sous le prétexte de justifier l'opinion dont la faveur auréolait son souvenir : « Ah! Quel bon vivant c'était », les uns et les autres, encouragés par les mets plantureux et les vins généreux, se plurent à ne s'intéresser qu'à la vie et à ses satisfactions, ses jouissances, ses joies. Vers le milieu de l'après-midi, avec cette frénésie cérébrale des hommes qui se plaît, pour la rendre plus séduisante, à fragmenter la vie en petites anecdotes plus ou moins véridiques, mais toujours authentiquement gauloises, chacun se mit

(1) Voyez *Mercure de France*, n° 739.

à en conter une bien bonne, une meilleure, une incroyable, une toute nouvelle.

Emma Kesseler et Pauline, retenues à la cuisine avec des servantes et des voisines complaisantes, n'entendaient dans les rires de plus en plus francs et sonores que l'écho de leurs propres pensées : « Ah! quel bel enterrement le pauvre homme avait eu! » Ayant acquis en ville et au pays flamand une réserve toute administrative, le fils du mort présidait au dîner d'un air absent. Hubert, peu bavard comme à l'accoutumée, réfléchissait.

Ah! cette fois, les événements avaient marché rapidement. Dès le lendemain du décès de Paul Kesseler, sa veuve, d'elle-même, avait autorisé le jeune homme à se considérer comme le promis de Pauline. Consultée au sujet de la démarche de Charlemagne, elle avait eu un de ces gestes las par quoi s'exprime l'incapacité humaine à formuler une pensée : « Arrangez cela à trois, avec Jean, quand il sera là ». Jean était arrivé à Chimay la veille au soir; par l'entremise du prince Joseph, il avait été possible de l'avertir assez vite; en route, aux relais il avait aussi trouvé les véhicules nécessaires à son voyage au pays natal; en vue de son arrivée, les funérailles avaient été retardées.

En l'accompagnant de Chimay aux Rièzes, Hubert avait mis « l'employé », comme on disait de Jean, au courant des prétentions de Charlemagne. Tout de suite, le nouveau venu s'était montré circonspect.

— « Evidemment, c'était une question un peu spéciale. Absent depuis longtemps du pays, il ne pouvait guère se mêler de cette affaire. D'ailleurs, d'accord avec feu son père, il avait besoin de toute sa part d'héritage, en vue du cautionnement et du rang à tenir, exigés par la carrière de l'enregistrement. Puisque Pauline et Hubert comptaient s'unir, lui, Jean Kesseler, leur laissait toute liberté d'action ».

— « Réfléchissez », dit-il en conclusion; « votre futur mariage me paraît fort satisfaisant pour vous. Arrangez-

vous avec cet étranger. Et pour l'amour de Dieu, laissez-moi à mes soucis et ne me troublez plus avec ces petites misères purement... » (il parut chercher le mot, le trouva très vite et reprit :) « purement locales ». Satisfait il répéta deux fois : « Purement locales » ! et se prit à méditer à haute voix sur les difficultés de la vie urbaine.

Hubert, froissé par ce discours et cette facile philosophie, n'insista pas. Aux Riëzes, il invita la mère et la sœur de l' « employé » à ne rien ajouter, et, par un gamin du village, il fit prévenir Charlemagne d'avoir à venir le trouver un peu plus tard.

Vers le soir, peu à peu, les convives se retirèrent. Ils allèrent s'attarder à *la Chope Franco-Belge* d'où, les uns en carrioles, les autres par groupes pédestres, ils s'égaillèrent très animés, prolongeant dans le silence habituel des Riëzes une agitation inaccoutumée.

Dès le lendemain, le notaire Pétry, de Bourlers, s'occupa de régler la succession de Paul Kesseler. Selon une convention admise depuis longtemps par la veuve, le fils fut mis en possession d'une somme rondelette, moyennant quoi, avec une figure de circonstance, il daigna, comme l'officier ministériel l'exigeait légalement, reconnaître généreusement « faire abandon de tous droits éventuels sur l'avoir de sa mère ».

Quelques jours plus tard, la ferme vendue, une maison acquise Grand'Place à Chimay, les Kesseler quittèrent les Riëzes, saluées par tout le village, diminuées sans doute financièrement, mais fortifiées de l'appui du jeune Hubert.

Celui-ci s'était rencontré avec Charlemagne.

—« Ma future belle-mère, ma fiancée et moi, comme nous sommes seuls à nous trouver en face de vos prétentions, vous faisons observer que nous pourrions honnêtement refuser toute transaction. Mais l'histoire de votre naissance est peut-être vraie... Devant Dieu, vos droits sont peut-être authentiques. Alors, voici, nous vous proposons une combinaison : ensemble nous irons chez

Monsieur le notaire; nous y signerons un acte comme quoi nous vous vendons la terre du Grand-Père et les pâturages voisins; nous dirons : « c'est payé! », vous promettrez de taire toutes vos histoires et, après nous être serré les mains, au revoir! bonsoir! ni vu, ni connu. Ça va-t-il? »

Charlemagne braqua son regard dans celui de son interlocuteur; satisfait, il affirma :

— « Ça va! ça va! »

Aussitôt entendu, aussitôt réalisé. Quand les Kesseler s'éloignèrent des Rièzes, tout était réglé. La mère pensait : « Le père serait satisfait, si tout cela est vrai! » La fille songeait : « Papa aurait cédé s'il en avait eu le temps! » Et Hubert, à part soi, se disait : « La cavalerie n'eût pas mieux manœuvré ».

Là-bas, à Anvers, Jean Kesseler, son cautionnement versé, briguait un poste de receveur, car, en ce temps-là, l'administration belge se créait de toutes pièces et les fonctions s'octroyaient aisément.

VI

Hubert ignorait le traité de Xénophon et son complément par Arrien. Peu lui importait, d'ailleurs, les qualités théoriques des chasseurs, les vertus livresques des chiens, et la science écrite du gibier. Expert dans l'art de la grande chasse et de la royale, il connaissait les exigences pratiques du tir avec chien d'arrêt et nul ne l'égalait, dans les battues meurtrières, quand il s'agissait de hourailler et de traquer. Non seulement à cause de la protection de son cousin Jaspar, le veneur, mais à cause de son zèle et de son habile activité, il parvint, ce même hiver, à se signaler tout spécialement à l'attention du Prince Joseph, l'ambassadeur de Belgique à La Haye, alors au repos dans ses terres en attendant la ratification du traité définitif de paix.

Une battue avait été organisée dans les bois de Forges

et de Pleumont, car des hordes de sangliers avaient envahi le village de Forges. Des laies avec de nombreuses familles, des mâles à grosses gardes, furent traqués, cernés, tués.

A un moment donné, ayant fait mener une laie par les chiens, Hubert routailla le pachyderme. Avançant lentement, la bête s'arrêtait à chaque instant. Le jeune homme l'approcha et réussit à l'abattre d'une balle franche sans l'abîmer. Le prince le complimenta, et, de fort excellente humeur, car, une superbe hécatombe de sangliers s'accusait au tableau, il l'interrogea sur ses projets matrimoniaux.

—« J'attends pour me marier d'avoir une meilleure situation », déclara Hubert.

Appelant son maître d'équipage, le Prince lui dit :

— « Jaspar, notre piqueur Martin n'est bientôt plus en âge de vous seconder; nous nommons ce jeune Hubert garde libre des chasses, et, provisoirement, dans les circonstances voulues, il remplira les fonctions de piqueur, à pied ou à cheval selon les nécessités ».

Désormais, en tenue de velours à collet rabattu, le képi plat à courte visière sur le front, le brûle-gueule courbe aux dents, le fusil à la bretelle, la carnassière sur les reins, guêtré de noir, Hubert, du matin au soir, arpenta les bois de Chimay, de Saint-Remy, de Seloignes, de Forges, de Scourmont, de Beauchamps et de Virelles pour dépister les lacets, les collets, les trappes des braconniers et pour empêcher les déprédations, les vols de bois en pueil et les détériorations aux taillis d'affouage. Aux pavillons des gardes fixes du Parc, — aux portes de Chimay, de Virelles, de Beauchamps, — ou des Bois, — aux Muettes de Virelles, de Pleumont ou de Scourmont, — il s'arrêtait parfois pour disserter du temps, du gibier, des arbres; aux abords des fermes blotties entre des halliers ou des futaies, il s'immobilisait souvent à deviser avec les uns et les autres. On le connaissait. On l'aimait. On l'appelait Hubert par-ci, Hubert par-là. Dans sa gibecière,

il emportait des commissions pour les uns et les autres. Serviable, jovial, discret, point trop sévère, voire accommodant avec les pauvres gens, uniquement décidé, disait-il, à faire la guerre aux braconniers, en peu de mois, il jouit de la sympathie générale.

Au printemps suivant, la maison des Kesseler, grand-place, fut aménagée en local agréable, baptisé *Le Grand Café;* Hubert et Pauline se marièrent et leur noce fut gaie et familière.

A cette époque naïve et quasi patriarcale, on « courait encore le pâté » dans la petite cité chimacienne. Le Prince Joseph, avant de repartir pour la Hollande, avait tenu lui-même à aider le fiancé à organiser une belle cérémonie. Hubert ayant versé à la Jeunesse un dédommagement de deux cents francs, celle-ci, dès la veille du mariage, hanta les cabarets et les auberges. Ici, se régalant de jambon, là, s'offrant des œufs, plus loin, se payant du fromage de mâquée, les jeunes gens allaient, humant des pots de bière ou vidant des flacons de petit vin. Avec eux, entraînant leur bande joyeuse, quelques musiciens de la fanfare des Loupards jouaient des marches et des airs populaires. Dans la matinée, le « pâté » ayant « atteint la convenance », on vint rendre les honneurs aux jeunes mariés à la sortie de la Collégiale.

A cheval, précédés de leur capitaine, également monté, six ou sept gais compagnons s'amenèrent devant le *Grand Café*. Après une aubade et des acclamations, le Capitaine remit à Hubert, à l'intention de sa femme, d'abord un gros gâteau de froment doré au four commun et surmonté d'une gerbe de fleurs champêtres, ensuite le registre traditionnel, destiné à rappeler à l'épouse son devoir d'ordre et d'économie, et un grand fouet neuf.

Alors, réclamée à grands cris, Pauline, tout de blanc vêtue et un peu rouge, parut, selon l'usage, sur le seuil. Hubert lui passa la chambrière et, ayant fait reculer leurs chevaux, les cavaliers passèrent un à un au trot devant la jeune femme. Elle flagellait l'air, atteignant

tantôt la croupe d'un coursier, tantôt un jeune homme. Eux, tirant des coups de pistolet ou de fusil, tandis que d'autres, plus loin, faisaient tonner des pétards, ils cherchaient, en galopant devant Pauline, à lui arracher son arme.

Ils n'y réussirent pas, en dépit de leurs efforts et de deux randonnées. Alors le Capitaine déclara la mariée digne de « porter les culottes », et une retentissante acclamation salua cette conclusion.

Le *Grand Café* s'ouvrit ensuite. Mme Kesseler s'était réfugiée dans une petite maison, au Faubourg, place aux larges proportions d'où partait la route vers Mâquenoise, et non loin de laquelle s'ouvrait le mail poétique et recueilli baptisé le *Jardin du Prince*. Pauline s'occupait de l'établissement et Hubert à ses heures de repos, son éternelle pipe entre les dents, y accueillait les uns et les autres. Il allait, à l'aurore, cueillir des champignons pour le notaire. Il rapportait des mûres pour les enfants du pharmacien. En dépit de la colère du médecin, il combinait des sirops et des tisanes pour guérir telles et telles maladies saisonnières. Pour le curé, de temps en temps, selon la chasse autorisée, il rapportait du gibier et le lui offrait, comme il disait en plaisantant, « contre une absolution plénière ». Lui et les conducteurs de diligences étaient les perpétuels commissionnaires des gens du pays, mais on l'eût hébergé partout pour le plaisir de lui rendre service et de jouir de sa considération.

De jour en jour, sa réputation de chasseur s'affirmait. On l'écoutait volontiers donnant des conseils. On le consultait pour l'éducation des chiens, achetés, d'ailleurs, d'après ses avis. On lui demandait : « Quel temps fera-t-il demain, Hubert? » et lui, ardennais subtil, il répliquait par une ambiguïté spirituelle, de manière à toujours prophétiser avec exactitude. Mais, c'est surtout sur la question d'équitation qu'Hubert paraissait bien documenté : il voyait tout de suite les qualités et les défauts d'un cheval et vous l'évaluait sans nulle hésitation.

—

Souvent, un cor autour du cou, équipé, il partait dès l'aurore, pour de longues randonnées. Accompagné de son jeune braque, fidèlement attaché à ses talons, il errait sous bois ou dans la plaine et confiant parfois ses pensées au chien : « Pif »! disait-il, « nous pourrions peut-être songer au retour? » Pif frétillait de la queue, secouait ses oreilles pendantes et paraissait approuver. Alors, quand il approchait de Chimay, pour avertir Pauline de son retour, Hubert embouchait son cor, et, à plein souffle, modulant le rythme, il sonnait l'antienne du bon roi Dagobert. Les notes vibraient sous les arbres, faisant taire les oiseaux. La chanson s'élevait et s'apaisait, ample ou descendante gamme, sonore incantation du promeneur à la prochaine gloire de midi.

Et, à la terrasse ou dans la salle du *Grand Café*, interrompant leurs discussions, le notaire, le docteur, le pharmacien et le juge de paix, s'adressant à la sémillante Pauline, disaient : « Voilà Hubert qui sonne! » Au chenil du château, les limiers et la meute s'agitaient. Les chevaux, dans les écuries, dressaient les oreilles. Paf, la compagne de Pif, restée paresseusement à se chauffer le ventre au soleil, se levait, jappait de joie et partait à la rencontre du maître.

Lui, ayant fini d'emplir la lumière des éclats de sa sonnerie chantante, appelait : « Viens, Pif! » et prenant par des raccourcis, n'hésitant pas à se lancer à travers halliers et buissons, il revenait d'un bon pas vers Chimay. Puis, quand il apercevait le clocher bulbeux, il sifflait Paf. Ensuite, flanqué de Pif et de Paf, jetant un « bonjour! » par-ci, un « bonne soupe! » par-là, Hubert gagnait la grand'place. Là, il était chez lui; les façades paraissaient lui sourire, le saluer, et le carillon de l'église lui tintinnabulait sa phrase sempiternelle; Hubert traversait une dernière zone lumineuse, atteignait le seuil du *Grand Café* et son : « Et me voici, Pauline! » retentissait comme une ultime fanfare.

VII

Des années passèrent, épanouissant le bonheur d'Hubert et de Pauline; il leur était né deux filles, Marie et Charlotte, et un fils, Adelin; cette « jeune race », comme disait le père, grandissait, sous l'œil sévère, mais bon, de la maman. Hubert, une fois, avait été avec quelques chiens de la meute participer à une chasse au renard, dans les environs de Londres, où se trouvait alors le Prince Joseph, il y avait aidé le jeune fils de Caraman à suivre en s'amusant les péripéties du courre. Un peu plus tard, des Anglais vinrent à leur tour assister à une chasse à la grande bête, lancée derrière un chevreuil randonnant dans le canton de Chimay.

Cette fois-là, comme l'animal à la croupe écussonnée de blanc avait franchi d'un bond la crevasse séparant deux blocs d'un même rocher au-dessus d'un torrent, les cavaliers vinrent, les uns après les autres, s'arrêter devant ce précipice. Des chiens étaient passés. Les chevaux pouvaient sauter, mais le roc, tapissé de lichen humide, risquait de faire glisser et trébucher les meilleures montures. On parlait déjà d'éviter le *Trou du Diable* et de joindre par un raccourci un chemin situé plus bas pour rallier ensuite le chevreuil.

Soudain, un jeune noble des environs, le baron des Robeaux, de Saint-Remy, s'écria : « Je parie de passer par-dessus le trou! »

Le prince avait beau être diplomate, la carrière n'avait pu calmer en lui le sang de sa mère, l'impétueuse et spirituelle Thérésia Cabarrus, morte depuis quelques années.

— « Hubert, mon piqueur, voulait passer : je l'en ai empêché! » répliqua-t-il, inventant cette histoire pour rabaisser le caquet du jeune baron; mais celui-ci, tout de suite, riposta :

— « Eh bien, qu'il l'ose, ce tour de force, votre piqueur! »

Hubert et son maître rougirent en même temps.

— « Ne le faites pas, Hubert! Je vous le défends! » ordonna le Prince de Chimay, mais, plus bas, il ajouta : « Sautez! Sautez vite! Mon cor est à vous! » et son emportement était si grand qu'il en oublia de tutoyer le piqueur.

— « Allons, Pluton! » lança Hubert, et ramenant un peu son cheval, sans presque lui donner de l'élan, il l'enleva par-dessus la fente béante. Il y eut un « oh! » pour ainsi dire étouffé. On vit Pluton pousser ses pattes sur le côté, s'allonger, se ramasser, prendre pied, glisser... D'aucuns fermèrent le yeux.

— « Et me voici, Monseigneur! » claironna Hubert, ayant maintenu Pluton d'aplomb. Un unanime applaudissement félicita le piqueur et le Prince lui cria : « Mon cor est à toi! »

Mais le baron des Robeaux faisait mine d'imiter Hubert. Satisfait dans son amour-propre, Joseph de Caraman le retint : « Venez! » dit-il. « Descendons par là. Hubert nous ramènera dans le courre ».

Et Hubert eut désormais un magnifique cor de chasse tout en or, aux armes des de Caraman-Chimay. Il le pendit à un clou dans sa chambre à coucher, au-dessus de la cheminée et du crucifix familial.

Parfois, avec le Prince, quand il était à Chimay, ou seul, à pied ou à cheval, Hubert allait de Chimay au plateau précédant les Rièzes. Là ayant réuni des armées de bûcherons, le Prince déboisait ses bois pour y permettre à des Pères Trappistes de construire une abbaye avec son aide. Sur la hauteur, le vent fouettait le visage, car, grands troncs ébranchés, les fûts de l'ancienne forêt descendaient vers la ferme Delforterie et Forges, aux pas pesants de beaux bœufs roux. A l'est, l'horizon se fermait sur la région de l'Artoise. Au sud le village des Rièzes connaissait une vie nouvelle.

Un jour donc, étant venu à cheval jusqu'aux lisières des bois de la Thiérache, Hubert, après un temps de galop sur le plateau, rejoignait la grand'route de Re-

gniowez, quand il aperçut une misérable roulotte, abritée par un contrefort naturel. Retenant Pluton, il jeta un coup d'œil sur cette maison-sur-roue : minuscule carriole, aux planches mal jointes, aux fenêtres sans rideau, elle était calée par deux grosses pierres; les bras du brancard se relevaient de part et d'autre d'un double marchepied, au seuil d'une portière à laquelle une bâche trouée servait d'auvent. Sur le talus, en liberté, une haridelle efflanquée, à la robe blanche, mouchetée de taches noirâtres, cou tendu, mendiait un peu d'herbe au sol ingrat.

Peut-être Hubert n'eût-il pas accordé une telle attention à cette roulotte, si l'écho d'une discussion véhémente n'avait suscité son intérêt. Des éclats de voix, des blasphèmes, des provocations, des menaces; deux voix d'hommes en colère; des supplications et des sanglots féminins; tout le tumulte d'un drame familial s'échappait de derrière la voiture.

Haussant les épaules, le cavalier allait s'éloigner quand un cri plus strident déchira l'air. La femme mêlée à la tragique discussion hurlait : « Au secours! Au secours! »

Sans hésiter, Hubert, détournant sa monture, quitta la route et, passant derrière la charrette, se porta vers le lieu de la dispute.

Deux hommes — un grand et solide gaillard et un autre, trapu, plus nerveux — se colletaient; une fille, chevelure brune dénouée sur les épaules, gorge demi-nue, peau basanée, criait, gémissait et cherchait à les séparer. Le géant aux allures herculéennes et brutales venait de terrasser son adversaire, et, les genoux sur lui, levait le poing pour le frapper.

Sautant à terre, avec sa souple agilité d'ardennais, Hubert bondit vers le vainqueur; l'empoignant aux épaules, il l'arracha à sa victime et le faisant virevolter, l'écarta brusquement. Puis profitant de cet avantage et de ce moment de surprise, il se plaça entre les batailleurs,

face au plus fort, de manière à permettre à l'autre de se relever.

— « Eh bien, quoi? » fit-il. « C'est la guerre? »

Revenu de son ébahissement, l'hercule voulut s'élancer.

— « Attention! » l'avertit le chasseur, déjà sur ses gardes.

L'autre, alors, parut le reconnaître; grommelant il s'arrêta.

Hubert se retourna : « Expliquez-moi! » fit-il, mais, apercevant le second combattant, à présent debout, il eut une exclamation :

— « Ah! bah! Charlemagne? »

Pourtant, la fille avait cessé de hurler. Haletante, à la fois terrifiée encore et stupéfaite de ce dénouement inattendu, elle regardait à tour de rôle les trois hommes, et aux côtés du chasseur, Pif, les yeux injectés et qui, venant de joindre son maître, grognait, menaçant.

— « Sauve-toi! Sauve-toi! » souffla-t-elle vers Charlemagne.

Celui-ci eut une hésitation, un sursaut d'amour-propre, puis, sans dire un mot, sans faire un geste, il s'éloigna vers la route et disparut; Pif avait aidé Hubert à retenir l'hercule.

L'incident terminé, le chasseur sourit : « Excuse-moi, camarade », dit-il. « Je passais... A ma place tu en aurais fait autant... Adieu...», et saluant avec une placide ironie, il rejoignit son cheval, se mit en selle et, comme il repartait, entendant l'homme lancer un colérique :

— « Nom de Dieu! »

il se retourna pour lui jeter d'un ton de prédicateur :

— « N'invoque jamais inutilement le créateur! »

VIII

Vers la même époque, on achevait de construire pour le prince Alphonse, en gothique anglais, les tourelles

rouges et inégales du château de Beauchamps. Le lendemain de sa rencontre avec Charlemagne, descendant la Rampe vers l'Eau Blanche, Hubert monta vers « la Bouchère », hameau de Chimay situé sur la hauteur et cheminant par la grand'route, se dirigeait vers Beauchamps; près de la Maladrerie — bâtiment rouge regardant la chaussée de biais — il se vit rejoindre par un tilbury à deux places. Il reconnut dans le conducteur le jeune baron des Robeaux. Il salua et l'autre, retenant son cheval, lui proposa :

— « Tu vas à Beauchamps. Prends place sur le tape-cul. Je t'y mène. »

Chemin faisant, le baron, qui depuis le saut du *Trou du Diable* manifestait une grande admiration pour l'intrépide cavalier, parla à bâtons rompus des prochaines chasses et de la fête de Chimay, dont la date n'était plus guère éloignée.

— « Précisément », dit-il — « j'ai vu la roulotte des Cornil descendre de Forges tout à l'heure. Je parierais qu'ils s'installeront à la place du Jeu de Balles. Ce sont des bricoleurs, des espèces de vagabonds, des braconniers, peut-être... Mais je les prends pour de braves gens... »

Hubert se garda bien de narrer son aventure de la veille. Il lui répugnait de médire, et, pour lui, parler d'autrui, c'était commettre le péché de malveillance. Mais le baron était bavard :

— « Toutefois, je parierais que cette passion de Charlemagne, le voyageur des Rièzes, pour la fille Cornil, finira mal. »

Hubert écoutait. Depuis des années Charlemagne était épris de cette Suzanne Cornil; elle n'avait pas seize ans quand, contrebandier farouche, il la rencontra pour la première fois, dans une bourgade de la frontière; avec son type de bohémienne, sa démarche lascive, sa gorge hardie, ses yeux ardents, cette gamine aux allures souples et félines avait affolé le robuste compagnon.

Charlemagne l'eût épousée tout de suite; Cornil y mettait obstacle. Suzanne, séduisante et habile « diseuse de bonne aventure », était le plus sûr gagne-pain de son père; celui-ci hantait volontiers les cabarets et rêvait pour sa fille d'un nomade. Quand Charlemagne s'installa aux Rièzes, il loua les terres du grand-père Kesseler et se mit à visiter les villages du canton pour y placer des étoffes et des soies françaises; le vieux Cornil, qui avait déjà eu avec lui plus d'une discussion, le prit dès lors réellement en grippe.

Rien ne le fâchait davantage, à ses retours à la roulotte, que de surprendre Charlemagne aux environs. Il n'osait bousculer sa fille, à présent seule avec lui depuis la mort de la mère et le départ d'un fils avec un autre groupe de nomades; il la savait pourtant assez attachée à lui et à leur existence facile pour ne pas l'abandonner tout à fait.

— « Mais », déclara le baron des Robeaux, « on m'a dit que dans les derniers temps le désir de la fille tourmentant davantage Charlemagne, il y avait eu dans le pays deux ou trois batailles sérieuses entre Cornil et l'amoureux. Je parierais que cela finira mal.

A Beauchamps, Hubert, ayant quitté le petit tilbury, eut à faire une communication à un garde. Puis, à pied, par le chemin longeant l'étang poétiquement habillé de buissons et de grands arbres, il s'achemina vers Virelles, entre deux groupes épais et sombres de sapins.

Il aimait ces nefs glauques des sous-bois; marchant sur des aiguilles glissantes et dorées, humant l'odeur de la résine, écoutant les bavardages des oiseaux et le bourdonnement des insectes, il était pleinement heureux dan ces promenades solitaires. Mari sincèrement épris, père de famille en adoration devant ses enfants, Hubert était poète à sa manière. Il sentait la splendeur des futaies, la pureté des plaines, la grandeur de la nature. Tout cela le pénétrait d'une profonde émotion dont vibrait son cœur

et dont s'épanouissait tout son être. Oh! il ne cherchait pas à exprimer, à extérioriser le frisson dont l'emplissaient la jeunesse éternelle des forêts et l'ardeur toujours neuve de la terre. Il connaissait les chants des oiseaux et comme eux, de la voix, il savait dire leurs appels. Imitant de la main le vol perpendiculaire de l'alouette, il grisollait à s'y méprendre son léger tirelire. Il carcaillait ou margottait comme une caille, quand, entre ses dents, il répétait : « Paie tes dettes! » Il fredonnait avec des douceurs de fauvette; il sifflait comme le courlis, comme le loriot, comme le merle. Des lèvres, il frigottait, pépiait, tour à tour pinson, moineau ou tout autre oiseau. Les cris des bêtes, glapissement de lapins ou de renards, n'avaient aucun secret pour lui. Le palpitement de cette vie presque secrète des taillis et des plaines l'enchantait, et, dans la solitude des grands horizons ou le recueillement des frondaisons, redevenant comme un homme de la nature, ignorant des préjugés et des conventions de la civilisation, il s'identifiait avec le lyrisme de la création et se grisait d'enthousiasme.

Coupant à travers champs, de la sortie du bois de Beauchamps à l'orée de la haute futaie du parc de Chimay, il admira la traînée d'or, d'orange, de pourpre et de feu du couchant et les reflets cuivrés qui s'étalaient sur les sillons.

Rencontrant un paysan, il s'attarda à bavarder avec lui des promesses des cultures, des arbres fruitiers et des probabilités atmosphériques. A l'entrée du parc, il s'assit un moment à la terrasse du pavillon du garde, but un bol de café, et, quand il se remit en route, bien que le soir commençât à tomber, il fit un détour par le coteau boisé, où clairière taillée à la française, s'ouvrait le grand rond-de-danse. Là, il y avait des emplacements spéciaux pour affûts...

L'ombre humide, plus sombre sous les grands arbres frissonnants, précédait et suivait le marcheur. Un sentier

l'avait mené à une allée. Obscur couloir, avec des zones comme rayées de hachures d'estompe, cette venue montait vers une trouée quasi fériquement illuminée d'une blanche coulée lunaire. Sans être surpris de cette brusque tombée de la nuit, fréquent phénomène des régions forestières, Hubert allait de son pas régulier et pesant d'ardennais, et, mordant le tuyau de corne de sa pipe, il aspirait de temps en temps une bouffée de fumée.

Soudain, toutefois, sans ralentir ses foulées, il s'efforça d'en amortir la cadence, et, penchant la tête, tendit l'oreille.

Un imperceptible bruit, étranger au rythme nocturne des halliers et de la futaie, avait frappé son ouïe. Quelqu'un, un peu plus haut, avait dû bouger, puis s'arrêter; des souliers à clous écrasaient le tapis de fanes des bords du chemin.

Hubert, sûr de son fait, enleva sa pipe d'entre ses dents, et, marchant encore, mais cette fois sans presque toucher le sol, il lança de sa voix nette et claire :

— « Qui va par là? »

Il y eut un mouvement dans le taillis; mais personne ne répondit.

Hubert fit deux pas encore.

— « Qui va par là? » répéta-t-il. « Répondez : ronde de garde », insista-t-il.

Mais, avec son ouïe perspicace, comme averti d'un danger, il inclina le corps vers la droite. Il n'eut plus le temps de parler ou d'achever son mouvement. Il entendit un sifflement léger et ressentit un violent choc à la nuque. Il fit : « Ah! » chancela, bras en avant et s'écroula sur le sol.

Un homme, surgi derrière lui, d'un coup de serpe, l'avait frappé à la gorge. Une blessure saignait, en arc de cercle; la violence du heurt avait surtout eu raison de sa robuste force.

Un autre individu approcha, complice de l'assaillant.

Ils se penchèrent, puis, agenouillés, bàillonnèrent et ligotèrent les poings et les pieds de leur victime. Et le soulevant, à deux, ils l'emportèrent par un petit sentier...

. . . .

Et cette nuit-là, Hubert ne rentra pas à Chimay.

MAURICE GAUCHEZ.

(A suivre.)

REVUE DE LA QUINZAINE

—

LITTÉRATURE

Gustave Cohen : *Le Théâtre en France au Moyen Age. I. Le Théâtre religieux*. Avec 9 planches en héliogravure, Editions Rieder.— J. E. Schneegans : *Le Théâtre édifiant aux XIVe et XVe siècles*, Boccard. — Louis Thuasne : *Le Roman de la Rose*, Edgar Malfère. — *Le Roman de la Rose*, principaux épisodes traduits par Mme B. A. Jeanroy, E. de Boccard.— André Mary : *La loge de feuillage où il est devisé de l'enfance d'Eracle, de Cligés et Feniec et de Guillaume d'Angleterre*. Illustrations de Maurice Lalau, Boivin. — Joseph Anglade : *Les troubadours de Toulouse*, Toulouse, Edouard Privat, Paris, Henri Didier. — *La Roseraie d'Arménie*, Pages choisies des meilleurs poètes du Moyen Age. Traduction précédée d'une introduction et accompagnée de notices par Archag Tchobanian, Ernest Leroux.

Dans un petit volume au texte ramassé, mais riche de matière, M. Gustave Cohen s'est efforcé de résumer, à l'usage du grand public, la somme de nos connaissances et de ses propres découvertes (si nombreuses et si importantes) sur le **Théâtre en France au Moyen Age** et, plus spécialement, dans ce tome I, qui aura sans doute une suite, sur le *Théâtre religieux* de cette période. L'exorde de son étude tend à démontrer que tout théâtre prend son origine dans le culte et que le premier acteur fut, inconsciemment ou non, l'officiant de ce culte. Ainsi, en France, naquit-il de l'Eglise, trouva-t-il sa première forme sur l'autel avant de descendre dans la nef et de se porter ensuite sur le porche et sur la place publique.

M. Gustave Cohen assigne trois stades à ce théâtre originel : xe et xie siècles donnant vie au drame liturgique ; xiie et xiiie siècles créant le drame semi-liturgique ; xive et xve siècles faisant éclore, de cette fécondation embryonnaire, le mystère d'où dériveront, par substitution graduelle du profane au sacré, les multiples réalisations de notre art scénique moderne.

Moines et prêtres qui, au cours de la première période, fondent le drame liturgique, ont « perdu la tradition et la notion du théâtre antique ». Ils font œuvre de créateurs dans une intention

pédagogique et aussi dans le but de propager la foi. Ils conservent la langue latine, peu accessible aux fidèles. Leur innovation consiste à jouer au lieu de chanter simplement les offices de Pâques et de Noël, à célébrer la Résurrection et l'Incarnation en y ajoutant mimiques, musiques et décors, à inventer ce que M. Gustave Cohen appelle « le principe de la mise en scène simultanée » et à faire l'essai d'une « machinerie primitive ». Point d'autre dessein chez eux que celui d'intéresser et d'instruire la foule ignorante et naïve.

Avec le drame semi-liturgique qui emprunte ses thèmes à la liturgie, à la Bible, à l'Evangile, à l'hagiographie, les éléments profanes tendent à se mêler étroitement à l'élément religieux. La langue vulgaire, le français, triomphe du latin. Le trouvère entre dans le temple et fournit la matière rimée du jeu scénique. Les laïques participent à l'action mélangés aux officiants. Un échafaud se dresse sur le porche de l'église où déjà le décor, tel qu'on le verra, plus complexe et plus magnifique, à l'époque des Mystères, offre déjà variété et richesse. « Le théâtre religieux, dit M Gustave Cohen, n'est donc plus uniquement pratiqué par l'Eglise et dans l'Eglise pour des fins édifiantes et apologétiques, il est un genre littéraire. »

Dans la troisième partie de son volume, M. Gustave Cohen étudie les manifestations, dès lors somptueuses, du théâtre religieux au XIVe et au XVe siècles. Le décor et la machinerie prennent à ce moment une importance qu'ils perdront dans la suite et ne retrouveront guère qu'au milieu du XVIIe siècle. Le *Livre de conduite du régisseur* et le *Compte des Dépenses pour le Mystère de la Passion joué à Mons en 1501*, découverts et publiés naguère par M. Gustave Cohen, permettent de se rendre compte des préparations minutieuses nécessitées par la représentation de ces œuvres et de l'opulence que les gens de cette époque y déployaient.

M. Gustave Cohen accompagne chacun de ses chapitres d'un examen fort pénétrant des drames offerts en spectacle aux foules du moyen âge. Il consacre en particulier de fort belles pages aux *Passions* d'Eustache Marcadé, Arnould Gréban et Jean Michel. Cinquante-neuf planches, extraites de manuscrits originaux, illustrent son texte. Nous ignorons pour quelle raison l'éditeur annonce des héliogravures et non des phototypies, ou tout au

moins des héliogravures exécutées mécaniquement et qui correspondent, comme résultat, à des phototypies. L'héliogravure véritable ne permettrait pas de vendre le volume au prix de 16 fr. 50.

A peu près vers le même temps où M. Gustave Cohen publiait son intéressant ouvrage, M. J.-E. Schneegans nous donnait, sous le titre : **Le Théâtre édifiant au XIVe et au XVe siècles**, un opuscule contenant des extraits, mis en français moderne, de deux *Miracles de Notre-Dame* et des *Passions* d'Arnould Gréban et de Jean Michel, les accompagnant d'une Introduction et d'une bibliographie succinctes. Tandis que le premier, dans ses propres extraits des *Passions*, maintenait la forme rimée, le second trouvait plus expédient de rendre en prose les couplets, souvent si pleins de charme, des deux poètes et, de la sorte, en alourdissait l'élégance. On lira néanmoins avec profit cette prose dont les passages sont rejointoyés entre eux par de courts et clairs sommaires.

On reste assez surpris de voir qu'au XIIIe et au XIVe siècles maintes pièces du théâtre religieux contiennent des personnages allégoriques et par suite sont influencées par la poésie courtoise, et plus spécialement par le **Roman de la Rose**. M. Louis Thuasne, qui vient de publier, dans la collection : *Les Grands Evénements littéraires*, une longue, fort complète et fort intéressante glose de ce *Roman*, glose concernant ses origines, les circonstances de son élaboration, les lieux et date de cette élaboration, son action sur la société et la littérature du temps, les polémiques qu'il suscita et les répercussions qu'il eut sur la pensée française, M. Louis Thuasne constate lui-même que les poètes au service de l'Eglise ne l'ignorèrent point.

Cet écrivain plein de sapience et de science, à qui nous devons déjà des travaux de la plus consciencieuse et de la plus intelligente érudition sur Rabelais et sur Villon, s'attache, dans son petit livre, à nous préciser quelles formations reçurent, pour aboutir, à une sorte de collaboration, Guillaume de Lorris et Jean de Meun, l'un verbe de la société courtoise, l'autre de tendances plus bourgeoises et populaires, le premier plutôt poète, et poète de l'amour, souhaitant d'en donner, à la mode du temps, un bréviaire, l'autre, plutôt philosophe et satiriste, plus savant que son confrère, plus pédagogue aussi et plus pédant, désirant en-

glober, sous la forme attachante du vers, l'universalité des connaissances et la mettre à la portée du public, l'un idéaliste, l'autre matérialiste, le premier Ariel, le second Caliban.

C'est sur la personnalité de Jean Clopinel, dit Jean de Meun, que M. Louis Thuasne paraît le mieux renseigné. Il l'éclaire avec beaucoup de soin et peut-être lui apparaît-elle plus particulièrement sympathique. Pourtant le *Roman de la Rose* sera, ce semble, toujours lu avec plus d'intérêt dans sa première partie, malgré la forme allégorique de celle-ci, à cause de sa fraîcheur vraiment délicieuse, de ses vives images, de ses descriptions colorées ; dans la seconde partie, précieuse peut-être pour quiconque veut connaître le degré de culture des lettrés de cette époque, d'une profondeur de pensée plus grande aussi, règne un goût de déclamation, se manifeste un étalage confus de doctrines qui rendent monotone et souvent pesante sa lecture.

L'esprit de Jean de Meun se décèle fort peu enclin à l'indulgence. Si l'on comprend aisément que, porte-parole d'un groupe social, le poète stigmatise stupres et vices de son temps, on se demande quel besoin le tourmente, continuant Guillaume de Lorris, de prendre la contre partie de ce que celui-ci admire et loue, et de pourfendre à la fois l'amour courtois et les femmes.

Avec raison M. Louis Thuasne étudie, avec grand luxe de détails, la querelle dite querelle du *Roman de la Rose*, survenue après la mort de Jean de Meun et qui fut provoquée par les invectives de celui-ci contre le sexe faible. Peut-être n'insiste-t-il pas assez sur le rôle de Christine de Pisan, laquelle, si nous ne nous abusons, amorça la dispute et l'alimenta de nombreuses pièces. Par contre, il nous donne, à peu près dans son texte intégral, le *Traité* peu connu de Gerson contre le *Roman de la Rose* et précise l'action de ce savant dans la susdite querelle.

Dans la deuxième partie de son travail, M. Louis Thuasne résume le *Roman*, en agrémentant son résumé d'abondantes citations. Ce résumé intéressera les gens qui ne tiennent point à se plonger dans cette œuvre considérable et leur permettra de faire parade, à peu de frais, de leur connaissance de l'une des productions capitales de notre littérature médiévale.

A ces gens fort tièdes pour tout ce qui regarde le lointain passé intellectuel de notre pays, Mme B. A. Jeanroy offre également une pâture aisément assimilable du **Roman de la Rose** dont

elle vient de publier, traduits par elle, les *principaux épisodes*. Ce choix, mis en français moderne, précédé d'une bonne introduction et d'une brève bibliographie, plaira, comme tous les travaux analogues, mais il ne fera pas oublier la traduction complète et si remarquable que M. André Mary publia, voici quelques mois, du fameux *Roman*.

Cet érudit, dont nous admirons la grande activité et dont nous avons plusieurs fois signalé les traductions ou adaptations de fictions romanesques du moyen âge, nous donne aujourd'hui, sous le titre : **La loge de Feuillage**, trois contes sortis de l'imagination de Gautier d'Arras et de Chrétien de Troyes et qui semblent de la même veine que les récits de la *Chambre des Dames*. On y retrouve, transcrits dans une langue à laquelle, tout en la modernisant, M. André Mary conserve, avec beaucoup d'art, sa saveur d'archaïsme, un mélange d'esprit courtois et d'esprit chevaleresque, des scènes d'amour pleines de charme, auxquelles succèdent des prouesses guerrières, des tournois, des voyages, des navigations, des déboires de tous genres aboutissant à la félicité des héros et au châtiment des félons.

Nous ne pouvons que signaler, à notre grand regret, dans un ordre d'idée voisin, l'excellent ouvrage de vulgarisation volontaire publié par M. Joseph Anglade et portant le titre : **Les Troubadours de Toulouse**. Ces troubadours, dits de Toulouse, étaient, en fait, issus de différentes régions, mais ils brillèrent à la cour des comtes de Toulouse. Les plus célèbres furent Peire Raimon, Peire Vidal, Aimeric de Peguhan, Jaufre de Tolosa, Guiraud d'Espagne, Peire Guilhem, Montanhagol, Guilhem Figueira et quelques autres. M. Joseph Anglade trace d'eux de brèves, mais substantielles biographies, analyse leurs œuvres dont il donne des extraits caractéristiques et, chose plus rare, publie leurs portraits retrouvés, pour la plupart, dans des manuscrits historiés. La grande majorité de ces poètes cultiva le genre courtois. Quelques-uns d'entre eux pratiquèrent la satire. Ils semblent avoir, en général, témoigné d'un talent moins accusé que les troubadours limousins.

Nous avons reçu, parmi les volumes concernant le moyen âge, le tome III de la **Roseraie d'Arménie**. Cet ouvrage, d'une grande richesse typographique, prend la forme à la fois d'une anthologie poétique et d'une anthologie artistique. En la publiant,

M. Archag Tchobanian a souhaité de faire connaître au public français conjointement les chefs-d'œuvre de la miniature arménienne, qui semblent d'une fort haute qualité, et les poèmes les plus caractéristiques, anonymes ou non, qui illustrent le passé intellectuel de son pays. Dans son travail, contrairement à la coutume, le texte poétique accompagne et commente les planches. Il semble choisi dans ce dessein. Les reproductions, exécutées en simili gravure, ne sont pas toutes excellentes. Elles permettent néanmoins de se rendre compte que l'Arménie donna naissance à une école de miniaturistes d'un très pur génie. De-ci, de-là, M. Archag Tchobanian ajoute, aux planches extraites de manuscrits, des planches d'orfèvreries, ciselures, sculptures, monuments religieux ou funéraires. Les poèmes, inspirés tantôt par un vif sentiment religieux, tantôt par l'amour, tantôt par le sentiment chevaleresque ou par celui de la nature, les seconds surtout, sont d'une très belle venue. On sent que l'éditeur a employé à les traduire tous ses propres dons d'artiste, de même qu'il a construit ses notices avec une très sûre érudition.

ÉMILE MAGNE.

LES POÈMES

Stehlmud : *Poèmes de l'Eau*, « Editions des Ponts-de-Claix. » — Stehlmud : *Poèmes de l'Air*, « Editions de la Pensée Latine ». — Raoul Rebour : *Les Cloches Païennes*, « la Revue Mondiale ». — Romain Thomas : *Diptyque*, « La Renaissance du Livre ». — André M. de Poncheville : *Mil Neuf Cent Dix*, s. n. d'éditeur. — Georges Adam : *Petits Commerces*, s. n. d'éditeur. — Henri Druart : *Phantasmes et Fantaisies*, « Le Pampre ». — Loys Labèque : *Missions* (Editions Argo). — André Delacour : *Le Voyage à l'Etoile*, « La Revue des Poètes ».

Poèmes de l'Eau, Blad et Soudan, au pays des Noirs, **Poèmes de l'Air**, Blad et Soudan, l'auteur, qui signe Stehlmud, est las des régions civilisées, de notre vieille culture, de l'Europe et de ce qu'on appelle l'Occident. Voyage-t-il, est-il fixé au pays des Noirs ? Quelque part, au Djallon, aux confins du Niger il vit près du désert, aspirant l'air embrasé, les lumières ardentes, aussi le souffle des typhons, à l'écart du Blanc. Et ce qu'il voit, ce qui l'enchante, ce qui l'émerveille et le transporte, la tête emplie de rythmes, de couleurs, de mots, il le décrit, mieux qu'il ne l'évoque, et, à force de minutieuse patience

aussi, parvient à le suggérer dans l'esprit du lecteur. Tableaux parfois très vastes, peints à petites touches juxtaposées, ses impressions transparaissent et s'imposent. Les yeux ouverts au large, aspirant à monter, il entend le chant des eaux et des oiseaux, il guette l'essor du vautour, il regarde au ciel, qui n'est pas toujours pur et bleu, courir les brises et les nuages, il surprend la secrète frénésie enclose au tronc et aux racines des arbres et qui se démène aux feuilles et aux branchages. C'est un observateur précis, large, satisfaisant, un versificateur qui sait son métier ; irréprochables sont ses vers. L'usage de l'exotisme attire à lui et captive l'auditeur. Il aboutit où il désire, avec aisance et avec grâce. Il se sert des vers à propos et agréablement.

M. Raoul Rebour n'est point épris de lointains attirants, il ne s'est pas laissé saisir au mirage de l'exotisme. C'est la Normandie natale que surtout il célèbre dans **Les Cloches Païennes.** Sentiments, images, justes et vrais, consistance voulue et appliquée du rythme, de l'image. De tels poèmes ont pu rencontrer l'assentiment d'un maître comme Jean Richepin. M. Rebour lui en marque sa reconnaissance, il est ému douloureusement quand il apprend la mort de Verhaeren, auquel il dédie un des meilleurs morceaux de son recueil. Il semble que diligemment il se propose les thèmes mêmes de ses émois les plus purs et sans peine il accomplit chaque fois son dessein. Art tout objectif, vu ainsi, et qui ne peut que satisfaire. L'écho intime, profond en l'âme du poète, ou la raison profonde de poèmes ainsi conçus ne s'aperçoit guère. Le poète existe lorsque son chant est essentiel, lorsqu'il ne se distingue pas de lui-même, lorsqu'il le porte à soi tout mêlé, et se délivre à le douer d'une existence propre, désormais indépendante. Peut-on rêver Verlaine autre que poète, fut-ce par l'emprise d'autres activités ? Et combien d'autres, même qui chantent bien, ne veut-on pas de toute nécessité qu'ils soient des poètes, ne puissent être que des poètes ?

M. Romain Thomas s'applique et parvient à accomplir des ouvrages pleins de mérite. Lui aussi décrit et peint avec justesse. Ce sont, **Diptyque,** les montagnes de l'Albère ou de longs pays d'herbages frais où sont couchés les bœufs dans la douceur du soir. Même s'il remémore des parents aimés, il se défend du désordre de l'émotion intime, il s'applique et dit les choses comme

il les faut dire, l'une après l'autre. L'art est volontaire et demeure volontairement en surface.

M. André M. de Poncheville a connu la mauvaise fortune de voir, lors de l'invasion, son manuscrit détruit. Un ami en conservait une copie défectueuse, il le publia en 1918, sous le titre de *Instants de la Vie* ; M. de Poncheville restitue dans une version meilleure le poème qu'il composa alors sous ce titre nouveau **Mil Neuf Cent Dix** : suite de quatrains redoublés, et diversement disposés : rêverie d'une tendre adolescence, éprise de la nature, d'amour, de lettres et de religion. Elégie sentimentale et d'une ardeur que la foi tempère, avec la connaissance de soi et la maîtrise où se retrouve l'excellent essayiste de la vie de Carpeaux et des Watteau de Lille, neveu et petit-neveu d'Antoine.

Il y a dans **Petits Commerces**, par M. Georges Adam, de précieuses qualités de vision neuve et ingénue, une mise en train de ressources souples, joliment imagées, et, en dépit de quelques recherches rythmiques par endroits contestables, une vraie assurance d'homme qui sait manier le vers. De place en place, non point de la banalité, mais des réalités qui situent son rêve ou sa fiction, il n'y insiste pas, c'est prétexte aux chants de la nostalgie et de l'espoir, de lointaines évocations de contrées où l'on vit d'une vie ordonnée et placide de l'Europe où l'on espère revenir, des intérieurs affairés de maisons de commerce, ou, mieux, d'âmes et de pensées. Un début, je suppose, et d'un jeune, en qui, semble-t-il, on peut placer sans crainte sa confiance

« Que je crée, il faut que je crée ! Je crée. — Ce que je crée a-t-il de la valeur ? Je crée. — Alors, vous négligez l'acquit [*sic*] des siècles ? Je crée... » c'est le début d'une des « fantaisies philosophiques » recueillie par M. Henri Druart dans ses **Phantasmes et Fantaisies**, *poèmes en vers libres et proses cadencées*. Les Préliminaires énoncent : « I. Marions au rêve une simple pensée. II Le Sourire, arme pour nous défendre ; et quelquefois, l'ironie. » Soit. M. Henri Druart se défend bien, et d'une manière qui lui est personnelle. Qui l'attaque ? Je l'ignore. Un poète toujours est en butte à tous les coups. La sensibilité de l'épiderme s'émousse, et il continue à créer des poemes, sans se soucier des agressions. Ainsi se développe chacun selon sa ligne, et M. Druart nous promet deux recueils de Haïkaï.

En présence d'un recueil de poèmes tel que **Missions** par

M. Loys Labèque, je me sens, je l'avoue, extrêmement embarrassé. Autrefois sa ferveur, dans les premiers volumes qu'il ait publiés, s'alimentait, quoiqu'il en prétendît, jusqu'au pastiche parfois, non seulement d'inspirations bibliques avec un ton d'Apocalypse, mais de lectures profanes : Walt Whitman, Emile Verhaeren, Corbière, non moins que Verlaine, Rimbaud, Claudel de ligne en ligne se retrouvaient dans son texte. Les rencontres n'étaient probablement ni désirées ni calculées, des réminiscences hantaient à son insu sa pensée. M. Loys Labègue, dans l'éperdu abandon de sa *mission* évangélique, n'exerçait aucun contrôle, aucune restriction sur les sentences qu'il sentait dictées à son génie par les souffles de l'espace ou par la volonté du Seigneur. A présent, il n'en est plus de même. Son talent s'est discipliné et assoupli à l'expression de visions enfin personnelles, dans la limite du moins où un prophète de notre temps, en qui revit l'âme des prophètes d'Israël ou des apôtres ou des Evangélistes, peut être personnel. La parole de Dieu l'hallucine, l'esprit divin l'emplit, ses poèmes lui sont dictés, et sa vie comme son enseignement est tissée de paraboles. Les unes sont reprises au divin Livre ; les autres, qu'il imagine, leur ressemblent. Et comme la fougue ancienne qu'il déploie à les présenter par images bien simples ou à les expliquer avec la persuasion tranquille du mystère révélé s'est assagie et fondue dans des rythmes mieux ordonnés, il en ressort, à l'évidence, une grande force de persuasion et une véhémence qui entraîne, don de poète véritable. M. Loys Labègue est déjà regardé dans de certains cercles, mieux que comme un grand poète catholique, qu'il est sans doute, comme un voyant, ou, pour emprunter à son préfacier mystique, M. Emile Baumann, cette expression bizarre : comme un *signe*, « un signe ayant besoin d'être expliqué... Chacun de nous reste, pour les autres et pour soi, incompréhensible. Devant un poète, le mieux est d'accueillir les résonances que notre âme reçoit de son chant, tandis qu'il la met d'accord avec le rythme divin. ». — Qu'il me soit pardonné de ne pas mieux expliquer ce *signe*, mon âme ne reçoit de son chant qu'une résonance bien trouble, incertaine, impatiente. Mais même M. Loys Labèque (Eccl. II, 18-19), n'est il de ceux qui regardent avec détestation l'application si grande avec laquelle ils ont tant travaillé sous le soleil, pour produire des ouvrages, sans savoir s'ils

sont sages ou insensés ? — Et y a-t-il rien de si vain ? — Qu'il ne se tourmente donc pas ; qu'on l'exalte ou le rabaisse, tout, même ce qui vient de la main de Dieu, est-il, en définitive, mieux que vanité ?

Le Voyage à l'Etoile. André Delacour. Naguère il publiait *la Victoire de l'Homme*, qui lui valut le prix national de poésie et répandit son nom. Ses poèmes, composition, forme et pensée, sont irréprochables ; chaque chose y est située à sa place, ne déborde ni ne se resserre. L'expression est juste, le vers exact et la rime précise. Que résulte-t-il de tout cela ? Une impression de monotonie, une atmosphère grise et dolente. C'est que jamais l'esprit ne s'amuse à une surprise, à une trouvaille. Les épithètes sont attendues, les images ont cours depuis longtemps. Je prends au hasard ces quatre vers :

Rivière qui n'inscris, au fil changeant des rives,
Sur ton miroir que des images fugitives,
Et qui ne retiens rien dans ta limpidité
Du visage innombrable et pur de la beauté...

La *Rivière* appelle le fil des eaux ou des rives et ce fil est changeant ; c'est un *miroir* où les images reflétées sont *fugitives*. Rivière appelle encore limpidité... d'un visage, du visage de la beauté, qui est, ne le savions-nous déjà ? innombrable et pur. Rien de tout cela qui n'ait été dit et redit. — A quoi bon, et n'est-ce précisément ce qu'il importe, par-dessus tout au monde, de ne plus dire ?

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

Henry de Montherlant : *La petite infante de Castille*, Bernard Grasset. — J. Kessel : *Belle de jour*, Nouvelle Revue française. — Auguste Bailly : *Noir*, A. Fayard et Cie. — Franz Hellens : *La femme partagée*, Bernard Grasset. — Marc Stéphane : *La cité des fous*, Bernard Grasset. — Henri Malo : *Clorinde*, Plon. — Geo London : *Lévy-Pendules*, Librairie des Champs-Elysées. — Pierre Frondaie : *La côte des dieux*, Emile-Paul. — Willy : *Contes sans feuilles de vigne*, Louis Querelle. — François Maurisc : *Préséances*, E. Flammarion.

« Seuls les sens ne dupent pas », proclame M. Henry de Montherlant dans sa dernière œuvre, **La petite infante de Castille** ; et « l'historiette » qui lui sert de prétexte à l'énonciation de cet exhilarant axiome n'est rien en elle-même, sans doute. Il suffit à M. de Montherlant de nous informer du désir qu'une gamine de danseuse espagnole lui inspire, et de la satiété qu'il

a d'elle, avant de l'avoir possédée, pour couvrir aussitôt plus de deux cents pages. Ce successeur authentique de Chateaubriand aime à parler de lui, et il en parle, il faut bien le reconnaître, avec une assez grande allure. Mais, mon Dieu ! s'il avoue que la jouissance d'une femme est parfois dépassée par l'idée que nous nous faisons de cette jouissance, que nous parle-t-il avec dédain de l'intelligence et de l'imagination ? Je le croyais en-quête d'une discipline, autrement dit d'une vérité qu'il reconnût et à laquelle il consentît à plier son orgueil. Point ; il s'efforce de prolonger sa jeunesse au moment qu'elle va le quitter, et il se refuse avec dédain à accepter d'être le guide des nouveaux venus qui ne demandent qu'à le suivre. J'avoue qu'il me déconcerte. Et s'il me déconcerte, c'est que je le crois sincère, part faite de son cabotinage, bien entendu. Qu'il prenne garde, alors, aux terribles déceptions qui le guettent... Ce dont il s'agit, ce ne saurait être de se faire une loi qui ne soit qu'un pis-aller, une consolation pour ses vieux jours, mais de passionner sa vie pour la sagesse et pour le plaisir désintéressé que l'on peut tirer de l'analyse même de ses sensations. Mais rarement, au raffinement intellectuel près, M. de Montherlant a donné plus que dans le présent ouvrage, très pittoresque, l'impression d'être un homme de la Renaissance. Quelle franchise dans l'expression de la sensualité — et quels coups de lumière crue sur la laideur brutale de celle-ci ! « Elle avait l'air si abrutie, dit-il quelque part d'une jeune fille, que je la désirais. » (Odieux, n'est-ce pas ?) Ailleurs, il nous montre l'envie qu'il a d'une femme surpassant son dégoût. Tout cela, certes, a bien son prix et, encore une fois, M. de Montherlant est un écrivain. Que ne met-il son talent à écrire une œuvre de qualité ? J'en arrive à croire qu'il n'a d'autre rôle que de gaspiller des dons magnifiques.

Du talent, M. J. Kessel en a, certes, et le talent, de surcroît, qui plaît au public. Il aurait bien tort, au train actuel, de n'en pas profiter — et je ne lui reprocherais pas d'avoir écrit **Belle de jour** en vue du gros tirage, s'il ne prétendait s'être proposé de faire œuvre d'écrivain et de psychologue en racontant la triste et surtout exceptionnelle histoire de Séverine. Séverine, en effet, à l'exemple de l'autre dans les lupanars de Suburre, cherche dans les maisons de rendez-vous la satisfaction de ses appétits sexuels monstrueux, lesquels lui seraient venus parce qu'un plombier

libidineux l'attoucha quand elle était gamine. Immédiatement, vous voyez quelle ombre se projette sur le récit de M. Kessel. Et si M Kessel ne se défend pas d'être freudien, il proteste qu'il n'a pas voulu peindre un cas pathologique, mais marquer à quel point peut être profond le divorce de l'âme et des sens... Henry Bataille avait dénoncé ce même divorce dans *La Tendresse* ; mais il n'était pas allé jusqu'aux audaces de M. Kessel, qui lui dame le pion. en outre, quant au dénouement feuilletonesque de son récit J'avoue n'être nullement convaincu par celui-ci qui me paraît aussi invraisemblable qu'arbitraire d'un bout à l'autre, et, à l'aisance près de la narration, manquer de toutes les qualités qui font les bons romans. Sous prétexte d'étude sincère de la sexualité, nous sommes ici en plein artifice — et du caractère le plus vulgaire qui soit. Passe pour les gogos d'aller chez les « Mme Anaïs » dans l'espoir d'y trouver de grandes dames en rut ; mais une femme du monde que son tempérament tourmente a d'autres moyens de le calmer, bonnes gens ! Non ! tout cela n'est pas sérieux, ni d'un niveau littéraire très élevé.

Il existe de Paul Margueritte un roman qui me semble, je ne dirai pas le meilleur, mais le plus sincère et le plus déchirant que cet écrivain, tourmenté d'érotisme, ait écrit : c'est *La flambée*, le roman de la suprême passion chez l'homme, celle où il épuise avec désespoir ses dernières ardeurs. **Soir**, de M. Auguste Bailly, reprend son thème avec l'intention, peut-être, d'en souligner la misère d'une idée de châtiment, puisque son héros aime la toute jeune fille d'une femme qu'il sacrifia, jadis, par ambition. Mais le romancier célèbre Etienne Arnaud, de *Soir* aime t il vraiment ? L'amour n'est-il pas le contraire de l'effréné désir de possession qui l'anime ? Et n'est-ce pas plutôt de sa douloureuse impuissance à arrêter le cours du temps que souffre cet égoïste qui a moins vécu pour *être* que pour *avoir*, dans l'ignorance non seulement de la sublimité du sacrifice, mais de la douceur philosophique du renoncement. Il y a quelque chose de laid et presque de grimaçant dans la lutte de cet homme contre l'inéluctable, et qui s'acharne, en vain, à tirer des vibrations du corps insensible de sa jeune épouse, jusqu'au moment où son propre organisme se détraque... Misère de nous, sans doute. Mais le sage n'est il pas justifié de sourire en haussant les épaules ? « Faites-vous un trésor... », si vous voulez. Mais, surtout, faites-

vous une jeunesse d'esprit qui survive à votre déchéance physique. Tout le secret de la vie est là, comme je le disais à peu près, en propres termes, à propos de M. de Montherlant. Pour M. Bailly, il a traité non en romantique, selon son habitude, mais en réaliste, l'histoire d'Etienne Arnaud, et cette histoire n'en apparaît que plus lamentable dans sa nudité. *Soir* n'est cependant pas son meilleur livre.

C'est une aventure analogue à celle du trio Warrens, Jean-Jacques, Claude Anet, ou du trio George Sand, Musset, Pagello, que nous raconte M. Franz Hellens dans **La femme partagée** — et il faut qu'il ait bien du talent pour en renouveler l'intérêt. Ses personnages, au surplus, se mettent de gaîté de cœur dans une situation inextricable, et je dois à la vérité de dire que je ne les plains pas le moins du monde. Je les trouve curieux ; mais je devine trop quel vice secret les pousse, sous couvert de généreux sentiments, à recourir à la plus misérable des combinaisons. Masochistes, Arnold et Lucien le sont qui se partagent Léa dans des conditions exaltantes, mais qu'un mode de vie normal rendrait impossibles. Il semble, il est vrai, que nous soyons dans ce roman, non seulement en pleine psychologie, mais en pleines mœurs slaves, ce qui ne laisserait pas d'étonner de la part de son auteur, qui est Belge, si nous ne savions quel est le ton de la littérature d'aujourd'hui. Rien qui soit faux dans le récit de M. Hellens. Au contraire, l'analyse la plus subtile y préside. Je connais peu de personnages, cependant, plus inconsistants ou plus flous que les siens, et qui, dans leur ensemble, échappent davantage à toute prise.

Quand on lit les verveux souvenirs que M. Marc Stéphane a écrits sur son séjour à Sainte-Anne — **La cité des fous** — souvenirs dont la première publication remonte à plus de vingt ans déjà, on s'étonne que cet écrivain ne soit connu que d'hier. Preuve qu'il a du talent, c'est qu'il n'y a qu'un déchet insignifiant dans sa satire, laquelle s'exerce, cependant, sur un sujet qui par lui-même ne prête guère à rire. Aussi bien, serais-je heureux si, mettant à profit le conseil de M. Léon Daudet, l'auteur de *Ceux du trimard* reprenait la bonne plume de son ami Batiss' pour châtier les mœurs du siècle. Dégagé des nuages de l'utopie dont il s'enveloppe, son bon sens n'en apparaîtrait que plus en relief, dans sa mâle vigueur.

M. Henri Malo, qui est historien, comme on sait, et connaît tout particulièrement la vie des corsaires dunkerquois, vient d'écrire un bien joli roman, **Clorinde**, à la gloire de l'un deux : La Merveille. La Merveille n'est point l'affreux boucanier que l'on pourrait croire, mais le plus accompli des cavaliers et le plus charmant des héros et, quoique contraire aux bienséances, rien n'est plus excusable que l'amour qu'il inspire à la noble Mlle de Bleringhen. Grâce à la protection de Mme de Pompadour, La Merveille épouserait, d'ailleurs, cette délicieuse demoiselle, en dépit de son frère, après une expédition brillante en Ecosse, s'il ne succombait dans la mer d'Irlande, en combat inégal, victime de la trahison. Ce qui fait le mérite du roman de M. Malo, c'est l'élégante simplicité de sa narration. et la sûreté de l'art avec lequel l'érudition en colore les moindres détails pour donner l'illusion de la réalité même.

L'excellent journaliste, M. Geo London, publie pour ses débuts dans le roman un récit, **Lévy-Pendules**, dont on ne saurait trop louer l'intention de dégager l'intérêt de la réalité, et de la plus simple ou de la plus ordinaire. Cet informateur, qui chaque jour s'ingénie à découvrir pour le public des événements sensationnels, n'a pas cherché, ici, en effet, à corser une intrigue ou à accumuler des péripéties mélodramatiques ; et c'est œuvre d'observateur qu'il a faite en racontant l'ascension plus spirituelle ou plus morale que matérielle d'un bon juif pour qui l'amour d'une chrétienne, une avocate, est la grande histoire de sa vie. Sobrement écrit, le roman de M. Geo London vaut, surtout, par ses détails et par la pointe d'humour qui en relève discrètement l'humble vérité.

Il paraît que M. Pierre Frondaie s'est amusé à refaire *Andromaque* dans son dernier roman, **La côte des dieux**, mais qu'aucun critique ne s'en est avisé. C'est, comme le disait, ici même, M. Georges Batault, qu'on se trouve à cent lieues de songer à Racine quand on lit M. Frondaie. Au lieu de reprendre à notre grand poète le thème de ses tragédies, que M. Frondaie ne s'ingénie-t-il à imiter la pureté de son style ! Il écrit, par exemple : « S'il fallait raconter par le menu l'histoire d'une liaison effrayante et de ses méandres, le récit de ce qui advint en Syrie, après l'arrivée de Torèse, s'en trouverait interrompu. Force est donc de les relater dans la sécheresse d'un raccourci : la veuve

du capitaine Quern, on l'a déjà compris, vendit *son* corps au directeur des cotons français de l'Euphrate pour mettre *son* fils sous *sa* sauvegarde... » Evidemment, nul ne penserait à Racine en lisant de semblable prose...

Je signale aux amis de Willy et aux amateurs de brillants calembours le dernier recueil, les **Contes sans feuille de vigne**, de ce chroniqueur qui a fait, voilà trente ans, les délices du monde boulevardier. Willy est resté fidèle à son esprit. C'est le moment, puisqu'il a, paraît-il, des difficultés, pour que ceux qui ont aimé son esprit lui restent fidèles.

Un auteur de talent donne son « bon à tirer » dès son premier livre, a dit Alphonse Daudet. **Préséances**, dont M. François Mauriac publie, aujourd'hui, une nouvelle édition, confirme cette opinion de l'auteur de *Sapho*. On trouve, en effet, dans l'œuvre de jeunesse de M. Mauriac toutes les qualités qui constituent la très réelle originalité du romancier de *Thérèse Desqueyroux* et de *Destin*.

JOHN CHARPENTIER.

THÉATRE

Mélo; 3 actes et 11 tableaux de M. Henry Bernstein, au Gymnase.

Nous avons déjà fait cette remarque : la plupart de nos auteurs dramatiques devraient avoir la prudence de ne pas écrire de ces textes où on livre directement la qualité de sa pensée, de son esprit, de son cœur, de son propre jeu intime. Combien de fois n'avons-nous pas regretté (pour eux) que certains célèbres auteurs ne se trouvent pas avertis du bénéfice qu'ils retireraient à ne faire point publiquement la découverte d'eux-mêmes ?

Il est bien aventureux pour des gens dont c'est la profession avouée de chercher à plaire au plus grand nombre possible de clients, et d'augmenter toujours l'obésité de leur escarcelle, il est bien aventureux pour ces gens-là d'exposer quoi que ce soit qui puisse dévoiler leur personnage. Car, que peut-il y avoir d'intéressant où règne, en régente pratique, la servilité ?

M. Henry Bernstein, quand il s'agit de son étalage, n'a pas de circonspection. La pratique du bluff, de l'ostentation, la recherche du succès matériel, la digestion ininterrompue des flatteries les plus grossières (et sans doute les plus méprisantes : y a-t-il à se modérer dans ce sens auprès d'un tel présomptueux ?), tout

cela fait méconnaître à ce puffiste son état véritable. Dès avant même que ses pièces soient montrées aux feux, il lâche dans les quotidiens amis sa personnelle exaltation, et toujours dans un mélange éhonté de vanité et d'obséquiosité. Récemment je notais, chez le vieux courtisan, ce relâchement significatif dans l'exercice de ses velléités à se glisser dans les bibliothèques parmi une troupe de bien meilleurs que lui, et — comble d'inconscience — en pressant pour qu'ils y paraissent ses subordonnés. Une pareille impertinence achève, en le faisant trop connaître, de perdre M. Bernstein dans l'esprit et l'estime de ses contemporains, et fussent-ils même les plus sceptiques, les mieux disposés, par exemple, à applaudir ne fût-ce que la simple adresse à réussir ; car ce n'est déjà pas mal de faire bonne figure de bateleur, en quoi jusqu'à la guerre M. Bernstein excellait. Depuis, on n'a vu de lui que des ouvrages qui montrent trop sa défaite, son naufrage. Cela fait pitié. Ce fut d'abord (au cours de la guerre) une pièce — aux Français — dont je ne me souviens rien autre que son lamentable sentimentalisme factice, officiel et le morne ennui que répandait alors tout art faux — dans la prose, la poésie ou le théâtre — consacré à des événements dont il ne pouvait toucher la véritable et sombre architecture. Puis, surnageant comme une épave dans une époque nouvelle, et n'ayant rien en lui qui puisse affirmer « una persona », un caractère viable, on vit M. Bernstein s'inspirer d'abord de Pirandello (*Galerie des glaces*). Puis parut sa *Judith*, calquant celles de ses péripéties qui pouvaient passer pour originales (puisqu'elles étaient inventées en surcroît du Livre Saint) sur celles de la *Judith* d'un auteur allemand du début de l'autre siècle, et qui — comme par hasard — venait d'être traduite et publiée en français. *Félix*, ensuite, rappelait l'ancien Bernstein brutal, et sauf que les personnages n'étaient plus de ce « monde » élégant et opulent qui formait la clientèle de l'ancien *Figaro* et celle de M. Bernstein, mais bien de cette sorte de nouvelle production du temps encore récent où quelques idéalistes confiants et impénitents étaient secoués, bernés, par les pirateries diverses générées à l'arrière par les années de conflagration.

Au matin de la première de **Mélo**, j'ai donc lu deux articles de M. Bernstein, destinés à lancer son nouveau produit. Ça n'est ni écrit, ni réfléchi, ni responsable. Un bredouillement, une

pauvre écriture impropre, incohérente, transporte une pensée défaite, subordonnée au dehors, vague, et cent velléités et intentions contradictoires. Comme on pouvait s'y attendre, ces préliminaires sont d'un être ruiné par une longue vanité et une longue dépendance, désuni par la pratique de ce constant amalgame, et qui s'ébroue là dedans avec une délicieuse inconscience. Il s'y montre incapable de stabiliser avec au moins quelque logique primaire ses propositions relâchées, et même simplement de cette tournure spirituelle où la précaution d'une ironie possible rend les bas intérêts et les piètres moyens moins lourds, les intentions quêteuses moins visibles, moins exposées sans ménagement. Je regrette de ne pouvoir donner ces deux morceaux à nos lecteurs (*le Journal* et *Comœdia*, 12 mars), ils y trouveraient un homme bien découvert par lui-même, bien pris au piège d'écrire, d'exposer sa pensée, sans en avoir les moyens.

Aux premières lignes de ses naïves confidences, M. Bernstein nous assure que « un auteur dramatique a quelque pudeur à parler de son œuvre » ; puis, tout de go, il écrit : « Les plus grands romanciers de ce temps m'ont souvent dit que, par mes dernières œuvres, j'étais un des leurs... Ils m'appellent volontiers un romancier dramatique ». Voilà un exemple de ce que je signale, de l'inconsistance, de l'irresponsabilité, de l'artifice naïf qui sont le caractère même de M. Bernstein. Pourquoi évoquer la pudeur de parler de soi, alors que l'on en écrit avec une telle impudeur ? Pourquoi charger « les plus grands romanciers de ce temps » d'avoir inventé une formule très quelconque et qui n'est évidemment qu'une suggestion du seul M. Bernstein ? Et ce « souvent » qui souligne si naïvement la béate satisfaction du pauvre homme en train de se donner de l'encens, et qui s'en trouve la tête si pleine de vapeurs qu'il croit vraiment que « les plus grands romanciers du temps » lui ont vraiment dit, et même « souvent » qu'il « était des leurs » ! N'est-ce pas comique à souhait ? Et d'ailleurs, ce ne sont pas seulement « les plus grands » qui lui ont parlé ainsi, mais même *tous* les romanciers, jusqu'au plus petit : « Il n'y a pas un (*sic*) romancier de ce temps qui ne m'ait dit : « Vous êtes romancier » ! Tout ce qu'écrit ce gentilhomme est pareillement pauvre et sans malice.

Il ne nous est pas apparu que *Mélo* se rapprocherait de la composition livresque du roman ou de l'essai. La pièce est cou-

pée en une dizaine de tableaux. Mon Dieu, c'est ce que font beaucoup d'auteurs dramatiques actuellement. C'est là une mode, une « nouveauté » qui n'est pas bien remarquable, et que M. Bernstein ne fait que suivre.

Ce serait plutôt au sujet du *Venin* que la suggestion de M. Bernstein (qu'il serait « un romancier dramatique ») pourrait avoir quelque plausibilité. Mais, avec M. Bernstein peut on être sûr — depuis la mésaventure de sa *Judith* — qu'il n'ait point paru, antérieurement au *Venin*, quelque livre à la carrière discrète qui contien trait dans son plan, sa substance et sa coupe (la dissociation de l'amour sentimental et de l'amour charnel), l'essentiel fondamental du *Venin* ? Et si même on trouvait là, au surplus, cet essentiel désigné sous l'appellation originale de « venin », on n'en serait pas autrement étonné. N'est-on point naturellement porté à la conjecture que cela peut tenir de quelque inspiration étrangère si une originalité apparaît ici ou là dans une production de M. Bernstein ? En tout cas, ce n'est pas dans *Mélo* que, de cette originalité, on trouvera la moindre trace. Lui-même n'y prétend point. M. Bernstein, qui venait de donner à sa précédente production — le *Venin* — un titre si net, ne sait même pas cette fois pourquoi celle-ci s'appelle *Mélo*. (Maintes fois ici nous avons désigné ses produits sous ce titre; nous aurions mauvaise grâce à n'être pas satisfait s'il le reprend à son tour. Pourtant il ne sait pas ; il a oublié :

Certains me demanderont peut-être pourquoi j'ai appelé ma pièce *Mélo* ? Je l'ai moi-même mieux su que je ne saurais maintenant le dire. Peut-être les spectateurs en percevront-ils la raison, comme je fis, alors que je donnai un nom à cette œuvre.

Que signifie ce vacillement, ce vide intellectuel et moral de la pensée ? On n'ose risquer publiquement un diagnostic. On voudrait de bon cœur rendre un peu de vigueur à cet esprit en péril, lui trouver de son titre, dont il a égaré le sens, une explication bien simple, bien rafraîchissante, par exemple que *Mélodrame*, cela désigne un drame accompagné de musique instrumentale, et que justement c'est exactement le cas.

Mais le mal qui abîme M. Bernstein est sérieux, et sa négligence est extrême à le méconnaître. Voici comme il avoue — le malheureux — combien sa pièce lui est propre, comme c'est de lui-même, de son cœur, de sa raison, de son intelligence qu'elle est née :

Il me reste le sentiment assez net d'avoir subi, dans *Mélo*, l'influence des arts voisins, surtout du roman...

Dirai-je aussi que le cinéma ne m'a pas non plus laissé insensible, et qu'il y a indiscutablement (1) dans *Mélo* un film qui s'est ignoré longtemps, mais qui ne s'ignore plus ?

Ah, que voilà, de la plume d'un auteur, l'aveu, à propos de son ouvrage, d'une genèse honorable !

On voit bien là notre héros, incapable d'aucune retraite en lui-même, subissant au jour le jour dans sa nature déserte de soi les petits sursauts de chaque mode boulevardière, les inspirations vaille que vaille de chaque industrie nouvelle. Dans sa pièce, entre les tableaux, et pendant de grandes parties des tableaux, un phonographe intarissable nous envoie ses musiques diverses à la cantonade. Tout est bon à M. Bernstein de ce qui peut occuper le vide, remplacer l'esprit et l'architecture réfléchie de la pensée. Au contraire de l'idéal d'un artiste authentique et qui, par-dessus tout, tend à émonder de ses ouvrages tout ce qui ne lui semble point exclusivement recueilli, découvert en lui-même, M. Bernstein, avec l'âge, apparaît d'année en année plus impropre. Dans sa chute, il s'accroche et se retarde à toutes les branches de la mode ; au bout de chacune on le voit se balancer un instant, puis tomber à la suivante. Ce spectacle, qui est plein de grâce chez les singes dont la souplesse vive nous amuse, est assez triste et fort instructif chez l'homme longtemps surestimé et qui déchoit comme il faut, lorsque c'est le tableau amer de l'infortune finale des talents d'artifice.

Venons à la pièce. Il s'agit d'un jeune ménage où le mari, violoniste des grands concerts, amène son ami, son compagnon de jeunesse qui, lui, est devenu un riche et célèbre virtuose. Naturellement cet avantageux garçon apporte le désordre habituel. La jeune femme devient tellement son amante que, aspirant à partager entièrement sa vie avec lui, elle tente d'empoisonner son mari. La tentative est déjouée par une bonne et jolie cousine, toute dévouée à celui-ci. La malheureuse — dépit ou remords — se noie.

Voilà pour les deux premiers actes. Au trois, la cousine a épousé

(1) *Indiscutablement*, dans l'esprit et sous la plume impropre de M. Bernstein, cela veut dire *douteux*, car plus loin il écrit : « Ai-je, comme bien d'autres, subi dans une mesure l'influence du cinéma ?... Peut-être. »

le veuf, qui ignore la tentative d'empoisonnement dont il a été l'objet et garde, devers son épouse suicidée, une anxiété constante. Sa nouvelle femme consulte un prêtre : ne faut-il point faire connaître au mari survivant l'indignité de sa femme morte, afin de le guérir de sa hantise ? Le prêtre conseille le contraire. De son côté, le jeune homme recompose, recherche, interroge le passé. Il constate par des dates que la neurasthénie aiguë, puis le suicide de sa femme, pourraient bien avoir quelque corrélation avec l'arrivée de son bel ami dans son ménage. Certaine nuit, il va trouver décidément celui-ci et il l'interroge cordialement, mais âprement. L'autre, bouleversé, maintient néanmoins ses dénégations, et d'une manière aussi obstinée que celle où son ami concentre et darde ses soupçons. Ainsi ça ne finira pas et, dans une sorte de désespoir et de réconfort mutuel, ils se mêlent comme au temps de leur adolescence — l'un avec son violon et l'autre au piano — en jouant la sonate de leur juvénile prédilection.

Ce que l'auteur propose ici pour admirable, c'est bel et bien la désertion de soi-même, l'apothéose de ceux qui reculent lâchement devant la solitude.

C'est bien en effet un *Mélo,* avec tout ce que le terme peut désigner de désuet, de périmé. Délicieux lorsque cela nous vient du passé, combien cela nous apparaît oiseux lorsque c'est par dénuement qu'un auteur contemporain s'y dégrade.

D'après certaines allusions contenues dans sa pièce, il est possible de supposer que, selon l'exemple du regretté marchand de papier Arthur Meyer, M. Bernstein, l'un de ces jours (probablement lors de la première de quelque pièce), battra la caisse de la conversion au catholicisme.

Deux bons acteurs sont les messieurs dans cette pièce où Mme Gaby Morlay est la femme fatale. On passe le temps agréablement à suivre leurs giries, soupirs, voluptés ou affres. Notamment le tableau de l'amant (M. Boyer) et de sa maîtresse n'est pas pour nous détacher du goût des agréments identiques. D'abord assoupie et de dos, puis tordue, retournée, la tête renversée de passion et de satisfaction, les cheveux épars, combien cette femme est distrayante. On s'en souvient avec regret lorsque, au tableau du suicide, sous l'arche géante et sombre, cette artiste, sans grand éclat, mais touchante, mime les tourments d'une femme désespérée, se jette à l'eau aux sons d'un orgue de Barberie (car il y

a de la musique partout, jusqu'à nous écœurer). Entre-temps, deux tableaux nous montrent le mari (M. Blanchar) en proie à une sorte d'agonie sous le poison de sa femme. L'auteur lui fait tenir les propos exactement les plus opposés à la situation (*comme ma petite femme me soigne bien !* etc...). Procédé aussi facile que fatigué. On pourrait suivre les onze tableaux en y signalant la succession ininterrompue des contrastes brutaux et extrêmes, fruits d'un travail insensible ; c'est pour tout dire inexcusable dans sa chétivité et sa monotonie, surprenant par la simplicité décevante selon laquelle l'auteur ne s'aperçoit pas qu'il s'y montre tellement épuisé. Il y a naturellement l'inévitable cimetière des Curel et Cie, où se retrouvent, sur la tombe de la femme, le mari et l'amant...

Oui, ce qu'il faut particulièrement signaler, c'est le factice, le procédé automatique de la succession des contrastes, l'infirmité de la besogne.

Le programme officiel annonce que « la mise en scène est de M. et Mme Henry Bernstein (*sic*) ». Un communiqué ultérieur du théâtre, sans nul doute inspiré par le goût et la générosité de l'auteur, a rendu un nouvel hommage à la collaboration de Mme Henry Bernstein qui a, paraît-il, choisi les étoffes.

ANDRÉ ROUVEYRE.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Charles Brunold : *La Sarabande éternelle*, Collection « le Roman de la science », Hachette. — Marcel Boll : *Matière, électricité, radiations* (ce qu'il faut connaître pour suivre les progrès de la physique actuelle), Delagrave. — Mémento.

Charles Brunold enseigne les sciences physiques aux lycéens ; c'est de plus un néophyte dans la « littérature scientifique ». Son dernier livre paraît dans cette collection, « le Roman de la science », où, jusqu'à ce jour, Charles Nordmann avait été à peu près seul à déverser le trop-plein de son imagination incompétente. Je présume que Brunold ne doit pas être très fier de son devancier, puisque son ouvrage néglige de mentionner, en regard du titre, les « autres volumes de la même collection ».

Les 230 pages s'intitulent **La Sarabande éternelle** ; une sarabande, c'était une danse espagnole, « dont l'air était à trois temps très lents » (Littré) : en employant ce terme comme syno-

nyme de « ronde vertigineuse et magnifique » (1), Charles Brunold mériterait certes de figurer dans « le sottisier universel » du *Mercure de France*. Il travaille sous le signe de Paul Valéry, comme en témoigne cette citation, en triple exergue :

Dans chaque époque, il existe un mode d'activité qui se place au-dessus de tous les autres, qui les résume, les utilise, les sublime tous. Il n'y a point de doute que, de notre temps, ce soit le physicien qui tienne le grand rôle.

Vérité à mon sens incontestable, où perce peut-être chez M. Valéry, ancien élève de l'Ecole Polytechnique, le regret de ne l'avoir pas choisi...

Le sous-titre porte : *Dialogues sur la matière*, dialogues entre Probus et Lucile. Ne croyez pas que Brunold fasse converser la fille de M. Jourdain avec l'empereur romain qui fut massacré dans un soulèvement militaire (ou avec M. Jean Corréard, qui signe, lui aussi, Probus) : le physicien Probus cause avec *le* profane Lucile. La forme dialoguée permet sans doute de présenter certaines objections sous des aspects différents, et la genèse de plusieurs découvertes est exposée de façon assez satisfaisante. Mais que de remplissages ! que de paroles insignifiantes !

Oui, Lucile, ce que vous dites est juste (p. 14).
Je vous laisse, Lucile, le soin de chercher vous-même (p. 35).
Vous avez réponse à tout (p. 36).
J'allais vous le dire, cher Probus (p. 40).
Je veux bien, mon cher Lucile, vous suivre sur ce terrain (p. 49).
J'avoue que je ne vois pas comment on peut répondre à cette question (p. 61).
Ne m'en voulez pas, cher Probus, si je vous dis qu'ici je suis bien obligé de croire sans comprendre (p. 106).
Je vois que vous ne perdez pas de vue le problème qui nous occupe (p. 111), etc.

Cette science dialoguée s'apparente à l'histoire romancée, et Brunold fait penser à un de ses collègues, qui émaillait son cours de phrases banales, gratuitement prêtées aux personnages célèbres : « Alors, Danton dit à Saint Just : *Du tout, jeune homme...* » Malgré de légers avantages, le dialogue se présente

(1) Ces mots figurent sur la bande qui entoure le volume.

comme un genre particulièrement déplaisant, quand il s'agit de vulgariser les résultats de la science.

L'ouvrage traite successivement du fourmillement (la sarabande!) des molécules, de leur constitution, de la composition des noyaux atomiques, des modèles d'atomes et de l'affinité chimique, malheureusement *sans figures*. Il y subsiste quelques inexactitudes, par exemple (p. 115) la confusion entre deux opérations fort distinctes (fractionnement et décomposition), quelques explications erronées (1) :

Cette expérience montre bien que l'hydrogène de la molécule d'eau peut se diviser en deux parties (p. 66) ;

quelques vieilleries (le fluide électrique, p. 108 ; le fluide neutre, p. 98 ; l'électricité positive qui s'écoule par la cathode, p. 93; ...), nombre d'expressions incorrectes :

Un gaz très raréfié par un vide poussé (p. 93) ;

L'ampoule est traversée par une émission d'une faible luminosité (p. 93);

Le potassium, qui, n'est pas considéré comme radioactif, présente une très légère radioactivité (p. 112) ;

quelques phrases font sourire, comme quand il s'agit de « radiations encore plus nerveuses (!) que les violettes (!) » (p. 133). Mais ce ne sont là que des points de détail ; il est vrai que l'auteur a sollicité l'aide d'Edmond Bauer, aujourd'hui sous-directeur de laboratoire au Collège de France, qui a épuré la rédaction primitive.

§

Trois mois avant l'ouvrage précédent, je terminais un opuscule d'une centaine de pages, intitulé **Matière, électricité, radiations**. (*Ce qu'il faut connaître pour suivre les progrès de la physique actuelle.*) En se bornant à l'essentiel, en fixant les idées par une quarantaine de figures, en ajoutant des sommaires explicites, il a été possible non seulement d'y exposer les sujets auxquels Brunold s'est limité, mais aussi d'y traiter du rayonnement, engendré par les oscillations d'électrons, et d'y

(1) Cette expérience ne montre rien du tout, puisqu'on a longtemps admis que deux molécules d'eau réagissaient sur un seul atome de sodium. Il eût fallu écrire : « Le plus simple consiste à admettre que la molécule d'eau renferme deux atomes d'hydrogène. »

parler des plus récentes découvertes, relatives aux photons — grains de rayonnement — et à leur pilotage. Dédaignant de faire bavarder le cher Probus avec son compère Lucile, on s'y efforce, aussi brièvement et aussi clairement que possible, de faire comprendre au lecteur l'état de la physique contemporaine, considérée plus spécialement du point de vue corpusculaire. Celui-ci aura intérêt à appliquer le « mode d'emploi » (1) préconisé au bas de la page 9 : les onze chapitres, dont chacun se lit en une demi-heure, permettent à qui le désire de se faire, en onze jours, une vue d'ensemble des tendances de la science tout à fait récente.

Le plus fréquemment possible, on a répondu aux questions que posera tout esprit curieux et qui risquent de l'arrêter ; voici les titres des chapitres avec quelques-unes de ces questions embarrassantes

1° *Les grains de matière ou molécules* ; comment les compte-t-on et comment mesure-t-on leurs dimensions ?

2° *Les molécules et la pression* ; qu'est-ce que le vide et à quoi sert-il ?

3° *Les molécules et la température* ; quelle différence y a-t-il entre le vent et la chaleur ? Pourquoi les locomotives sont-elles surtout des calorifères qui chauffent libéralement l'air des campagnes ?

4° *Les échanges d'atomes entre molécules* ; pourquoi le véronal fait-il dormir ?

5° *L'électron ou grain d'électricité négative ;* comment fonctionnent les lampes de T. S. F. ? pourquoi l'aimant attire-t-il le fer ?

6° *Electrons et protons dans l'atome* ; est-il possible de faire de l'or ? comment peut-on voir les atomes ?

7° *Les pertes et gains d'électrons* ; la cohésion et la chimie correspondent au même mécanisme.

8° *Les processions d'ions et d'électrons* ; pourquoi l'électricité est-elle invisible ?

9° *Les oscillations d'électrons et le rayonnement* ; en quoi consistent les ondes hertziennes et pourquoi y sommes-nous insensibles ? La gamme des radiations connues.

(1) Cette expression spirituelle est d'André Metz (page scientifique des *Nouvelles Littéraires* du 16 mars 1929).

10° *Les grains de rayonnement ou photons* ; la photoélectricité et la télévision.

11° *Le pilotage des grains de rayonnement et de matière* ; l'objet de la mécanique ondulatoire ; le « principe d'indétermination » nous empêche de connaître *à la fois* la position et la vitesse des particules ultimes de l'électricité et du rayonnement.

Un index, contenant les 70 noms des savants cités, rappelle les dates importantes de l'évolution de la physique atomique, depuis la Grèce ancienne jusqu'en 1927.

Si notre âge est bien celui de la physique, comme le pense Paul Valéry, n'est il pas regrettable que tant d'esprits distingués restent aussi profondément, aussi candidement étrangers à l'essentiel de l'effort intellectuel contemporain ?

Mémento. — La nouvelle récrimination d'Augustin Boutaric, dont l'humeur acariâtre est bien connue de tous ceux qui l'approchent, tombe au moment même où, par souci d'équité, je viens de lui rendre service : tout n'est pas mauvais dans ce qu'il écrit (nous verrons tout à l'heure pourquoi), et j'ai récemment donné un avis favorable sur la publication d'un de ses articles, qui, sans moi, aurait été jeté au panier.

Néanmoins, sa production est médiocre ; et lorsque, acceptant de créer la « page scientifique » des *Nouvelles Littéraires* (16 mars 1929), je parlais des « revues spéciales, comme *La Science et la Vie*, où il nous tient à cœur, là aussi, d'épurer la vulgarisation scientifique », c'est à des demi-savants, genre Boutaric, que je faisais allusion.

Puisque notre demi-savant tient tant à ce qu'on parle de lui, j'ai reçu récemment une lettre d'un ingénieur électricien, dont le nom importe peu, mais qui relate des faits édifiants. Cet ingénieur, — comme tant d'autres, — a étudié l'admirable ouvrage que sont les *Premiers Principes d'Electricité industrielle* de Paul Janet ; le fils de cet ingénieur, qui prépare son P.C.N., possède le *Précis de Physique* d'Augustin Boutaric ; et quelle ne fut pas sa stupéfaction quand il découvrit que des pages entières de Boutaric étaient copiées sur Janet, textuellement et sans indication d'origine ! Je ne m'étonnais pas pour si peu, sachant que Boutaric m'avait moi-même pillé sans vergogne (1) ; mais je tins à vérifier cette accusation. En fait, les « emprunts » sont innombrables ; ainsi, pour ne prendre qu'un exemple, la page 809 de Boutaric (1re édition) résulte de l'accolement (figures comprises) des bas des deux pages 181 et 182 de Janet (6e édition). Gauthier-Villars, qui édita ce dernier, est parti-

(1) Cf. *Mercure de France* ; 1er mars 1928, p. 509.

culièrement chatouilleux sur le chapitre des contrefaçons : c'est le moment ou jamais de mettre en œuvre ces excellents principes !

Enfin, Boutaric reproduit modestement les quelques éloges que lui décerne un Italien, directeur de l'Observatoire de Parme et rédacteur à la même revue que lui. A qui fera-t-on croire qu'un étranger ait trouvé le loisir d'« éplucher » ses trois volumes de vulgarisation ? Et cependant un livre de science vaut tant par les détails que par les idées générales. Or les détails fourmillent d'erreurs. Quant aux idées générales, on sait où il les « emprunte ». Bref, il faut faire deux parts dans les copieuses productions de Boutaric : ce qui est de lui est erroné et ce qui est exact n'est pas de lui.

MARCEL BOLL.

SCIENCE SOCIALE

J. Wilbois et A. Letixerant : *Comment faire vivre une entreprise*, Alcan. — Pierre Lasserre : *Georges Sorel théoricien de l'impérialisme. Ses idées Son action.* Cahier de la Quinzaine. L'Artisan du Livre. — André Philip : *Henri de Man et la crise doctrinale du socialisme*, préface de Bernard Lavergne. — Alexandre Zévaès : *Jules Guesde, 1845-1922*, Marcel Rivière. — Mémento.

M. J. Wilbois poursuit sa précieuse collection, *Les Vademecum du chef d'entreprise*, et après avoir publié *Le Chef d'entreprise*, dont il a été rendu compte ici, et *La Direction des ateliers et des bureaux* (en collaboration avec M. G. Crespin), il donne maintenant, en collaboration avec M. A. Letixerant, **Comment faire vivre une entreprise**.

Nulle question n'est plus importante pour une société moderne fondée sur la liberté et la prospérité économique (je ne parle donc pas de la société future fondée sur la tyrannie et l'appauvrissement socialistes). Et aussi nul problème n'est plus difficile. De même que rien n'est plus facile à établir que le socialisme; comme le disait Cavour, l'état de siège est la façon de gouverner des imbéciles, et le socialisme est toujours en état de siège.

Quand on veut, dit l'auteur, présider à la vie d'une entreprise, fondation, croissance, liquidation, etc., on a entre les mains un organisme qui n'est soumis à aucune loi du type des lois physiques ; ce qu'il y a d'essentiel dans son développement est imprévisible, au moins scientifiquement.

Toutefois, pourrait-on continuer en modifiant le texte tout en restant dans l'esprit de l'auteur, s'il ne peut être question de lois physiques, il s'agira certainement de lois psychologiques d'une

part et de lois économiques de l'autre, et ainsi ce sera toujours scientifiquement que l'on pourra faire vivre une entreprise. C'est, en fait, ce que démontre l'auteur en étudiant tour à tour : 1° la fondation d'une entreprise ; 2° la vie de l'employé dans l'entreprise ; 3° et hors de l'entreprise ; 4° les phases nécessaires du développement de l'entreprise, et 5° les unions d'entreprises. Tout cela, à première vue, est un peu aride, mais fourmille cependant de problèmes intéressants. Voici, par exemple, la question du foyer de l'ouvrier. L'ancien principe des économistes purs : « à travail égal salaire égal », qui reste d'ailleurs juste, a été modifié par l'adjonction d'un autre principe : « à charge égale salaire égal », qu'il ne faut pas confondre avec une troisième formule plus suspecte : « à besoin égal salaire égal ». Et sous l'influence du nouveau principe, le second, s'est développée l'institution des allocations familiales, qui donne des résultats si intéressants à Roubaix-Tourcoing, ou à Clermont-Ferrand (ateliers Michelin) et qu'il faudrait bien ne pas laisser étouffer par la grosse machine étatiste des assurances sociales que les économistes et psycho-sociologues ne voient pas grandir sans crainte.

Le défaut des livres de ce genre est d'être trop substantiels et trop techniques. Celui qui en parle ne peut pas signaler tout ce qui est digne de remarque : il faudrait en reproduire toutes les pages. Il ne peut que dire au lecteur : Voici un livre sérieux et précieux et qui vous changera de tout le métafouillis marxiste. Et c'est alors au lecteur, s'il n'a pas l'esprit complètement matagrabolisé par la sottise socialiste, à s'approcher, à étudier, et à voir ce que peuvent produire l'intelligence, le travail et l'épargne, s'harmonisant dans un milieu de liberté. Toutefois et avant de quitter MM. Wilbois et Letixerant, je voudrais dire un mot de leur Doctrine de l'administration.

Ce mot administration, et cette chose, encore plus, sont une bonne pierre de touche pour les gens épris de réalité. Très souvent, ils font pleuvoir sur elle sarcasmes et injures, et trop souvent, hélas ! ils n'ont pas tort de le faire. Pourtant, l'administration a non seulement sa raison d'être, mais encore sa nécessité ; on ne peut pas se passer d'esprit administratif au bon sens du mot, et une entreprise ne peut prospérer que quand elle a à sa tête un bon administrateur, c'est-à-dire un homme sachant voir l'ensemble, dresser un programme, diriger, harmoniser, contrôler et aussi,

peut-être avant tout, prévoir. Tout ceci se rapportant à l'administration privée des établissements d'industrie et de commerce. L'administration des services de l'Etat est tout autre chose, et les auteurs auraient pu le noter, car quand on prononce ce mot sesquipédalier, on pense le plus souvent à un service public. L'administration d'Etat n'a pas à faire naître et prospérer une entreprise, elle a, avant tout et peut-être uniquement, à établir et maintenir l'ordre public qui permet à ces entreprises de vivre ; elle est donc en somme affaire de police, au sens élevé du mot. Et ceci ne fait pas que les directeurs de services d'Etat ne doivent pas avoir les mêmes qualités d'intelligence et de judiciaire que les directeurs d'usines, peut-être même doivent ils les avoir à un degré supérieur, mais, d'autre part, ils sont déchargés de responsabilité pécuniaire, et ceci présente à la fois des avantages (le fonctionnaire doit être désintéressé), et des inconvénients, il peut être trop théorique et trop autoritaire ; c'est justement pour cela que le fonctionnaire d'Etat (je parle du directeur et non de l'expéditionnaire) doit être un homme d'une très haute intelligence, ce qui, ironie des choses, pourra le faire traiter de mauvais fonctionnaire par ses collègues qui ne le trouveront, ni assez minutieux, ni assez rigoureux, ni assez pointilleux. Ah ! M. Wilbois devrait bien nous donner un jour un livre sur le fonctionnaire d'Etat !

Aux antipodes de M. Wilbois, étudieur du travail libre et prospère dans les pays civilisés, nous pouvons situer divers fanatiques, apôtres du travail esclavagé et misérable dans les pays socialisés, et voici le premier que M. Pierre Lasserre fouille avec soin : **Georges Sorel théoricien de l'impérialisme : ses idées ; son action.**

Georges Sorel a fait, un moment, figure de grand homme, et paraît-il, Mussolini comme Lénine se sont réclamés de lui. Il écrivait, en effet, avec une verve sarcastique, une hauteur méprisante, une âpreté calcinée, et d'ailleurs une étonnante variété de connaissances, qui ne pouvaient laisser aucun lecteur indifférent. Je l'ai beaucoup pratiqué, et j'ai même, ce qui est rare de ma part, désiré le connaître personnellement ; le fait qu'il m'a paru, au verbal, beaucoup plus terne qu'à l'écrit, ne prouverait rien contre sa valeur, au contraire ; les grands penseurs et les grands écrivains ne sont pas en général de brillants causeurs ; mais

Georges Sorel était-il un grand écrivain et un grand penseur ? Toute la question est là.

Pour l'écrivain, j'ai déjà dit ses qualités ; il n'est donc certes pas négligeable et on pourra le mettre à côté, sinon de son premier maître Karl Marx, qui est carrément illisible, du moins de son second maître Proudhon, à qui il ressemble beaucoup par certains côtés de polémiste atrabilaire. Mais savant et penseur, c'est autre chose. Assurément Georges Sorel était bien supérieur à la moyenne des mâcheurs de bouillie prolétarienne pour réunions électorales ; ç'avait été un brillant élève de Polytechnique, sorti dans la botte et arrivé au grade d'inspecteur général des Ponts et Chaussées, et je me priverai ici de la plaisanterie facile qui ferait lui demander si ses ponts ne s'écroulaient pas et si ses chaussées ne s'effondraient pas, comme on en a fait la réputation aux savants polytechniciens. De plus, c'était un gros lecteur, et qui ne pouvait pas résister à la tentation (hélas, moi non plus) d'écrire ce qu'il pensait du livre qu'il venait de lire, et, comme il savait beaucoup de choses, ce qu'il écrivait était souvent du plus haut intérêt ; je me souviens de ses articles de début dans le *Pays de France*, la revue de Joachim Gasquet, qu'il a peut-être négligé de réunir en volume et qui seraient bien plus captivants à lire que ses dernières élucubrations ; parfois d'ailleurs la manie du paradoxe ou simplement de l'originalité lui nuisait ; il ne restera rien de ses études d'exégèse chrétienne, où parfois il flatte bien curieusement l'orthodoxie catholique, par réaction peut-être contre la niaiserie de certains rationalistes. Mais tout cela a bien peu d'importance au regard de sa sociologie et de l'attitude de haine étroite et méchante qu'il avait prise contre ce qu'il appelait la civilisation bourgeoise.

Pour quelle raison ? On ne sait. Raisons personnelles, a-t-on dit, rancune mondaine contre les étroitesses d'esprit des bonnes sociétés de province. Tout est possible. Mais intéressée ou désintéressée, cette attitude n'en est pas moins indigne d'une intelligence comme pas la sienne, d'autant que cette intelligence était servie par un sens moral très exigeant. Qu'il rivalise tour à tour avec Nietzsche et Joseph de Maistre, et qu'il ait vu assez juste sur Jean Jacques et sur Jaurès, cela ne l'innocente pas d'avoir, tout le temps, soufflé la haine, prôné la violence, soulevé les passions atroces au nom de concepts qui n'ont pas le sens commun. Et

assurément, son cas est intéressant pour un analyste comme M. Pierre Lasserre, qui a écrit à son sujet un livre tout à fait remarquable Taine aurait dit de lui : c'est un beau monstre. Mais les monstres sont à tenir à l'écart et ne doivent pas être regardés comme des animaux bienfaisants.

Ceci dit et si l'on veut appliquer le mot de Shakespeare que dans la méchanceté même il y a une âme de bonté, on peut tirer d'une lecture de Sorel quelques propositions louables, et notamment celle-ci, que l'énergie d'âme est une des vertus les plus hautes de l'homme ; mais qu'on s'empresse d'ajouter, pour lui comme pour Nietzsche, que cette énergie n'est pas bonne par elle-même, et que, quand elle est employée à une œuvre de destruction, de massacre, de tyrannie, elle est carrément mauvaise et du coup d'autant plus abominable : *optimi pessima corruptio* comme disaient les vieux moralistes qu'il ne récuserait pas.

M. Pierre Lasserre fait remarquer quelque part que le succès d'une telle théorie, avant tout antilibérale, qu'elle soit d'esprit révolutionnaire ou réactionnaire, et elle est tour à tour les deux, devrait montrer aux libéraux le danger que court leur déesse. Ç'est exact, la liberté subit partout une éclipse, et rares sont ceux qui la défendent, comme moi depuis quelque trente ans ici même, et aussi comme M. Lasserre qui déclare :« La civilisation sera libérale ou ne sera pas ». Mais, quel que soit le triomphe actuel des esprits réactionnaires ou révolutionnaires, ce triomphe ne sera jamais que passager, parce qu'au-dessus de tout il y a la science et la vérité, et comme l'Apollon vainqueur du serpent pythien de Delacroix, la Liberté finira par avoir raison de tous ses ennemis.

Qu'on lise Georges Sorel, esprit fumeux, diffus, inégal, contradictoire, mais singulièrement intéressant, original et vigoureux, cela se comprend, certes, ce n'est pas du temps perdu. Mais qu'on se mette à étudier les innombrables auteurs qui ont circumbilivaginé autour du marxisme, allant un peu plus loin ou un peu moins loin que le Prophète, et se désarticulant les méninges pour trouver un sens à ses contre-sens ou à ses non-sens, c'est peut-être alors se créer des remords de ne pas être allé jouer aux boules.

Le dernier de ces commentateurs-argumentateurs est un auteur belge écrivant en allemand, que M. André Philip a étudié en un

livre : **Henri de Man et la crise doctrinale du socialisme**, préfacé par M. Bernard Lavergne, sur lequel se précipiteront les dévots du dit Prophète. Ils y verront que M. Henri de Man va « au delà du marxisme », c'est le titre de son principal ouvrage, et que d'ailleurs sa doctrine, produit incestueux de la carpe Karl Marx et du lapin Bergson, « ne prétend nullement, je reproduis les termes de M. Philip, fixer les buts du socialisme, mais seulement indiquer les conditions auxquelles il doit se soumettre s'il veut agir avec efficacité ». Et comme alors cette doctrine se trouve relever de l'art politique plus que de la science sociale, je me crois autorisé à ne pas en parler ici avec autant de détails que de celle de Georges Sorel ; je note seulement, d'après le livre, que M. Henri de Man est né à Anvers en 1885, qu'il a longtemps été un militant actif du Parti ouvrier belge, qu'il s'est bien conduit pendant la guerre, qu'il se sépare du bolchevisme par un fossé de plus en plus profond, et qu'il se rattache plutôt à nos anciens socialistes français, Fourier, Pecqueur, Proudhon, ce dont il faut le louer grandement. On ajoute que la publication de son livre, 1926, marque la date la plus importante dans l'histoire doctrinale du socialisme depuis 1867, publication du *Capital* de Karl Marx. Soit ! Mais que de choses plus importantes que l'histoire doctrinale du socialisme !

En comparaison de Georges Sorel et d'Henri de Man, **Jules Guesde**, dont M. Alexandre Zévaès a écrit la biographie, est un simple partisan qu'on s'étonne de voir figurer dans une *Collection des grands penseurs sociaux* ; on peut être journaliste et conférencier, et même député et ministre (Jules Guesde a accepté très louablement d'entrer dans le cabinet d'union nationale au début de la guerre ,sans avoir droit à ce titre). La vie de Jules Guesde (1845-1922), qui est celle d'un chef de parti, intéresse l'histoire politicienne de son temps, mais non celle des idées, et il faut quelque bonne volonté pour citer comme un trait d'éloquence des niaiseries dans le genre de celle ci : « De même que les vieux grognards de Napoléon disaient avec fierté : « J'ai vu le soleil d'Austerlitz », de même plus tard vous pourrez dire : « J'ai vu le soleil du Premier mai ».

Mémento. — *Karl Marx, homme, penseur et révolutionnaire, recueil d'articles, discours et souvenirs, collectionnés par D. Riazonov.* Editions sociales internationales. On pense bien que ce livre n'est pas

une critique, et la dernière ligne nous apprend que « la vie de Karl Marx est une œuvre d'art achevé, d'une rare beauté, dont on trouverait difficilement l'égale dans l'histoire de l'humanité » Rien que ça ! Le volume est d'ailleurs curieux, notamment le dernier chapitre, de Riazonov, sur la « Confession » de Karl Marx, car, il est bon de le dire, le titre de l'ouvrage pouvant tromper, c'est un recueil d'articles sur Karl Marx et non de Karl Marx. — *Annales d'Histoire économique et sociale*, revue trimestrielle, Armand Colin. Le premier numéro de cette revue vient de paraître sous la direction de MM. Marc Bloch et Julien Febvre. Articles sérieux et bibliographie abondante. — *Revue d'économie rurale*, 5, rue du Pont-de-Lodi. Encore une revue nouvelle. L'article-programme expose les idées très sages et très philanthropiques patriotiques que défendra la revue. — Dans la *Grande Revue*, octobre-décembre 1928, M. F. Verdeaux traite la question : « Le prolétariat voudra-t-il entrer dans la cité ? Ce qui veut dire : Le prolétariat voudra-t-il abandonner sa politique révolutionnaire purement destructrice pour s'initier à la solidarité industrielle et concourir au bien commun ? Il le voudra assurément, s'il écoute les sages conseils de l'auteur. — *L'Animateur des Temps nouveaux*, 16, rue Vézelay, a consacré le 15 février un de ses numéros spéciaux à la Natalité, question primordiale en effet, car s'il n'y a plus d'hommes sur terre, la question du prolétariat ne se posera pas, et s'il n'y en a pas assez pour exploiter le sol et le sous-sol, tout le monde sera prolétarisé. Le journal insiste sur les résultats très positifs qu'on peut obtenir en matière de natalité par des mesures judicieuses, soit celles qu'ordonne un chef d'Etat comme Mussolini (l'Italie a en ce moment 45 millions d'habitants, donc beaucoup plus, eu égard à sa superficie, que la France), soit celles qu'emploie un simple particulier comme M. Michelin (taux des naissances dans la région où se trouvent les ateliers Michelin, 12 0/00; et dans les ateliers Michelin, 30 0/00), c'est la natalité la plus forte de l'Europe, exactement 29,8, quand l'Espagne qui tient la tête n'atteint que 28,4, l'Italie 26,9 et la France 18,1. Sur cette question des naissances la *Revue de la plus Grande Famille*, 24, rue du Mont-Thabor, apporte, comme d'ordinaire, de précieux renseignements. Le déclin de la natalité en Angleterre, qui inquiétait fort nos voisins, semble s'être arrêté, avec un taux de 170 0/0, inférieur maintenant à celui de la France, ce qui surprendra beaucoup de gens. Paris, cependant, avec 14,6 est inférieur à Londres, qui atteint 15,7, et à la moyenne des villes anglaises, 17 ; mais il est supérieur à la moyenne des villes allemandes, 11, Berlin tombant même à 9,5. Cette revue suggère la formation dans chaque commune (c'est peut-être beaucoup, mettons dans chaque canton) d'un Comité permanent qui s'occuperait de toutes les questions d'entr'aide sociale et de toutes les affaires dépassant le cadre de l'administration communale. L'idée est excellente

et devrait conduire à la création d'une municipalité cantonale qui dans chaque canton grouperait les communes rurales, de moins de 500 habitants, les autres gardant leur personnalité ; c'est une idée que j'ai souvent proposée.

HENRI MAZEL.

GÉOGRAPHIE

Institut d'Etudes Rhodaniennes : *Les Etudes Rhodaniennes* (géographie et documentation régionales), publiées sous la direction de A. Allix, vol. IV, Lyon, imprimerie Audin, 1928 ; *Bulletin d'hydro-météorologie et de statistique économique*, publié sous la direction de M. Pardé (année 1925), Lyon, Audin, 1928. — J. Sion : *Asie des moussons* (tome IX de la *Géographie universelle*), 1re partie, *Chine-Japon*, 1 vol. in-8°, Paris, A. Colin, 1928. — Mémento.

L'Institut d'Etudes Rhodaniennes, fondé à l'Université de Lyon et actuellement dirigé par A. Allix, fait œuvre utile au point de vue de la géographie, conçue dans son acception la plus générale, et au point de vue des applications pratiques que l'on en peut tirer.

Le Rhône depuis le lac de Genève, ses affluents et sa vallée, forment une des grandes unités naturelles les mieux caractérisées du territoire français. C'est un des passages les plus fréquentés de l'Europe. La présence d'un grand fleuve aux eaux abondantes lui donne des possibilités qui sont loin d'être épuisées, tant pour la circulation que pour l'énergie à utiliser. La ville de Lyon, où se concentre la plus grande part de l'activité intellectuelle et économique des pays rhodaniens, a conscience des obligations qui lui viennent de sa fonction de capitale. Elle a été faite par la jonction du Rhône et de la Saône. Elle prétend, à son tour, se mettre à la tête de l'activité rhodanienne, tant pour connaître la nature qui l'entoure que pour la discipliner et pour l'utiliser.

Le fleuve de Lyon est aussi dangereux que bienfaisant. Ses crues ont souvent dévasté la vallée. Le mémoire de Maurice Pardé sur *les crues du Rhône de décembre 1925 et de février 1928* est surtout consacré à cette dernière. Elle fut considérable et faillit être désastreuse. Il est intéressant de voir comment Pardé rattache cet événement aux contingences météorologiques qui le précédèrent : une dépression océanique très longuement installée entre l'Islande, l'Ecosse et la Norvège et déterminant, sur le

Jura et sur les Préalpes, une pluie de 60 heures avec température tiède qui fondit rapidement les neiges des hauts sommets. Cette méthode permet d'entrevoir comment les crues, tout au moins celles du Rhône en amont de Lyon et du réseau de la Saône, pourraient être prédites, à brève échéance sans doute, et toutefois assez à temps pour permettre quelques précautions indispensables.

Le mémoire de L. François, sur *l'île Crémieu ou plateau de Crémieu*, a un tout autre caractère. Son objet est très localisé. C'est la monographie minutieuse et complète d'un tout petit pays, le plateau calcaire de Crémieu, entouré sur deux côtés par le Rhône qu'il domine d'une centaine de mètres, et des deux autres côtés par des bas-fonds marécageux que le Rhône suivit autrefois. C'est bien une île continentale. Elle se présente comme une table de calcaire jurassique inclinée à l'est : sol sec et pauvre en taillis et en landes, qui ne vaudrait rien nulle part, n'était le placage de cailloutis glaciaire qui le fertilise sur quelques points et notamment sur la bordure. La vie se retire peu à peu du plateau de Crémieu, comme de presque tous les pays français demeurés exclusivement ruraux. La population diminue. Les petites villes, Crémieu et Morestel, sont aux trois quarts mortes ; seul Montalieu progresse, grâce à quelques moyennes industries essaimées de la banlieue lyonnaise.

L'étude de A. Desaunais sur *le canal de Bourgogne et son trafic*, d'objet plus large que la précédente, tend à être exhaustive comme celle-ci. Elle épuise à peu près la question, bien qu'elle n'aboutisse pas à la conclusion qui, à mon avis, s'imposait, celle de la foncière inutilité d'un canal de navigation intérieure dans un pays d'industrie dispersée et moyennement active comme la Bourgogne, — et par conséquent de l'inutilité des travaux proposés, aujourd'hui encore, pour l'amélioration du canal. Le canal de Bourgogne, de Laroche à Saint Jean de Losne par Dijon, fut construit de 1784 à 1832 : il entra donc en service juste avant l'ère des chemins de fer ; dès 1851, la ligne de Paris à Dijon lui porta un coup terrible ; la guerre de 1870 lui en porta un autre ; la disparition des forges du Châtillonnais et le recul des blés en Auxois lui ont enlevé d'importants éléments de trafic ; les vins de Bourgogne ne prennent jamais cette voie ; il ne lui reste guère que le bois, les pierres et l'alimentation en houille

des localités situées sur le canal. Point de transit, car c'est une voie par trop lente (10 à 12 jours de l'Yonne à la Saône), et intermittente (fréquents chômages par insuffisance d'eau). Le trafic n'est guère que de 500.000 tonnes à toute distance ; il place le canal au *soixante-dix-septième rang* de nos voies de navigation intérieure Si on ne veut pas faire les frais de le combler, qu'on le laisse du moins tel quel.

Le grand mémoire publié à part par Maurice Pardé, sous le titre de **Bulletin d'hydro-météorologie et de statistique économique, année 1925**, nous donne d'abord un tableau complet, pour cette année-là, du régime du Rhône et de ses affluents : observations pluviométriques journalières et mensuelles ; moyennes journalières et moyennes mensuelles ; hydrométrie d'ensemble. Cette année 1.925 fut déficitaire : le Rhône n'eut qu'une moyenne de 1.301 mètres cubes par seconde à Beaucaire ; la normale, paraît-il, est de 1.719. Ces observations sont précieuses ; mais le phénomène des précipitations et par suite des régimes fluviaux est tellement complexe et capricieux, qu'on ne pourra rien tirer de chiffres pareils avant un grand nombre d'années. — La statistique économique donne pour 1925 le mouvement de la navigation sur la Saône et sur le Rhône. Il est plus important sur l'affluent que sur le fleuve : 1.139 000 tonnes sur la Saône, contre 565.000 sur le Rhône ; on peut même dire que le mouvement de la navigation du Rhône dépend avant tout de l'affluent, car au-dessus de Lyon la navigation rhodanienne est insignifiante. C'est la direction de la grande vallée Saône-Rhône qui détermine sur le Rhône une certaine activité de batellerie, bien que ce fleuve ne soit pas des plus commodes, surtout à la remontée.

§

Le tome IX de la *Géographie universelle*, rédigé par M. Jules Sion, professeur à l'Université de Montpellier, traite de **l'Asie des moussons**. Il comprend deux volumes. Le premier, qui vient de paraître, expose des **généralités** et étudie en détail la **Chine et le Japon**. Le second sera consacré à l'Inde, à l'Indochine et à l'Insulinde.

Le titre général d'*Asie des moussons* ne me paraît pas très heureusement choisi. Sans doute, la mousson forme la dominante

du climat dans tout le sud et le sud-est de l'Asie et jusqu'à la moitié méridionale de la Chine. Mais il est bien difficile de considérer la Chine du nord, la Mandchourie, la Corée et le Japon comme des pays de mousson ; ou bien on donne à ce terme une acception qu'il n'a jamais eue jusqu'ici.

La mousson, phénomène d'alternance saisonnière de vents en direction opposée, appartient au domaine intertropical, et à lui seul ; car il faut chercher son origine première dans les oscillations de *l'équateur thermique* du globe par rapport à l'équateur géographique, et ces oscillations dépendent de la marche apparente du soleil entre les tropiques. Sans doute le phénomène, avec les bascules de pression qu'il entraîne, est singulièrement accentué, au point de former la vraie dominante du climat, lorsque dans la zone intertropicale se trouvent en voisinage immédiat des masses continentales et des masses marines avec ligne de démarcation grossièrement parallèle à l'équateur, comme c'est le cas pour l'Inde, l'Indochine, l'Australie du nord, le golfe de Guinée et le nord de l'Amérique du Sud. Mais le phénomène, dans son origine, est de *nature cosmique* et strictement limité à la zone intertropicale.

On ne doit pas plus parler de mousson, pour les bascules de pression du nord-est de l'Asie, qu'on n'en doit parler pour celles du nord-est de l'Amérique du Nord, par exemple. Car ici et là la régularité cosmique de la mousson fait naturellement défaut.

En exposant à grands traits, dans les *généralités*, la vie de la terre et celle de l'homme dans ces mondes de l'Inde et de la Chine qui nous font, dans l'ensemble, l'effet de populeuses fourmilières, M. Jules Sion est conduit à se poser la question du déterminisme géographique. Il me paraît que ce déterminisme, sous la forme d'un empire despotique des contingences physiques sur la vie humaine, s'applique dans une large mesure à cette partie du globe. Nombreux sont les districts de l'Inde et de la Chine où la moindre irrégularité dans la marche normale des saisons entraîne non seulement la misère, mais la mort de milliers d'hommes. Il n'en sera peut-être pas toujours ainsi. Mais, aujourd'hui, il en est encore ainsi.

Les points de vue de M. Sion à ce sujet paraissent un peu incertains. Il nous parle quelque part de la *futilité* du déterminisme géographique. Le mot est d'autant plus dur et plus in-

juste que précisément, à ce point de son livre, M. Sion vient de démontrer en plusieurs pages, à propos de la culture et de la production du riz, la réalité de ce déterminisme.

Le déterminisme serait, selon lui, infirmé par la diversité des *genres de vie* dans la soi-disant Asie des moussons (opposition des nomades et des sédentaires). J'aime de moins en moins cette notion des *genres de vie* que popularisa Vidal de la Blache. Elle manque de précision : elle s'applique, selon les cas, à des faits politiques, religieux, culturaux et professionnels. J'aimerais mieux qu'on y renonçât pour étudier les groupements humains en fonction de ces facteurs séparés Ce serait plus complexe, mais plus exact Ce serait, dira-t-on, faire des emprunts à la méthode des sociologues. Mais pourquoi pas, si nous ne perdons jamais de vue la réalité du lien géographique ? La géographie a toujours pris son bien où elle le trouvait.

Je n'ai que des éloges pour les pages où M. Sion décrit et analyse les causes de formation de la terre jaune, le *loess* de la Chine du Nord, non seulement d'après les célèbres et déjà anciennes théories de Richthofen, mais d'après les corrections opportunes qu'elles ont reçues et qui font leur part à l'évolution hydrographique. La théorie *éolienne* de Richthofen est un bon exemple de ce qui s'est passé pour beaucoup de théories scientifiques. On trouve une explication simple et élégante, les savants sont grisés par elle, on déclare qu on a trouvé le fond du fond des choses et que l'idée nouvelle explique tout. Et puis, l'observation des faits continue ; les corrections, les amendements et les restrictions arrivent ; la splendide théorie s'amenuise et se fait modeste ; c'est de la chance lorsque, comme dans le cas présent, il en reste quelque chose.

On trouvera dans le livre de M. Sion d'excellentes descriptions, précises et vivantes, de l'exubérante nature végétale de l'Inde, de la Chine et du Japon, de ce dernier pays surtout pour lequel M. Sion paraît avoir une certaine prédilection, du reste méritée. La géographie économique et la transformation industrielle de l'Extrême-Orient sont bien traitées. L'auteur ne se hasarde pas à faire des prédictions sur les conséquences de l'introduction du machinisme en Chine, et il fait bien. Je le crois un peu trop optimiste, à la suite de Richthofen et de quelques autres, sur les réserves houillères de la Chine. Le directeur du *Geological*

Survey, M. W. H. Wong, estimait en 1924 les réserves possibles à 40 ou 50 milliards de tonnes au plus, c'est à dire, selon toute vraisemblance, à une quantité trois ou quatre fois moindre que dans le Royaume-Uni.

Mémento. — B. Saint Jours : *La mer n'empiète pas sur le pays de Buch* (extrait de la *Revue historique* du pays de Buch, 1928, n° 2) ; l'auteur poursuit sa très belle et très juste campagne en vue de démontrer la fixité des dunes de Gascogne dans les temps historiques et préhistoriques. — J. Rouch : *Les conditions pratiques de la navigation aérienne polaire* (*Bulletin de la Société d'encouragement pour l'industrie nationale*, juillet-août-septembre 1928) ; cet article, écrit avant la catastrophe de l'*Italia*, exprime des opinions qui sont absolument d'accord avec celles que j'ai exposées ici-même (*Mercure* du 1er janvier 1929) : l'avion et le dirigeable n'ont qu'une médiocre efficacité au point de vue scientifique ; ils pourront être des auxiliaires utiles ; mais le véritable instrument de l'exploration polaire c'est, au pôle nord, le navire, et au pôle sud, le traîneau.

CAMILLE VALLAUX.

VOYAGES

Dr Raymond Penel : *Sud contre Nord* (Croisières Latines ; Argentine, Uruguay, Brésil, Espagne), Perrin. — René Vanlande : *L'Amazone au Camp* (récits d'Orient, d'Afrique et d'Asie), J. Peyronnet.

Comme un certain nombre de Français de notre temps, inquiets plus ou moins consciemment de la situation de notre Europe d'après guerre, M. le Dr Raymond Penel a traversé l'Atlantique. Mais il s'est dirigé vers le sud de cet immense continent, afin d'y regarder d'un peu près cette naissante civilisation latine, destinée, dans son esprit, à servir un jour de contre poids à l'immense pesée du monde anglo-saxon. Car ce monde menace de plus en plus d'absorber l'activité de notre planète : et cette activité paraît surtout se diriger vers l'intensive exploitation des richesses matérielles mises en œuvre par la technique scientifique des découvertes récentes. Ceci me paraît être la pensée maîtresse de l'auteur de **Sud contre Nord** ; et c'est à mon avis un point de vue assez juste dans l'ensemble, mais auquel il faudrait peut-être apporter quelques correctifs.

Quoi qu'il en soit, il nous faut suivre l'itinéraire de notre voyageur. C'est à Buenos-Aires que nous débarquons d'abord. Ici, constate M. Raymond Penel, « la beauté est en formation » ;

il s'agit de la beauté extérieure des choses, qu'on ne peut demander aux peuples nouveaux et qui est remplacée, en grande partie, par l'hygiène, l'ordre et certains aspects des grands jardins publics. Quant à la race, elle est belle, bien latine, peu mêlée ; seul le mélange indien est parfois apparent, ce qui n'inquiète nullement le voyageur, au contraire. Bref, pays sain, corps et âme, et vivant pour un lendemain qui, ajoute-t-on, sera certainement triomphant si le *Nord* ne vient pas tout gâter. Pas de bourgeoisie au sens où nous l'entendons (et d'ailleurs maintenant, chez nous !), mais une démocratie intelligente et fine, qui n'a pas connu nos déchirements politiques et marie heureusement notre séculaire tradition chrétienne et nos aspirations révolutionnaires. Tout cela, paraît-il, sans heurt. Leur aristocratie existe déjà ; elle est très fermée ; mais beaucoup mieux qu'une ploutocratie. Et maintenant, Buenos-Aires (cette cité du « Bon Air ») est-elle destinée à devenir la future capitale du monde latin, ainsi que l'espère chaque Argentin ? L'avenir est sur les genoux des dieux. D'ailleurs, il y a le Brésil, que nous verrons tout à l'heure. Avant de continuer sa route, notre voyageur (n'oublions pas qu'il est médecin) va visiter une colonie d'aliénés, située à une heure environ de la capitale et qui offre cette originalité, c'est que la camisole de force y est inconnue. Seulement, il arrive que l'on fasse absorber au patient de l'eau, par les voies digestives supérieures, « jusqu'à ce qu'il devienne inerte comme une barrique ». A part ce léger détail, cet asile paraît bien tenu.

Ensuite nous voici à La Plata, à 57 km. de Buenos-Aires. C'est une ville, dit le voyageur, bien tracée et qui évoque un peu le souvenir de notre Versailles. Elle a 100.000 habitants, mais ne se développe guère, du fait de sa formidable voisine. Et c'est la relation d'une visite au Jardin zoologique et au Musée, dont on nous fait une description intéressante. Puis nous sommes à Montevideo, la capitale de l'Uruguay. C'est une ville de près de 500.000 habitants, mais qui ne peut guère se développer maintenant, l'arrière-pays étant trop petit. La ville n'est pas achevée, des avenues imposantes sont tracées. L'ensemble est somptueux, mais dans un espace relativement restreint. Quelques monuments intéressants, dont la statue équestre du libérateur Artigas. Mais sur la même place, un gratte-ciel de quarante étages qu'on pourrait prendre, à première vue, pour une cathédrale, mais qui n'est

qu'un temple du Commerce. Les Montévidéens sont très fiers de leur « Monument de la Constitution » et il paraît qu'ils n'ont pas tort. L'édifice est de grande allure, en marbre blanc, à lignes droites et horizontales étendues ; il est malheureusement surmonté d'une sorte de cube à claire-voie, qui doit faire un singulier effet sur cet ensemble d'aspect classique. Ici, l'auteur, après la description de nombreuses petites maisons à un étage, charmantes, dans la formule espagnole, oppose les « Orientales », c'est-à-dire les citoyennes de la « République Orientale de l'Uruguay », aux « Argentines », mais c'est pour conclure qu'il admire les Orientales, mais que ce sont les Argentines qu'on voudrait aimer.

Et nous abordons le Brésil, ce pays immense qui, s'il reste uni, reste à l'heure actuelle, sur notre planète, celui que nous pouvons considérer comme possédant, en puissance, les plus grandes possibilités connues.

On nous parle d'abord de Santos, où naguère encore la fièvre jaune sévissait d'une façon intense. Grâce à d'immenses travaux et à la générosité inlassable du grand américain Rockfeller, le territoire entier du Brésil a pu être délivré de la petite bête à fièvre *amaril*. Le centre de la ville est quelconque, nous dit M. Raymond Penel, mais les quartiers nouveaux se développent vers les plages par une belle avenue de palmiers impériaux, avec ses villas, modestes ou non, qui ne « sentent jamais la banlieue ou le nouveau riche ». Heureux Brésiliens ! La race est très mêlée, ce qui paraît toujours au voyageur une chose heureuse. Et il nous parle de la *marmaille* japonaise, à face ronde, se jouant au milieu des crabes rouges ou d'un jaune étincelant. Ici, pas la moindre allusion, de la part de l'auteur, à l'immigration des fils de l'Empire du Levant, immigration sollicitée, je crois, par les pouvoirs publics et qui pourrait soulever, dans un demi-siècle, de formidables problèmes politiques. On semble avoir écarté la main-d'œuvre italienne, comme susceptible sans doute d'exciter des conflits sociaux, moins redoutables peut-être que l'introduction de cette race énergique et prolifique des Japonais, toujours en quête de territoires d'expansion.

A Saint-Paul, la première visite de M. Raymond Penel (du moins dans son livre) est pour la « Prison », la plus belle du monde, la seule, lui affirme-t-on, d'où l'on sorte meilleur. Au dessus de l'entrée, on lit l'inscription : *Instituto de Regenera-*

ção. Et après un bruit de verrous, on traverse une roseraie et l'on avance vers un bâtiment au fronton duquel se lit une autre inscription :

Ici le travail et la discipline rachètent la faute commise et ramènent l'homme à la communion sociale.

C'est un noble programme. Autre bruit de verrous ; et après très peu de formalités (ce qui nous change un peu), on pénètre dans un dispositif immense où un écriteau revient toujours : *Silence*. Ici le voyageur entre dans des détails que je ne puis donner, faute de place. Mais on peut noter que ce médecin craint que cette *invitation* continuelle au silence ne devienne une souffrance plus grande que la privation de la liberté. On a déjà, il me semble, essayé cette méthode en Europe ; et les résultats n'ont pas été brillants. Enfin, pour terminer, un tour à la cuisine où le maître-queux parle français et est sur le point d'être engagé par le visiteur, tellement il paraît intelligent et affable. Mais apprenant que cet homme est aussi un prisonnier qui jadis, étant portier dans une école de petites filles, a abusé de quinze d'entre elles, M. Raymond Penel craint que la regeneração ne soit pas complète à sa sortie de l'*Institut* et préfère s'abstenir, ce qui me paraît prudent.

Bahia, où nous arrivons ensuite, fut le grand marché des esclaves jusqu'en 1888 où la « Loi Dorée » libéra les esclaves noirs. Et c'est ainsi que la plus somptueuse des vieilles capitales européennes de l'Amérique fut livrée à la plèbe noire. Un élévateur dépose le voyageur au cœur de la ville, non loin de la place où se trouve la cathédrale. Sant-Antonio possède une belle façade « jésuite » ; un peu plus loin, le couvent de San-Francisco, pouvant contenir deux mille moines, n'en a plus que deux cents, tous allemands, d'ailleurs. La ville est riche, en somme, bien habitée dans les quartiers restés aux anciens maîtres. La ville « populaire », celle des noirs, est différente. M. Raymond Penel lui trouve cependant un charme imprévu et y flâne avec plaisir. Il la visite la nuit et son récit est savoureux. On peut trouver, toutefois, que l'accueil des jeunes négresses est un peu trop genre « Tahiti ».

Pernambouc est la ville des enfants nus, des enfants heureux. Ils ne possèdent pour tout vêtement qu'une petite médaille, pendue à une ficelle. C'est qu'il fait chaud, ici, c'est l'Equateur. La

ville est neuve, récemment rebâtie et selon la méthode de voirie américaine ; mais elle est sans beauté (on pouvait s'y attendre). Seulement elle est irriguée par une multitude de rivières larges comme des fleuves et étale ses jardins publics où se niche la coquetterie des cités latines.

Rio de-Janeiro, où se termine en somme le voyage de M. Raymond Penel (car les pages consacrées à l'Espagne ne sont guère que des notes, d'ailleurs intéressantes), fournit le prétexte d'une description attendue de la fameuse baie qui est une des plus magnifiques que l'on puisse voir. « C'est unique au monde, dit le voyageur, et d'une telle magnificence que l'on s'y sent écrasé par une impression physique presque brutale, comme si cela devait s'admirer avec la peau.» Quant à l'habitant, le type est d'une finesse extrême, bien que la race soit formée d'éléments qui ne passent pas tous pour être supérieurs. Sa valeur spirituelle est fort difficile à apprécier, mais les indications recueillies concordent toutes pour affirmer l'intelligence, la finesse morale du Brésilien et la douceur de son tempérament. Au point de vue politique, il serait volontiers, paraît-il, franc-maçon en politique et catholique en son privé. Le positivisme a connu aussi au Brésil une fortune éclatante. De toutes ces fermentations, le voyageur croit que l'on verra sortir un type national qui prendra grand air devant l'histoire.

Dans un chapitre fort intéressant, M. Raymond Penel propose le nom d'*Atlantide* (en souvenir du continent englouti dont nous a parlé Platon), pour désigner cette Amérique du Sud appelée, selon lui, à de si hautes destinées et pour la séparer nettement des Anglo-Saxons du Nord. On regrette de ne pouvoir s'étendre sur ce sujet. Il voit se réaliser ici une culture plus fine, plus spirituelle, qui pourrait diriger l'humanité vers une civilisation de type infiniment plus élevé que celle que nous subissons aujourd'hui. Ecrit par un lettré, ce livre de *Sud contre Nord* est loin d'être banal comme beaucoup de livres de voyages et suggère de nombreuses réflexions. Je ne puis cependant m'empêcher de terminer en disant que l'ensemble manque un peu de bonne *répartition* et qu'il paraît avoir été construit un peu rapidement. C'est sans doute parce qu'il contient beaucoup de choses.

L'Amazone au Camp, de M. René Vanlande, publié par

les « Editions Coloniales », est un petit volume qui ne contient guère que deux cents pages, mais tout à fait intéressant et qu'il faut lire. Il y a là vingt-huit récits très courts, de quelques pages seulement, mais bien écrits, pittoresques, parfois dramatiques et qui entraînent la pensée de celui qui les parcourt bien au delà du texte sous les yeux. L'auteur nous promène en Afrique et en Asie, du Maroc en Chine. C'est une succession de paysages et de types locaux brossés ou posés en quelques lignes et toujours d'une façon intéressante. Souvent, après l'une de ces narrations, on pose le volume sur sa table, entraîné dans une longue rêverie, d'autant plus agréable qu'elle n'est jamais interrompue par les dures réalités d'un *vrai* voyage. Le titre : « L'Amazone au Camp», est un peu énigmatique, mais suggestif. C'est d'ailleurs simplement le nom du récit placé en tête du volume. Je voudrais citer, mais je suis fort embarrassé de faire un choix. Signalons cependant, mais un peu au hasard : *L'ennui colonial*, *La nuit de Typhon*, *La Confession du capitaine Volnoy*, *Lendemain de bataille marocaine*, et aussi *Devant Damas*. Mais pour être juste, il en faudrait indiquer beaucoup d'autres. Je le répète, il faut lire ce petit livre.

AUGUSTE CHEYLACK.

LES REVUES

La Revue européenne : atmosphère proustienne à Saint-Moritz. — *Europe*: vue d'avenir, par M. Emmanuel Berl. — *Le Rouge et le Noir* : les sept points d'initiation au divin, ou la prose pure, après la poésie pure. — *La Grande Revue* : action et danger du snobisme littéraire. — Naissance : *Essais*. — Mémento.

M. André Germain a écrit sur la « Correspondance de Marcel Proust » un article que les proustiens liront avec intérêt dans **La Revue européenne** (mars). Au fait, proustien n'est plus assez dire. Proustolâtre convient mieux. « C'est dans la plus proustienne atmosphère » que M. André Germain a écrit son article, nous mande-t-il, sur le point de l'achever. Cette atmosphère est celle d'un palace de Saint-Moritz. Y respiraient en même temps « deux futurs ducs » et deux femmes dont l'une

...possède dix-huit lettres de lui et les traduit justement en anglais aux rares instants libres que lui laissent le sport, le bridge, la danse, les hommages universels dont elle est enveloppée.

Traduire du Proust en anglais, voilà qui doit bien reposer des fatigues du sport, délasser de l'attention nécessaire au bridge. C'est, en outre, une façon de pénitence après les joies de la danseuse et les satisfactions de la coquetterie.

Mais, le talent de M. André Germain nous consolera quelque temps de ne pouvoir lire en anglais les 18 lettres de Marcel Proust à sa correspondante si fêtée et si occupée. Voici l'atmosphère proustienne décrite par M. André Germain et que, très modestement, il place sur la dédicace de son dieu :

Mais ce qui est plus proche encore de lui [Proust] que ces amis, c'est l'ambiance de ce Palace dans lequel il eût si bien pu, d'un balcon, guetter et happer d'incomparables échantillons humains. Cette Babylone d'après guerre, qu'au milieu du grouillant Saint-Moritz constitue à lui seul le Palace, est tellement fascinante ! Le monde le plus infâme, prostituées, entremetteurs, sigisbées, uni au monde le plus brillant, les noms les plus authentiques et les noms les plus suspects, les profiteurs de guerre en face des altesses, quelques rescapés de la révolution russe s'adonnant au bridge avec leurs usuriers d'avant-hier ou avec des gens qui, hier, eussent eu intérêt à les faire fusiller : tout un résumé de l'époque incohérente et singulière, toute tremblante sur ses assises mal refaites, que nous vivons. Mieux qu'un autre, Proust eût su observer de tels comparses et les mille drames qui se jouent entre eux : intrigues d'alcôve et de porte-monnaie, baisers intéressés, voluptés dangereuses, combinaisons mondaines ou financières, les hostilités marquées qui aboutissent à des duels (bien inoffensifs d'ailleurs, puisque la Suisse pacifique ôte, au dernier moment, les armes des mains des enragés adversaires), les guerres secrètes qui amènent des déplacements de table à table, les alliances incertaines qui forcent telle jeune femme, encore mal parvenue, à sourire à telle « amie » que l'an prochain elle exécutera froidement, si les spéculations heureuses de son mari lui permettent de passer des limbes au paradis. Qui eût, mieux que l'ami des Guermantes, peint tout cela ? Il en eût vu le comique, le pittoresque ; mais sa violence lyrique eût trouvé aussi l'indignation et l'éloquence nécessaires en face de cette purulence qui semble présager de nouvelles catastrophes. Comme nous regrettons, dans ce Saint-Moritz de 1929, celui que ses lettres feuilletées nous rendent sans cesse si proche et si vivant !

— Il y aurait quelque ingratitude à oublier que Jean Lorrain nous a donné quelques bons tableaux de ce monde pourri, annonciateur de la catastrophe d'août 1914.

§

La revue **Europe** (15 mars) achève la publication (15 janvier et 15 mars) d'un « Premier Pamphlet » où M. Emmanuel Berl a embrassé ce vaste sujet : « La Révolution et les Intellectuels ». La critique ne saurait négliger une aussi véridique vue d'ensemble de notre malheureux monde déchiré. Il y a chez l'auteur un souffle, une verve, une robustesse de style, une habitude de la logique, tout à fait remarquables. Il a examiné avec pertinence les mouvements de la littérature aux environs de la dernière guerre et les convulsions morales ou sociales qui ont dépendu des livres ou ont inspiré les écrivains. Sa conclusion n'est pas très rassurante. Elle invite à espérer quand même dans la raison :

Ou bien notre civilisation, ne se justifiant devant rien, périra. C'est possible. Le monde sur lequel nous vivons est en torchis : maison de pâte molle, rails mal encastrés dans la terre. Il se peut que les machines, ou bien détruisent, par un processus renversé, les richesses que leur mouvement accumule, ou bien s'entre-dévorent en des guerres dont celle de 1914 donne une idée très insuffisante. Usine contre usine. On voit se dessiner le militarisme ouvrier. La guerre ne consistera plus dans une longue attente de la mort sous quelque abri imbécile, mais dans une tension des énergies professionnelles vers l'anéantissement de l'image que la nation voisine leur renvoie d'elles-mêmes. Tout ce que nous voyons étant rasé, les invasions substitueront un peuple à un peuple comme un cachet en oblitère un autre. Mais des ruines naîtront d'autres hommes. Vieux mythe de Deucalion. Les hommes neufs ne naissent que des pierres enterrées. Homme encore masqué dont en vain je cherche le visage et le regard, sera-ce un nouveau nomade en contact simple avec l'ensemble de la terre et soustrait aux différenciations de lieux ?

Notre rôle, à nous intellectuels, n'est pas terminé. Nous avons à défendre l'homme. La liberté de l'individu quelques heures sauvegardée, peut-être permettra-t-elle la naissance de chefs véritables, sans besoin de mensonges pour l'action ni de foi pour le sacrifice ? Certes, tout nous menace, tout nous englue. Il faut nous épuiser en des combats mesquins contre de petits diablotins adipeux, armés de notre seule méchanceté et de notre renoncement, deux armes rares et lourdes. Mais l'heure n'a point encore sonné d'un suicide peut-être inéluctable. Et nous ne devons ni charmes, ni philtres, ni drogues, ni modes nouveaux d'évasion, mais dans le monde où il ne s'agit pas d'entrer, et dont il

ne s'agit pas de sortir, dans le monde, et bien sûr, contre lui, le maintien d'esprits clairs aptes aux jeux que l'occasion fera naître.

La première valeur est de lucidité.

§

Nous jouissons déjà de ce fin du fin — la poésie pure — quand suffisait la Poésie sans épithète à Racine, à La Fontaine et à Chénier, puis à Victor Hugo et à quelques autres. Je vois poindre un astre nouveau : la prose pure, c'est-à-dire : qui tendrait à l'expression exclusive de l'ineffable, à l'écart de toute raison. M. Louis Parrot me semble un partisan de cette prose pure qui perdrait sa candeur dès qu'on pourrait lui attribuer une signification. Il a composé pour **Le Rouge et le Noir** (mars) une « Introduction au merveilleux » qui est une gageure. Il l'a gagnée, s'il se proposait d'assembler des mots pour créer de la musique au prix de ne rien dire. Toutefois, on croirait à une velléité d'enseigner. En effet, il énonce les conditions de l'initiation au divin. Il paraît assez malaisé de s'y soumettre. Si quelque curieux penche à s'y essayer pourtant, qu'il tente l'expérience :

Le divin propose les initiations les plus délicates, mais limite ses seules exigences aux exercices préparatoires suivants :

1° Apprendre à changer la rosée en manne, et vice-versa ; ne rien négliger de l'arboriculture dans l'espace, en particulier soigner l'étude des nids de huppe pour le privilège de fraîcheur de leurs plumes.

2° Passer à travers les miroirs pour y saisir les images de nos vices qui se réfugient dans les coins d'ombre. Jeter un voile de pavots sur les miroirs pour endormir les rêves du voisin qui prennent ce chemin pour vous visiter dans les vôtres.

3° Apprivoiser les rêves. S'en construire à l'occasion. Leur mettre aux pattes des bandes caoutchoutées avec votre nom, comme aux pigeons voyageurs. Développer les documents précieux qu'ils rapportent de leurs promenades nocturnes.

4° Lire souvent Pamphyle, tenir compte des métamorphoses de Monelle et des sentences de Robinson pour tirer des augures. Apprendre les poèmes de W. Blake, et déchiffrer l'écriture de ces aérolithes où les esprits ont tracé des messages avec des plumes de feu.

5° Laisser vos passions s'épanouir. S'inscrire parmi les amateurs de peau, s'il le faut, pour calmer ces obsessions légitimes que sont l'amour, le duvet, le lait, les pêches, etc...

6° Se faire un bariolage des sept péchés capitaux ; noter que dans ces sept arbres se mêle une guirlande où s'inscrivent les sept lettres du mot Paradis.

7° Pratiquer la pureté dans ses formes les plus impures et laisser au vulgaire le plaisir d'expliquer cette dernière fonction.

Ainsi l'homme se gonfle de facultés divines. Un jour, des plumes encore entre les dents, des mirages au bord des cils, des caresses au bout des doigts, il se roule avec délices sur des lits de pulpe et regarde le ciel avec mépris.

Molière n'a pas su « changer la rosée en manne, et vice-versa », ni « pratiquer la pureté dans ses formes les plus impures ». Il fut humain, rien qu'humain, et c'est précisément la cause de sa grandeur. Il fait dire à son « maître de philosophie » parlant à M. Jourdain : « Il n'y a pour s'exprimer que la prose ou les vers ». Pour ne rien exprimer, on employa beaucoup ceux-ci, avant de faire de cette indigence même la suprême richesse de la poésie. C'est maintenant la prose que l'on requiert de n'avoir plus aucun sens. A moins que le divin soit cela, dans l'intention de M. Louis Parrot ?

§

M. Jacques de Cézamy donne à **la Grande Revue** (février) un essai très juste « sur le snobisme littéraire d'aujourd'hui ». Il en dénonce l'action néfaste et les dangereux effets si elle doit persister :

Pratiquement, les méfaits du snobisme ne sont pas moins préjudiciables ni moins hideux qu'en théorie. Il égare l'opinion, fausse le goût, attribue la première place à des auteurs et à des œuvres de deuxième ou troisième ordre, donne le pas à l'accessoire sur l'essentiel, à la médiocrité sur la supériorité. Il exerce son emprise universelle sur la masse qui ne peut pas juger sainement et qui prétend comprendre ce que l'élite ne comprend pas. Il crée les poseurs qui s'évertuent à faire admirer la sotte et nigaude vulgarité, les prétentieux inexpérimentés qui déclarent la guerre à toute tradition pour le plaisir de s'instituer organisateurs d'une soi-disant libératrice révolution. Par surprise, il s'acquiert parfois le concours de certains esprits excellents qu'il trompe sous le fallacieux prétexte de leur faire découvrir des beautés cachées : il les enlise dans des inepties et des puérilités qui les rapetissent d'autant plus qu'ils croient eux-mêmes planer plus haut en exaltant chez les autres de prétendues qualités qui ne sont rien moins que leurs propres défauts. Parce qu'un snob vantera un vers, une poésie, un article, un livre, faudrait-il se croire obligé de partir à fond en campagne pour l'opinion parfois erronée d'un seul ? D'une médiocrité, il excelle à faire une célébrité ; d'un *minus habens* ou d'un mystificateur, un auteur de

talent. Non, jamais le snobisme n'avait prévalu avec autant d'ingénuité, de désinvolture et de pression qu'à notre époque. Ses ravages sont grands déjà, mais plus grands et plus dangereux s'annoncent ses scandaleux projets. Il n'est que temps de poser un formel halte-là à ce malandrin.

Ce sera la mission et l'œuvre des esprits judicieux, indépendants et consciencieux qui servent, encore nombreux, la dignité de la culture française, la plus belle du monde.

A rapprocher de cela un fort spirituel article de M. Maurice Rat : « Immaculée conception du vers-miracle », qu'on lit dans **La Muse française** (10 mars).

§

Naissance :

Essais (n° 1, Février). Directeurs : MM. Jean d'Aurèles et Edmond Pileau. Adresse : 170, avenue de Belgique, à Anvers.

Au sommaire : « La nation, le naturalisme et le sport », par M. Lucien Dubech ; « Irénée » par M. d'Aurèles ; « La véritable histoire de J. Nicolet », par M. Christian Haussez : « La hantise de l'infini », par M. Fernand Hirsch ; « Lawrence of Arabia », par M. Renaud Batailhan.

Mémento. — *L'Ermitage* (mars) : Vers de MM. F. Gregh, J. Lebrau, P. Chabaneix, C. Fourcade, M. Ormoy. — « Le cycle Teste », par M. E. Noulet.

Revue franco-belge (mars) : « Georges Duhamel », par M. Marcel Abraham.

Le Correspondant (10 mars) : « Ombres et lumières de la préhistoire », par M. E. Magnin. — « Le drame intérieur de Th. Aubanel », par M. A. Praviel. — « La chasse à la grosse bête », par M. Saint-Floris.

Les Primaires (mars) : « Sous l'Arc de Triomphe », éditorial. — « Poèmes », de M. A. Thierry.

La Revue Universelle (15 mars) commence « Les Augures de Genève », par M. René Benjamin. — « L'affaire Kerguélen », par M. Auguste Dupouy.

La Revue Mondiale (15 mars) : X*** : « Il faut régler la question syrienne ». — « Une petite ville américaine », par M. Nestler Tricoche. — « Le songe de la mort », de Quevedo y Veldas. — « Littérature yddish », par M. L. Blumenfeld.

Etudes (5 mars) : « La pêche à Terre-Neuve et l'Océanographie » par M. L. Beaugé.

Revue des Deux Mondes (15 mars) : « Les nouvelles monnaies », par M. L. Landry. — « Les amours inconnues de La Tour d'Auvergne », par M. Charles Le Goffic. — « André Messager », par M. Camille Bellaigue. — La suite du « Philippe » de M. Louis Bertrand.

Le Mail (hiver) : « Cinq poèmes » de Rainer Maria Rilke. — « La jeunesse française », par M. Georges Duhamel. — « Sur un sonnet de Mallarmé », par M. R. Ayrault. — Poèmes de M. Paul Jamati. — « Yuste », par M. J. Cassou.

La Revue de France (15 mars) : « Rancé et M. Maine », par M. l'abbé H. Bremond. — « L'amour et le mariage », par M. Franc-Nohain.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

MUSÉES ET COLLECTIONS

Les nouvelles salles de la peinture française du XIXe siècle au Musée du Louvre et le remaniement du Musée du Luxembourg.— Au Musée Carnavalet : L'Exposition du Théâtre à Paris aux XVIIe et XVIIIe siècles. — L'Exposition de la Société des peintres-graveurs français à la Bibliothèque Nationale. — Mémento.

La conservation des peintures du Musée du Louvre et celle du Luxembourg viennent, sur l'initiative de M. André François-Poncet, sous-secrétaire d'Etat des Beaux-Arts, et de M. Verne, directeur des Musées nationaux, de réaliser une opération des plus heureuses qui, d'une part, met sous les yeux du public, dans le premier de ces musées, un tableau enfin complet de l'évolution de la peinture française du XIXe siècle et, de l'autre, a rajeuni l'aspect du Musée du Luxembourg. On a retiré de celui-ci — lieu de passage et de purgatoire, comme on sait, pour les artistes contemporains qui y subissent l'épreuve du temps avant d'entrer, après leur mort, s'ils en sont jugés dignes, dans le séjour de l'immortalité bienheureuse — plus d'une centaine de toiles de peintres nés avant 1850 et que l'histoire a déjà consacrés, parmi lesquels tout le groupe de ces impressionnistes tant et si longtemps honnis (on se rappelle les véhémentes protestations élevées, il n'y a pas plus de trente-deux ans, contre l'acceptation du legs Caillebotte au Luxembourg) et qui maintenant entrent officiellement et justement dans la gloire. Pour loger tous ces nouveaux venus, il a fallu créer et aménager au **Musée du Louvre** de nouvelles salles dont l'inauguration a eu lieu le 19 mars et que le public parcourt avec le plus vif intérêt.

Les remaniements opérés commencent, au premier étage, aussitôt après les salles du mobilier, là où se trouvaient auparavant les petits tableaux du XIXe siècle. On a placé dans les deux premières salles les œuvres de l'école anglaise, qui, par sa position au seuil du XIXe siècle et l'influence exercée par quelques-uns de ses membres, comme Bonington et Constable, sur nos artistes de 1830, était toute désignée pour servir d'introduction à notre école. On y verra quatre œuvres nouvelles : deux charmants portraits de femmes en pied, dessins aquarellés de Cosway, un intéressant tableau dans la manière romantique de Bonington : *Deux rivaux*, par un petit maître non encore représenté dans nos collections, Singleton, et un petit portrait à l'huile de Thomas Young par Lawrence. A la suite on trouvera prochainement, dans trois autres salles, en ce moment en réparation, le début de notre école du XIXe siècle, avec David (petite esquisse du *Sacre*, récemment acquise), les divers représentants du paysage classique, depuis Michallon jusqu'à Léopold Robert, les œuvres d'Ingres et celles des romantiques : Gros, Géricault, les paysagistes Georges Michel et Huet, puis l'école de Barbizon. Dans la salle qui suit, parallèle à celle qui renferme la collection Arconati Visconti, cette école de 1830 est rappelée par des toiles de Daubigny et de Jules Dupré, par des paysages de Corot, sa *Femme en bleu* et l'*Homme en armure*, par des Daumier, et par l'*Hamlet* et l'esquisse de la *Bataille de Taillebourg* de Delacroix. — La suite de la démonstration est malheureusement interrompue, comme elle le sera encore plus loin, par la salle des pastels, gouaches et miniatures du XVIIIe siècle, et par celle des ivoires, parallèles à l'encombrante et déplorable collection Thiers (quand se décidera-t-on à débarrasser de ces inutilités le musée trop à l'étroit ?) ; mais on retrouve ensuite dans une petite salle, qui n'est pas la moins attrayante de cet ensemble, une série de toiles particulièrement précieuses de Corot et de Delacroix : du premier, des œuvres de jeunesse (la *Vue de Rosny* et *Le Château de Rosny* dont nous avons parlé ici, lors de leur entrée au Louvre il y a deux ans), sa *Vue de Saint-Lô*, ses admirables paysages d'Italie, son *Intérieur de la cathédrale de Sens*, et une de ses dernières œuvres, *Le Beffroi de Douai*, enfin ses charmants petits portraits de Mlle Sennegon, des enfants Robert, etc. ; du second : l'esquisse du *Sardanapale* et les petits intérieurs de *L'appartement du*

comte de Mornay et du *Coin d'atelier*. — Les deux salles qui suivent sont occupées par la collection Thomy-Thiéry qui, avec ses 121 peintures et ses vitrines de bronzes de Barye, continue le résumé de notre école française de cette époque.

Ayant franchi ensuite les salles contenant les donations Adolphe et Salomon de Rothschild, nous allons trouver au second étage, en haut de l'escalier de bois (où l'on aura plaisir à revoir en passant les fragments de l'admirable décoration de la Cour des Comptes par Chassériau), les œuvres venues du Luxembourg où se reflète la production de la seconde moitié du XIXe siècle. Dans le vestibule encadrant le palier nous sommes accueillis notamment par quelques toiles de Tony Robert-Fleury, Gérôme (*Le Combat de coqs*), Hébert (*La Malaria* et le *Baiser de Judas*), Henri Regnault (*Une exécution à Grenade sous les rois maures*), Gustave Moreau (aquarelle de *L'Apparition*), Jules Breton (*La Bénédiction des blés*), Henner (portraits), Bouguereau (*Vénus et l'Amour*). La première des quatre salles qui suivent est consacrée principalement à la période de transition où se retrouve l'influence d'Ingres et de Delacroix et que représentent notamment Chassériau (dont l'exquise *Vénus anadyomène* rayonne là, entourée d'autres œuvres maîtresses : le *Tepidarium*, des portraits, le *Combat du giaour et du pacha*, etc.), Ricard, Delaunay (portrait de Mme Bizet, exposé pour la première fois ; celui de sa mère, sa *Peste à Rome* et sa *Diane surprise* sont dans la salle suivante), les tableaux de genre de Tassaert et de Meissonier, les paysages de Courbet et de Ravier, la *Vénus marine* de Cabanel (c'est un mauvais tour qu'on lui a joué de la mettre vis-à-vis de celle de Chassériau, et elle aurait été mieux à sa place dans la salle suivante), le groupe orientaliste de Belly, Marilhat, Dehodencq (auteur également de l'*Arrestation de Charlotte Corday*), Fromentin, Ziem, Henri Regnault (son charmant *Portrait de la comtesse de Barck*) et Dauzats.

Fantin-Latour, avec ses trois grandes compositions du *Coin de table*, de *L'Atelier des Batignolles*, et des *Musiciens* et ses graves portraits ; Carrière, avec son *Enfant malade* et son *Christ en croix*, donnent à la salle qui suit un accent de grandeur et de gravité auquel s'associent harmonieusement les œuvres de Cazin, de Gustave Moreau, de Jean-Paul Laurens, de Baudry, de Henner, des portraitistes Delaunay, James Tissot (avec deux

toiles bien séduisantes), Gaillard, Bonnat, Carolus-Duran, et les sculptures de Paul Dubois et d'Antonin Mercié qui les accompagnent. Mais deux tableaux de Bastien-Lepage (*Les Foins*) et de Roll (*Manda Lamétrie, fermière*) apportent dans cette tonalité « officielle » une note déjà « moderne ».

Celle-ci éclate dans la troisième salle avec le merveilleux ensemble des nombreux Degas dont nous avons parlé maintes fois ici lors de leur entrée dans nos collections nationales et dont le plus admirable est peut-être le grand *Portrait de famille* peint par l'artiste à vingt-sept ans (on y a joint une série de ses bronzes). Un autre maître triomphe près de lui : notre cher Puvis de Chavannes avec le *Pauvre Pêcheur*, la touchante petite *Espérance* et l'esquisse de *Sainte Geneviève ravitaillant Paris*. Et voici, tout autour, Ribot, Bonvin, Cals, Legros, Guillaume Régamey avec ses *Cuirassiers* et le portrait de son maître le grand éducateur Lecoq de Boisbaudran (don de M. Raymond Régamey), un petit groupe d'artistes provinciaux : Monticelli, Guigou, François Vernay (mais qu'a-t-on fait de la *Femme couchée* du Dijonnais Félix Trutat, remis en lumière à la Centennale de 1900, et qui méritait bien de rester à l'honneur ?), puis, avec Harpignies, Boudin, Lépine, Vignon, Bazille (représenté par ses deux beaux tableaux, *La Robe rose* et *Réunion de famille*), l'avant-goût de l'impressionnisme.

De celui ci la dernière salle aménagée au-dessus de la grande salle des bronzes de la Renaissance du premier étage, coupée à mi-hauteur) est la glorification. Inondée de lumière, de cette lumière que les peintres de l'école du plein air s'efforcèrent de capter sur leurs toiles, elle en réunit tous les maîtres : Monet, Sisley, Pissarro, Berthe Morisot, Eva Gonzalès, Renoir, Cézanne, Van Gogh, ainsi que Gauguin (déjà rencontré avec l'indépendant Toulouse-Lautrec, dans la salle précédente). Ils sont groupés autour de celui qui fut leur initiateur : Edouard Manet, triomphant notamment avec l'*Olympia* et le *Portrait de Zola*, transportés logiquement ici, ainsi que le portrait de Claude Monet par lui même, de la salle des Etats, qui a repris maintenant sa physionomie d'autrefois, et des sculptures de Rodin s'ajoutent à cette évocation de l'art du XIXe siècle finissant. C'est sur cette apothéose que s'achève le tableau de notre école jusqu'à 1900.

Il ne reste plus qu'à ajouter un vœu à nos éloges : c'est que

le départ, depuis si longtemps souhaité et toujours attendu, du Musée de la Marine, qui n'a que faire au Louvre, permette de loger dans les salles précédant celles que nous venons de parcourir toutes les toiles rencontrées tout à l'heure au premier étage, ainsi que celles de la collection Chauchard et d'offrir enfin, en dehors de la « tribune » d'honneur constituée par la salle des Etats, un tableau ininterrompu — et combien instructif et délectable : songez au régal que constituerait l'ensemble des cent et quelques Corot que possède le Louvre ! — de l'activité de notre école de peinture au XIXe siècle.

§

Il n'était pas facile à la conservation du **Musée du Luxembourg** de combler le vide énorme causé par ce transfert au Louvre de plus de cent toiles comptant parmi les plus célèbres de ses collections tout en gardant à celles-ci l'intérêt qu'elles doivent présenter. Elle y a cependant réussi, grâce en partie à la complaisance de quelques artistes ou amateurs qui ont consenti à se séparer momentanément de quelques œuvres marquantes, et elle s'est tirée à son honneur de cette tâche peu commode : le nouveau musée des artistes vivants — qui d'ailleurs, on nous en avise dans la préface du catalogue-guide, est destiné à être sans cesse corrigé, complété, enrichi, de façon à devenir « la grande exposition permanente et indépendante de l'art français vivant » — reflète assez bien dans ses grandes lignes l'évolution qui s'est accomplie dans notre peinture depuis les Bonnat, les Carolus-Duran, les Carrière et les impressionnistes. Quelques tableaux-témoins de ces maîtres (parmi les impressionnistes, Manet, Renoir, Sisley, Monet, Bazille, Degas, Toulouse-Lautrec, Seurat) ont été conservés ou repris pour marquer les points de départ, et l'on trouve à leur suite les principaux représentants des diverses esthétiques tour à tour pratiquées depuis une trentaine d'années, à partir de Gervex, Besnard, Ary Renan et le groupe de la première Société Nationale (Forain, Jeanniot, Béraud, Cottet, René Ménard, Lucien Simon, J.-E. Blanche, Aman-Jean, Desvallières, Baignères, Dauchez et autres) jusqu'au « douanier » Rousseau, au théoricien du cubisme André Lhote, à Utrillo et aux indépendants les plus outranciers suivis des néo-ingristes, en passant par les néo-impressionnistes (Vuillard, Bonnard, Roussel,

Maurice Denis, Sérusier, Gauguin et l'école de Pont-Aven), les divisionnistes (Seurat, Signac, Henri Martin, Ernest Laurent), les « fauves » du Salon d'Automne (Rouault, Matisse, Wlaminck, Friesz, Manguin, Dafy, Derain, Dunoyer de Segonzac), et les peintres de tendances plus classiques (Emile Bernard, Pierre Laurens, Guiguet, René Piot, Jules Flandrin, Marquet, Dufrénoy, Charlot., etc.). L'ensemble est des plus évocateurs, et les dernières salles offrent même un miroir fidèle de l'incohérence et, souvent, du laisser-aller de la production moderne. Mais combien ce tableau serait-il plus instructif s'il était moins confusément et plus logiquement présenté, si les œuvres d'un même artiste n'étaient pas dispersées dans des salles parfois très éloignées les unes des autres, et, enfin, si, tandis qu'on a fait bien de l'honneur à certains jeunes, l'on n'avait à déplorer de fâcheuses lacunes ou exclusives : certains de nos confrères, auxquels nous nous associons, ont déjà signalé l'absence d'artistes tels que Marcel Lenoir, Kayser, Elisa Charmy, Charles Bisson, Pauline Peugniez ; de notre côté, nous demanderons, une fois de plus, pourquoi l'on ignore un artiste comme le trop modeste Léon Lehmann, pourquoi l'on persiste à ne pas exposer la *Nef de Vézelay* de Charles Dulac, pourquoi on laisse de même dans des oubliettes des œuvres qui valent bien certaines autres, qu'on nous montre d'illustres inconnus, et cela tandis qu'on encombre presque tout un panneau avec l'anecdote démesurée de *La Toussaint* de Friant, qu'on ajoute des toiles insignifiantes (c'est le cas d'un des quatre Derain) à d'autres d'un même artiste déjà bien représenté, et qu'on garde ici, au lieu de les envoyer au Musée du Jeu de Paume, réservé aux étrangers, les toiles du Suisse Vallotton et du Hollandais Van Dongen. Par contre, il faut louer la conservation du musée de s'être assuré sinon la possession — devenue maintenant presque impossible — du moins le prêt d'un Rouault ; *La Servante* (appartenant au Dr Girardin) est une œuvre caractéristique et excellente de cet âpre et puissant artiste, héritier de Daumier et de Toulouse-Lautrec, satiriste virulent, dans des pages où la vigueur de l'expression s'allie à la truculence de la couleur, des vices et des laideurs de notre société en décomposition. Avec les *Nymphes* d'Émile Bernard (prêtées par M. Paul Jamot), la grande fresque, d'un si noble accent classique, et d'une si belle harmonie de couleur, « *Requiescant* », de René Piot, heureusement sauvée

du désastre qui l'avait menacée (don de M. André Gide, ainsi que l'*Hommage à Cézanne* de Maurice Denis), le *Christ à la colonne* de Desvallières (prêté par M. Maurice Denis), la *Vénus* de Fauconnet, et, à la sculpture, l'*Ours blanc* de Pompon, elle compte parmi les œuvres capitales, apportées par ce renouvellement des collections.

§

Le **Musée Carnavalet** a pris cette année comme sujet de son exposition (1) le Théâtre à Paris aux XVIIe et XVIIIe siècles, complétant ainsi le tableau qu'il nous avait offert l'an dernier de la Vie au XVIIIe siècle. Ce thème a été traité par M. Jean Robiquet et son adjoint, M. François Boucher, avec l'érudition et le goût qui sont leurs qualités habituelles. La place qui nous est mesurée ne nous permet pas d'énumérer toutes les jolies choses, peintures, gouaches, miniatures et dessins, meubles et bibelots de toute espèce, présentées dans le cadre séduisant, avec lequel elles s'harmonisent si bien, des salles aux boiseries de l'époque où avait eu lieu déjà l'exposition de l'an dernier. Contentons-nous de signaler à l'attention des visiteurs quelques pièces hors ligne : au premier rang, les deux célèbres Watteau du Musée de Berlin *L'Amour au Théâtre-Français*, *L'Amour au Théâtre Italien* ; d'autres charmants tableautins du même maître, tels « *Les Habits sont italiens* », que nous préférons à la grande toile *La Troupe italienne* ; puis *La Camargo dansant*, de Lancret, du Musée de Nantes (il existe deux autres tableaux de même sujet dans la collection Wallace et à l'Ermitage de Petrograd) ; parmi les portraits, ceux de *Lekain* en Turc amoureux, par le même Lancret, de *Gluck* par Duplessis, de *Mlle de Verrière* par François-Hubert Drouais, d'une des sœurs *Colombe* par Fragonard, du chanteur *Jélyotte* par Tocqué, de *Mlle Duthé* par Danloux, de *Baptiste aîné* par Martin Drolling, du même acteur et de sa femme, pastels par Greuze, du danseur *Vestris* par Mlle de Romance, etc. ; puis des scènes documentaires : une *Parade*

(1) Ouverte le 19 mars, elle durera jusqu'au 4 mai et sera, comme d'habitude, accompagnée de conférences (par MM. P. Reboux, A. Boschot, F. Strowski, H. Bidou, Denis d'Inès, C. Mauclair, A. Bellessort, E. Henriot, A.-E. Sorel et Maurice Donnay), qui auront lieu les vendredis et les lundis à 5 h. 1/2, du 5 avril au 6 mai.

foraine de Jeaurat, un *Théâtre d'enfants* de Lajoue, les deux tableautins peints d'après nature par Hubert Robert le soir même et le lendemain de l'incendie de l'Opéra au Palais-Royal en 1781, *Un Concert sous le Consulat* par Taunay ; parmi les aquarelles et dessins, les projets de Bérain pour des costumes de ballets (dont plusieurs destinés à Louis XIV), les spirituels et délicieux croquis de Gabriel de Saint-Aubin montrant des intérieurs et des projets de décors de théâtre, le couronnement de Voltaire lors de la représentation d'*Irène* au Théâtre-Français, une *Fête chinoise au Colisée*, etc.; les amusants croquis de Gillot pour son tableau des *Deux carrosses à la foire Saint-Germain* et des scènes de pièces burlesques ; parmi les sculptures, des bustes de Houdon (*Molière* et *Voltaire*), de Pajou, de Lucas de Montigny, etc., tout cela entouré de meubles aux formes exquises, qui rendent encore plus vivante cette évocation.

§

A la **Bibliothèque Nationale** a eu lieu, du 8 au 30 mars, le 16e exposition de la Société des Peintres-graveurs français groupant les meilleurs de nos graveurs originaux. Autour de l'ensemble de l'œuvre incomparable, si noblement classique, du regretté Alphonse Legros, étaient réunies les productions nouvelles des excellents artistes que sont MM. Beaufrère, Jacques Beltrand, Besnard, Jacques Beurdeley, Chahine, P.-E. Colin, Dauchez, Forain, Frélaut, Gobô, Jeanniot, Leheutre, Pierre-Louis Moreau, et autres aquafortistes ou xylographes, parmi lesquels se faisaient également remarquer et apprécier deux associés étrangers : Mac Laughlan, connu depuis longtemps chez nous, et le Belge J. de Bruycker, qui nous fut révélé l'an dernier et dont les planches puissantes montrent un artiste de la lignée des Breughel et des James Ensor.

Mémento. — La Collection des albums publiés par l'*Illustration*, sous la direction de M. Jean Guiffrey, sur *La Peinture au Musée du Louvre*, que nous rappelions dans notre dernière chronique, vient de se terminer avec deux fascicules, dont l'un est consacré par M. Louis Gillet au XVIIIe siècle (XVIII-108 p. av. 108 fig. et 1 planche en couleurs ; 20 fr.) et dont l'autre, qui arrive à point au moment où viennent de s'ouvrir au Louvre les salles dont nous parlons plus haut, nous apporte, avec les commentaires de M. Paul Jamot, conservateur adjoint

des peintures, à qui revient en grande partie l'honneur de ces nouvelles installations, la dernière partie du XIXe siècle à partir de Courbet (XII-156 p. av. 125 fig. et 1 planche en couleurs ; 30 fr.). Ce sont tous deux des ouvrages excellents. Nous rappelons comment se présentent les volumes de cette collection : après une introduction offrant une vue d'ensemble, des notices historiques et critiques détaillées, accompagnées de toutes les références bibliographiques désirables, commentent les tableaux, dont la plupart sont reproduits (parfois avec des détails séparés) en fidèles photogravures. L'érudition des deux auteurs ne laisse rien à désirer, et elle s'accompagne d'une compréhension et de qualités de style qui rendent leurs commentaires non seulement des plus instructifs, mais encore singulièrement éloquents et pénétrants. Les planches en couleurs, très réussies, qui accompagnent ces deux albums sont le pastel de la *Jeune fille au chat* (Mlle Hutier?) de Perronneau et le charmant petit *Fifre* de Manet.

Nous avons admiré tout à l'heure à l'exposition des Peintres-graveurs l'aquafortiste Jean Frélaut. On a plaisir à retrouver la reproduction de l'œuvre tout entier de cet artiste particulièrement original et délicat dans un volume (in-4°, av. gravures dans le texte et 1 planche originale hors texte ; en dépôt chez Le Garrec ; 205 fr.) qui forme le tome XXXI de la série, si précieuse, entreprise par le regretté Loys Delteil sous le titre *Le Peintre-graveur illustré (XIXe et XXe siècles)*. Comme nous l'avons déjà expliqué en dernier lieu, lors de l'apparition des septième et huitième volumes, sur dix qui doivent paraître, consacrés à Daumier — on y trouve, avec le fac-similé de *toutes* les planches de l'artiste dans leur ordre chronologique, la description de *tous* les états de chacune d'elles avec l'indication des collections où ils se trouvent ; c'est pour les historiens et surtout pour les collectionneurs, on le voit, le plus utile des répertoires. Né à Grenoble, mais de parents bretons, Jean Frélaut a pris presque uniquement la Bretagne comme sujet de ses planches. Se proposant, comme il l'explique lui-même dans les notes biographiques qui précèdent cet album, d' « être franc avec soi-même », d' « être simple », il est, comme ajoute Loys Delteil, « un admirable transcripteur de la nature, fort d'une véritable science et d'une probité de Primitif » que font apprécier les trois cents eaux-fortes ou lithographies mises sous nos yeux et parmi lesquelles nous citerons, comme particulièrement typiques et belles, *L'Orage (Lande de Kerlann)* et *Orage à Erdeven*, *Le Grand chêne de Luscannen*, *Le Village sur la colline*, *Feu de la Saint-Jean*, *Terre désolée*, *La Neige*, *Petit port de Séné*, *La Récolte des pommes de terre*, *L'Etang du moulin*, etc.

AUGUSTE MARGUILLIER.

CHRONIQUE DE GLOZEL

Au sujet de la propriété scientifique. — Un antiglozélien. — Erratum.

Au sujet de la propriété scientifique. — Le docteur A. Morlet, auteur des fouilles de Glozel, nous adresse la lettre suivante :

Vichy, le 28 mars 1929.

Monsieur le Directeur,

On me communique la *Revue des Etudes Anciennes* de janvier-mars 1929, où je vois, non sans surprise, que M. C. Jullian continue de publier des tablettes de Glozel qu'il sait pertinemment inédites puisqu'il le spécifie en notes.

Déjà dans le numéro d'avril-juin 1927, il avait donné la tablette, appelée par lui Tychon, également inédite, et dans celui de janvier-mars 1928, une deuxième tablette en ajoutant : « J'ai tout lieu de la croire inédite ».

Cependant voici ce qu'il m'écrivait en m'en demandant instamment les photographies : « *Laissez-moi en toute propriété une collection de photographies de toutes les briques, d'autant plus que je ne publierai rien sans votre assentiment.* » (Carte postale du 18 juillet 1926.)

« Je vous avoue que si j'avais par devers moi, en toute liberté, les photos de toutes les briques découvertes, cela faciliterait ma lecture. Au surplus, *je ne publierai rien sans votre assentiment*, si ce n'est, bien entendu, les comptes rendus de ce que vous avez publié vous-même. » (Lettre du 18 juillet 1926.)

Voilà de solennels engagements vraiment bien tenus !

Il est bien évident que M. Jullian peut interpréter et lire les inscriptions de Glozel comme il l'entend, mais de là à publier des photographies inédites qui lui ont été confiées...

En vous remerciant sincèrement de vouloir bien insérer ma protestation, je vous prie d'agréer, etc.

Dr A. MORLET.

§

Un antiglozélien. — Sous ce titre, la *Dépêche de Vichy* du 31 mars 1929 publie les documents ci-contre, qui lui ont été adressés récemment par M. Hauser.

Il est triste de penser que tant de restes précieux des premières civilisations qui s'épanouirent sur notre sol soient allés à l'étranger, mais il est révoltant de voir que c'est un Français qui y a si activement aidé :

L'été dernier, nous relations dans la *Dépêche de Vichy* divers inci-

dents très significatifs, relatifs à la vente par M. Peyrony d'objets préhistoriques de la Dordogne à M. Hauser. Et nous parlions de « la mort du seul témoin qui existât : M. Hauser » !

Or, la *Dépêche de Vichy* étant lue partout, nous venons de recevoir une longue lettre documentaire... de M. Hauser lui-même. « Je ne suis pas mort, comme on l'écrit dans votre journal », nous annonce-t-il.

Comme les nombreux documents qu'il nous adresse sont tout à fait édifiants sur les agissements de certains antiglozéliens, nous les publierons prochainement dans nos colonnes.

Pour aujourd'hui, nous nous contenterons de donner deux lettres de M. Peyrony adressées à M. Hauser, montrant, comme le dit ce dernier, « Peyrony le marchand ». M. Hauser ajoute : « Il m'a vendu, depuis 1898, pour de fortes sommes, les plus belles pièces qu'il avait recueillies... je le considérais comme simple homme privé, sans savoir qu'il était chargé par l'Etat. »

Voici les deux lettres en question qui se passent de tout commentaire :

Les Eyzies, le 4 janvier 1903.

Monsieur Otto Hauser,

Je viens de trouver chez une personne une belle gravure, malheureusement cassée et représentant 3 magnifiques têtes de renne. C'est un morceau de bâton de commandement dont une des deux parties convexes seule subsiste. La longueur est d'environ 30 centimètres ; il est cassé en 16 morceaux, s'ajustant très bien. C'est encore une belle pièce. Je vous envoie un croquis grossier. Le propriétaire est excessivement exigeant. Il en demande 400 fr. Est-il nécessaire à ce prix de lui en offrir quelque chose pour vous ? C'est une pièce rare, mais cependant c'est beaucoup d'argent. Je crains bien qu'il n'en diminuera guère le prix. Si vous vouliez l'acheter, combien pourriez-vous en donner ? Si vous désirez cette pièce, dépêchez-vous à répondre, je vous prie. Je vous garantis l'authenticité de la pièce.

En attendant le plaisir de vous lire, agréez l'assurance de mes meilleurs sentiments.

PEYRONY.

Je pense que nous pourrons faire des fouilles fin mars ou commencement d'avril.

Les Eyzies, le 25 juin 1907.

Monsieur Hauser,

Je retrouve aujourd'hui la lettre que je vous écrivais en vous adressant les objets de la Ferrassie et qu'on avait oublié de mettre à la poste. Je vous prie donc d'excuser le retard involontaire que j'ai mis à vous répondre.

Merci des renseignements que vous me donnez sur la station de la Ferrassie. Cette fouille est bien certainement la plus importante et la plus intéressante qui soit connue à ce jour. La suite des diverses industries et leur transformation insensible lui donnent un grand intérêt.

Je vous ai adressé à peu près toutes les pièces typiques de la couche de transition.

Veuillez présenter mes hommages à Mme Hauser et agréez mes sincères salutations.

PEYRONY.

§

Erratum. — Dans la dernière *Chronique de Glozel*, il y a eu erreur de figures dans la note intitulée : *Les deux inscriptions de Gourdan*. La figure 1 doit être considérée comme la figure 2 et réciproquement.

NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES

Le Cinquantenaire de Villemessant. — Tout change. Le *Figaro* a quitté son hôtel de la rue Drouot, construit en 1874 par l'architecte Aimé Sauffroy. A sa place, sous l'enseigne de « La Confiance », une société d'assurances ouvre ses guichets. C'est maintenent au carrefour des Champs-Elysées qu'il faut aller chercher les bureaux de la gazette dont le titre seul incarnait le boulevard et ce qu'il avait de plus parisien.

Sans doute, Tortoni, le Café Anglais et le Riche sont morts. Est-ce à dire, pourtant, que ce coin de Paris, si vivant, singulièrement embelli par l'achèvement de la percée du boulevard Haussmann, soit mort également ?

Il y a quelque chose de « changé » dans le royaume de *Figaro*. Les phrases mêmes du *Barbier de Séville* lui servant d'épigraphe : « loué par ceux-ci, blâmé par ceux-là ;... me moquant des sots, bravant les méchants ;... je me presse de rire de tout, de peur d'être obligé d'en pleurer », ont subi l'adjonction inattendue de cette réplique :

— Pouvez-vous, Figaro, traiter si légèrement un dessein qui nous coûte à tous le bonheur ?

Que cela sent peu l'ancien boulevard et n'eût guère réjoui Villemessant !

S'il n'avait pas créé le *Figaro*, puisqu'il remontait à 1826, Hippolyte de Villemessant l'avait, en 1854, fait renaître de ses cendres plusieurs fois éteintes. Rien ne ressemblait aussi peu au brûlot défunt de Maurice Alhoy, voire aux lithographies, joliment tirées, publiées par Albéric Second (1839-1840). Villemessant avait repris un titre, voilà tout. En fait, il était le créateur de ce nouveau *Figaro*, appelé à révolutionner la presse parisienne,

à en conglomérer l'esprit. C'était sa chose, sa maison, sa création. Nul, sauf peut-être François Buloz, à la *Revue des Deux Mondes*, ne fut autant le maître de sa maison, et, en lui sacrifiant tout, n'en eut à ce point conscience. Il en était le dieu, omnipotent et pas toujours commode, ce qui convient à un dieu. Qui sait si, aujourd'hui, il n'y est pas considéré comme un parent compromettant ?

Né à Rouen, le 22 avril 1812, des libres amours d'une aristocratique jeune fille d'origine blésoise, Mlle Laure Augustine de Launay de Villemessant, et d'un colonel de l'Empire, le sieur Cartier, dont il porta d'abord le nom, Jean-Hippolyte de Villemessant, s'il n'était pas lui-même un écrivain, était, suivant l'heureuse expression de Monselet, « un faiseur d'écrivains, comme Warwick était un faiseur de rois ».

Chez sa grand'mère, Mme de Saint-Loup, à Chambon, près Blois, — petite maison de campagne qu'il conservera et affectionnera — il a tout juste appris les premières règles de l'orthographe et du calcul. Mais l'intelligence est vive et l'esprit spontané. Le voisinage de la Touraine se fait sentir. On n'est pas impunément le compatriote de François Rabelais, ou peu s'en faut.

L'administration, le commerce, les assurances, tant à Blois qu'à Nantes, ne lui réussissent guère. Pour mettre un terme à cette vie exubérante dont se scandalisaient fort les bonnes gens de province, on l'a marié jeune, trop jeune. Il est déjà flanqué de deux filles quand il débarque à Paris, tel Jérôme Paturot, à la recherche d'une position sociale.

Il ne cherchera pas longtemps. S'il sait peu écrire — des nouvelles à la main, tout au plus — il a dans le sang le génie du journalisme. C'est sa voie et il n'en suivra pas d'autre. Il débute par un journal de modes, *la Sylphide*. Mlle Taglioni a accepté d'en être marraine, cependant que, mode de publicité encore inédit, Guerlain le fournit de sachets pour en parfumer les numéros. Mis en appétit, il afferme les feuilletons de modes de la *Presse*, puis du *Commerce* et de la *France*. Les sentiments légitimistes dont il se targue lui font lancer, en 1848, le *Lampion*, « éclaireur politique », supprimé, après deux mois d'existence, par le gouvernement tutélaire de la seconde République. Moins heureuse, la *Bouche de fer* se voit fermer d'autorité dès

son premier numéro. Tout est à recommencer. L'Empire ne favorise pas davantage la *Chronique de Paris*, supprimée en juin 1852. Mais, comme Dumas, comme Balzac, Villemessant est une « force de la nature » : il ne désespère pas et, le 2 avril 1854, secondé par un de ses gendres, Benoît Jouvin, il lance le premier numéro du *Figaro*. L'un dirige, l'autre rédige la chronique dramatique. Cette fois, c'est le succès assuré. D'abord hebdomadaire, le journal ne tarde pas à paraître deux fois par semaine. En 1866, il deviendra quotidien, et politique en 1867, après la suppression de l'*Evénement*.

Riant de tout, pour ne pas en pleurer, toujours à l'affût du mot, de l'anecdote, il est l'expression vivante de l'esprit du boulevard. Les maîtres de la chronique, Villemot, Monselet, Scholl, Rochefort — déjà on sent poindre la *Lanterne* — y signent d'éblouissants articles. Vallès lui-même y collabore, Alphonse Daudet y publie ses premiers contes et il n'est pas jusqu'à Baudelaire, qui, oubliant les injustes attaques de Gustave Bourdin et de Habans, qui ne lui donne la primeur de sa belle étude sur Constantin Guys.

D'abord installé boulevard Montmartre, à l'entresol de l'ancien Frascati, puis rue Rossini, le *Figaro* a quitté ses premiers bureaux pour la rue Drouot. Il y est chez lui, dans ses meubles, a ses salons et son imprimerie. Il n'est souverain de passage à Paris qui se dispense d'y rendre visite. Quelque chose comme le président du Sénat, en mieux.

Il ne faudrait pas juger Villemessant d'après l'exécution un peu vive de Paul d'Ivoy — un chroniqueur qui avait cessé de plaire — contée par Daudet. Ce serait se méprendre sur l'homme. Violent, brutal, capricieux, fermé à toute littérature et ne connaissant qu'un critérium, le succès, Villemessant était au fond bon et serviable. Cette silhouette qu'en traçait le *Masque* a chance d'être plus exacte :

...Un homme aimable, féroce, emporté, ingrat, reconnaissant, généreux, bon, brutal, économe, prodigue, méchant, dévoué, jeune, plein d'expérience, se moquant de tous et inquiet pour une piqûre, ne cherchant pas à être un écrivain et se trouvant le premier journaliste du monde.

Engoué de l'un, dégoûté de l'autre, il se jette à la tête du premier venu qui a du talent et le comble de bienfaits.

Pour sa biographie, lire les *Mémoires d'un journaliste*. Pour savoir ce qu'il vaut, entendre dire du mal de lui par les punaises littéraires. Pour connaître le nombre de gens qu'il a obligés, compter le nombre de ceux qui l'insultent un peu partout.

Sous son grasseyement de gamin de Paris, il avait, un peu « gobeur », conservé des naïvetés attestant son origine provinciale. Des larmes coulaient facilement de ses gros yeux, mais la blague : « En voici une bien bonne ! » avait tôt fait de prendre le dessus.

Ainsi, un soir, à une représentation du *Chevalier de Maison-Rouge*, après l'acte de la prison du Temple où le chevalier voulait sauver la reine, le vieux royaliste avail les larmes aux yeux : de grosses larmes dans ses gros yeux.

— Je ne peux pas voir ça ! disait-il, ça me fait trop de mal. Pauvre Marie-Antoinette ! Quand je pense que ces satanés républicains...

Et s'interrompant tout à coup :

— Mais, vrai, je suis bien bon de m'émouvoir pour ça ! Après tout, quoi, elle serait aujourd'hui aussi bien morte ainsi qu'ainsi ?

Mais ce diable d'homme était le « journalisme fait chair » :

— Un chien qu'on écrase sur le boulevard, disait il non sans raison, intéresse plus les Parisiens qu'un tremblement de terre qui détruit une ville d'Amérique.

C'était du moins l'esprit de l'époque. A-t-il beaucoup changé ?

Il mourut dans sa villa de Monte-Carlo, le 11 avril 1879 et, à Paris, où on ramena le corps, ses obsèques furent solennelles.

De sa solitude de Croisset, Gustave Flaubert fut peut-être seul dans le monde des lettres à ne pas prendre part au deuil général, écrivant à Mme Régnier :

> Est-ce que les funérailles de Villemessant ne vous font pas rêver ? Embaumement comme pour un pharaon, messe dite par un évêque, la gare transformée en chapelle ardente. « Retour des cendres » à Paris, et demain discours, panache, musique et foule immense, j'en suis sûr. Il jouissait « d'une immense publicité », inclinons-nous. Moi, je ne me suis jamais incliné. Je n'ai pas plié le genou devant cette institution.

Soit. Mais il ne faut pas oublier que Flaubert avait la haine de l' « éphémère » et, par conséquent, des *Diurnales*.

PIERRE DUFAY.

LITTÉRATURE COMPARÉE

Stefan Zveig : *Tolstoï*, trad. Alzir Hella et Olivier Bournac, Ed. Victor Attinger. — Mémento.

Le livre de Stefan Zveig est sans doute ce qui a été écrit de plus vigoureux sur **Tolstoï**. Que nous apprend-il ?

Pour Stefan Zveig, Tolstoï fut avant tout un formidable animal, une très grosse bête humaine. Il est doué « d'une sensualité monstrueuse », d'une « vitalité sans exemple » : « santé foncière... force d'ours... chaque nerf tendu... chaque sens aigu et alerte... jamais une maladie... jusqu'à quatre-vingts ans, jamais une lassitude... A soixante-quinze ans, il lutte encore contre la chair. »

Il redoute en lui cette sensualité, que déchaîne toute excitation. Il se défie de la musique. Il hait « la » femme. Après les excès de sa jeunesse, il refoule la passion brute, animale, mais « elle reste tapie dans son être.. prête à bondir ».

La plus grande partie de son œuvre, la meilleure, celle des vingt premières années, est remplie d'une description impitoyable, cruellement objective de l'homme et de la nature... ses impressions sont absolument celles de Pan.

... Ce serait jouer avec les mots que de vouloir dire s'il naturalise l'homme ou s'il humanise la nature... Tout ce qu'il y a dans le cercle du monde terrestre : l'humain et la matière, les plantes et les bêtes, les hommes et les femmes, les vieillards et les enfants, les capitaines et les paysans, tous inscrivent dans ses organes leurs vibrations sensorielles... Cela donne à son art quelque chose de l'égalité de l'incorruptible Nature et à ses récits épiques ce rythme de la mer, monotone et pourtant grandiose, qui toujours évoque en nous le nom d'Homère.

Voilà, certes, un bel hommage. Mais que de réserves il implique !

Celui dont la vision est si étendue n'a pas besoin d'inventer, d'imaginer comme le fait le poète... Toute sa vie, il n'a fait qu'observer avec ses sens et qu'élaborer ce qu'il a vu : il ne connaît pas le rêve qui dépasse la réalité... Artiste absolument objectif, contrairement à Dostoïevski, le visionnaire... Pas d'autre technique que cette exactitude de la vision... Il lui faut, pour créer une forme, de la terre, de la pierre ou de l'argile ; jamais, comme au musicien, la seule vibration aérienne. Il n'a jamais écrit de poème... Ce qui est poétique est aux antipodes de ce réaliste fieffé... Son art ne parle qu'une seule langue, celle de la

réalité, et c'est là sa limite. Il la parle avec plus de perfection que jusqu'alors aucun poète — et c'est là sa grandeur... Le plus clairvoyant de tous les artistes, mais non un voyant... Le plus parfait de tous les « reporters de la réalité » mais non un poète créateur.

Stefan Zveig ira plus loin encore dans ce qu'on peut appeler sa défenestration de l'au delà dans l'œuvre de Tolstoï.

Chez Tolstoï l'âme ne peut jamais voler, même jamais respirer... toujours le corps lui reste suspendu lourdement, durement... C'est un art automnal... monde sans rêves, sans illusion, un monde terriblement vide et même un monde sans Dieu. Ce n'est que plus tard que Tolstoï l'introduira dans son Cosmos, par raison de vie, comme Kant par raison d'Etat.

Comment donc et par où s'est imposé le divin ? Par où s'est inséré, dans cette destinée animale, le plus grand drame de la littérature moderne ? Par la peur, créatrice des religions. Vers la cinquantaine, la pensée et la proximité de la mort, l'horreur et la terreur qu'elle inspire aux hommes exceptionnellement vigoureux, font une invasion soudaine dans l'être débordant de Tolstoï. Quarante ans avant sa mort, dix ans avant la crise et la transformation, il avait déjà noté dans son *Journal* les premiers symptômes de cette « blême terreur » ; c'est son expression.

A peine étendu, la terreur me saisit, une épouvante me prend et m'oblige à me relever. C'est une angoisse *comme avant de vomir...* J'essaie encore une fois de dormir, mais la terreur est là, rouge et blanche ; quelque chose déchire mon être et, en même temps, le contracte...

A cinquante-quatre ans, il est définitivement empoigné, chaviré, dans le Maelstrom du néant. Mais citons encore Stefan Zveig.

La crainte de la mort est chez Tolstoï surhumaine comme sa vitalité ... Seule une santé aussi démesurée s'épouvantera avec une rage si furieuse... Seules, des natures géantes opposent une résistance gigantesque... Il se produit chez Tolstoï une gigantomachie entre l'être et le non être... Le mépris est son premier moyen de défense. *Je ne puis m'intéresser à la mort, dit-il, pour la raison principale que, tant que je suis en vie, elle n'existe pas.* Il l'appelle *indigne d'être crue,* il prétend orgueilleusement qu'il *ne craint pas la mort, mais seulement la crainte de la mort...* Cependant il ne trompe personne, pas même lui... Reculant pas à pas, il doit avouer que la mort n'est pas seule-

ment un *fantôme*, un *épouvantail*, mais un adversaire hautement respectable que l'on ne peut intimider par de simples paroles. Alors Tolstoï essaie de voir s'il ne serait pas possible de continuer d'exister au sein de l'inévitable *périssabilité*, et, puisqu'on ne peut pas vivre en luttant contre la mort, de voir s'il ne serait pas possible de vivre avec elle... Il faut pour cela changer la vie.

C'est ainsi que Tolstoï, reniant son art, sa nature, son état, sa patrie, sa famille, et tout enfin, devient prophète, et anarchiste, moraliste et moralisateur. Alors commence la période de ceux qu'il appelle ses « bons livres » par opposition à ses chefs-d'œuvre (*Guerre et Paix*, *Souvenirs d'Enfance*, *Anna Karénine*) qu'il appelle « livres indifférents, insignifiants, mauvais. »

Mais il n'est qu'un « chrétien artificiel ». Il ne peut se tromper lui-même. Il vit dans le paradoxe et le déchirement. Il prêche une vie et en vit une autre: faux pauvre, faux moujik, faux mystique. ... Toute tentative pour se réaliser, se libérer, faire un testament conforme à sa foi, renoncer à ses « droits » d'auteur, déchire sa famille, ravage sa femme déjà déchirée... Plusieurs fois il cède, s'enfuit, revient. C'est dans ce paradoxe qu'est, pour Zveig, la grandeur de Tolstoï. Il a sombré comme artiste. Mais il ne peut, Dieu soit loué, cesser d'être humain.

Tout à la fin, cependant, les événements s'orientent pour lui donner, comme une espèce de compensation, la fin qu'il a rêvée. Le 28 octobre 1910, il rompt sa chaîne et s'enfuit vers Dieu, dans l'anonyme et le néant. Il a 83 ans. Le destin l'arrête, soudain épuisé, mourant, dans la petite gare d'Astapowo:

Pure, sans aucune scorie, par un auguste symbole, la mort obéit parfaitement à sa main d'artiste. En peu de jour s'élève l'édifice grandiose de ce trépas, auguste confirmation de sa doctrine, que l'envie des hommes ne pourra plus saper, ne pourra plus troubler et détruire, dans sa simplicité digne des temps primitifs...

Pendant trente ans, de sa vingtième à sa cinquantième année, Tolstoï a vécu, dans la création de ses œuvres, inconscient et libre. Pendant trente ans, de sa cinquantième année jusqu'à son trépas, il ne vit plus que pour comprendre et pour connaître le sens de la vie, luttant avec l'insaisissable, enchaîné à l'inaccessible. Sa tâche a été facile jusqu'au jour où il s'est donné cette formidable mission : sauver non seulement sa propre personne, mais encore toute l'humanité, par sa lutte pour la vérité. Avoir entrepris cette mission fait de lui un héros — presque un saint. Y avoir succombé en fait le plus humain de tous les hommes.

§

Voilà, à peu près, le Tolstoï que nous révèle Stefan Zveig. Il faudrait maintenant : 1° dire le Stefan Zveig que révèle ce *Tolstoï* ; 2° se demander jusqu'à quel point le critique autrichien a compris et traduit la destinée du grand vieux Russe. Je n'ai plus de place que pour une brève impression sur ces deux points.

Stefan Zveig, essayiste et critique, voit les reliefs plutôt que les plans, les nuances. C'est un artiste en ronde-bosse. Il pressent, poursuit autre chose, comme en témoigne la fréquence de ses répétitions et ses tentatives répétées pour exprimer la même idée en termes plus intégraux. Son abondance, parfois toute verbale, souvent apocalyptique, procède peut-être de la même cause. On l'appelle, paraît-il, le plus jeune prophète de l'Europe centrale. En effet, il voit de haut, de loin, avec intensité. Et il rend des oracles en transpirant.

C'est un authentique et grand tempérament d'écrivain. On l'admire d'instinct. On le voudrait plus économe de son souffle. Il a tant à dire, à montrer, à parcourir !

Son *Tolstoï* peut paraître un peu trop « construit », pas assez « fouillé ». Vitalité, sensualité, terreur de la mort ; renoncement, reniement, déchirement et fin, — tout cela est juste et vrai, mais d'une vérité un peu extérieure et schématisée.

Oui, Tolstoï fut un primitif lancé dans la civilisation, et plus tard et *nécessairement contre elle*. Cherchez donc dans la mentalité primitive une part de son multiple secret : La *cruauté* impulsive, foncière, originelle, de Tolstoï... Le fond de sa doctrine, savoir : « le monde est mauvais »... Le *sadisme* qui s'ignore dans sa pseudo-philosophie... Les conséquences anarchiques...

Je ne touche ici qu'au seul point. Je frappe exprès, tout au bas du clavier, parmi les résonances de l'ordre évoqué par Stefan Zveig, et sans vouloir rien presser ni prouver. Mais combien d'autres touches encore vierges, et très pures, se proposent au critique jusqu'à l'autre extrémité du registre tolstoïen. Réaliste, Tolstoï ? Oui, mais aussi poète et créateur, quoi qu'on puisse dire. Et témoignage vivant qu'il n'y a point de poésie sans « objet ».

Mémento. — *Revue Anglo-Américaine*, août 1928. Alfred-R. Péron : La jeune poésie irlandaise ; Paul Dottin : Du nouveau sur Richardson (documents inédits) ; 1928, Floris Delattre : La psychologie du mineur

britannique ; A. Brulé : Jean O'Casey et Le Théâtre moderne ; février 1929 : Georges Connes : Du nouveau sur De Vere (II).

Monde Slave, août 1928, numéro spécial consacré à Tolstoï, et spécialement J. Legras : La Nature et l'Art de Tolstoï.

Revue Germanique, octobre-décembre 1928. Ernest Seillère : Schiller et le Romantisme français ; L. Kientz : Wilhelm Raabe (janvier-mars 1929)

Etudes françaises publiées par l'Université de Szeged : André Dudith et les Humanistes français, par Jean Faludi :

Elliot Monographs publiées par Princeton University Press et Presses Universitaires de France : L'Auteur de la Farce de Pathelin, par Louis Cons.

Revue d'Allemagne, octobre 1928. Geneviève Bianquis : L'Europe selon Rudolf Pannwitz : novembre-décembre 1928, numéro consacré à Stefan Georges ; janvier 1929, Henrich Mann : Quelques Mots sur mon œuvre ; février 1929, Alfred Neumann : Esquisse de ma vie.

Les Traductions françaises de l'Intermezzo de Henri Heine.

Le Roi Fialar, traduit en vers par Maurice de Coppet, Helsingfors, Librairie Académique, 1929.

ABEL CHEVALLEY.

CHRONIQUE DE BELGIQUE

Gustave van de Woestyne et *Marcel Jefferys* au *Palais des Beaux-Arts*. — Robert de Bendère : *Marcel Jefferys*, Ed. Vermaut. — Mémento.

Une légende, propagée par la critique et entretenue du reste par les intéressés eux-mêmes, assigne à notre école de peinture un domaine strictement délimité où, sauf la matière et la couleur, il n'est point de vertus louables. Breughel, Rubens et Jordaens en assurent la garde et, si d'aventure on leur adjoint Memlinck et les Van Eyck, c'est parce qu'il est entendu que, malgré son matérialisme foncier, la race flamande ne demeure pas étrangère à une certaine idéalité. Il existe donc un poncif flamand qui risquerait de prendre racine, si de temps en temps, un artiste indépendant n'en venait démontrer l'inanité et n'opposait à la restriction des théories le libre élan de sa personnalité.

Dans leur œuvre exposée au *Palais des Beaux-Arts*, James Ensor hier, **Gustave van de Woestyne** et **Marcel Jefferys** aujourd'hui, démentent irréfutablement les assertions de la légende. Tous trois, dans des genres variés et à l'aide de moyens différents, font fi de toute doctrine et se bornent à

interpréter, au gré d'une fantaisie toujours en éveil les innombrables mirages de leurs rêves.

Certes, on pourra découvrir chez ces maîtres, que le hasard fit se succéder à la même cimaise, des repères communs : Flamands à des degrés divers, ils trahissent en effet, sans en rougir, leurs origines autant que leurs instincts et si, dans l'œuvre d'Ensor comme dans celle de Jefferys, on retrouve parfois le reflet d'une hérédité anglo-saxonne, chez le Flamand intégral qu'est van de Woestyne, c'est la Flandre et rien que la Flandre qui se dénude avec une savante ingénuité.

Terre d'Arcadie ou habitat des Anges, cette Flandre est à la fois l'une et l'autre par sa cristalline pureté, et il lui faut, pour s'identifier dans nos mémoires, le truchement d'un clocher, d'un toit, d'un verger ou d'une fillette aux yeux bleus.

Que pour la célébrer, Gustave van de Woestyne fasse appel au souvenir de ses chantres les plus illustres, il n'y a là rien qui puisse nous surprendre, et c'est tout naturellement que telles de ses toiles ressuscitent, par l'acuité du trait ou la suavité de la nuance, la vision d'un Breughel, d'un Memlinck ou d'un Gérard David.

Mais, soit que pour mieux pénétrer l'essence des choses, van de Woestyne cherche à raffiner sur ses modèles, soit que, tout en répondant à l'appel de ses grands ancêtres, il hésite à subir leur joug, ses figures et ses paysages exhalent au delà de leurs réminiscences une spiritualité dont il joue en virtuose et qu'il doit autant à l'ardeur de sa foi qu'à son occulte parenté avec certains maîtres étrangers, plus soucieux que les Flamands d'introspection et d'analyse.

Nul doute, par exemple, qu'il n'ait acquis d'Holbein, des peintres chinois et même des préraphaélites, l'accent incisif, précis et troublant de certains de ses portraits.

Mais encore une fois, au milieu de ces influences où ne manquerait pas de se perdre une personnalité moins avisée que la sienne, il garde intact son rêve intérieur et réussit, en les sertissant de sa ferveur, à faire étinceler de feux inattendus des gemmes empruntées à d'autres couronnes.

Complexe et savant comme on le voit, malgré sa candeur apparente, cet art ne s'imposerait cependant pas avec une telle insistance si, sous le masque de ses réalisations successives, on

ne devinait, plus poignant d'année en année, le drame d'une pensée en mal d'absolu. En effet, si l'on étudie la carrière de l'artiste, on dépiste dans ses œuvres un dépouillement de plus en plus rigoureux qui, parti de la simple stylisation, aboutira dans les toiles récentes à une barbarie d'expression aussi déconcertante qu'agressive.

Pour qui n'aurait point eu l'occasion de suivre ces étapes spirituelles, des tableaux comme *le Grand Christ* du Musée de Bruxelles, *La Vierge des sept douleurs*, *La Cène* et certaines natures mortes datées d'hier, se confondent sans contredit dans un commun reniement. Rien n'y paraît subsister de l'ancienne maîtrise du peintre, et ce n'est qu'en consultant son œuvre complet, comme il est heureusement possible de le faire au *Palais des Beaux-Arts*, que l'on parvient, sinon à approuver, du moins à comprendre les raisons de sa pathétique évolution.

Que l'on interroge donc, avant de le juger sur ses récents témoignages, les primes confidences de ce cœur angoissé :

Epris de mystère et de suavité, il se complaît tout d'abord aux exquises suggestions de *La Légende dorée*. Tout en lui converge vers les délices de ce divin recueil. Les madones qui le visitent s'attardent avec lui parmi des plaines jalonnées de pommiers en fleur ou viennent le surprendre dans l'extase d'un matin d'été. Même d'humbles enfants groupés autour d'une table chargée de friandises, ont l'air de traîner après eux la lumière et les parfums du Paradis...

Mais avec les progrès de l'âge et la tentation de la connaissance s'amènent les grands soirs d'inquiétude et de méditation. Aux mystères joyeux de l'enfance succèdent insensiblement les mystères douloureux de l'âge mûr et, pour qui s'avise de l'approfondir, la mystique souriante de Jacques de Voragine ne tarde pas à faire place à l'ascétisme de Rancé.

Si c'était injurier le Seigneur que de le parer de beautés dérisoires ? Emissaires du mal et de l'erreur, elles ne peuvent qu'attenter à sa souveraine Majesté...

Que s'abolissent donc l'un après l'autre, dans la boue et les crachats, les vains atours sous lesquels, par lâcheté, nous dérobions aux yeux des hommes l'effroyable image d'un Dieu crucifié par nous et pour nous...

Que la face de la Madone, dépouillée de l'adorable sourire dont

nous l'avons outragée, offre à l'angoisse des pénitents le spectacle d'une douleur surhumaine où les larmes, la sanie et le sang se confondent aux éclairs conjugués de l'auréole et des sept glaives...

Tel, en servant fidèle de sa foi régénérée, le peintre du *Christ*, de *La Cène* et de la *Vierge aux douleurs*, s'offre, sous les sarcasmes de la multitude, au Dieu barbare qu'il a découvert et que désormais il prétend servir.

Pour émouvant qu'il soit, ce retour aux formes larvaires de l'art populaire n'en demeure pas moins redoutable chez un artiste de la lignée de celui-ci.

Que psychologiquement on l'explique par une soif croissante de mysticité ou esthétiquement, par un besoin de « constructivité » ou « d'expressionnisme », il ne correspond en réalité qu'à une faillite passagère de l'esprit.

Souhaitons donc que des ténèbres où il se débat aujourd'hui, Gustave van de Woestyne, reconquis à la lumière, réponde bientôt par un cri de délivrance à l'appel, toujours ineffable, de la Divinité.

Chez **Marcel Jefferys**, il n'est point question d'aussi troublants problèmes, et ce peintre, mort prématurément, n'a pas, comme Gustave van de Woestyne, été tenté de s'évader d'un monde dont il s'était d'ailleurs passionnément épris.

Une de ses aquarelles s'enjolive de ce titre : *Feu d'artifice*. Il eût pu l'attribuer à toute son œuvre, où la lumière et la couleur, mêlant leurs subtils écheveaux, ne cessent de jaillir en prestigieuses fusées.

Au début, de sa carrière, il ne fut qu'un beau peintre, très sage, inscrit en marge de notre école de Tervueren. Mais son vrai tempérament s'éveille avec l'impressionnisme, qui s'accorde d'emblée à un esprit où la poésie et la musique ont déjà fait fermenter leurs levains, et c'est alors que Marcel Jefferys découvre la voie féconde où, durant sa trop courte vie, il éparpillera les mille fleurs de son rêve enchanté.

De Whistler dont le rapprochent ses origines anglaises, il possède le sens aigu de la couleur, qu'il asservit à d'innombrables caprices où, comme par jeu, tantôt se confondent et tantôt se libèrent toutes les nuances du prisme. Mais aux Flamands qu'il fréquente, il a emprunté aussi un culte de la forme qui assure à

ses moindres fantaisies une solidité de facture que l'on ne retrouve pas toujours chez les impressionnistes français.

Qu'il les rapporte de Belgique, de France, d'Italie ou d'Angleterre, ses toiles respectent le caractère et l'atmosphère du pays qu'elles ressuscitent et, contrairement à un grand nombre de ses contemporains qui transportent avec eux l'immuable recette d'un paysage, il ne se borne pas à imposer à l'esprit du site le reflet de son propre esprit.

Fleurs, étoffes, coquillages, papillons, lumière des quais de Paris, jeux de nuages sur la Tamise, songerie crépusculaire de la Salute, claires aubes florentines, feux polychromés des projecteurs suscitant, comme un lys insolite, une danseuse ailée sur la scène de quelque Alhambra, tout ce qui est gracieux, lyrique et aérien trouve en lui un incomparable interprète.

Comme Ariel il saute, danse et vole, surgissant des nuées pour rebondir en éclair sur les choses qui, sitôt effleurées, empruntent à l'azur d'où il vient un zaïmph miraculeux tissé de rayons de lune, de poussière d'étoiles et de larmes d'arc-en-ciel.

Et cependant, tout ce qu'il touche, pour magique que soit sa baguette, ne s'évade jamais du réel. Pourquoi trahir d'ailleurs l'adorable royaume qu'il s'est conquis ?

Banville, qu'il rappelle par son étourdissante fantaisie, et Debussy dont il métamorphose en avalanches de couleur les fluides élans, harmonies, ont-ils donc, même dans leurs plus vertigineux dédaigné les lois implacables de la vie ?

Peintre, il l'est comme l'un est poète et l'autre musicien, c'est-à-dire maître d'un rythme qui, dans son apparent éparpillement, garde sa rigueur en s'infléchissant à la pulsation même de l'univers.

Marcel Jefferys laisse une œuvre considérable, à laquelle **M. Robert de Bendère** vient de consacrer chez l'éditeur *Vermaut*, de Courtrai, une éloquente monographie.

Outre un émouvant récit de sa vie, on y trouve de perspicaces et judicieux aperçus sur son évolution esthétique.

Mémento. — Le *Résidence Théâtre* vient de fermer ses portes après une saison magnifique. En 200 représentations, il a monté cinquante spectacles comprenant soixante pièces, dont dix d'auteurs belges. Les dernières nouveautés du théâtre contemporain, alternant avec les chefs-

d'œuvre de l'art classique, y ont bénéficié d'une interprétation particulièrement brillante où, de Pitoëf à Lebargy et de Suzanne Desprès à Hélène Perdrières, figurèrent toutes les vedettes de Paris.

Il importe de féliciter son directeur, M. l'avocat Adrien Mayer, de cette éclatante réussite et regretter qu'à la suite d'une décision du Conseil de l'ordre il soit obligé de reprendre sa place au barreau, où ses succès oratoires ne feront pas oublier ses talents directoriaux.

La Revue *Variétés*, qui publie son onzième numéro, confirme son succès du début. Ses derniers sommaires sont particulièrement intéressants. Signalons-y : la suite du remarquable *Aux Soleils de Minuit*, de M.Albert Valentin ; des *Poèmes* de M. Eric de Hauleville ; un extrait de la curieuse conférence du Dr Prinzhorn sur *l'Art des fous* ; les attachantes *Chroniques* de MM. Denis Marion, Paul Fierens, Franz Hellens et Pierre Mac Orlan.

— Dans le numéro de Mars de *La Revue Sincère*, M. Joseph Conrardy, qui publia récemment un piquant recueil d'essais, trace de *M. Grégoire Le Roy* une mordante et sympathique esquisse.

— Pour clôturer sa première année d'activité, *Le Palais des Beaux-Arts* organise une grande exposition d'art français. Elle comportera deux parties ; en premier lieu, des ensembles de *Bonnard* (20 toiles), de *Matisse* (20 toiles), de *Toulouse-Lautrec* (ses lithographies) et quelques tableaux de *Rodin* (une centaine de dessins), de *Degas* (toiles, pastels, dessins et sculptures), de *Constantin Guys* (50 aquarelles) et de *Vaillard* (15 toiles) ; en second lieu, un résumé de la peinture française de ces quarante dernières années, chaque peintre étant représenté par deux ou trois œuvres de premier ordre.

Déjà, l'on peut assurer la présence d'œuvres de *Maurice Denis, Derain, Dufresne, Friez, Maillol, Pissaro, Pompon, Odilon Redon, Rousseau, Utrillo, Vlaminck, Despiau, Manet, Monet, Renoir, Carrière, Gauguin, Sisley, Fantin-Latour et Dunoyer de Segonzac.*

Cette exposition s'ouvrira au milieu d'avril et durera un mois.

GEORGES MARLOW.

LETTRES RUSSES

La révolution de 1905 et l'Autocratie, Gosisdat 1928. — *Les écrivains de notre époque. Dictionnaire bibliographique des écrivains russes du XXe siècle*, P. L. Kozmine. — Vsevolodzky-Herngross : *Histoire du théâtre russe*, Leningrad et Moscou, 1929. — A. Vichnievsky : *Bribes de souvenirs*, Ed. Academia, 1928. — R. M. Blanc : *L'Amérique*, Paris, 1928.

Les Archives centrales continuent à publier les documents secrets du règne de Nicolas II. Le dernier volume, édité par *Gosisdat*, a pour titre : **La révolution de 1905 et l'Au-**

tocratie. On y trouve réunis les rapports sur les troubles agraires dans le gouvernement de Saratov et des rapports à l'empereur de différents gouverneurs généraux sur la répression de ces troubles. Le tableau des répressions, qui se dégage de ces rapports, est vraiment effroyable. Rien que dans la province de Courlande, 1170 paysans sont fusillés ou pendus, sans jugements. Les troupes des expéditions répressives agissaient partout comme en pays conquis. Le nombre des arrestations et des déportations dépasse, pour les six premiers mois de 1905, 70.000. On compte 14.654 tués et 18.152 blessés. Witte qui, dans ses *Souvenirs*, se targue d'avoir agi très loyalement et se montre plutôt sympathique à la révolution, était en réalité, comme on le voit par ses rapports, le plus acharné partisan des répressions. Dans presque tous, il n'est question que de l'emploi des troupes pour mater les mécontents, et les mesures illégales sont approuvées sans réserve.

C'est un livre très curieux que ce **Dictionnaire bibliographique des écrivains russes du XXe siècle**, édité par l'Académie des Beaux-Arts. Sur la première page sont mentionnés les noms des onze écrivains qui ont pris part à sa rédaction, d'ailleurs tous écrivains aussi peu connus que le rédacteur en chef Kozmine. « Le but de ce dictionnaire, dit Kozmine dans la préface, est de donner des renseignements non seulement sur les écrivains qui ont vécu et écrit depuis la révolution d'octobre, mais sur tous les écrivains russes du xxe siècle, c'est-à-dire ceux dont l'activité littéraire s'est développée ou terminée après 1900, qu'ils vivent en U. R. S.S ou aient émigré à l'étranger. »

Maxime Gorki, dans un article à propos de ce livre, paru dans les journaux de Moscou, s'indigna de sa composition. Et il y a de quoi. Si, en effet, on trouve dans ce dictionnaire les biographies, et la bibliographie, de vrais écrivains, tels que Gorki, Lounatcharsky, Maiakovsky, Brussov, Blok, etc., qui ont leur place dans un pareil ouvrage, il y a des centaines d'autres noms complètement inconnus. On y mentionne d'obscurs journalistes, ayant écrit deux ou trois articles, qui ont peut-être quelque mérite devant le parti communiste, mais qui n'ont rien de commun avec la littérature. A côté de cela, on ne trouve pas dans ce dictionnaire les noms d'écrivains universellement connus, dont les

œuvres ont été traduites dans toutes les langues, des écrivains tels que Bounine, Balmont, Merejkovski, Aldanov, Chmelov, etc. Enfin, comme il n'y a encore qu'un volume de paru de cet étrange dictionnaire, espérons que dans ceux qui vont suivre les lacunes seront comblées.

L'Histoire du théâtre russe, de M. Vsevolodzky-Herngross, est un bel et intéressant ouvrage. Le tome Ier qui vient de paraître contient l'Histoire du Théâtre, en général. Il est composé d'une série de conférences faites par l'auteur à l'Université de Leningrad et à l'Institut du Théâtre, réparties en onze chapitres. Dans l'histoire du Théâtre russe, M. Vsevolodzky-Herngross étudie d'abord l'influence des théâtres byzantin, polonais, allemand, italien et français sur le Théâtre russe, puis le mouvement national. Ensuite, il passe en revue les époques historiques successives du théâtre. Dans le Théâtre de l'époque primitive, l'auteur retrouve les différentes coutumes, les cérémonies religieuses, les fêtes, les rites funéraires, les réjouissances à l'occasion des mariages, les foires, etc. Puis vient le théâtre de la période féodale, auquel succède le Théâtre bourgeois. Ici l'auteur s'arrête assez longuement sur le Théâtre étranger, le seul d'abord autorisé en Russie. Ensuite, c'est le Théâtre de la Cour, le début de l'Opéra et des ballets et la représentation des premières pièces russes, démarquages plus ou moins heureux des ièces françaises. Le volume se termine par l'étude du Théâtre de la Noblesse. Les propriétaires de serfs ont leur théâtre avec leurs comédiens-serfs, desquels sont sortis beaucoup de grands acteurs russes. Nous ne pouvons, dans ce court aperçu, énumérer tout ce qu'il y a de substantiel et de précieux dans cet ouvrage, mais nous croyons ne pas nous tromper en disant qu'il n'existe en aucun pays un ouvrage sur le théâtre aussi précis et complet que celui de M. Vsevolodzky-Herngross. Le livre est précédé d'une excellente préface de M. Lounatcharsky, qui note tout à fait justement que cet ouvrage n'est pas une compilation : « Ce ne sont pas des fait empruntés par l'auteur, et présentés avec une parure de phraséologie marxiste ; c'est un grand travail de plusieurs années, qui nécessita la recherche de nombreux matériaux, qu'il fallut étudier longuement avant d'en établir le classement et d'en tirer des conclusions. La définition même de son sujet, par l'auteur, est assez originale. Il parle non seulement de l'art dramatique

et de l'évolution de l'art scénique, mais il introduit dans sa conception du théâtre tout spectacle qui vise à un certain effet sur le public». Le préfacier remarque encore très justement que, dans le livre de M. Vsevolodzy-Herngross, *l'Histoire du Théâtre en Russie*, le lecteur peut trouver des renseignements intéressants sur le Théâtre de l'Europe Occidentale. Ajoutons qu'il contient quarante illustrations qui reproduisent des originaux très rares, et complètent l'ouvrage de la façon la plus heureuse.

Un autre intéressant petit livre sur le Théâtre est celui d'un acteur du Théâtre artistique, Vichnievsky, qui tint à Paris le rôle de Boris Godounov, dans le *Tzar Fedor*, joué par la troupe de Stanislavsky. Le livre est intitulé **Bribes de souvenirs**. L'auteur appartient au Théâtre artistique depuis sa fondation, bien que n'ayant jamais été élève au Conservatoire de Moscou, ni avoir fait partie des amateurs du « Cercle des chasseurs » où, comme on le sait, les fondateurs du Théâtre d'art de Moscou trouvèrent leurs premiers cadres. Vichnievsky était un acteur très connu en province lorsque Stanislavsky l'appela pour collaborer à son œuvre. Camarade d'école et ami de toujours de Tchekov, Vichnievsky consacre la plus grande partie de ses souvenirs à ce célèbre écrivain et à son rôle dans le Théâtre russe.

Un livre qui vaut encore d'être signalé, c'est celui de M. Ruben Blanc : **L'Amérique**, paru sans nom d'éditeur, à Paris, en 1928. C'est un aperçu très complet de la vie en Amérique, de la constitution politique de ce grand pays et de son rôle économique.

J. W. BIENSTOCK.

LETTRES NÉO-GRECQUES

Anghelos Sikélianos : *Delphikos Loghos* (*I Aphierósi*), Delphes. — *The Dedication*, by A. Sikélianos, translated by Alma Reed ; Harold Vinal, New-York. — Costis Palamas : *Pezi Dromi*, tomes A et B ; Zikakis, Athènes. — J. Rizos Néroulos : *Les Korakistiques* ou *Amendement de la langue grecque moderne*, texte et traduction par P. A. Lascaris ; Ed. Agôn, Paris. — Memento.

Le moment n'est peut être pas très éloigné où, comme à l'époque de la Renaissance, nous retournerons chercher en Grèce notre centre spirituel, mais non plus dans l'Hellade classique exclusivement, non plus dans l'héritage des époques dont l'éclat et le raffinement sont déjà symptômes de décadence ; au contraire,

tout droit chez les héros et chez les dieux, dont on aura bientôt terminé, j'espère, d'éclaircir la généalogie.

De toute évidence, en effet, l'ouverture d'un nouveau cycle humain est imminente, et il n'est guère aujourd'hui d'esprit vraiment élevé qui ne se préoccupe de cet avènement.

Ainsi méditais-je, tout en lisant l'impressionnant et prophétique **Verbe de Delphes** de ce Poète-hiérophante qui a nom Angelos Sikélianos, et qui a entrepris de restaurer, sur les ruines mêmes du sanctuaire d'autrefois les antiques amphictyonies. Ayant découvert en lui-même un germe divin et laissé parler de bonne heure à son âme sensible de poète, non point Apollon tout entier, mais d'abord Apollon Dionyssodote, qui seul est apte à réveiller dans l'homme toute l'ivresse de la minute vibrante, il a pu atteindre la cime de la vision intérieure, et il a compris que l'instant était venu de faire émerger, du sein des conflits actuels, le besoin d'une illumination nouvelle et d'un exhaussement universel de la vie. Nous voici à l'aube d'un cycle, et l'Humanité cherche son centre spirituel ; car il lui faut absolument reprendre conscience de sa totale unité.

Voici l'heure de la création des dieux. Il faut que les quelques Elus, les Bacchants véritables parviennent par leur pensée, leur exemple et leur action à créer des foyers, où le rythme cohérent des siècles se révélera dans une conception mondiale et surhumaine, où du sein de la matière contemporaine, du milieu des ruines entassées, du fond des peuples et de dessous les tombes, ces « dieux » surgiront, non plus comme des effigies d'une passion équivoque, mais comme des corps héroïques et parfaits. Voilà pourquoi un de ces Elus, coryphée solitaire, devra, à une certaine heure, danser autour de l'autel de la Terre pour tous ses frères dans le monde la danse profonde et claire de l'Initiation intégrale. Il commencera par l'Erèbe et le Chaos et développera peu à peu le mythe entier des générations. . Et il dira à ses compagnons en leur expliquant sa danse : Eteignez le lumignon qui tient votre pensée dans le cercle d'une étude éphémère. Abandonnez-vous aux ténèbres, attendez jusqu'à ce que vous rencontriez des flammes qui n'aient pas encore brûlé, des sources qui n'aient pas encore jailli et, si vous ne comprenez pas tout de suite ce que vous voyez, oubliez même votre esprit parmi ces choses, et laissez à votre cœur le soin de vous renseigner.

Ainsi, dans le premier Essay d'une série de sept sur les bases spirituelles de l'effort delphien, et qu'il intitule *Le Verbe Sémi-*

nal, l'admirable Explorateur des Mystères antiques adresse son appel à tous ceux qui, à travers le monde entier, se sont engagés dans la même voie rédemptrice et proprement initiatique. *Le Verbe analytique*, *Le Verbe Créateur* fourniront la matière des deux Essays qui suivront.

Angelos Sikélianos ne sépare pas la Pensée de l'Action. C'est pourquoi il ne s'est pas préparé seulement à son œuvre grandiose par la méditation devant la Nature et par la Poésie, mais aussi par l'histoire. A partir du moment où, dans son rêve orphique, il eut conçu de restaurer Delphes, il ne pouvait en être autrement. Il a ainsi composé quatre ouvrages introductifs, dont on devine aisément l'intérêt : *Coup d'œil historique sur les Origines et les Enseignements de Delphes*, *Pythagore et Delphes*, *Pindare et Delphes*, *Eschyle et Delphes*.

Mais le cycle du *Verbe de Delphes* s'ouvre par un poème initiatique d'une admirable pureté de lignes, en distiques, d'une richesse inouïe d'images, d'une conception grandiose et qui, sous le titre de **Consécration**, doit servir de péristyle au nouveau temple orphique. La traduction anglaise de cet Hymne par Mme Alma Reed, parue en 1928 à New-York (*The Dedication*), inspira au critique Claude Bragdon le jugement suivant :

Le poème est profondément mystique, imprégné de noblesse, chargé d'éclairs spirituels, comme les nuées d'orage qui s'amoncellent autour d une montagne sacrée. Dans une langue lourde de pensée et vibrante de surhumaine émotion, l'auteur raconte ses vigiles, ses épreuves de purification, sa rencontre avec *Le Père de mon Pays*, son initiation, sa reconquête des valeurs sacrées, et sa consécration à la cause qu'il sert

A l'issue des fêtes grandioses de 1927, dont nous avons parlé ici même, et qui seront reprises plus magnifiquement encore en 1930, A. Şikélianos déclarait s'être inspiré de la méthode orphique intégrale, en considération de trois nécessités primordiales : 1° réveiller parmi les hommes la grande mémoire impersonnelle de la Terre ; 2° affirmer la continuité des grands efforts spirituels dans l'Histoire ; 3° maintenir la hiérarchie et l'ordre de certaines valeurs éternelles, afin de fixer et de réaliser de grands buts dans l'avenir.

Et il proclamait :

Nous savons tous que c'est par Delphes, plus que par tout autre

centre spirituel dans l'antiquité, que l'idéal universel avait trouvé son expression dans un système vivant, duquel pouvaient dépendre tous les systèmes. Pourtant ce n'est pas à un retour que mon faible signal veut inviter les âmes, mais à une pleine résurrection du pur héritage spirituel que les siècles nous ont légué et des devoirs parfaits qui en découlent.

C'est le bien qui doit gouverner en secret et l'intellect n'est qu'un faux roi, chante le vieux chant orphique.

Qui pourrait nier l'impressionnante grandeur d'une pareille œuvre ? Chez Sikélianos, le Poète ne cesse pas d'y collaborer avec l'Initié et, pour de futures représentations orphiques, il tient prêtes quatre tragédies : *Dédale*, *Esculape*, *Ariadne*, *La Sibylle*. Le jour peut-être est proche, où toute l'élite spirituelle du monde entier devra se réunir à Delphes. Au surplus, pour la grande manifestation de 1930, Sikélianos espère faire vibrer synchroniquement l'âme grecque et l'âme celtique, en sorte que soient révélées à tous les assises d'un nouveau cycle aryen. Pour en revenir maintenant à des questions plus terre à terre, et qui sont plus spécialement grecques, il convient de faire observer que Sikélianos ne veut pour ses écrits employer d'autre langue que le démotique le plus authentique et le plus pur. Ainsi peut s'élargir jusqu'aux plus vastes horizons l'héritage de Jean Psichari et de Costis Palamas.

Ces deux princes du Vulgarisme ne semblent pas, du reste, ainsi que nous l'ont appris de récentes polémiques, avoir œuvré complètement d'accord, ni surtout guidés par une identique conception du problème à résoudre. A ce titre, les deux volumes de variations critiques que vient de nous donner Costis Palamas, sous le vocable de **Routes à pied**, seront médités avec infiniment de profit. Le premier volume est composé de deux parties. L'une : *Lettres aux amis*, assemble une série d'impressions très littéraires sur les préoccupations intellectuelles et linguistiques d'Athènes, il y a trente-cinq ans ; l'autre présente sous forme d'aphorismes les jugements du poète sur les questions pendantes dans le monde des Lettres, il y a une quinzaine d'années. C'est toute l'histoire du Démoticisme qui se déroule pour nous dans la conscience du plus grand des poètes grecs contemporains. Comme tel et quoiqu'il ait tenu à proclamer que « Beauté et Vérité s'identifient », le point de vue esthétique, ou ce qu'il

estime tel, vient parfois se mettre en conflit chez lui avec le point de vue purement scientifique, qui est celui de Psichari. Et c'est ainsi que les démoticistes se sont trouvés divisés, dès le début, en deux groupes aux tendances difficilement conciliables, les scientistes purs et les sentimentaux. Chez Palamas, comme chez tous les grands écrivains du monde, le critique et le lyrique n'ont jamais cessé de cheminer côte à côte, et c'est le Critique qui veut avoir raison ; mais parfois le tempérament est plus fort que la volonté. Ah ! quelles admirables leçons nous puisons dans l'examen de ces combats intérieurs, qui sont le reflet fidèle de la bataille livrée dans l'âme grecque elle-même ! Le deuxième volume porte en sous-titre : *Trois philhellènes*, et se compose de trois essays : *Anatole France et la Tradition classique*, *Le culte de Byron*, *Victor Hugo et la Grèce*. La profonde culture du Poète se révèle en ces pages, qui intéresseront vivement tous les amateurs de littérature comparée, et qui nous renseignent en même temps sur les réactions du tempérament grec vis-à-vis de la Pensée occidentale. Il n'y a pas de meilleur commentaire à l'œuvre poétique de Palamas que ces deux livres, que nous comparerions volontiers aux *Impressions* d'Emile Verhaeren.

Dès 1812, un Phanariote, homme du monde, diplomate et fin lettré, Rizos Néroulos, raillait, dans une comédie pleine de verve caustique, mais dont les caractères sont un peu pâles et l'intrigue décousue, l'éternelle question de langue, remise à l'ordre du jour par la tentative d'unification de Coraïs, laquelle devait aboutir au triomphe officiel de la langue puriste. La satire de Néroulos crible de ses traits l'odieuse pédantocratie qui a fait tant de mal à la Grèce, et il faut féliciter vivement Mlle Lascaris de nous avoir donné, pour sa Thèse en Sorbonne, une fort ingénieuse traduction des **Korakistiques** (titre inventé pour ridiculiser Koraïs). L'Introduction abonde en détails sur les conditions de vie où se trouvait l'Hellénisme sous le joug turc, à la veille de la résurrection. Mais quand donc les Grecs se décideront-ils à faire le pas décisif en avant, que viennent d'exécuter leurs anciens oppresseurs, en supprimant d'un coup, par l'adoption de l'alphabet latin, tout le purisme arabo-persan, comme les Serbes avaient dès 1860 aboli la catharévousa slavo-russe ? Peut-être, comme le veut M. Louis Roussel, un changement radical d'alphabet, dont par ailleurs nous ne voyons pas nettement les avantages, accom-

plirait il, en effet, le miracle, bien plus difficile à réaliser en Grèce qu'ailleurs, à cause du caractère vénérable de la tradition, hélas ! mal interprétée trop souvent.

Mémento. — M. Kalomiris, qui met au service d'un sentiment des plus fins une profonde connaissance de son art, a interprété musicalement une dizaine de poèmes de Palamas (*Iambes et Anapestes, Herbes magiques*), dont M. Valsa a fort ingénieusement écrit la traduction française des paroles grecques, M. Poriotis la traduction italienne. Un bel album chez Maurice Sénart. Aux Editions Calmann-Lévy, dans la Collection « *Le Prisme* », vient de paraître la traduction française du *Condamné* de Constantin Théotokis par Léon Krajewski, préface de Ph. Lebesgue, notice sur Théotokis par le traducteur. Nous en rendrons compte ultérieurement.

De même pour toute une gerbe de livres reçus :

Le Dodécanèse, étude de droit international par Antoine Tsacalakis, qui mérite d'être attentivement méditée, *O Mitropolitis Smyrnis Chrysostomos*, pieux hommage par Sp. Loverdos ; *Kyparissia pros ti Savoïa*, original essay de K. Tsagris ; *Kassiotika*, récits de mœurs par Z. Halkiadis ; *I Eftykia*, étude philosophique par A. Kassigonis ; *Ai Paradosis kai Ktsothynsis tou Ell. Ethnous*, par Th. Kypraeos ; *I Neraïdi*, conte dramatique par Psichari ; *Xypnia Onira*, poèmes par Chronopoulos ; *I Teleftaia ôra tou Sordou*, par Ph. Yophyllis ; *Olethri*, poèmes par I. Œconomidis ; *Ston aperando Kosmo*, par D. Œconomidis ; *I teleftaia Symphonia*, poèmes par Kokkinaki ; *Schimata*, par P. Psaltias, *Stratiotes*, par P. Prevelakis, etc. Lire à *Ionios Anthologia* la savante étude de M. Vaisa sur le *Théâtre ionien*. Saluons la naissance de *Pnoï*, que fonde une vaillante jeunesse et qui publie de beaux vers. A plus tard les autres revues et périodiques.

DÉMÉTRIUS ASTÉRIOTIS.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

Emile Vandervelde et Mme Jeanne Emile Vandervelde : *Le Pays d'Israël, un marxiste en Palestine*, Rieder.

M. Emile Vandervelde, ancien ministre des Affaires étrangères de Belgique, et Mme Jeanne Emile Vandervelde, invités par le Comité Exécutif Sioniste, ont visité la Palestine et ont rapporté de ce voyage un livre : **Le Pays d'Israël**. C'est plutôt une suite de notes de voyage, qu'une œuvre longuement méditée. Le document est par là même précieux. La fraîcheur des impressions, la spontanéité des notations, transcrites aussitôt que perçues, nous est un garant de l'exactitude du témoignage et nous détend les

nerfs, tout prêts à se crisper à la pensée que cela pourrait être encore œuvre de « propagande ».

Ce témoignage, dit M. Emile Vandervelde, sera favorable.

Les résultats dès à présent acquis sont importants ; .. à de rares exceptions près, tout ce qui s'est fait de neuf en Palestine, depuis la guerre, a été l'œuvre des Juifs ;... en outre, du point de vue humain, le Sionisme constitue l'un des plus merveilleux efforts idéalistes de ce temps.

L'on ne peut que se rallier à ces conclusions, qui sont incontestables. Toutefois il est permis de se poser une autre question : les résultats très importants acquis sont-ils proportionnels aux efforts déployés et que représentent-ils par rapport au but à atteindre ? Tant qu'une réponse concluante ne sera donnée à cette double question, tout homme sensé devra réserver son opinion.

M. Emile Vandervelde, chez qui la foi socialiste n'obnubile point l'aiguë vision des réalités, l'avoue explicitement :

Je ne sais, dit-il, dans quelle mesure le Sionisme verra dans l'avenir se réaliser ses espérances. J'ignore ce que pourra donner en définitive cet extraordinaire effort de regroupement d'un peuple, dispersé depuis dix-neuf cents ans.

Et plus loin, après avoir reconnu l'irrémédiable pauvreté du pays, il signale que trois facteurs conditionnent le développement du Sionisme :

L'Antisémitisme qui sévit dans l'Europe Orientale, l'action exceptionnellement puissante de la solidarité juive internationale, et enfin l'idéal sioniste lui-même qui inspire à des milliers d'hommes un esprit de sacrifice, d'abnégation, en même temps que d'énergie joyeuse, seul capable de venir à bout d'immenses difficultés. Que l'un ou l'autre de ces trois facteurs vienne à faire défaut, le *Home National* palestinien survivrait peut-être, mais ses chances de développement seraient bien rétrécies.

On a dit que c'est la géographie qui conditionne l'histoire. Karl Marx est allé plus loin : d'après lui, c'est l'économie qui régit tout et préside à tous les phénomènes historiques. Avec le Sionisme, nous sommes en pleine spiritualité. N'étant pas partisan du matérialisme historique et connaissant les infinis ressorts de l'âme juive, nous croyons, nous, à la réalisation, non seulement possible, mais encore souhaitable du Sionisme, mais

nous comprenons les réserves que fait le vieux et sincère marxiste qu'est M. Emile Vandervelde.

Dans ce témoignage qu'il nous apporte et qui est le résultat d'une enquête approfondie, il a cherché à déterminer deux points.

Existe-t-il une doctrine sioniste ? Impartialement, peut-être à regret, il constate son absence.

Par la constitution d'un Foyer National Juif, disait en 1919 le président de l'Organisation Sioniste, M. Weizmann, à M. Lansing, nous entendons la création en Palestine de conditions telles qu'elles nous permettent d'y établir entre 50 et 60.000 Juifs par an et de les fixer sur le sol. En second lieu, des conditions telles que nous soyons autorisés à développer nos institutions, nos écoles et le langage hébraïque, de manière que la Palestine devienne aussi juive que l'Amérique est américaine et l'Angleterre anglaise (p. 197).

Mais peu d'années après, ce même président de l'organisation sioniste déclarait dans son discours d'ouverture à un Congrès de la Fédération Sioniste anglaise, exactement le contraire de ce qu'il disait à la conférence de la Paix :

On lit constamment dans la presse, on entend dire par nos amis Juifs et non-Juifs que le but poursuivi par le mouvement sioniste est de créer immédiatement un Etat Juif en Palestine... Tout en saluant du fond du cœur toutes ces démonstrations comme une manifestation sincère de la volonté nationale juive, nous ne pouvons toutefois les considérer comme émanant d'une saine politique. Quelle que soit la puissance du sentiment qui anime présentement les Sionistes, il doit être évident pour tous ceux qui prennent part à l'œuvre de l'organisation sioniste que les conditions ne sont pas encore mûres pour l'établissement d'un Etat Juif.

Sans doute M. Weizmann ne renonce pas au but final et idéal — un Etat Juif — mais il le situe dans les brumes lointaines et incertaines de l'avenir (p. 119).

Il est évident que la politique doit s'adapter aux circonstances, mais que son objet et sa raison d'être varient à quelques mois d'intervalle est assez surprenant. En tout état de cause, ces variations dénotent une absence totale de doctrine.

L'autre point qui préoccupe M. Vandervelde est de savoir à quel point les œuvres sionistes et notamment leurs établissements agricoles sont viables. Il cite l'ouvrage de M. Elazari Volcani,

The communistic settlements in the Jewish colonisation in Palestine, Tel-Aviv 1927, qui est nettement pessimiste.

A cette opinion dont la compétence est certaine, M. Vandervelde ajoute ses propres observations. Les colonies proprement sionistes (par opposition à celles du Baron de Rothschild) construites sur des bases franchement communistes ou employant, notamment en matière de propriété foncière, des formes de socialisme larvé, sont toutes déficitaires. De l'aveu même des colons, elles ne sont pas *self supporting*. Celles édifiées grâce à la générosité du Baron sont prospères, mais leurs colons, bourgeois repus, sont incapables de tout enthousiasme, préoccupés qu'ils sont par leurs intérêts matériels. Or, sans enthousiasme, sans abnégation et sacrifice, il est impossible de construire une Palestine juive, les conditions de colonisation y étant infiniment plus difficiles qu'en Argentine, en Ouganda, en Crimée ou ailleurs. C'est donc un véritable cercle vicieux.

M. Emile Vandervelde veut bien citer à quelques reprises les articles que nous avons publiés à ce sujet ici même et il s'élève contre nos tendances à construire la Palestine sioniste sur des bases exclusivement économiques. Ce n'est ni le temps ni le lieu d'engager une polémique à ce sujet, quelque captivante que puisse être une controverse avec un esprit aussi supérieur que M. Vandervelde. D'autre part, ce n'est peut-être qu'un malentendu. Pour le dissiper, disons simplement que si la base du Sionisme doit demeurer spiritualiste en puisant ses forces vives dans le millénaire enthousiasme des masses juives pour la Palestine, les moyens de réalisation doivent être strictement, exclusivement commerciaux en procédant d'une rigoureuse doctrine harmonieusement complète, c'est-à-dire comprenant à côté d'un plan économique un plan politique et un plan social.

Cette doctrine malheureusement reste encore à créer. C'est l'impression qui se dégage de la lecture du livre de M. Vandervelde, pourtant si favorable au Sionisme. En faisant une discrimination nécessaire entre l'idéal sioniste et sa réalisation pratique, l'on peut dire que, si le premier demeure entier et reste au-dessus de toute atteinte, sa réalisation, à l'heure actuelle, dans les conditions présentes et avec les méthodes employées, est non pas en état de faillite déclarée, mais en état de banqueroute la-

tente. Nous aurons d'ailleurs encore quelques occasions de revenir sur ce sujet.

Le livre *Le Pays d'Israël* contient encore un chapitre sur les œuvres de l'Assistance en Palestine Juive, par Mme Jeanne Emile Vandervelde. Si M. Vandervelde s'est volontairement borné à observer et à transcrire ses observations, Mme Vandervelde a apporté à son enquête un élément personnel, un élément presque subjectif de sensibilité et de réflexion. Après avoir décrit les diverses œuvres d'assistance et leurs modes de fonctionnement, elle n'a pas reculé, à propos du féminisme sioniste en Palestine, devant un essai de véritable philosophie sociale. Faisant une distinction nécessaire entre le féminisme « militant » et le féminisme « pratiquant », elle montre à quoi aboutit le féminisme « militant » palestinien, qui est le féminisme intégral avec une égalité rigoureuse entre l'homme et la femme. Le passage est d'une telle pénétration, psychologique qu'il a une portée beaucoup plus grande que le cadre étroit où Mme Vandervelde l'a volontairement enfermé. S'il nous était permis d'exprimer un souhait, nous le formulerions ainsi : Le problème féministe est un des grands problèmes humains actuels, auquel la grande guerre a donné une solution politique, donc nécessairement trop étroite. Qu'à la lumière de l'expérience que Mme Vandervelde a pu observer en Palestine, elle étudie à fond la question de l'égalité des sexes dans tous les domaines. Un tel livre, écrit par une femme, nous apporterait certainement des lumières nouvelles sur ce grand sujet.

KADMI-COHEN.

OUVRAGES SUR LA GUERRE

K. F. Nowak : *Versailles (1919)*. Rieder. — Edouard Benès : *Souvenirs de guerre et de Révolution, (1914-1918)*, tome I. E. Leroux. — Winston S. Churchill: *The World Crisis, 1916-1918, part. I*, London, T. Butterworth.

Les négociations depuis l'armistice jusqu'à la signature du traité de *Versailles* sont l'objet du nouveau livre de M. Nowak. Il y fait preuve du même talent de narrateur que dans ses ouvrages précédents. Son récit est passionnant, et cela quoique M. Nowak n'ait pas, en l'écrivant, fait toujours preuve d'impartialité. De là. sous sa plume, des affirmations presque contradictoires. A un

endroit, il écrira que « c'est devant le message wilsonien des *Quatorze Points* que le peuple allemand avait mis bas les armes ». Puis, ailleurs, il traitera Wilson de « songe-creux, simple savant de cabinet, prisonnier d'une sagesse irréelle et irréalisable », et le colonel House « d'enfant plein d'assurance et sans cervelle »; il racontera que « les enquêteurs, certes, fouillèrent les archives de Vienne à la recherche de preuves accablantes trouvées à Belgrade pendant la guerre ? ? » ; comme si le gouvernement viennois n'eût pas publié ces preuves auparavant, s'il les avait trouvées ; en réalité, les archives de Vienne ne renfermaient que des preuves de la culpabilité autrichienne, comme la fameuse dépêche Wiesner que M. Nowak qualifie de « prématurée » pour en affaiblir la valeur décisive. Mais Nowak ne veut renoncer à aucune des calomnies allemandes et son héros n'est pas Lichnowchky ou Kaustsky ou Erzberger (qui disait : « Nous sommes seuls responsables) », mais Brockdorf-Rantzau, « aux yeux de qui il n'y avait aucun doute, la Russie avait voulu la guerre, la France exploita l'occasion et la Serbie alluma le feu aux poudres ». Le livre de M. Nowak ressemble à la politique allemande depuis l'armistice : il cherche dans les principes wilsoniens des arguments contre les prétentions des Alliés et n'avoue la légitimité d'aucun des griefs que les Alliés avaient contre l'Allemagne !

Ces défauts ne doivent pas empêcher de reconnaître que M. Nowak, non seulement a su écrire un récit émouvant, mais a utilisé quantité de documents presque inaccessibles aux Français ou même parfois complètement inédits. Il représente à certains points de vue actuellement la relation la plus exacte de ce qui s'est passé lors de la négociation du traité de Versailles. Souhaitons qu'il soit remplacé avant peu par un ouvrage français qui n'ait pas les mêmes défauts.

Dans le tome I de ses **Souvenirs de guerre et de révolution**, M. Benès, ministre des Affaires étrangères de la République tchécoslovaque, expose les conspirateurs et les démarches des patriotes tchèques pendant les années 1914 à 1917. Son récit est tel qu'on pouvait l'attendre de lui : clair et loyal. Il est de plus fort détaillé, ce dont les historiens ne se plaindront pas. Ils n'auront qu'à utiliser le livre de Benès ; ils ne pourront pas le compléter ni même le rectifier.

De 1905 à 1907, M. Benès étudia en France, il y constata « la

résistance très nette de la grande majorité de l'opinion publique française à la propagation de l'idée de revanche ». A cette époque, il était « radical positiviste ». Bergson, W. James et Dürkheim le ramenèrent à la loétique. Son évolution continua à Kœnigsberg, il y apprit de Kant « la méthode de l'étude de la philosophie ». De retour à Prague, « il revint à M. Masaryk et ses écrits lui furent d'un plus grand secours que tous les autres... Il adopta dans ses principes, sinon dans toutes ses nuances, son programme humanitaire. » Il en inspira ses leçons comme privat-docent.

La guerre ayant éclaté, M. Benès jugea que l'Empire des Habsbourg se trouvait pris dans ce dilemme : « s'effondrer ou bien dans une guerre désastreuse, ou bien dans la désorganisation interne ». Au début de septembre 1914, il alla voir Masaryk, qui lui dit être en relations avec l'étranger. « A ce moment, il craignait que la France ne succombât, il marquait assez ouvertement son scepticisme en ce qui concernait la Russie... il avait assez d'espoir dans les Anglais. » Benès promit son concours financier ; il fut entendu qu'il irait régulièrement au *Cas* (le journal de M. Masaryk). Dès août 1914, M. Masaryk alla en Hollande, entra en rapports avec Steed et Seton Watson et écrivit à Ernest Denis. A son retour, il convoqua une réunion de quelques-uns de ses amis du parti progressiste et parmi eux M. Benès. Ce fut l'origine du groupement appelé plus tard la Maffia. M. Masaryk, dès cette première réunion, fit connaître des documents provenant du ministre de l'intérieur Heinold et du gouverneur de la Bohême et qu'il devait à M. Kovanda, valet de chambre de Heinold : Kovanda, par patriotisme, recopiait la nuit à la machine les documents de Heinold pour les communiquer à Masaryk. Benès commença ses fonctions à la Maffia en allant régulièrement à Vienne chercher les documents de Kovanda.

En octobre et novembre, M. Benès essaya de traiter la question de la résistance nationale avec les socialistes tchèques, mais reçut un accueil plutôt tiède, « car il ressortissait des documents secrets qu'en persistant dans son attitude le parti se garantirait contre les persécutions. » M. Smeral, l'un de leurs chefs, déclara à M. Benès : « Vous êtes des fous ; M. Masaryk mène la nation à une catastrophe nationale. »

En décembre 1914, M. Masaryk partit pour l'Italie afin d'observer la situation. On sut par Kovanda que les agents autri-

chiens signalèrent son action ainsi que celle des Yougoslaves Supilo et Trumbié Quand en février il annonça l'intention de rentrer, on lui télégraphia de ne point le faire et Benès alla le voir à Zurich où Masaryk lui donna ses instructions sur la conduite que devrait suivre la Maffia. De retour à Prague, M. Benès initia M. Kramar au plan de M. Masaryk et obtint son approbation L'agitation devait surtout être effectuée à l'étranger. Pour cela, de l'argent fut nécessaire et ce fut la plus grande des difficultés rencontrées ; faute de trouver des concours suffisants, les principaux conspirateurs durent consacrer à leur propagande une partie de leurs biens.

A Pâques 1915, M. Benès interrompit ses conférences sur la philosophie de la guerre et alla à Genève voir M. Masaryk. Celui-ci commençait à s'impatienter, personne n'étant venu de Prague pour le seconder. On lui envoya le député Dürich qui, sachant le russe, pourrait agir en Russie en faveur des prisonniers. A cette époque Kramar admettait encore que des Tchèques tiennent garnison en Russie et des Russes en Bohême.

Le 20 mai, les membres de la Maffia étaient réunis chez M. Samal quand on téléphona à Scheiner, l'un d'eux, que la police perquisitionnait chez lui ; ils se dispersèrent, mais Kramar et Scheiner furent arrêtés, l'on trouva dans la poche de Kramar un numéro de *La Nation Tchèque*, publiée depuis le 1er mai à Paris, par Masaryk.

Le père de M. Benès était parti en Amérique recueillir des fonds. En août 1915, la police l'apprit et ordonna de surveiller Edouard Benès. Un sous-officier tchèque l'en prévint immédiatement. Quelques jours plus tard, il put lire les instructions à son sujet chez un autre policier. Il se décida à fuir et alla à Arch (au N. O. de la Bohême). Un médecin militaire tchèque le conduisit de là en Allemagne d'où il passa en Suisse après un contrôle de plusieurs heures à Friedrichshafen. Après son départ de Prague, les communications continuèrent à passer entre la Maffia et l'étranger. Deux fois seulement, en nov. 1915 et en oct. 1918, les émissaires furent découverts.

M. Benès s'installa alors à Paris pour continuer la propagande tandis que M. Masaryk la poursuivit à Londres. Ils formèrent le « Comité tchécoslovaque à l'étranger », auquel s'adjoignit Milan Stefanik, un Slovaque qui était officier aviateur et citoyen français.

En février 1916, le Comité changea son nom pour celui de « Conseil national des pays tchèques ». Il s'attacha d'abord à grouper les Tchèques (2000 en France). En Russie, ce ne fut que le 29 août 1916 qu'on put arriver à une convention dans ce but. Aux Etats-Unis, la majorité des Tchèques restèrent longtemps indifférents. En septembre 1915, la question de l'adhésion au mouvement révolutionnaire y provoqua une scission parmi les socialistes. Plus tard, après beaucoup d'hésitations, les Slovaques consentirent à une action commune (accord de Pittsburg).

En dépit d'une audience accordée par M. Briand à M. Masaryk le 4 février 1916, les progrès de la cause Tchécoslovaque furent maigres jusqu'à la fin de 1916. En août, Masaryk songeait à retourner en Bohême : « J'y serai pendu, disait il, mais au moins j'y reverrai ma femme et peut-être la laissera-t-on ensuite en repos.»

La lenteur des progrès était due avant tout aux défaites des alliés. La nécessité pour ceux-ci de renforcer leurs effectifs fit accueillir l'idée de la formation d'une armée nationale tchèque en France. Le général Lokhvicky commandant des troupes russes chez nous, s'y intéressa beaucoup. Il approuva le transport en France des prisonniers tchèques de Russie. Masaryk y alla pour l'obtenir. Les prisonniers tchèques avaient énormément souffert partout. Des 25.000 qui étaient en Serbie avant la retraite serbe, à peine 4000 survécurent et furent transportés en France. Grâce à l'action du Conseil national, presque tous s'engagèrent dans l'armée nationale tchèque, alors en formation.

Le 20 décembre 1916, Wilson avait fait remettre aux belligérants une note leur demandant de faire connaître leurs buts de guerre. Les émigrés tchèques devinrent anxieux : allaient-ils être abandonnés ? Benès vit M. Philippe Berthelot et plusieurs autres de nos hommes politiques et obtint que la réponse porterait que les Alliés exigeaient « la libération des Thécoslovaques de la domination étrangère ». Le mot décisif était prononcé. Il fut confirmé le 8 juillet 1918 par Wilson dans son dixième point Mais pendant les années 1916 et 1917, les émigrés avaient vécu dans l'angoisse qu'une paix de conciliation ne les sacrifie. Les hommes politiques restés au pays les avaient aussi beaucoup inquiétés par leur esprit de soumission au pouvoir. Le 31 janvier 1917, ils avaient adopté une protestation contre la réponse des Alliés.

Mais, le 19 mai suivant, un manifeste de 150 écrivains tchèques, invitant les députés «à agir et parler au Parlement au nom de la nation tchèque suivant ses véritables désirs », provoqua un revirement et marqua le commencement de l'agitation révolutionnaire. Désormais, les Tchèques de l'intérieur allaient se montrer intransigeants.

Dans la 1re partie de son histoire des années 1916-1918 de la **Crise Mondiale**, M. Winston S. Churchill fait preuve d'une profondeur de vues égale à celle remarquée dans ses deux premiers volumes. Il raconte en homme de génie qui, au moment de l'action, a en vain conseillé aux autres dirigeants du drame ce qui eût pu éviter les désastres, et qui, aujourd'hui, pourvu d'une documentation sûre provenant des deux camps, explique avec une lucidité admirable ce qui eût dû être fait.

Il commence par exposer comment Joffre remplaça Michel; il fut désigné par les éléments qui dominaient l'état-major français pour appliquer leur doctrine ; « il resta constamment loyal à leurs conceptions et les immenses désastres que la France eut à subir trois ans plus tard devinrent dès lors inévitables ». Cette doctrine, c'était celle de l'offensive ; elle conduisit aux défaites d'août 1914 qui coûtèrent 300.000 hommes à la France et beaucoup moins aux ennemis. La victoire de la Marne suivit ; pour les masses, Joffre devint alors « le grand homme qui avait triomphé dans la plus grande bataille de l'histoire ». Mais « il y eut toujours des courants souterrains d'une opposition bien informée », et les défaites de 1915 la renforcèrent. Fin octobre, 1915, un ministère Briand ayant été formé, Galliéni y eut le portefeuille de la guerre, quoique la jalousie de Joffre à son égard fût notoire.

Fin décembre, le commandement de l'armée anglaise fut enlevé à French : « il s'était laissé entraîner à prendre à Loos sa part de l'offensive maladroite des Français en Champagne ». Douglas Haig le remplaça : « il passait pour le premier officier de l'armée anglaise » et son passé justifiait sa réputation ; l'avenir devait révéler ses insuffisances, mais nul n'eût pu soutenir son rôle « avec autant de flegme, de patience et de courage ». Simultanément, on enleva à Kitchener non seulement ses pouvoirs exceptionnels, mais une partie de ceux inhérents à sa charge de ministre, et les fonctions qu'il perdit furent données à Sir Wil-

liam Robertson, jusqu'alors chef d'état-major de l'armée en France et qui le devint de l'Empire.

Les erreurs de Joffre avaient coûté cher à la France. Nos pertes, jusqu'au 12 septembre 1914, s'étaient élevées à 600.000 hommes (dont 330.000 tués et prisonniers) ; fin novembre, le total était monté à 854.000 ; pendant la même période, les Anglais avaient perdu 85.000 hommes. Le tout (sans compter les Belges) faisait 939.000 contre une perte allemande de 677.000. Ces chiffres auraient dû éclairer sur la tactique. Dès le 29 décembre 1914, Churchill exprimait l'avis que les positions des deux armées en France ne changeraient vraisemblablement plus ; il le renouvela en juin 1915, mais Haig malheureusement resta jusqu'au bout convaincu que la méthode de guerre en France devait être « de tuer des Allemands dans une guerre d'usure », et cette conviction fut aussi celle de Robertson, qui se plaignit même que « certains ministres fussent d'avis que la victoire devait être cherchée dans une attaque indirecte ailleurs ». Robertson considéra comme « des stages nécessaires » les batailles de Champagne (350.000 pertes) et de Loos (95.000) en septembre et octobre 1915 ; la perte de 300.000 Anglais sur la Somme en juillet 1916 ne modifia pas son opinion, pas plus que celle de 400.000 à Paschendaele à l'automne 1917. Ces vues dérivaient de la croyance des états-majors français et anglais que, par leurs offensives, ils infligeaient aux Allemands des pertes supérieures à celles qu'éprouvaient les Alliés. Ludendorff la partageait dans une certaine mesure : « L'offensive, a-t-il écrit, exige moins des hommes et ne cause pas de plus grandes pertes. » Les statistiques prouvent le contraire. C'est ainsi que, sur le front anglais, les pertes furent pour juillet-décembre 1917 (Somme) 21.974 officiers anglais et 4.879 allemands (4-1), 459.868 soldats anglais et 231.315 allemands (2-1) ; pour janvier-juin 1917 (Arras et Messines), 15.198-3953 officiers (4-1), 295.803-172.962 soldats (5-3), juillet-décembre 1917 (Paschendaele et Cambrai) 22.316-6.913 (3-1) et 426.298-263.797 (5-3) ; au total, 1.241.457 contre 683.819, soit 2 pour 1. M. Churchill prouve que, « pendant toute la durée de la guerre, *les Allemands ne perdirent jamais plus que les Français qu'ils combattaient et fréquemment leur infligèrent des pertes doubles* ». Quoique les Anglais aient été un peu plus adroits que nous, leurs pertes, quand ils attaquaient, ne furent jamais moindres que 3

pour 2 et souvent du double. En 1915, 1916 et 1917, l'armée allemande gagna plus par des incorporations (3.135.000) qu'elle ne perdit sur les champs de bataille de l'Ouest (1.396.000). Ce n'est que dans les offensives de 1918 que la proportion fut renversée (pertes du 21 mars au 30 juin, 435.000 hommes contre les Anglais et 253.000 contre les Français, au total 688.000).

Quand Falkenhayn en 1914 prit le commandement, Moltke venait de dire (le 14 sept.) : « Sire, nous avons perdu la guerre » ; à la fin de 1915, la situation était renversée. Quel eût dû être le plan allié en 1916 ? Recommencer l'expédition des Dardanelles, dit M. Churchill : les Turcs n'y avaient plus que 3 divisions ! 36 heures de navigation suffisaient pour y amener les troupes et la marine était maintenant équipée comme il fallait. « Mais la pensée n'en traversa pas l'esprit des dirigeants. » Il fallut attendre 1918 pour que Keyes (après Zeebrugge) et Wemyss (devenu 1er Lord naval) pussent le projeter pour 1919.

Falkenhayn de son côté faisait son plan. Il eut dû, d'après M. Churchill, choisir pour objectif la conquête de l'Ukraine jusqu'à la mer Noire. Il y eût gagné une partie du blé dont les Centraux avaient besoin ; il se fût de plus assuré le blé, le pétrole et les 500.000 soldats de la Roumanie. Il eût dans ce cas attaqué le plus faible à son plus faible point ; il attaqua au contraire Verdun, c'est-à-dire le plus fort à son point le plus fort. Son but n'était du reste pas de percer notre front, mais de nous « saigner à blanc ». Les défenses de Verdun étaient d'ailleurs incomplètes ; Driant le signala le 1er décembre 1915 à la Commission de l'armée de la Chambre ; le 16, Galliéni en fit part à Joffre qui s'en fâcha et ne fit rien. Ce n'est que le 20 janvier que Castelnau vint à Verdun : il envoya un régiment du génie, mais il ne put rattraper l'avance gagnée par les Allemands. Quand, le 21 février, l'attaque commença, on s'y attendait à l'état-major de Joffre et on escomptait généralement un succès. Le désastre fut tel que le 24 dans l'après-midi, Langle de Cary télégraphia pour demander la retraite sur la rive gauche. La nuit du 24 au 25, Castelnau réveilla Joffre, en obtint la permission d'aller à Verdun et le 25, après avoir ranimé la défense, décida de tenir. Dès la fin de février, l'offensive allemande était arrêtée. Mais le calcul de Falkenhayn se vérifia juste : de février à juin, les Français perdirent 460.000 hommes, les Allemands seulement 278.000. Les

Français n'eurent l'avantage que dans la guerre de communiqués. Tout le monde, même Churchill, les crut quand ils affirmèrent que les Allemands perdaient plus qu'eux.

Pour attaquer Verdun, Falkenhayn avait dégarni le front russe ; Conrad avait fait de même pour attaquer dans le Trentin ; il y obtint d'ailleurs un grand succès ; les clameurs des Italiens et des Français forcèrent les Russes à attaquer le 4 juin, au lieu du 1er juillet comme il avait été convenu. Quand, après 30 heures de bombardement, ils marchèrent à l'assaut, les Autrichiens ne s'attendaient pas à l'attaque ; leurs longues et minces lignes furent enfoncées ; en 8 jours, ils perdirent 100.000 prisonniers ; en 1 mois, 250.000 hommes. C'était le résultat de la surprise.

Elle manqua en France. Dans le plan original, 25 à 30 divisions anglaises devaient attaquer sur un front de 25 kilomètres au nord de la Somme, 39 françaises sur un front de 45 kilomètres au sud. Les pertes à Verdun forcèrent à restreindre l'effort français à 20 kilomètres et à 18 divisions. Les Anglais avaient fait d'immenses préparatifs visibles : chaussées et chemins de fer nouveaux, etc. Les Allemands, ainsi prévenus, avaient fortifié leur front ; dans ce terrain calcaire, ils avaient creusé d'immenses abris. Lorsque le 1er juillet 1916 à 7 heures 30, le bombardement fut suspendu et les Anglais sortirent de leurs tranchées, les Allemands surgirent de leurs abris et garnirent les parapets. Les Anglais, qui s'avançaient sans se presser, furent reçus par un feu terrible, perdirent 60 000 hommes en une journée et ne firent qu'un gain de terrain insignifiant. Les Français, auxquels les Allemands n'avaient pas supposé la force d'attaquer après leurs pertes à Verdun, furent plus heureux et prirent toute la première ligne de tranchées. Les attaques, renouvelées les jours suivants, n'aboutirent nulle part à percer les lignes

A la fin de juin, l'avance anglaise était au maximum de deux milles et demi : elle avait coûté 171 000 hommes. Le sentiment de leur échec décida les chefs anglais à se servir des tanks cette invention dont l'initiative était due à Churchill. Ils avaient manœuvré pour la première fois en janvier en présence du roi, de Kitchener et de L. George. Kitchener fut sceptique, mais L. George fut vivement intéressé et le quartier général anglais modérément. Les tanks arrivèrent au commencement de la

bataille. Quand le quartier-général, jusqu'alors si tiède, vit aux exercices comment ils franchissaient les tranchées et aplatissaient les fils de fer, il voulut les employer de suite. Churchill, qui trouvait leur nombre encore insuffisant pour un résultat décisif, protesta, mais en vain. Ils furent mal employés d'ailleurs et remportèrent néanmoins d'importants succès. Mais l'ennemi ne profita pas de leur révélation pour les copier : le mal qui avait été craint par Churchill ne se produisit pas.

Pendant toute cette bataille, on soutenait que les Allemands perdaient plus que les Anglais ; le 1er août, Churchill remit une note où il démontrait le contraire, mais ni le Cabinet, ni le Grand Quartier Général n'en admirent la justesse.

L'attaque sur la Somme n'avait même pas empêché les Allemands de renforcer les troupes combattant la Roumanie :

Dès que l'étendue de la victoire de Broussiloff devint pleinement visible, le cabinet Bratiano décida définitivement de prendre part à la guerre... La décision prise, pas un jour n'aurait dû être perdu. . Une mobilisation générale de l'armée roumaine, ordonnée vers le 10 juin, aurait permis à des forces roumaines considérables d'agir avant la fin du mois, pendant que tout le front sud-est des Puissances Centrales était en désordre complet. Les conséquences en eussent été importantes et peut-être décisives. Mais l'habitude de marchander et de temporiser était si profondément enracinée chez Bratiano qu'il gaspilla deux mois à négocier... Pendant ce temps, Falkenhayn... envoya des renforts. Au milieu de juillet, le front austro-allemand commença de nouveau à former une ligne continue et à se stabiliser.

Les Roumains mobilisèrent le 27 août ; ils semblent avoir eu l'espérance « fantastique » que la Bulgarie resterait neutre. Lorsque le 1er septembre ils l'eurent perdue, ils espérèrent que les 40.000 hommes de l'armée de Sarrail occuperaient toute l'armée bulgare. Sarrail réussit en effet à prendre Monastir. « Même si les défauts de caractère et de tempérament reprochés à Sarrail avaient été contrebalancés par des capacités indiscutables, un meilleur résultat n'aurait pu être obtenu. » Il n'avait pu sauver la Roumanie. Dès le 6 septembre, l'armée germano-bulgare de Mackensen avait pris Turtukai et 25.000 Roumains. Quatre mois plus tard, de l'armée roumaine, il ne restait plus que des débris.

ÉMILE LALOY.

MÉMENTO. — Robert Boucard : *Les Dessous des Archives secrètes*

(*d'un espionnage à l'autre*), les Editions de France (récit, sous forme dramatisée, d'histoires vraies et d'autres qui le sont moins). — Marc Citoleux: *Les Terribles, souvenirs de guerre*, l'Amicale du 223e R.I.T. (souvenirs d'un territorial parti le 5 mai 1915 et qui a servi en général près de Commercy). — Jean Galtier-Boissière : *La Fleur au fusil*, Baudinière (souvenirs, souvent tragiques, sur août et septembre 1914 ; ils ont déjà été publiés en 1917 sous le titre : « En rase campagne » ; l'auteur, caporal de l'active, combattit près de Longuyon, fit la retraite jusque près de Bar-le-Duc et y prit part à la bataille de la Marne). — Ch. Lucieto : *La Guerre des cerveaux* (4), *Le Diable Noir*, Berger-Levrault (roman sur le contre espionnage en Belgique pendant la guerre). — Jacques Meyer : *La Biffe*, A. Michel (souvenirs d'un normalien, lieutenant au 329e, puis grand blessé de guerre ; Champagne, septembre-octobre 1915 ; Somme, juin-juillet 1916 ; intéressant et bien écrit). — Dom N. Nieuwland et M. Tschoffen : *La Légende des francs-tireurs de Dinant*, Gembloux, imp. J. Duculot (réfutation écrasante du « Mémoire » du professeur Meurer (de Wurzburg), qui a cherché à justifier les effroyables massacres dont fut victime une population inoffensive le 23 août 1914 ; les dépositions des témoins allemands sont une série de répugnants mensonges, contradictoires entre eux).

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leur destinataire, sont ignorés de la rédaction et, par suite, ne peuvent être ni annoncés ni distribués en vue de comptes rendus.]

Art

Gabriel Mourey : *François Quelvée*, 28 reprod. de ses œuvres, précédées d'une étude critique, de notices biographiques et documentaires et d'un portrait de l'artiste par lui-même, gravé sur bois par Georges Aubert; Nouv. Revue franç. 6 »

Claude Roger-Marx : *Camille Pissaro*, 29 reprod. de ses gravures précédées d'une étude critique, de notices biographiques et documentaires et d'un portrait de l'artiste gravé sur bois par Lucien Pissaro; Nouv. Revue franç. 6 »

Esotérisme et Sciences psychiques

Luma-Valdry ; *Le masque de chair;* Chacornac. 15 »

Ethnographie, Folklore

J. Deniker : *Les races et les peuples de la terre*, 2e édit. revue et considérablement augmentée. Avec 340 fig. et 2 cartes; Masson. » »

Finance

G. Reymondin : *Contribution à la restauration économique et financière de la France et à l'Organisation de la Nation en temps de guerre*, opinions et réflexions recueillies par l'auteur; Edit. Experta. » »

Histoire

Pierre Aubanel : *Le génie sous la tiare. Urbain VIII et Galilée;* Fayard. 12 »
Edouard Benès : *Souvenirs de guerre et de révolution, 1914-1918. La lutte pour l'indépendance des peuples.* Tome II; Leroux. 60 »
N. Brian-Chaninov : *Histoire de Russie;* Fayard. 15 »

Littérature

Anthologie grecque : 1re partie : Anthologie palatine. Tome I : *Livres I-IV.* Texte établi et traduit par Pierre Waltz; Belles-Lettres. 25 »
Anthologie grecque, 1re partie : *Anthologie palatine.* Tome II : *Livre V.* Texte établi et traduit par Pierre Waltz, en collaboration avec Jean Guillon : Belles-Lettres. 25 »
P. Barrière : *Honoré de Balzac et la tradition littéraire classique;* Hachette. » »
P. Barrière : *Honoré de Balzac; les romans de jeunesse;* Hachette. » »
Louis Bertrand : *Philippe II à l'Escurial;* Cahiers de la quinzaine, 5e Cahier de la 19e série, L'Artisan du Livre. » »
Boyer d'Agen : *Jean Jacoupy premier évêque concordataire de Bonaparte an X;* Bergon, imprimeur, Cahors. » »
Auguste Bréal : *Cheminements;* Nouv. Revue franç. 9 »
Léon Daudet : *Paris-vécu,* 1re série : *Rive droite;* Nouv. Revue franç.. 12 »
Henry Louis Dubly : *Le Prince Poète au jardin des Lettres françaises : Charles Adolphe Cantacuzène et son œuvre;* Mercure de Flandre. » »
Edmond Gilliard : *La croix qui tourne;* Edit. des Lettres de Lausanne. » »
Bernard Grasset : *La chose littéraire;* Libr. Gallimard. 12 »
Joseph Hanse : *Charles de Coster;* Renaissance du livre, Bruxelles. » »
C. Ibanez de Ibero : *Le spectateur passionné;* le livre libre. 10 »
Eugène Lacotte : *Le dessous des cartes;* Les Guêpes. 12 »
Charles Le Goffic : *La vie amoureuse de La Tour d'Auvergne.* (Coll. *Leurs amours*); Flammarion. 10 »
Pierre Lièvre : *Esquisses critiques* 3e série. (Valéry Larbaud. Paul Valéry. Louis Codet. Maurras. André Gide. Marcel Schwob. Paul Morand); Le Divan. » »
Georges Mongrédien : *Le bourreau du Cardinal de Richelieu : Isaac de Laffemas 1584-1657;* Edit. Bossard. 30 »
Jean Morienval : *De Pathelin à Ubu,* bilan des types littéraires; Bloud et Gay. 15 »
Vladimir Pozner : *Littérature russe.* Préface de Paul Hazard. (Coll. *Panorama des littératures contemporaines*); Kra. 20 »
Rabelais : *Œuvres complètes. Gargantua,* texte établi et présenté par Jean Plattard; Edit. Fernand Roches. 18 »
Mario Turiello : *Agrippa d'Aubigné;* Au livre précieux. 25 »
Alfred de Vigny : *Œuvres complètes. Les Poèmes.* Texte établi et présenté par Jean Chuzeville; Edit. Fernand Roches. 18 »

Ouvrages sur la guerre de 1914-1918

Le Coup d'Etat bolcheviste, 23 octobre-3 décembre 1917. Recueil de documents traduits et annotés par Serge Oldenbourg; Payot. 50 »
Adolphe Laurens : *Précis d'histoire de la guerre navale, 1914-1918.* Préface de M. Georges Leygues. Avant-propos de M. Paul Schack; Payot. 20 »

Philosophie

Julien Benda : *La fin de l'éternel;* Nouv. Revue franç. » »

Poésie

Claude Derveun ; *L'horizon*. (Prix Sully Prudhomme 1928). Avec 20 dessins gravés par l'auteur; Delpeuch. » »
Lucien Dubech : *Poèmes;* Cité des Livres. » »
Albert Mary : *Echos et reflets*. Préface d'Albert Willemet; La Caravelle. » »
André Mora : *Neptune-Paris;* Messein. 10 »
André Spire : *Poèmes de Loire;* Grasset. 15 »
Germain Trézel : *Les feux du prisme;* Revue des Poètes, Perrin. 10 »

Politique

Sigismond St. Klingsland : *Pilsudski;* Kra. 13 50
Pierre Valmigère : *Et demain? France, Allemagne et Pologne. (Silésie et Dantzig)*; Figuière. 10 »

Questions coloniales

Henri Danguy : *Le nouveau visage de la Cochinchine;* La Rampe Indochinoise, Saïgon. 12 »
René Moreux : *L'Indochine, ses trafics et ses ports*. Avec de nomb. illustr.; Journal de la marine marchande. 30 »

Questions juridiques

Arthur Curti : *Manuel de droit civil et commercial anglais*. Tome II : *Droit commercial;* Payot. 45 »

Questions militaires et maritimes

Gabriel Hanotaux : *Le Maréchal Foch ou l'homme de guerre;* Plon. » »
Raymond Recouly : *L'aurore de Napoléon. Bonaparte à Toulon;* Edit. de France. 12 »

Questions religieuses

Divers : *La renaissance religieuse*. Introduction et conclusion par Georges Guy Grand; Alcan. 30 »
Paul Fargues : *Les origines du Nouveau Testament;* Fischbacher. » »

Roman

René d'Ailly : *Insurgée mexicaine;* Edit. de Paris 12 »
Auguste Bailly : *La grande légende de la mer; Le Radeau de la Méduse;* Renaissance du livre. « »
Jean-Jacques Bernard : *Le roman de Martine*; Flammarion. 12 »
Henri Duvernois : *Beauté;* Flammarion. 12 »
Albert Erlande : *Si belle, en ce miroir;* Férenczi. 12 »
Claude Farrère : *La marche funèbre;* Flammarion. 12 »
Marion Gilbert : *L'appel des yeux bleus. (Le silence de Cambridge)*; Fayard. 5 »
Paul Ginisty : *Le crime des deux comédiens;* Edit. de France. 12 »
Julien Green : *Léviathan;* Plon. 12 »
Gyp : *Un trio turbulent*. Illust. de A. Pécoud; Hachette. « »
Thérèse Herpin : *Cristalline Boisnoir ou les Dangers du Bal Loulou;* Plon. 12 »
Rudyard Kipling : *Sur le pont*, traduction par Henry Borjane; Jonquières. 12 »
Pierre Lièvre : *Ouvrages galants et moraux;* Nouv. Revue franç. 12 »
W. J. Locke : *Simon l'ironiste*, traduit de l'anglais par A. et V. Gignoux; Albin Michel. 12 »
Jack London : *Belliou-la-fumée*, traduction de Louis Postif. Préface de Maurice Constantin-Weyer; Edit. Crès. 12 »
Jean Mariotti : *Tout est peut-être inutile;* Flammarion. 12 »
Henry K. Marks : *Ni fleurs, ni couronnes;* Nouv. Revue franç. 12 »
Jeanne Catulle Mendès : *Orlinda*

cœur corse; Querelle. 12 »
Henry Noëll : *Bariolages;* Edit. Occitania. 12 »
Paluel-Marmont : *C'est toi que j'aime;* Nouv. Soc. d'édition. 12 »
Pierre de Régnier : *Colombine ou la grande semaine;* Emile-Paul. 12 »
Albert-Emile Sorel : *Le vieil amant;* Lemerre. » »
Horace Van Offel : *Sylvia et le Cremnobate;* Albin Michel. 12 »
Auguste Vierset : *La fleur d'aloès;* Plon. 12 »
Emile Zola : *Œuvres complètes. Les Trois Villes : Paris.* Notes et commentaires de Maurice Le Blond. Texte de l'édition Eugène Fasquelle; Bernouard. En souscription.

Sciences

Henri Coutière : *Le monde vivant.* Histoire naturelle illustrée. Tome III : *Les vers. Des vers aux arthropodes; les Némathelminthes. Les crustacés. Les Arachnides et les Myriapodes. Les Insectes.* Avec 41 pl. h. t: dont 37 en couleur et nombr. illustr. dans le texte; Edit. Pittoresques. » »
P. Maurer : *Comment utiliser l'électricité dans la maison.* Avec des figures; Dunod. 19,15
Edouard Nicard : *De Darwin à Voronoff;* Fasquelle. 12 »
Fernand Vitus : *ABC de téléphonie sans fil.* Avec des fig.; Delagrave. » »

Sociologie

Louis Rougier : *La mystique démocratique, ses origines, ses illusions;* Flammarion. 12 »

Théâtre

Thio Wyler : *Pestalozzi,* pièce en 3 actes, Grassi et Cie, Bellinzone. » »

Varia

Louis Latzarus : *Un ami du peuple, Monsieur Coty;* Libr. Valois. 10 »
A. Lugan : *La fin d'une mystification. L'Action française, son histoire, sa doctrine, sa politique;* Libr. Valois. 15 »

Voyages

Paul Morand : *Hiver caraïbe,* documentaire; Flammarion. 12 »
W. Mittelholzer : *Les ailes et les Alpes.* Avec la collab. de H. Kempf, Berne, vétéran C. A. S. Adaptation de René Gouzy; Edit. pittoresques. » »
Auguste Vautier : *Au pays des Bisses.* Avec 42 dessins de Eug. Reichlen dans le texte et 32 pl. h. t. d'après des photographies de l'auteur et de S. A. Schnegg, Ch. Dubost, E. Gros, Ch. Paris. Préface de Ch. Biermann; Edit. pittoresques. » »

MERCVRE.

ÉCHOS

L'affaire Mallarmé-Zola. — Errata. — Le dix-neuvième anniversaire de la mort de Moréas. — L'Italie ignorée. — Un souvenir de Napoléon III : Le banc des amours à Carabanchel. — L'Ecole Polytechnique et la révolution de 48. — A propos de Tac-Coen. — Empros et comptines. — Le Sottisier universel.

L'affaire Mallarmé-Zola. — Voici le texte de l'ordonnance de référé rendue par M. le président Wattinne, le mardi 12 mars 1929, à la requête de M. le docteur Bonniot, gendre et exécuteur testamentaire

de Mallarmé, et en vertu de laquelle le recueil des *Dix-neuf lettres de Stéphane Mallarmé à Emile Zola* est placé sous séquestre.

RENÉ MENNESSON
HUISSIER
2, Rue du Marché St-Honoré.
PARIS.

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE, AU NOM DU PEUPLE FRANÇAIS

Le Président du Tribunal civil de première instance du Département de la Seine séant au Palais de Justice, à Paris, a rendu en audience publique l'ordonnance de référé dont la teneur suit :

Audience du 12 mars 1929. Par devant Nous, Président du Tribunal Civil de la Seine, tenant l'audience des référés, salle ordinaire des dites audiences au Palais de Justice à Paris, assisté de notre greffier ; a comparu Me Lot, avoué près le dit Tribunal et de M. le docteur Edmond Bonniot, demeurant à Vulaines-sur-Seine (S. et M.); lequel nous a dit que, suivant exploit de Mennesson, Huissier, à Paris, en date du 2 mars 1929, enregistré, son client a fait donner assignation à 1°) M. Léon Deffoux, demeurant à Paris, 268, Rue des Pyrénées, 2°) M. Jacques Bernard, Editeur, demeurant à Paris, 157, Bd St Germain, à comparaître devant Nous, le 8 mars 1929, en notre cabinet à 15 heures 1/2 pour :

Attendu que 19 lettres adressées par Stéphane Mallarmé à Emile Zola, entre les années 1874 et 1896, avaient été remises à M. Léon Deffoux par M. Maurice Leblond, gendre d'Emile Zola ; Attendu que M. Léon Deffoux avait conçu le projet de faire éditer cette correspondance par les éditions Crès ; attendu qu'un tel projet ne pouvait être réalisé qu'avec l'accord du Docteur Bonniot, gendre et ayant-droit de Stéphane Mallarmé ; attendu que René Gas, Directeur des Editions Crès, et M. Léon Deffoux envoyèrent au requérant la copie de la correspondance qu'ils projetaient de publier en lui demandant l'autorisation nécessaire ; attendu que le docteur Bonniot se refusa de donner cette autorisation ; attendu que le requérant vient d'apprendre que malgré son opposition les 19 lettres de Mallarmé à Zola ont été éditées par M. Jacques Bernard, Editeur, à Paris avec une introduction de M. Léon Deffoux ; attendu qu'une telle publication de lettres privées et confidentielles faite sans le consentement de l'ayant-droit de Mallarmé et même au mépris de son opposition ne saurait être tolérée ; que M. Bonniot est fondé à solliciter toutes mesures utiles pour y faire obstacle ; qu'il y a urgence.

Par ces Motifs : au principal renvoyer les parties à se pourvoir et cependant, dès à présent et par provision, vu l'urgence : se voir faire défense de continuer l'édition dont il s'agit et la vente des volumes déjà édités ; voir nommer tel séquestre qu'il plaira à M. le Président désigner, lequel en cas d'empêchement pourra être remplacé par l'ordonnance rendue sur simple requête avec la mission de se mettre en possession, au besoin avec l'assistance du Commissaire de Police et de la force armée, de tous les exemplaires du dit volume et de tous les manuscrits, épreuves, clichés et formes s'y rapportant se trouvant entre les mains de l'éditeur et de l'imprimerie, de les détenir et conserver jusqu'à ce que décision définitive soit intervenue, sur le fond, à charge de rendre compte quand et à qui il appartiendra ; voir ordonner l'exécution provisoire de l'ordonnance à intervenir nonobstant appel, sans caution ; sur minute et même avant

enregistrement vu l'urgence, sous toutes réserves à ce qu'ils n'en ignorent ; ajoutant le dit Me Lot qu'à l'audience du 8 mars 1929, tenue en notre cabinet, avait comparu au désir de l'assignation sus-relaté requis défaut contre le défendeur au cas de non-comparution et pour le profit ; l'adjudication au demandeur des conclusions à la dite assignation et que à la dite audience nous dirons après avoir entendu les parties, renvoyé la cause à l'audience de ce jour, par le prononcé de notre ordonnance et à le dit Me Lot, signé, sous toutes réserves, même d'appel. Pour Me Lot empêché : signé RONDEST.

Nous Président, ouï AUBÉPIN, avocat assisté de LOT, avoué pour BONNIOT, Maurice GARÇON, avocat pour DEFFOUX ; MOURIER, avocat pour BERNARD ; attendu qu'il ne saurait être contesté par [il faut sans doute lire : que] l'auteur d'une lettre missive demeure propriétaire de son contenu et peut s'opposer à ce que le destinataire ou ses ayants-droit le publient sans autorisation ; attendu que le droit de propriété passe de l'auteur à ses héritiers, sans qu'il y ait au point de vue de son exercice à distinguer entre les lettres publiées du vivant de l'auteur et celles qui n'ont été connues qu'après sa mort ; attendu que ce droit s'applique non seulement aux lettres confidentielles, mais aussi à celles qui ont un objet exclusivement littéraire, de pareils écrits étant susceptibles de propriété littéraire après la mort de l'auteur dans les termes du décret du 1er germinal an XIII ; attendu que le docteur BONNIOT, propriétaire de l'œuvre de Stéphane MALLARMÉ, s'oppose à la publication de 19 lettres écrites à ZOLA entre les années 1874 et 1896 et qui ont un objet purement littéraire ; attendu que BONNIOT déclare qu'en n'autorisant aucune publication il ne fait qu'assurer le respect des intentions de Mallarmé ; attendu qu'il paraît bien être le seul juge des motifs par lui donnés et qu'en tout état de cause il ne saurait appartenir au juge des référés de les apprécier, attendu qu'il importe peu que BONNIOT ait antérieurement publié ou laissé publier quelques lettres de Mallarmé, cette apparente contradiction avec son attitude présente pouvant lui être dictée par le souci de ne point laisser se propager certaines erreurs sur le caractère de l'œuvre dont il a la garde, mais ne lui enlevant pas le droit dans d'autres circonstances d'opposer un refus, qui lui paraît plus conforme aux désirs de Mallarmé ; attendu que la publication qui vient d'être réalisée par J. BERNARD, Editeur à Paris, avec introduction de Léon DEFFOUX, qui n'a pas ignoré le refus d'autorisation opposé par BONNIOT en septembre 1928, peut-être de nature à porter atteinte au droit de propriété littéraire appartenant à l'ayant-droit de Stéphane Mallarmé ; attendu que BONNIOT est donc fondé et jusqu'à solution à intervenir sur le fond à demander qu'une mesure conservatoire de son droit soit présentée en référé ;

Par ces Motifs — Au principal renvoyons les parties à se pouvoir et cependant par provision vu l'urgence ; nommons MOULIN séquestre, avec mission de se mettre en possession, même avec l'assistance du Commissaire de Police s'il est besoin, de tous les exemplaires de l'édition des 19 lettres de Mallarmé à Zola, dont s'agit et de tous les manuscrits, épreuves, clichés et formes s'y rapportant se trouvant aux mains de l'imprimeur ou de l'éditeur, de les détenir et conserver jusqu'à ce qu'une décision définitive sur le fond soit intervenue, pour le compte de qui il appartiendra. Disons qu'en cas d'empêchement du séquestre, il sera pourvu à son remplacement par ordonnance rendue sur simple requête. Ce qui sera exécutoire par provision nonobstant appel ; signé : WATTINNE et PARIS.

En conséquence, le Président de la République Française mande et ordonne à

tous huissiers sur ce requis de mettre la présente ordonnance à exécution : Aux procureurs Généraux et Aux Procureurs de la République près les Tribunaux de première Instance d'y tenir la main ; à Tous Commandants et Officiers de la force armée de prêter main forte lorsqu'ils en seront légalement requis. En foi de quoi la minute a été signée par M. Le Président et le Greffier. Enregistré à Paris le 19 mars 1929, F°.... Reçu 33 fr. 70 ; COHADE. Par le Président, signé DELORME ; pour copie : signé : A. LOT.

§

Errata. — Dans le *Mercure* du 1er avril 1929, aux échos, p. 249 (*Dix-neuf lettres de Stéphane Mallarmé à Emile Zola*), lire, à la vingt-quatrième ligne : « le 4 mars 1929 » et non 1925 ; p. 251, à la vingt-cinquième ligne : « nous préférerions... » et non : « nous préférons ».

§

Le dix-neuvième anniversaire de la mort de Moréas. — Le samedi 30 mars, au cimetière du Père-Lachaise, les amis de Jean Moréas, pour commémorer le dix-neuvième anniversaire de sa mort, se sont réunis sur sa tombe, qu'ils ont ornée de couronnes et de fleurs.

Il y avait là MM. Ernest Raynaud, Alfred Poizat, Silvain, Cazals, Mme Cazals, MM. Edmond Teulet, Henri Strentz, Emile Lutz, etc. anciens familiers ou contemporains de Moréas, auxquels s'étaient joints quelques personnalités grecques, comme MM. Jakarini et Georges Malteso, l'auteur du monument Moréas qui doit être prochainement édifié à Patras.

La cérémonie, tout intime, s'est déroulée sans discours dans un pieux recueillement. Le tragédien Silvain, qui était venu, accompagné de son fils, a tenu néanmoins à rendre hommage au poète en déclamant quelques strophes des *Stances*, et Ernest Raynaud a récité un court fragment de son *Apothéose de Moréas*.

Avant de se séparer, les assistants, émus de l'état d'abandon de la tombe dont la plaque de marbre est descellée, ont décidé, sur la proposition de M. Alfred Poizat, de se constituer en comité, pour en assurer désormais l'entretien.

§

L'Italie ignorée. — L'interpellation du sénateur Roustan a fixé pendant un jour ou deux l'attention du Français moyen sur la civilisation et les lettres de l'Espagne et de l'Italie. C'est un fait indéniable : elles sont fort ignorées chez nous, alors que la culture des peuples septentrionaux nous pénètre profondément.

Les preuves sont continuelles. Lorsqu'un publiciste français fait une citation allemande ou anglaise, elle est généralement correcte ; tandis qu'on ne rencontre jamais dans nos périodiques, sauf sous la plume de très rares spécialistes, une citation espagnole ou italienne qui le soit

absolument. L'erreur est coutumière. Pour en trouver une, il suffit d'ouvrir n'importe quelle publication qui veut s'offrir le demi luxe d'une citation en l'une de ces deux langues que les gens croient connaître sans les avoir apprises. Le résultat est la plupart du temps fort cocasse. Ainsi cette perle cueillie dans le *Cri de Paris* du 10 mars. Il s'agit d'un Italien coureur à pied que la police a arrêté :

Il se désole en invoquant tous les saints et divinités — *per la Madona et per Bacco* — de ne pouvoir courir sa chance dans toutes les grandes courses à pied cette année. Et pour ne pas perdre sa forme et s'entrainer — *for che si, for che no* — P...i... trotte et tourne sans arrêt autour de sa cellule...

Et cette ignorance ne porte pas que sur la langue : elle s'étend aussi à l'histoire des pays méridionaux. Par exemple, il semblerait qu'un publiciste français qui discute à perte de vue sur le fascisme et sur la question romaine dût savoir au juste qui fut le petit Balilla, dont le nom a été donné à l'organisation de la jeunesse fasciste. Voici cependant ce qu'on lit sous la signature de Pertinax, dans *L'Echo de Paris* du même 10 mars :

Balilla est le nom du petit garçon qui lança une pierre sur Masséna lors de l'entrée à Gênes : on en a fait le héros éponyme des fascistes en herbe.

Cette ignorance teintée de chauvinisme, car au fond c'est du chauvinisme, est moins risible que fâcheuse. D'aucuns penseront que c'est déjà de l'érudition que d'être au fait des *Cinq Journées* gênoises de 1746. Pour le Français moyen, peut-être ; encore qu'elles se relient à notre histoire. Gageons toutefois que si Balilla eût été Anglais, Allemand, Américain ou Russe, Pertinax eût su exactement quand il a vécu et sur qui il a lancé des cailloux.

Cette méconnaissance de l'Italie date de loin. Elle date de l'abbé Coyer, qui fut le premier théoricien de *l'exportation à l'intérieur*. Voici ce qu'il écrivait en 1775, dans son *Voyage d'Italie*, en tête du chapitre qu'il avait intitulé fort subtilement *Des mines d'argent en Italie* :

Ce n'est pas la Nature qui les lui a données, mais les Arts. Ces mines sont tous les objets de curiosité qu'elle renferme ; sa musique, ses spectacles, ses tableaux, ses statues, ses Palais, ses monuments anciens, ses fêtes publiques et durables dans le temps du carnaval à Naples, à Rome, à Florence, à Venise.

A partir de ce moment, les voyageurs en Italie ne furent plus, sauf de rares exceptions, que des *dilettanti* curieux de toile peinte et de mascarades. Les hommes ne leur importèrent plus. Et l'Italie supporte encore aujourd'hui certains des résultats, les plus clairs, de ses mines d'argent dont la prospection fut indiquée par Coyer. La leçon est à considérer. — P. G.

§

Un souvenir de Napoléon III : Le banc des amours à Carabanchel. — Cet été, à Madrid, j'ai voulu revoir, pour la dernière fois — car le palais des Montijo, acquis par une communauté religieuse, va être transformé en couvent et devenir inaccessible aux profanes — le banc des amours à Carabanchel. C'est, tout au fond du parc, proche du mur de clôture, qu'il se trouve. Il est en pierre et le mur est de briques. C'est là que se juchait Eugenia pour parler à l'élégant amoureux qui, de l'autre côté de l'enceinte, sur la grande route, passait à cheval, fidèle, toujours, au rendez-vous que lui avait donné la belle. Car Louis-Napoléon, exilé à la suite de l'aventure de Strabourg, était l'hôte choyé de la comtesse de Montijo, qui partageait alors ses jours entre la résidence de la Plaza del Angel — qui, devenue dans la suite Cercle Militaire, a été remplacée, peu avant la guerre, par l'immeuble de l'Hôtel Regina Victoria,— et cette merveilleuse résidence champêtre, aux portes de Madrid.

Or, la fille aînée de la comtesse, Paquita, ayant été mariée au Duc d'Albe, sa sœur, blonde digne du Titien, en avait conçu un tel chagrin qu'elle avait tenté de s'empoisonner et que seule l'intervention d'un antidote, apporté précipitamment de Madrid, la sauva.

Pour la distraire, sa mère l'avait emmenée en France, et ç'avait été à Bordeaux qu'un abbé Baudinet, lui lisant les lignes de la main, avait solennellement affirmé qu'il y voyait le pourtour d'une couronne impériale. La jeune fille crut tellement à ce pronostic qu'elle repoussa tous les prétendants — et il y en avait d'illustres : les Ducs d'Osuna, de Sexto, d'Aumale, le banquier Aguado, entre autres — et n'accorda sa main qu'au neveu du grand Empereur dont elle admirait l'épopée. Le mariage, il est vrai, tarda un peu et même beaucoup, mais il était déjà décidé lors de ces flirts de Carabanchel et c'est sur ce banc, sans nul doute, que s'accomplit le destin d'Eugénie.

Là aussi Mérimée s'était assis. Mais quelles ne durent pas être les amères réflexions de l'Impératrice, lorsque, après la Débâcle, revenue un moment à ce nid d'amours, elle y revit le muet témoin d'un passé à jamais aboli — C. P.

§

L'Ecole Polytechnique et la révolution de 48.

Paris, 2 avril 1923.

Monsieur le Directeur,

C'est avec le plus grand intérêt que j'avais lu dans le *Mercure de France* du 1er décembre dernier l'article de M. Tuffrau, sur l'Ecole Polytechnique à travers l'histoire, si bien documenté et si bien présenté. J'y avais cependant constaté quelques inexactitudes dans la partie

relative à la révolution de 48 et j'avais pensé à vous écrire à ce sujet. Projet toujours différé... Heureusement, puisque M. L. Fargue, — dont j'ignorais l'existence, — l'a fait à ma place. J'ai lu sa lettre avec encore plus d'intérêt, vous le comprendrez, quand vous saurez que l' « élève de l'Ecole, nommé Sainte-Beuve » dont il est question dans le *Mercure* du 1er février, p. 718, était mon père, devenu le Général Sainte-Beuve, que j'ai eu la douleur de perdre en 1920.

Mon père m'a bien souvent raconté ses souvenirs de 48. Je lui ai toujours entendu parler de « Fargue », le camarade auquel il avait sauvé la vie, et comme celui-ci lui avait « sauté au cou » quand il l'avait délivré !

Il me semble que je dois à la mémoire de celui qui fut le meilleur et le plus aimé des pères de témoigner que nous sommes plusieurs à nous souvenir.

Veuillez trouver ici, etc. L. DE SAINTE BEUVE.

§

A propos de Tac-Coen. — Le *Mercure de France* du 1er janvier dernier (Revue de Quinzaine, p. 201), évoquait le souvenir du chansonnier Tac-Coen, l'auteur du *Forgeron de la paix*, *Versez les trois couleurs*, *Je m'nomme Popaul*, etc., et, parlant de cette dernière chanson, la classait parmi les scies à la mode des années 1880 ou 1885.

Exactement, les couplets de *Je m'nomme Popaul* sont de 1877 et avaient été suscités par le succès à la Gaîté (alors Opéra national lyrique) de *Paul et Virginie*, l'opéra de Victor Massé (15 novembre 1876).

Qu'on veuille bien ne pas oublier la vogue dont jouissaient alors les scies de ce genre. En l'été de 1876, précisément, Libert, le cou découvert par ses cols « Médicis » et les pieds engourés sous les pattes d'éléphant de ses pantalons, avait fait triompher aux Ambassadeurs, avec accompagnement de cuillères et de « cricris » (1), ce refrain non moins inepte :

> Voyez ce beau garçon-là,
> C'est l'amant d'A, c'est l'amant d'A,
> Voyez ce beau garçon-là,
> C'est l'amant d'Amanda.

Ensuite, vint le « Beau Nicolas » :

(1) Le « cricri », dont la vogue égala celle de « l'Amant d'Amanda » et des premiers « skating », ses contemporains, était formé par une lame d'acier, provenant d'anciens ressorts de crinoline sans emploi, glissée dans une monture en plomb doré. Un inventeur avisé avait dû sa fortune à l'utilisation de ces « laissés pour compte ».

Nicolas...
On n'sait pas,
Ah ! ah ! ah !...

Cela se chantait sur l'air d'une polka de Farbach. Puis, Libert, « ce roi des étés » — ainsi le désignait Jules Claretie dans une de ses chroniques du *Temps* — créa, sous les marronniers des Champs-Elysées, les dix-sept couplets d'une rapsodie, dont, en chœur, « content de peu », le public reprenait le refrain :

Il n'a pas d'parapluie,
Ça va bien quand il fait beau,
Mais quand il tomb' de la pluie,
Il est trempé jusqu'aux os !

L'auteur de cette pauvreté, Henri David, ne prévoyait guère alors qu'il finirait sénateur de Loir-et-Cher. Quant à Libert, l'inimitable Libert, que l'on chercha tant à imiter, c'était le cousin germain, sinon le neveu ou le frère, d'un médecin inspecteur de l'armée, dont il avait à peine modifié le nom en le raccourcissant. La famille comptait un Bienheureux. — P. D.

§

Empros et comptines. — 1° La comptine plusieurs fois signalée n'aurait-elle pas son écho — ou son origine — dans le très vieux colloque des quatre évangélistes statufiés sous quelque porche d'église : — *Qui qu'a pété-z-ici ? — Ce n'est pas moi. — C'est le quatrième. — Ça m'est z-échappé — ?*

2° La bizarre comptine : — *Am eam stram — Pic é pic é com é gram, — Bour é bour é ratatam, — Mons-tram,* — ne représenterait-elle pas une déformation de quelque comptine anglaise ?

FAGUS.

Puisque le *Mercure* s'intéresse à ces jeux, je puis en signaler trois très en usage dans le Berry :

C'était nannon ma tante
Elle avait grand mal au vente (re)
Elle voulait se soulager
Elle avait envie de péter
Elle s'accroupit par terre
Et fit un bruit de tonnerre
Toute la terre en tremblit
Mon ami
Toute la terre en tremblit.

Quand un enfant boude, ses petits camarades lui chantent :

Bouffignon s'en vat à vêpres
Sa chemise est sur sa tête

Bouffignon est revenu
Sa chemise est sur son cul.

Si un petit garçon a oublié de boutonner sa culotte et qu'un peu de chemise dépasse, ses compagnons lui chantent :

Henri quatre
Mettez la nappe
Polisson
Otez-la don (c)

Comme on le sait, c'est l'assonance plutôt que le sens qui a guidé l'auteur de ces Empros Berrichons, et l'on peut en conclure que le Français est friand, même dans le peuple, de la rime.

Dr HENRI LA BONNE.

§

Le Sottisier universel

Louis Ratisbonne a écrit jadis un poème célèbre intitulé *Les deux cortèges*. — LUCIE DELARUE-MARDRUS, *Le Journal*, 20 mars.

La rose des ports européens dresse à chacune de ses quatre pointes essentielles quatre villes dont les docks reçoivent des hommages marins d'une inspiration assez différente. Au Nord, il y a Hambourg et ses paquebots géants à travers la pluie ; à l'Est, Londres manipule les serrures de ses entrepôts qui sentent le rhum et le poivre ; au Sud, il y a la chanson légère de Marseille et les rois mages à l'entrée de la rue Bouterie ; à l'Ouest, Constantinople attend un décor nouveau pour les embûches de la Corne d'Or. — PIERRE MAC ORLAN, « Hambourg », *Jazz*, 15 mars.

Londres 23 mars. Téléph. *Matin*. Le « huit » de Cambridge a surclassé aujourd'hui celui d'Oxford dans le match annuel... et il a gagné nettement le 81e match avec 7 longueurs d'avance. Les deux équipes sont à présent à égalité avec 40 victoires pour chacune d'elles. — *Le Matin*, 24 mars.

MORT DU DUC DE LAMARZELLE, ANCIEN SÉNATEUR (titre d'article). — *L'Ami du Peuple*, 17 mars.

Jamais plus qu'hier l'Arc de Triomphe n'a plus ressemblé à un gigantesque aimant. Tout le sang de Paris lui était monté à la tête. — *Le Petit Parisien*, 25 mars.

Le chlorome ou « cancer vert d'Aran » est, avec le sarcome mélanique, une des rares tumeurs qui se caractérisent par une teinte spéciale : à ce titre, il mérite d'être étudié au point de vue de la pathogénie des pigments verts en général ; malheureusement, il s'agit d'une affection assez rare. — *Le Monde médical*, 15 janvier.

LE CLUB DES EX-PRÉSIDENTS [des Etats-Unis]. — Il n'en reste plus que deux : M. Taft et M. Hoover. — *Vu*, 13 mars.

Le Gérant : A. VALLETTE.

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, Marc Texier.